This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

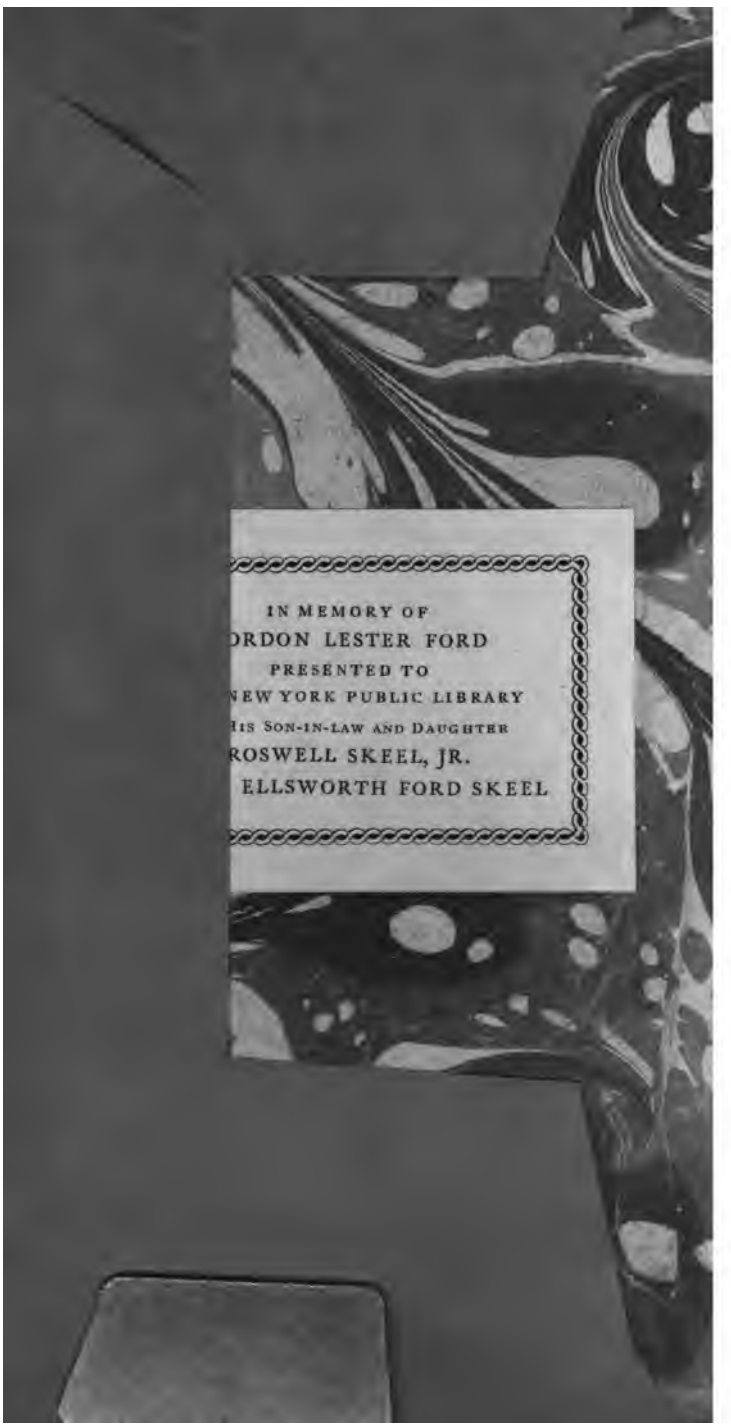
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

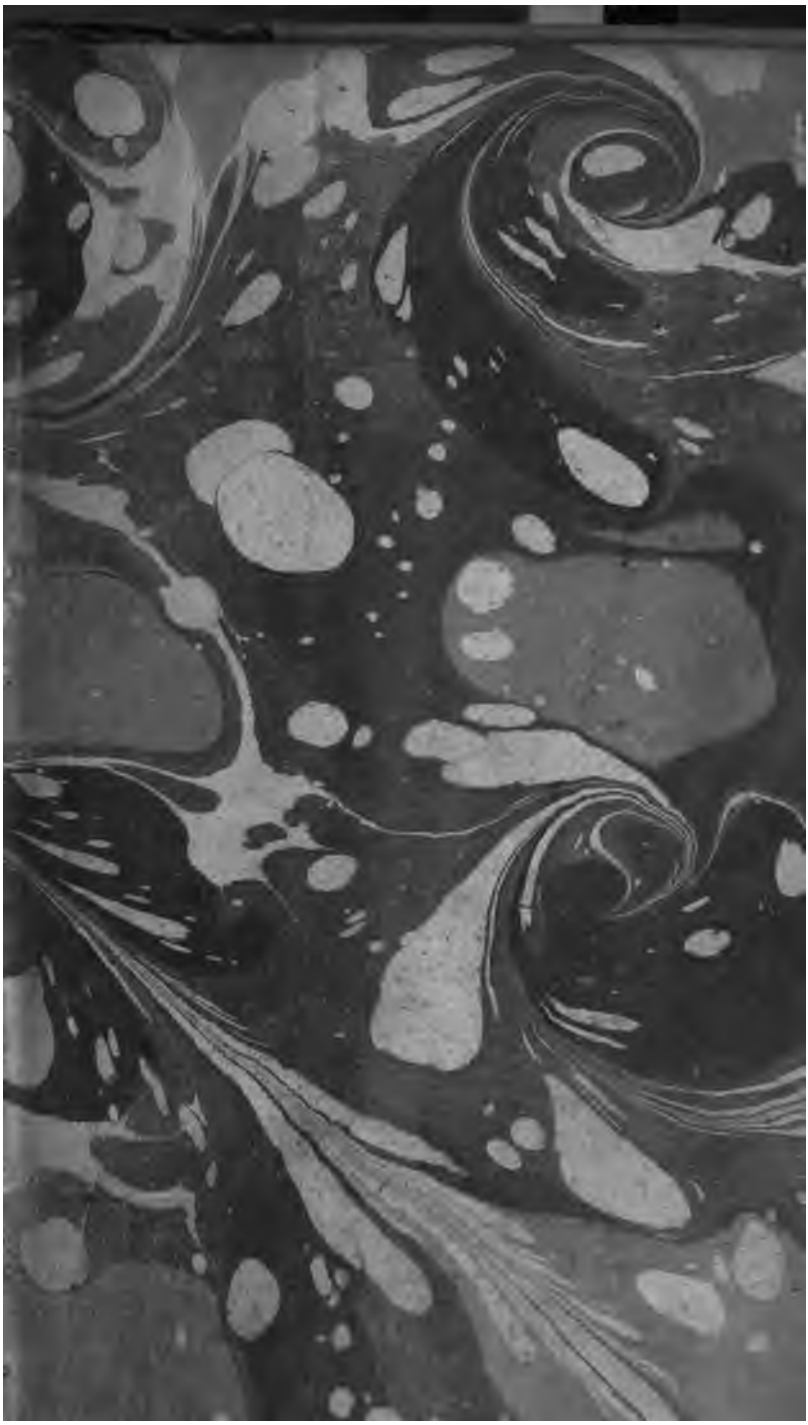
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

ARCH LIBRARIES
0104594 1


IN MEMORY OF
ORDON LESTER FORD
PRESENTED TO
NEW YORK PUBLIC LIBRARY
HIS SON-IN-LAW AND DAUGHTER
ROSWELL SKEEL, JR.
ELLSWORTH FORD SKEEL



L'ANTIMACHIAVEL

OU

EXAMEN DU PRINCE DE MACHIAVEL.

EXAMEN
DU PRINCE
DE
MACHIAVEL,
AVEC DES NOTES
Hiſtoriques & Politiques.

A LA HAYE,
Chez JEAN VAN DUREN,
M. D. CC. XLI.
Avec Privilége.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
72035B
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R 1940 L

AVANT PROPOS
DE
L'EXAMEN
DU PRINCE
DE
MACHIAVEL.

LE Prinçe de Machiavel eſt en fait de Morale ce qu'eſt l'ouvrage de Spinoſa en matiere de Foy; Spinoſa ſapoit les fondemens de la foy, & ne tendoit pas moins qu'à renverſer l'édifiçe de la Religion; Machiavel corrompit la Politique, & entreprit de détruire les preçeptes de la ſaine Morale: les erreurs de l'un n'étoient que des erreurs de ſpeculation, celles de l'autre regardoient la pratique. Cependant il s'eſt trouvé que les théologiens ont ſonné le toxin & crié aux armes contre Spinoſa, qu'on a refuté ſon ouvrage en forme, & qu'on a conſtaté la Divinité contre ſes attaques, tandis

SLOGMAR 25/40

que Machiavel n'a été que harçelé par quelques moraliſtes, & qu'il s'eſt ſoutenu malgré eux & malgré ſa pernicieuſe morale, ſur la chaire de la Politique, juſqu'à nos jours.

J'ôſe prendre la deffenſe de l'humanité contre ce monſtre qui veut la détruire, j'ôſe oppoſer la raiſon & la juſtiçe au ſophiſme & au crime, & j'ay hazardé mes reflexions ſur le Prinçe de Machiavel chapitre à chapitre, afin que l'antidote ſe trouve immédiatement auprès du poiſon.

J'ai toujours regardé le Prinçe de Machiavel comme un des ouvrages les plus dangereux qui ſe ſoient repandus dans le monde; c'eſt un livre qui doit tomber naturellement entre les mains des Prinçes, & de ceux qui ſe ſentent du goût pour la Politique; il n'eſt que trop façile qu'un jeune homme ambitieux, dont le cœur & le jugement ne ſont pas aſſez formez pour diſtinguer ſeurement le bon du mauvais, ſoit corrompu par des maximes qui flatent ſes paſſions.

Mais s'il eſt mauvais de ſeduire l'innoçence d'un particulier, qui n'influe que legérement ſur les affaires du monde, il l'eſt d'autant plus de pervertir des Prinçes qui doivent gouverner des peuples, adminiſtrer

niſtrer la Juſtiçe, & en donner l'exemple à leurs ſujets, être par leur bonté, par leur magnanimité & leur miſericorde les images vivantes de la Divinité.

Les inondations qui ravagent des contrées, le feu du tonnerre qui reduit des villes en cendres, le poiſon de la peſte qui deſole des provinces, ne ſont pas auſſi funeſtes au monde que la dangereuſe morale, & les paſſions effrenées des Rois: les fleaux celeſtes ne durent qu'un temps, ils ne ravagent que quelques contrées, & ces pertes quoique douloureuſes ſe reparent; mais les crimes des Rois font ſouffrir bien longtems des peuples entiers.

Ainſi que les Rois ont le pouvoir de faire du bien lorſqu'ils en ont la volonté, de même depend-il d'eux de faire du mal lorſqu'ils l'ont reſolu; & combien n'eſt point deplorable la ſituation des peuples, lorſqu'ils ont tout à craindre de l'abus du pouvoir ſouverain, lorſque leurs biens ſont en proye à l'avariçe du Prinçe, leur liberté à ſes capriçes, leur repos à ſon ambition, leur ſureté à ſa perfidie, & leur vie à ſes cruautez? C'eſt-là le tableau tragique d'un Etat où regneroit un Prinçe comme Machiavel pretend le former.

Je ne dois pas finir cet avant-propos ſans dire un mot à des perſonnes, qui croient

que Machiavel écrivoit plûtôt ce que les Prinçes font que ce qu'ils doivent faire; cette penſée a plû à beaucoup de monde, par-ce qu'elle eſt ſatirique.

Ceux qui ont prononçé cet arrêt déciſif contre les Souverains, ont été ſéduits ſans doute par les exemples de quelques mauvais Prinçes contemporains de Machiavel citez par l'Autheur, & par la vie de quelques Tirans qui ont été l'oprobre de l'humanité. Je prie ces cenſeurs de penſer, que comme la ſeduction du trône eſt très puiſſante, il faut plus qu'une vertu commune pour y reſiſter, & qu'ainſi il n'eſt point étonnant que dans un ordre auſſi nombreux que celui des Prinçes, il s'en trouve de mauvais parmi les bons. Parmi les Empereurs Romains où l'on compte des Nerons, des Caligula, des Tiberes, l'Univers ſe reſſouvient avec joye des noms conſacrez par les vertus des Titus, des Trajans, & des Antonins.

Il y a ainſi une injuſtiçe criante d'attribuer à tout un corps ce qui ne convient qu'à quelques-uns de ſes membres.

On ne devroit conſerver dans l'hiſtoire que les noms des bons Prinçes & laiſſer mourir à-jamais ceux des autres, avec leur indolençe, leurs injuſtiçes & leurs crimes. Les livres d'hiſtoire diminueroient à la ve-

verité de beaucoup, mais l'humanité y profiteroit, & l'honneur de vivre dans l'hiſtoire, de voir ſon nom paſſer des ſiécles futurs juſqu'à l'éternité, ne ſeroit que la recompenſe de la vertu: le Livre de Machiavel n'infecteroit plus les Ecoles de Politique, on mépriſeroit les contradictions dans les-quelles il eſt toujours avec lui-même; & le monde ſe perſuaderoit que la veritable politique des Rois, fondée uniquement ſur la juſtiçe, la prudençe & la bonté, eſt préferable en tout ſens au ſiſtême découſu & plein d'horreur que Machiavel a eu l'impudençe de preſenter au Publicq.

PREFACE DU PRINCE DE MACHIAVEL

PAR

AMELOT DE LA HOUSSAYE.

Comme Machiavel eſt un Auteur, qui n'eſt ni à l'uſage, ni à la portée de beaucoup de gens, il ne faut pas s'étonner, ſi le Vulgaire eſt ſi prévenu contre lui. Je dis, prévenu, car de tous ceux, qui le cenſurent, vous trouverez, que les uns avoüent, qu'ils ne l'ont jamais lû; & que les autres, qui diſent l'avoir lû, ne l'ont jamais entendu: comme il y paroît bien par le ſens litéral, qu'ils donnent à divers paſſages, que les Politiques ſavent bien interpréter autrement. De ſorte qu'à dire la vérité, il n'eſt cenſuré, que parce qu'il eſt mal entendu; & il n'eſt mal entendu de pluſieurs, qui ſeroient capables de le mieux entendre, que parce qu'ils le liſent avec préoccupation: au-lieu que s'ils le liſoient comme juges, c'eſt-à-dire, tenant la balance égale entre lui & ſes adverſaires, ils verroient, que les maximes, qu'il débite, ſont, pour la plûpart,

part, abſolument néceſſaires aux Princes, qui, au dire du grand Coſme de Médicis, ne peuvent pas toujours gouverner leurs Etats avec le chapelet en main [1]. Il faut ſuppoſer, *dit Wicquefort* *, qu'il dit preſque par tout ce que les Princes font, & non ce qu'ils devroient faire. *C'eſt donc condamner ce que les Princes font, que de condamner ce que Machiavel dit, s'il eſt vrai, qu'il diſe ce qu'ils font, ou, pour parler plus juſte, ce qu'ils ſont quelquefois contraints de faire.* Car l'homme, *dit-il dans le Chapitre 15. de ſon Prince*, qui voudra faire profeſſion d'être parfaitement bon, parmi tant d'autres, qui ne le ſont pas, ne manquera jamais de périr. C'eſt donc une néceſſité, que le Prince, qui veut ſe maintenir, apprenne à pouvoir n'être pas bon, quand il ne le faut pas être.

1. *Che gli ſtati non ſi tenevano con pater-noſtri.* Machiavel au livre 7. de ſon hiſtoire. François, qui fut depuis Grand-Duc de Toſcane, étant à la Cour d'Eſpagne, ne répondit à un Gentilhomme, qui ne trouvoit pas juſte je ne ſai quoi qu'il lui commandoit, que par ces paroles d'Ezéchiel : *Numquid via mea non eſt æqua, & non magis viæ veſtræ pravæ ſunt.* (Ezech. cap. 18.) pour lui apprendre qu'il y a des choſes, qui paroiſſent injuſtes aux particuliers, parce qu'ils ne connoiſſent pas les raiſons, qui obligent le Prince à les commander.

* *Livre* 1. de ſon Ambaſſadeur, *ſection* 7.

tre [2]. *Et dans ſon Chapitre* 18. *après avoir dit, que le Prince ne doit pas tenir ſa parole, lors qu'elle fait tort à ſon intérêt, il avoüe franchement, que* ce précepte ne ſeroit pas bon à donner, ſi tous les hommes étoient bons; mais qu'étant tous méchans & trompeurs, il eſt de la ſûreté du Prince de le ſavoir être auſſi * : *Sans quoi il perdroit ſon Etat, & par conſéquent ſa réputation; étant impoſſible, que le Prince, qui a perdu l'un, conſerve l'autre. Mais puiſque je ſuis tombé ſur ce Chapitre* 18, *qui eſt aſſurément le plus chatoüilleux, & le plus dangereux de tous ſes Ecrits, il me ſemble néceſſaire de dire ici par occaſion, comment il faut entendre l'inſtruction, qu'il y donne à ſon Prince.* Il n'eſt pas beſoin, *lui dit-il*, que tu ayes toutes les qualitez que j'ai dites, mais ſeulement que tu paroiſſes les avoir. Tu dois paroître clément, fidéle, affable, intégre & religieux, en ſorte qu'à te voir & à t'entendre l'on croye, que tu n'es que bonté, que fidélité, qu'intégrité, que douceur

2. Plutarque dit, s'il falloit abſolument remplir tous les devoirs, & obſerver toutes les regles de la Juſtice, pour bien regner, Jupiter même n'en ſeroit pas capable.

* *Voiez les Notes des Chapitres* 15. & 18.

ceur & religion. Mais cette derniére qualité eſt celle, qu'il t'importe d'avantage d'avoir extérieurement. *Voilà ſur quoi eſt fondée l'opinion qu'a le Vulgaire, que Machiavel étoit un impie, & même un Athée. Et véritablement les apparences y ſont pour les eſprits foibles. Mais, à bien peſer le ſens de ſes paroles, il ne dit nullement ce qu'on l'accuſe de dire*, qu'il ne faut point avoir de Religion: *mais ſeulement, que, ſi le Prince n'en a point, comme il peut arriver quelquefois, il doit bien ſe garder de le montrer, la Religion étant le plus fort lien, qu'il y ait entre lui & ſes ſujets, & le manque de religion le plus juſte, ou du moins le plus ſpécieux prétexte, qu'ils puiſſent avoir, de lui refuſer l'obéiſſance* 3. *Or il vaut incomparablement mieux, qu'un Prince ſoit hipocrite, que d'être manifeſtement impie, le mal caché étant beaucoup moindre que le mal univerſellement connu. Tout le monde voit l'im-*

3. *Nec toleraturos profani principis imperium*, dit Tacite Ann. 14. c'eſt-à-dire: Que l'on ne ſouffrira jamais d'être gouverné par un Prince ſans religion. Le Chancelier de l'Hopital diſoit, que la Religion avoit plus de force ſur l'eſprit des hommes, que toutes leurs paſſions; & que le nœud, dont elle les lioit tous enſemble, étoit incomparablement plus fort, que tous les autres liens de la Societé Civile.

l'impiété, mais très peu s'apperçoivent de l'hipocriſie. Et c'eſt, à mon avis, ce que Machiavel veut dire, quand il ajoute, que tous les hommes ont la liberté de voir, mais que très-peu ont celle de toucher : que chacun voit ce que le Prince paroît être, mais que preſque perſonne ne connoît ce qu'il eſt en effet. *Nous voions bien ce qui eſt devant nos yeux, diſoit un Chevalier Romain à Tibére, mais nous aurions beau faire, nous ne verrions jamais ce que le Prince a dans les replis de ſon cœur* 4. *D'ailleurs, il faut conſidérer, que Machiavel raiſonne en tout comme Politique, c'eſt-à-dire ſelon l'Interêt-d'Etat, qui commande auſſi abſolument aux Princes, que les Princes à leurs ſujets* 5 : *juſque-là méme que les Princes, au dire d'un habile Miniſtre * de ce ſiécle, aiment mieux bleſſer leur conſcience, que leur Etat. Et c'eſt tout ce que Juſte-Lipſe, qui avoit autant de piété & de religion, que de ſavoir & de politique, trouve à redire à*

4. *Spectamus, quæ coram habentur, abditos Principis ſenſus exquirere inlicitum, anceps; nec ideo adſequare.* (Tac. Ann. 6.)

5. Nous obéiſſons au Prince, dit Cicéron, & lui au tems. *Nos Principi ſervimus, ipſe temporibus.* Ep. lib. 9.

* *M. de Villeroi Secretaire-d'Etat, ſous Henri IV.*

à la doctrine de Machiavel, dont il avoüe franchement, qu'il fait plus de cas, que de tous les autres Politiques modernes 6 ; *ce qu'il ſe fût bien gardé de dire, s'il eût tant-ſoit-peu ſoupçonné Machiavel d'impiété, ou d'athéiſme. Ajoutez à cela, que Machiavel, qui avoit beſoin de la faveur de la Maiſon de Médicis, n'eût jamais ôſé dedier ſon Prince à Laurent de Médicis, du vivant du Pape Léon X. ſon oncle, ſi c'eût été un livre impie; ni adreſſer encore, quelques années après, ſon Hiſtoire de Florence au Pape Clément VII. avec une épitre, où il lui dit, qu'il* eſpere, que Sa Sainteté le couvrira du bouclier de ſon approbation Pontificale 7, *s'il eût paſſé pour un homme ſans religion. Et je dirai en paſſant, que ceux, qui liront le Chapitre* 12. *du premier livre de ſes Diſcours, où il montre, combien il importe de maintenir*

6. *Qui nuper, aut heri id tentarunt, non me tenent, aut terrent, in quos, ſi verè loquendum eſt, Cleobuli illud conveniat.* Inſcitia in pleriſque, & ſermonum multitudo. *Niſi quod unius tamen Machiavelli ingenium non contemno, acre, ſubtile, igneum. Sed nimis ſæpe deflexit, & dum commodi* (c'eſt-à-dire l'Intérêt-d'Etat) *illas ſemitas intentè ſequitur, aberravit à regia via.* Dans la Préface de ſa Doctrine Civile.

7. *Sperando, che ſarò dalle armate legioni del ſuo ſantiſſimo giudicio aiutato & diſeſo.*

tenir le culte divin ; & le Chapitre prémier du troiſiéme livre, où il loüe les Ordres de S. François & de S. Dominique ; comme les Reſtaurateurs de la Religion Chrétienne, que la mauvaiſe vie des Prélats avoit toute defigurée ; reconnoîtront, que tout ſage-mondain qu'il étoit, il avoit de très-bons ſentimens de la Religion, & que par conſequent il faut interpréter plus équitablement, qu'on ne fait, de certaines maximes-d'Etat, dont la pratique eſt devenüe preſque abſolument néceſſaire, à cauſe de la méchanceté, & de la perfidie des hommes. Joint que les Princes ſe ſont tellement rafinez, que celui, qui voudroit aujourd'hui procéder rondement envers ſes Voiſins, en ſeroit bien-tôt la dupe.

Je pourrois dire encore bien des choſes en faveur de Machiavel, mais comme c'eſt une Préface que je fais, & non pas une Apologie, je le laiſſe à défendre à ceux, qui y ont plus d'intérêt que moi, ou qui en ſont plus capables ; me contentant d'ajouter à ce que j'ai dit ici de lui, ce qu'il eſt bon que le Lecteur ſache au ſujet de la traduction de ſon Prince.

Elle eſt ſi fidéle, que je pourrois me vanter, qu'il ſeroit aſſez difficile d'en faire une, qui le fût d'avantage ; & ſi claire ;

que

que je ne crois pas, qu'ils'y trouve rien, qu'il faille le lire plus d'une fois, pour l'entendre, quoi-qu'il y ait dans l'original quelques endroits, qui ne ſont pas tout-à-fait intelligibles. Dans le ſiécle paſſé il en parut une, en latin, d'un certain Silveſtre Tegli *de* Foligno, *mais ſi périphraſée, que Machiavel, qui a une expreſſion laconique, y eſt à peine reconnoiſſable.*

Quand il addreſſe la parole à ſon Prince, il lui parle toujours par Tu, *& jamais par* Vous *Qui eſt la maniére de parler des anciens Romains, dont je vois qu'il a voulu garder le caractére, & dans ſon* Prince *& dans ſes Diſcours ſur Tite-Live. C'eſt pourquoi j'ai cru le devoir imiter en cela, ſoit parce que, ce* Tu, *a quelque choſe de plus fort, & même de plus noble; ſoit auſſi parce que les meilleurs Auteurs, que nous aions en nôtre Langue, comme Amiot, & Coëffeteau, qui en valent plus de mille autres de ce ſiécle, ont parlé de la ſorte. Joint que je n'ai pas pû croire, qu'il me fût permis d'ôter à Machiavel une façon de parler, qui lui ſied ſi bien; ni à ma traduction un air de liberté, qui la fait mieux reſſembler à ſon original.*

Outre pluſieurs Notes, tirées des autres Oeuvres de Machiavel, & des Hiſtoires de Nardi & de Guichardin, j'ai mis au-deſſous

du texte divers paſſages de Tacite, qui ſervent de preuve, de confirmation, ou d'exemple à ce que Machiavel a dit. Et cela fait une eſpéce de concordance de la Politique de ces deux Auteurs, par où l'on verra, que l'on ne ſauroit ni approuver, ni condamner l'un ſans l'autre: De ſorte que ſi Tacite eſt bon à lire pour ceux, qui ont beſoin d'apprendre l'art-de-gouverner, Machiavel ne l'eſt guères-moins; l'un enſeignant, comment les Empereurs Romains gouvernoient, & l'autre, comment il faut gouverner aujourd'hui.

Quelqu'un me demandera peut-être, ſi je crois, que Ceſar Borgia, que Machiavel propoſe à imiter, ſoit un bon modéle? Je répons, que c'en eſt un très-bon pour les Princes nouveaux, c'eſt-à-dire, pour ceux, qui de Particuliers ſont devenus Princes par uſurpation; mais que c'en eſt un très-mauvais pour les Princes héréditaires. Or il eſt manifeſte par deux endroits du 7. Chapitre de ce livre, que Machiavel ne propoſe ſon Ceſar Borgia pour exemple, qu'aux uſurpateurs, qui véritablement ne ſauroient conſerver l'Etat uſurpé, ſans être cruels, du-moins au commencement; parce qu'ils ont pour ennemis tous ceux, qui ne trouvent pas leur compte à ce changement; & que ceux mêmes, qui l'ont procuré, ne leur ſont pas long-

long-tems amis, faute d'obtenir tout ce qu'ils demandent: au-lieu que les Princes héréditaires, pour peu qu'ils gouvernent bien, n'ont pas beſoin d'uſer de rigueur, ni de violence, pour ſe maintenir parmi des ſujets, accoutumez de longue-main à la domination du même ſang. Et quant au Duc de Valentinois (c'eſt le titre que portoit Borgia,) je confeſſe, que c'étoit un très-méchant homme, & qui méritoit mille morts 8; *mais il faut avoüer auſſi, qu'il étoit & grand Capitaine, & grand Politique, & de qui l'on peut dire juſtement ce que Patercule dit de Cinna, qu'il fit des actions, qu'un homme-de-bien n'ôſeroit jamais faire, mais qu'il vint à bout de diverſes entrepriſes, qui ne ſe pouvoient exécuter, que par un très-vaillant homme* 9.

Au reſte, je dirai, que Machiavel, qu'on fait paſſer par-tout pour un Maître de tirannie, l'a déteſtée plus que pas-un homme de ſon tems, ainſi qu'il eſt aiſé de voir par le Chapitre 10. *du premier livre de ſes Diſcours, où il parle très-fortement contre les*

8. *Cæſarem Borgiam, vel mille neces meritum*, dit Onufre Panvini, dans la Vie du Pape Jules II.

9. *De-quo verè dici poteſt, auſum eum, quæ nemo auderet bonus; perfeciſſe, quæ à nullo, niſi fortiſſimo, perfici poſſent*, Hiſt. 2.

les Tirans. Et Nardi *, *ſon contemporain, dit, qu'il fut un de ceux, qui firent des panégiriques de la Liberté & du Cardinal Jules de Médicis, qui après la mort de Léon X. feignoit de la vouloir rendre à ſa Patrie ; & qu'il fut ſoupçonné d'être complice de la Conjuration de* Jacopo da Diacetto, Zanobi Buondelmonti, Luigi Alamanni, *&* Coſimo Rucellai, *contre ce Cardinal, à-cauſe de la liaiſon étroite, qu'il avoit avec eux, & les autres* Libertins † (*c'eſt ainſi que les partiſans des Médicis appelloient ceux, qui vouloient maintenir Florence en liberté.*) *Et probablement ce fut ce ſoupçon, qui empêcha, qu'il ne fût récompenſé de ſon Hiſtoire de Florence, quoiqu'il l'eût compoſée par l'ordre du même Cardinal, comme il le marque tout-au-commencement de ſon Epitre dedicatoire. Voilà tout ce que je crois qu'il eſt néceſſaire de ſavoir concernant ſa perſonne & ſes Ecrits, dont je laiſſe à chacun de juger tout ce qu'il lui plaira.*

* *Livre* 3. *de ſon Hiſtoire de Florence.*
† *Ibidem.*

EPI-

EPITRE DEDICATOIRE D'AMELOT DE LA HOUSSAIE, AU GRAND-DUC DE TOSCANE.

MONSEIGNEUR,

C'Eſt la coutume des Auteurs, qui veulent dédier leurs livres, de chercher un

Patron, à qui leur ouvrage puiſſe plaire, ou convenir. Pour moi, je n'ai pas eu beſoin de délibérer, à qui je devois preſenter le PRINCE de MACHIAVEL. Dès que j'eus formé le deſſein de le traduire, le ſeul titre du livre me détermina d'abord à dédier ma traduction à Vôtre Alteſſe Séréniſſime, ainſi que Machiavel en avoit dédié l'original au Seigneur Laurent II. de Medicis, Pere d'*Alexandre*, premier Duc de Florence. Et cette réſolution me parut d'autant plus raiſonnable, qu'elle eſt conforme à l'ordre commun de la Nature, qui veut, que toutes les choſes retournent à leur principe. Mais, MONSEIGNEUR, il y a cette difference entre ce que je fais aujourd'hui, & ce que Machiavel a fait autrefois, que Machiavel addreſſoit ſon livre à Laurent de Médicis, en forme d'inſtruction, comme fait un Maître à ſon diſciple; & que moi, j'addreſſe le mien à

Vôtre

Vôtre Sérénité, comme à un Prince conſommé dans la ſçience du Gouvernement, (ſçience, que chacun dit être l'ancien patrimoine de la Séréniſſime Maiſon de Médicis) & comme à un juge, qui diſcerne parfaitement la vraie Politique d'avec la fauſſe, & qui a le ſecret de tenir toujours la balançe droite entre la *Raiſon-d'Etat* & la Religion, malgré l'incompatibilité qu'elles ſemblent avoir enſemble. C'eſt pourquoi, MONSEIGNEUR, je ne crains point d'être accuſé de témérité, pour avoir mis le glorieux nom de Vôtre Alteſſe Séréniſſime à la tête de ce livre de Machiavel; car il n'appartient qu'à des Princes, comme Elle, d'être juges en matiére de Politique, n'en étant pas du gouvernement des Etats, comme de celui des familles. Un Particulier, pour maintenir la ſienne, n'a qu'à régler ſa dépenſe, & ſa conduite; mais un Prinçe, pour gouverner ſon

Etat, a beſoin de s'accommoder aux tems, aux perſonnes, & aux affaires, qui changent de jour en jour. Outre qu'il y a des conjonctures fâcheuſes, où les Princes ſont contraints de faire plûtôt ce qu'ils peuvent, que ce qu'ils doivent. Et c'eſt en ce ſens, que le Grand-Coſme de Medicis, tenu pour le plus ſage homme de ſon tems, diſoit au ſujet des Diviſions civiles de Florence, dont on ſe plaignoit à lui, qu'*une ville en déſordre valoit bien mieux, qu'une ville perdüe* *. Parole, qui a paſſé depuis en aphoriſme-d'Etat chez tous les Princes. Ce qui montre clairement, que les Princes raiſonnent & agiſſent par d'autres principes, que les Particuliers. Ainſi, MONSEIGNEUR, il ne faut pas s'étonner, ſi Machiavel eſt cenſuré de tant de gens, puiſqu'il y en a ſi peu, qui ſachent ce que c'eſt

* Machiavel livre 7. de ſon Hiſtoire de Florence.

c'eſt que *Raiſon-d'Etat* ; par conſéquent ſi peu, qui puiſſent être juges compétens de la qualité des préceptes qu'il donne, & des maximes qu'il enſeigne. Et je dirai en paſſant, qu'il s'eſt vû force Miniſtres, & force Prinçes, les étudier *, & même les pratiquer de point en point, qui les avoient condamnées & déteſtées, avant que de parvenir au Miniſtére, ou au Trône. Tant il eſt vrai, qu'il faut être Prinçe, ou du moins Miniſtre, pour connoître, je ne dis pas l'utilité, mais la néceſſité abſolüe de ces maximes. Or comme Machiavel les a, pour la plûpart, empruntées de Tacite, le Maître & l'Oracle ordinaire des Prinçes, j'ai cité les paſſages de cet Auteur, pour faire toucher au doigt, que Machiavel n'eſt que ſon diſciple, & ſon interprête; & que ſi l'on a raiſon d'eſtimer tant les Ecrits de l'un

* Voiez la note 2. du Chapitre 18.

l'un, il faut néceſſairement eſtimer auſſi les Ecrits de l'autre, qui a marché ſur les mêmes pas; têmoin ſon Hiſtoire de Florençe, dont toutes les harangues ſont copiées ſur celles de Tacite. Quoi qu'il en ſoit, MONSEIGNEUR, je croirai avoir bien emploié mon tems, ſi cette traduction, où j'ai mis toute ma petite induſtrie, a le bonheur de ne vous pas déplaire, & l'honneur d'être placée dans les derniers rangs de Vôtre Bibliothéque, comme un témoignage public de la vénération profonde, avec laquelle je fais profeſſion d'être &c.

NI-

NICOLAS MACHIAVEL,

Citoien & Secretaire de Florence,

Au Très-Illuſtre

LAURENT de MEDICIS,

Duc d'Urbin, Seigneur de Peſaro, &c. *

Ceux, qui veulent gagner les bonnes-graces d'un Prince, ont coutume de lui offrir ce qu'ils ont de plus rare chez eux, ou ce dont ils ſavent qu'il fait ſon plaiſir ordinaire ; d'où-vient, qu'on lui preſente ſouvent des chevaux, des armes, des étoffes-d'or, des diamans, & d'autres choſes ſemblables, qui méritent de lui appartenir. Pour moi, après avoir cherché ce que je pourrois vous donner pour gage de ma très-humble obéiſſance, je n'ai rien trouvé chez moi, qui me fût ſi cher, que la connoiſſance des actions des grands-hommes, la-quelle j'ai acquiſe par un long uſage des affaires modernes, & par la lecture

* *C'étoit le Pere de Catherine, Reine de France. Ce Prince mourut en* 1519.

ture continuelle des anciennes. Aiant donc ramaſſé en un petit volume les réflexions, que j'ai faites à loiſir ſur toutes ces choſes, je vous le preſente, non pas que je le croie digne de vous, mais parce que vôtre bonté me fait eſpérer, que vous l'agréerez; attendu que je ne puis vous faire un plus grand don, que de vous donner les moiens d'apprendre en très-peu de tems tout ce que j'ai appris en tant d'années, que j'ai été à l'école de l'adverſité. Or je n'ai point embelli cet ouvrage de paroles empoulées & magnifiques, ni de pas-un autre de ces agrémens, dont pluſieurs ont coutume de parer leurs Ecrits, parce que je ne veux pas que le mien plaiſe par un autre endroit, que par l'importance & la ſolidité de ſon ſujet. Et que l'on n'impute point à préſomption, ſi un homme de baſſe condition ôſe donner des leçons de Gouvernement aux Princes; car comme ceux, qui deſſeignent les païs, ſe mettent en-bas dans une plaine, pour mieux découvrir la hauteur des montagnes, & la qualité des autres lieux élevez; &, au-contraire, montent au ſommet des montagnes, pour conſidérer la conſtitution des lieux bas: de même il faut être Prince, pour bien connoître le caractère des peuples, & Po-

pu-

pulaire, *pour bien ſavoir celui des Princes. Recevez dont ce petit livre d'auſſi bon cœur que je vous l'offre. Si vous le liſez avec attention, vous y verrez le deſir extrême que j'ai, que vous parveniez à la puiſſance, que la Fortune, & vos grandes qualitez, vous permettent. Et ſi, du lieu éminent, où vous êtes, vous regardez quelque-fois en-bas, vous connoîtrez, que c'eſt à tort, que je ſouffre une ſi rude & ſi longue perſécution de la Fortune* *.

* Le Prince de Machiavel fut publié environ l'an 1515. & dedié à Laurent de Medicis neveu du Pape Leon dix. Ce Pape, bien loin de punir Machiavel pour avoir fait ce Livre, l'employa à la compoſition d'un autre.

Adrien ſix & Clement ſept ne lui firent aucun tort: au-contraire, ce dernier trouva bon non-ſeulement qu'il lui dédiât ſon Hiſtoire de Florence; mais accorda un Privilége à Antoine Bladus pour imprimer à Rome les Ouvrages de cet Auteur; ce Privilege eſt daté du vingt-troiſiéme août mille cinq cent trente & un, & eſt à la tête des Oeuvres de Machiavel.

Les ſucceſſeurs de Clement ſept juſqu'à Clement huit, permirent dans toute l'Italie le debit du Prince de Machiavel, dont il ſe faiſoit ſouvent des Editions & des Traductions. Enfin en mille cinq cent nonante-deux, ſous le Pontificat de Clement huit Succeſſeur d'Innocent neuf, on condamna les Ecrits de ce Florentin, après les vacarmes que firent à Rome le Jeſuite Poſſevin & un Prêtre de l'Oratoire nommé Thomas Boſſius. Le jugement que Poſſevin a publié ſur Machiavel ſans l'avoir lû, eſt de l'an mille cinq cent nonante-deux, par ordre d'Innocent neuf.

Ainſi Machiavel fut condamné ſoixante & dix-ſept ans après qu'il fut publié.

TA-

TABLE
DES
CHAPITRES.

I. *COmbien il y a de ſortes de Principautez, & comment on peut acquerir la Principauté.* 1

II. *Des Principautez Héréditaires.* 5

III. *Des Principautez mixtes.* 11

IV. *Pourquoi le Roiaume de Darius ne ſe ſoûleva point après la mort d'Alexandre, qui l'avoit conquis.* 34

V. *Comment il faut gouverner les Villes, ou les Principautez, qui ſe gouvernoient par leurs propres loix, avant que d'être conquiſes.* 44

VI. *Des nouveaux Etats, que le Prince acquiert par ſa valeur & ſes propres armes.* 51

VII. *Des Principautez nouvelles, que l'on*

l'on acquiert par les forces d'autrui, ou par bonheur. 64
VIII. *De ceux, qui ſont devenus Princes par des crimes.* 83
IX. *De la Principauté Civile.* 96
X. *Comment il faut meſurer les forces de toutes les Principautez.* 107
XI. *Des Principautez Eccléſiaſtiques.* 117
XII. *Combien il y a de ſortes de Milices: & ce que vaut la Soldateſque Mercenaire.* 126
XIII. *Des troupes Auxiliaires, Mixtes, & propres.* 143
XIV. *Inſtruction pour le Prince concernant la Milice.* 155
XV. *Ce qui fait loüer, ou blâmer les hommes, & ſur-tout les Princes.* 169
XVI. *De la Libéralité & de l'Economie.* 175
XVII. *De la Cruauté & de la Clemence: & s'il vaut mieux être aimé que craint?* 184
XVIII. *Si les Princes doivent tenir leur parole?* 197
XIX. *Qu'il faut éviter d'être mépriſé & haï.* 212

XX. *Si les Fortereſſes, & pluſieurs autres choſes, que les Princes font ſouvent, ſont utiles, ou nuiſibles.* 241

XXI. *Comment le Prince doit ſe gouverner pour ſe mettre en eſtime.* 259

XXII. *Des Secretaires des Princes.* 276

XXIII. *Comment il faut fuir les flatteurs.* 285

XXIV. *Pourquoi les Princes d'Italie ont perdu leurs Etats.* 293

XXV. *Combien la Fortune a de pouvoir dans les affaires du Monde : & comment on lui peut réſiſter.* 301

XXVI. *Exhortation à délivrer l'Italie des Barbares. Des différentes ſortes de Négociations, & des Raiſons qu'on peut appeller juſtes de faire la Guerre.* 321

EXAMEN
DU PRINCE
DE
MACHIAVEL.

CHAPITRE PREMIER.

COMBIEN IL Y A DE SORTES DE PRINCIPAUTEZ, ET COMMENT ON PEUT Y PARVENIR.

TOus les Etats, & toutes les Seigneuries, qui ont eu, & qui ont autorité ſur les hommes, ont été, & ſont des Republiques, ou des Principautez.[1] *Les Prin-ci-*

1. Cette diviſion eſt fondée

LOrs qu'on veut raiſonner juſte, il faut commançer par approfondir la nature du ſujet dont on veut parler, il faut remonter juſqu'à l'origine des choſes pour en connaitre autant que l'on peut les premiers principes ; il

cipautez ſont, ou héréditaires dans une même famille, qui domine depuis long-tems; [2] *ou nouvel-*

eſt facile alors d'en déduire les progrès, & toutes les conſéquences qui peuvent s'en ſuivre. Avant de marquer les differences des Etats Machiavel auroit dû, me ſemble, examiner l'origine des Prinçes, & diſcuter les raiſons qui ont pû engager des hommes libres à ſe donner des maîtres.

Peut-être qu'il n'auroit pas convenu dans un livre où l'on ſe propoſoit de dogmatiſer le crime & la tirannie, de faire mention de ce qui devroit la détruire; il y auroit eü mauvaiſe grace à Machiavel de dire, que les peuples ont trouvé néceſſaire pour leur repos & leur conſervation d'avoir

dée ſur la doctrine de Tacite, qui oppoſe la Principauté & la République, comme les deux contraires. *Res diſſociabiles, Principatum & Libertatem.* In Agricola. *Romam à principio Reges habuere, Libertatem L. Brutus inſtituit.* Ann. 1. *C. Marius & L. Sulla Libertatem in dominationem verterunt.* Hiſt. 2. *Haud facile Libertas & Domini miſcentur.* Hiſt 4. Toute République eſt bien Principauté: [*Il Sereniſſimo Principe fa ſaper*, dit la République de Veniſe dans ſes Edits] Mais toute Principauté n'eſt pas République.

2. C'eſt en ce ſens que Galba diſoit à Piſon, *In gentibus, quæ regnantur, certa dominorum domus.* Tac. Hiſtor. 1. & Mucien à Veſpaſien. *Non contra Caii, aut Claudii, vel Neronis, fundatam longo imperio domum exſurgimus.* Hiſt. 2.

velles. Les nouvelles ſont, ou toutes nouvelles, comme l'étoit celle de François Sforce à Milan; ou ſont comme des membres incorporez à l'État héréditaire du Prince, qui les acquiert, tel qu'eſt le Roiaume de Naples, à l'égard du Roi d'Eſpagne. Ces Etats, ainſi acquis, ont coutume d'avoir un Prince, ou d'être en entiere liberté; & l'on ſe les acquiert par les armes d'autrui, ou par les ſiennes, par le bonheur, ou par la vertu.

voir des juges pour regler leurs differends, des protecteurs pour les maintenir contre leurs ennemis dans la poſſeſſion de leurs biens, des Souverains pour réunir tous leurs differens intérêts, en un ſeul intérêt commun; qu'ils ont d'abord choiſi, d'entr'eux, ceux qu'ils ont cru les plus ſages, les plus équitables, les plus desintéreſſés, les plus humains, les plus vaillants, pour les gouverner.

C'eſt donc la juſtice (auroit'on dit) qui doit faire le principal objet d'un Souverain; c'eſt donc le bien des peuples qu'il gouverne, qu'il doit préferer à tout autre intérêt. Que deviennent alors ces idées d'intérêt, de grandeur, d'ambition & de deſpotiſme? il ſe trouve que le Souverain, bien loin d'être le maître abſolu

des peuples qui ſont ſous ſa domination, n'en eſt lui-même que le premier domeſtique.

Comme je me ſuis propoſé de refuter ces principes pernicieux en détail, je me reſerve d'en parler à meſure que la matiere de chaque Chapitre m'en fournira l'occaſion.

Je dois cependant dire en general, que ce que j'ay raporté de l'origine des Souverains, rend l'action des uſurpateurs plus atroce qu'elle ne le ſeroit, en ne conſiderant ſimplement que leur violence; puiſqu'ils contreviennent entiérement à l'intention des peuples, qui ſe ſont donné des Souverains, pour qu'ils les protegent, & qui ne ſe ſont ſoumis qu'à cette condition: au-lieu qu'en obéiſſant à l'uſurpateur ils ſe ſacrifient eux & tous leurs biens pour aſſouvir l'avarice & tous les caprices d'un tiran. Il n'y a donc que trois manieres legitimes pour devenir maître d'un pays, ou par ſucceſſion, ou par l'élection des peuples qui en ont le pouvoir, ou lorſque par une guerre juſtement entrepriſe, on fait la conquête de quelques Provinces ſur l'Ennemi.

Je prie ceux pour qui je deſtine cet ouvrage, de ne point oublier ces remarques ſur le premier Chapitre de Machiavel, puiſ-

puiſqu'elles ſont comme un pivôt ſur lequel rouleront toutes mes reflexions ſuivantes.

CHAPITRE SECOND.

DES PRINCIPAUTEZ HEREDITAIRES.

JE me paſſerai de parler des Républiques, dont j'ai traité ailleurs amplement, & je m'arrêterai ſeulement à la Principauté. Je dis donc, qu'il eſt bien plus facile de conſerver des Etats héréditaires, que des Etats nouvellement conquis, 1 parce qu'il ſuffit de ne point outre-*

* *Dans ſes diſcours ſur Tite-Live.*

1. Tacite dit, qu'un Empire acquis par la violence ne

LEs hommes ont un certain reſpect, pour tout ce qui eſt ancien, qui va juſqu'à la ſuperſtition, & quand le droit d'héritage ſe joint à ce pouvoir que l'antiquité a ſur les hommes, il n'y a point de joug plus fort, & qu'on porte plus aiſément. Ainſi je ſuis loin de conteſter à Machiavel ce que tout le monde luy accordera, que les Royaumes héréditaires ſont les

trepaſſer l'ordre établi par ſes ancêtres, [2] *& de s'accommoder aux*

ne ſe ſauroit conſerver par les voies de la douceur & de la modeſtie. *Non poſſe Principatum ſcelere quæſitum ſubita modeſtia, & priſca gravitate retineri.* Hiſt. 1. Or la rigueur, qu'il faut tenir d'ordinaire pour conſerver un Etat conquis, eſt ſouvent cauſe, qu'on le perd par la révolte des ſujets, qui viennent à perdre la patience. *Atque illi*, dit Tacite, *quamvis ſervitio ſueti, patientiam abrumpunt.* Ann. 12.

2. Cela revient à ce qu'on diſoit à Néron, que n'étant plus enfant, mais en âge de regner, il ne lui faloit plus d'autre Maître, ni d'autre Gouverneur, que l'exemple de ſes prédéceſſeurs. *Finitam Neronis puerilitiam, & robur juventæ adeſſe, exueret magiſtrum, ſatis amplis doctoribus inſtructus Majoribus ſuis.* Ann. 14. Tacite dit, que Tibére, au commencement de ſon regne, ſe faiſoit une loi d'imiter en tout la conduite

plus aiſez à gouverner.

J'ajouteray ſeulement, que les Princes héréditaires ſont fortifiez dans leur poſſeſſion, par la liaiſon intime qui eſt entr'eux & les plus puiſſantes familles de l'Etat, dont la plûpart ſont redevables de leurs biens ou de leur grandeur à la maiſon Souveraine, & dont la fortune eſt ſi inſeparable de celle du Prince, qu'ils ne peuvent la laiſſer tomber, ſans voir que leur chûte en ſeroit la ſuite certaine & néceſſaire.

De nos jours, les troupes nombreuſes, & les armées puiſſantes que les Princes tiennent ſur pied en paix comme en guerre, contribuent en-

aux tems. En ſorte que ſi un Prince eſt médiocrement habile, il ſe maintiendra tou-

duite d'Auguſte, *Neque fas Tiberio infringere dicta ejus.* Ann. 1. *qui omnia facta, dictaque ejus, vice legis obſervem.* Ann. 4. & qu'il n'ôſoit pas montrer ſa ſévérité à un peuple, qu'Auguſte avoit traité ſi doucement. *Populum, per tot annos molliter habitum, nondum audebat ad duriora vertere.* Ann. 1. Que Vononés fut mépriſé & chaſſé par les Parthes, parce qu'il tenoit une conduite toute contraire à celle de leurs autres Rois. *Accendebat indignantes & ipſe, diverſus à Majorum inſtitutis.* Ann. 2. Et qu'au-contraire Italus plaiſoit aux Cheruſces, d'autant plus, qu'aiant été élevé à Rome, il ne laiſſoit pas de s'accommoder à leurs débauches, comme s'il eût toujours été nouri parmi eux. *Lætus Germanis adventus, atque eo magis, quod ſæpiùs vinolentiam ac libidines, grata barbaris uſurparet.* Ann. 11.

encore à la ſureté des Etats; elles contiennent l'ambition des Princes voiſins, ce ſont des épées nües qui tiennent celles des autres dans le foureau.

Mais ce n'eſt pas aſſez que le Prince ſoit, comme dit Machiavel, . . . *di ordinariâ induſtriâ*, je voudrois encore qu'il ſongeât à rendre ſon peuple heureux. Un peuple content ne ſongera pas à ſe revolter, un peuple heureux craint plus de perdre ſon Prince, qui eſt en même tems ſon bienfaiteur, que ce Souverain même ne peut appréhender pour la diminution de ſa puiſſance. Les Hollandais ne ſe ſeroient jamais

toujours dans ſon Etat, à moins qu'il n'y ait une force exceſſive, qui l'en chaſſe; encore le recouvrera-t'il, quelque fort que ſoit l'uſurpateur; témoin le Duc de Ferrare, qui n'a tenu contre les Vénitiens en l'an 1484. *& contre le Pape Jules II. en* 1510, *que parce qu'il étoit établi de longue-main dans ce Duché.* 3 *Car comme le Prince naturel a moins d'occaſions & de raiſons d'offenſer ſes*

3 Nous ne nous ſoulevons pas contre la Maiſon d'Auguſte, qui a tenu ſi long-tems l'Empire, diſoit Mucien à Veſpaſien; (Tac. Hiſt. 2.) pour inférer, qu'il ne faloit pas craindre, que l'Empire retournât jamais à Vitellius, quand une fois on le lui auroit ôté.

revoltez contre les Eſpagnols, ſi la tirannie des Eſpagnols n'étoit parvenüe à un excès ſi énorme, que les Hollandais ne pouvoient plus, devenir plus malheureux qu'ils étoient.

Le Royaume de Naples & celui de Sicile, ſont paſſez plus d'une fois des mains des Eſpagnols à celles de l'Empereur, & de l'Empereur aux Eſpagnols; la conquête en a toujours été très facile, puiſque l'une & l'autre domination étoit très rigoureuſe, & que ces peuples eſperoient toujours de trouver des liberateurs dans leurs nouveaux maîtres.

Quelle difference de ces Napolitains, aux

ſes ſujets, il faut qu'il en ſoit plus aimé; & ſi des vices extraordinaires ne le font haïr, ils ont naturellement de l'inclination pour lui. Outre que la poſſeſſion ancienne, & non interrompüe, de la domination, leur ôte l'envie & la commodité d'attenter contre lui, 4 d'autant que toute mutation d'Etat laiſſe toujours de quoi en faire d'autres. 5

4. Car au dire de Tacite, il y a toujours moins d'inconvénient à garder le Prince que l'on a, qu'à en chercher un autre. *Minore diſcrimine ſumi Principem, quàm quæri.* Hiſt. 1.

* [Ou] *la porte ouverte à d'autres.*

5. Car au dire de Patercule, on enchérit toujours ſur les premiers exemples. *Non enim ibi conſiſtunt exem-*

aux Lorrains! Lorſqu'ils ont été obligez de changer de domination, toute la Lorraine étoit en pleurs, ils regretoient de perdre les rejettons de ces Ducs, qui depuis tant de ſiecles furent en poſſeſſion de ce floriſſant pays, & parmi leſquels on en compte de ſi eſtimables par leur bonté, qu'ils meriteroient d'être l'exemple des Rois. La memoire du Duc Leopold étoit encore ſi chere aux Lorrains, que quand ſa veuve fut obligée de quitter Luneville, tout le peuple ſe jetta à genoux au-devant du caroſſe, & on arrêta les chevaux à pluſieurs repriſes; on n'en-

tendoit & on ne voyoit que des larmes.

empla undè cœperunt, ſed quamlibet in tenuem recepta tramitem latiſſimè evagandi ſibi viam faciunt. Hiſt. 2. Qu'une mutation en entraîne toujours d'autres après ſoi. Tacite en donne de beaux exemples. *Libertatem & Conſulatum L. Brutus inſtituit. Dictaturæ ad tempus ſumebantur: neque Decemviralis poteſtas ultra biennium, neque Tribunorum militum Conſulare jus diu valuit. Non Cinnæ, non Sullæ, longa dominatio; & Pompeii Craſſique potentia citò in Cæſarem: Lepidi atque Antonii arma in Auguſtum ceſſere.* Ann. 1. C'eſt-à-dire: [Brutus fit ſucceder la Liberté & le Conſulat à la Roiauté. Et quelquefois on créoit un Dictateur, mais ſon pouvoir finiſſoit auſſi-tôt que le peuple étoit hors de danger. Les Décemvirs ne durérent pas plus de deux ans. Les Tribuns des ſoldats prirent la place des Conſuls, mais ne la gardérent pas longtems. La domination de Cinna, ni la Dictature de Silla ne furent pas de longue durée. La puiſſance de Craſſus & de Pompée fut bientôt réünie en la perſonne de Céſar, leur Collégue; & l'autorité de Lepidus & d'Antoine en celle d'Auguſte.] Voilà un enchainement de mutations. En voici un autre. *Sulla dictator abolitis vel converſis prioribus: cùm plura addidiſſet, otium ei rei haud in longum paravit. Statim turbidis Lepidi rogationibus, neque multo poſt Tribunis reddita licentia quoquò vellent populum agitandi. Jamque non modò in commune, ſed in ſingulos homines latæ quæſtiones. . . . Exin continua per viginti annos diſcordia, non mos, non jus.* Ann. 3. C'eſt-à-dire: Le Dictateur Silla changea, ou abolit les loix de Graccus & de Saturninus, pour établir les ſiennes. Mais elles furent de peu de durée. Car Lepidus & les Tribuns recommencérent bientôt à ſemer des brouilleries parmi le peuple, en ſorte qu'on faiſoit autant de réglemens, qu'il y avoit d'hommes ... Et de depuis, il n'y eut ni droit, ni coutume, par l'eſpace de vingt ans, que durérent les diſſenſions du peuple & du Sénat.

CHA-

CHAPITRE TROISIEME.

DES PRINCIPAUTEZ MIXTES.

MAis toute Principauté nouvelle a des difficultez à ſurmonter. Si elle n'eſt pas toute nouvelle, mais ſeulement mixte, par l'adjonction d'un membre nouveau, ſes mutations naiſſent premiérement d'une difficulté naturelle, qui ſe rencontre dans toutes les nouvelles dominations, qui eſt, que les hommes changent volontiers de Prince, dans l'eſpérance d'en trouver un meilleur. 1 *Cette eſ-*

1. *Parthos præſentibus mobiles,*

LE quinzième Siecle où vivoit Machiavel tenoit encore à la Barbarie: alors on preferoit la funeſte gloire des conquerans, & ces actions frapantes qui impoſent un certain reſpect par leur grandeur, à la douçeur, à l'équité, à la clemençe & à toutes les vertus; à-preſent je vois qu'on prefere l'humanité à toutes les qualités d'un conquerant, & l'on n'a plus guère la demençe d'encourager par des loüanges, des paſſions cruelles, qui cau-

eſpérance leur fait prendre les armes contre celui qui gouverne, mais ils ne tardent guére à s'en trouver mal. 2 *Il y a*

causent le boulverſement du monde.

Je demande ce qui peut porter un homme à s'aggrandir ? & en vertu de quoi il peut former le deſſein d'élever ſa puiſſance ſur la miſere, & ſur la deſtruction d'autres hommes ? & comment il peut croire qu'il ſe rendra illuſtre en ne faiſant que des malheureux ? Les nouvelles conquêtes d'un Souverain ne rendent pas les Etats qu'il poſſedoit déjà, plus opulents ni plus riches, ſes peuples n'en profitent point, & il s'abuſe s'il s'imagine qu'il en deviendra plus heureux. Combien de Princes ont fait par leurs Généraux conquerir des Provinces

biles, abſentium æquos. Ann. 6. Toutes les nations ſont de même, *ſervitii ingenio*, par un caprice ordinaire à la ſervitude, dit Tacite, Ann. 12.

2. Croiez-vous, diſoit un Sénateur Romain, que la Tirannie ſoit morte avec Néron ? On l'avoit crüe éteinte par la mort de Tibére & de Caligula, & pourtant nous en avons vû un troiſiéme plus cruel qu'eux. *An Neronem extremum dominorum putatis ? Idem crediderant, qui Tiberio, qui Caio ſuperſtites fuerunt : cùm interim inteſtabilior & ſævior exortus eſt.* Hiſt. 4. Claudius avoit donc bien raiſon de dire aux Ambaſſadeurs des Parthes, qui étoient venus lui demander un meilleur Roi que le leur, que de ſi fréquens changemens ne valoient rien, & qu'il faloit

a une autre néceſſité naturelle & ordinaire, qui fait, que le Prince eſt toûjours contraint d'offenſer ſes nouveaux ſujets, ſoit en les chargeant de gens de guerre, ou

loit s'accommoder le mieux qu'on pouvoit aux humeurs des Rois. *Ferenda Regum ingenia, neque uſui crebras mutationes.* Ann. 12. Tous les ſujets doivent prendre les ſentimens de ce Sénateur Romain, qui diſoit, qu'il admiroit le paſſé, ſans condamner le préſent, & que bien qu'il ſouhaitât de bons Princes, il ne laiſſoit pas de ſuporter patiemment ceux qui ne l'étoient pas, ſe ſouvenant toujours de la néceſſité de vivre ſelon les tems où l'on eſt. *Se meminiſſe temporum, quibus natus ſit; ulteriora mirari, præſentia ſequi, bonos Imperatores voto expetere, qualeſcumque tolerare.* Hiſt. 4. Paroles que Machiavel a raiſon d'appeller ſentence d'or. *Diſcorſi lib. 3. cap. 6.*

ces qu'ils ne voyent jamais ? Ce ſont alors des conquêtes en quelque façon imaginaires, & qui n'ont que peu de réalité pour les Princes qui les ont fait faire ; c'eſt rendre bien des gens malheureux, pour contenter la fantaiſie d'un ſeul homme, qui ſouvent ne meriteroit pas ſeulement d'être connu.

Mais ſuppoſons que ce conquerant ſoumette tout le monde à ſa domination, ce monde bien ſoumis, pourra-t'il le gouverner ? quelque grand Prince qu'il ſoit, il n'eſt qu'un être très borné ; à peine pourra-t'il retenir le nom de ſes Provinces, & ſa grandeur ne ſervira qu'à

ou par mille autres maux, qu'entraine après ſoi une acquiſition nouvelle. 3 *D'où il arrive, que tu as enfin pour ennemis tous ceux, que tu as offenſez en te ſaiſiſſant de la Principauté; & que tu ne ſaurois conſerver l'amitié de ceux, qui t'y ont aidé, faute de les pouvoir contenter en tout ce qu'ils attendoient de toi, ni de pouvoir uſer de rigueur envers*

3. *Res dura, & regni novitas me talia cogunt moliri, & latè fines cuſtode tueri.* Dit la Reine de Carthage, chez Virgile, Æneid. 1. *Arma*, dit Tacite, Ann. 1. *quæ neque parari poſſent, neque haberi per bonas artes.* C'eſt-à-dire, que l'on ne ſauroit prendre les armes, & demeurer dans les termes de la modeſtie.

qu'à mettre en évidence ſa véritable petiteſſe.

Ce n'eſt point la grandeur du pays, que le Prince gouverne, qui lui donne de la gloire, ce ne ſera pas quelques lieües de plus de terrain qui le rendront illuſtre, ſans quoi ceux *qui poſſedent le plus d'arpens de terre devroient être les plus eſtimez.*

L'erreur de Machiavel ſur la gloire des Conquerans, pouvoit être générale de ſon tems, mais ſa méchanceté ne l'étoit pas aſſurément; il n'y a rien de plus affreux que certains moyens qu'il propoſe pour conſerver des conquêtes: à les bien exami-

vers eux, à cauſe que tu leur es obligé. Car quelque puiſſante armée que l'on ait, on a toujours beſoin de la faveur des gens du païs, pour entrer dans une Province. C'eſt pour cela, que Louis XII. Roi de France aiant pris Milan tout-à-coup, le perdit auſſi de même, parce que ce peuple, qui lui avoit ouvert les portes, ſe trouvant fruſtré de ſes eſpérances, ne mit guére à ſe dégoûter du nouveau Prince. 4 *Il*

4. Tacite dit, que les Parthes reçurent Tiridate à bras ouverts, eſpérant d'en être mieux traitez que d'Artabanus, & que peu de tems aprés ils haïrent Tiridate autant qu'ils l'avoient aimé, & rappellérent

miner il n'y en aura pas un qui ſoit raiſonnable ou juſte. On doit, dit ce méchant homme, *éteindre la race des Prinçes, qui regnoient avant votre conquéte:* peut-on lire de pareils preçeptes ſans fremir d'horreur & d'indignation? C'eſt fouler aux pieds tout ce qu'il y a de ſaint & de ſacré dans le monde; c'eſt ouvrir à l'interêt le chemin de tous les crimes. Quoi! ſi un ambitieux s'eſt emparé violemment des Etats d'un Prinçe, il aura le droit de le faire aſſaſſiner, empoiſonner? Mais ce même conquerant en agiſſant ainſi, introduit une pratique dans le monde qui ne

Il eſt bien vrai, qu'un païs recouvré après une revolte ne ſe perd pas facilement une ſeconde fois, d'autant que le Prince, pour ſe vanger de la rebellion, héſite moins à pourvoir à ſa ſureté par la punition des coupables, & par une ſurveillance rigoureuſe ſur les actions de ceux, dont il a du ſoupçon. 5 *Si*

ne peut tourner qu'à ſa ruine : un autre plus ambitieux & plus habile que lui, le punira du Talion, envahira ſes Etats, & le fera périr avec la même cruauté qu'il fit périr ſon prédéceſſeur. Le ſiecle de Machiavel n'en fournit que trop d'exemples ; ne voit-on pas le Pape Alexandre 6. prêt d'être depoſé pour ſes crimes, ſon abominable bâtard Ceſar Borgia dépoüillé de tout ce qu'il avoit envahi, & mourant miſerablement? Galeas Sforce aſſaſſiné au-milieu de l'Egliſe de Milan, Loüis Sforce l'uſurpateur mort en France dans une cage de fer, les Princes d'York & de l'Encaſtre, ſe détrui-

rent celui, qu'ils avoient tant haï. *Qui Artabanum ob ſævitiam execrati come Tiridatis ingenium ſperabant..... ad Artabanum vertere, &c.* Ann. 6.

5. Tacite dit, que Rhadamiſte aiant repris l'Arménie, d'où il avoit été chaſſé par ſes ſujets, il les traita avec une rigueur extraordinaire, les regardant comme des rebelles, qui n'attendoient que l'ocaſion, pour ſe révolter encore. *Vacuam rurſus Armeniam inva-*

Si donc le Duc Loüis * *n'eut qu'à faire du bruit ſur les confins du Milanez, pour le faire perdre la premiére fois à la France, il falut liguer tout le monde contre elle, & chaſſer ſes armées de l'Italie, pour le lui ôter une ſeconde fois. Et cela arriva par les raiſons, que j'ai dites. Il nous reſte maintenant à dire, quels remédes le Roi de France avoit, ou que pourroit avoir un Prince qui ſeroit en ſa place, pour mieux conſerver ſa conquête. Je dis donc,*

truiſant tour à tour, les Empereurs de Grece aſſaſſinez les uns par les autres ; juſqu'à ce qu'enfin les Turcs profiterent de leurs crimes, & exterminerent leur faible puiſſançe. Si aujourd'huy parmi les Crétiens il y a moins de révolutions, c'eſt que les principes de la ſaine morale commançent à être plus répandus ; les hommes ont plus cultivé leur eſprit, ils en ſont moins feroçes, & peut-être es-ce une obligation qu'on a aux gens de Lettres qui ont poli l'Europe.

La ſeconde maxime de Machiavel eſt, que le Conquerant doit établir ſa reſidence dans ſes nou-

invaſit, truculentior quàm antea, tanquam adversùs defectores, & in tempore rebellaturos. Ann. 12.

* *Loüis Sforce, ſurnommé le More.*

donc, que les Etats, qui s'uniſſent à un Etat héréditaire de celui qui les acquiert, ſont de même Province & de même langue, ou n'en ſont pas. Quand ils en ſont, il eſt très-facile de les garder, ſur-tout s'ils n'étoient pas libres auparavant : & il n'y a qu'à exterminer la famille du Prince, qui les dominoit. Car du reſte, pourvu que l'on conſerve les anciennes coûtumes, & qu'il n'y ait point d'antipathie naturelle, les hommes vivent paiſiblement enſemble ; témoin la Bourgogne, la Bretagne, la Gaſcogne & la Normandie, qui ſont depuis ſi long-tems unies à la France. Car, nouveaux Etats : ceci n'eſt point cruel, & paraît même aſſez bon à quelques égards ; mais l'on doit conſiderer que la plûpart des Etats des grands Princes ſont ſituez de maniere, qu'ils ne peuvent pas trop bien en abandonner le centre, ſans que tout l'Etat s'en reſſente ; ils ſont le premier principe d'activité dans ce corps, ainſi ils n'en peuvent quitter le centre, ſans que les extremitez ne languiſſent.

La troiſieme maxime de Politique eſt, „ qu'il faut envoyer „ des Colonies pour „ les établir dans les „ nouvelles conquêtes, qui ſerviront „ à en aſſurer la fidelité “.

L'Au-

Car, bien qu'elles aient un langage un peu different, leurs mœurs ſont ſemblables, & par conſequent compatibles. Et quiconque les voudroit conſerver, après les avoir acquiſes, il faudroit faire deux choſes: l'une, extirper toute la race de leur ancien Prince; l'autre, ne point changer leurs loix, ni augmenter les tailles; & par ce moien l'Etat conquis & l'Etat héréditaire feront bientôt un même corps. Mais lors, qu'on acquiert des Etats, qui ont la langue, les mœurs, & les coûtumes différentes, c'eſt là qu'il y a bien des difficultez, qu'il faut beaucoup de bonheur & d'induſ-

L'Autheur s'apuye ſur la pratique des Romains: mais il ne ſonge pas que ſi les Romains en établiſſant des Colonies, n'avoient pas auſſi envoyé des legions, ils auroient bientôt perdu leurs conquêtes; il ne ſonge pas qu'outre ces Colonies & ces Légions, les Romains ſçavoient encore ſe faire des alliez. Les Romains dans l'heureux temps de la republique étoient les plus ſages brigands qui ayent jamais deſolé la terre; ils conſervoient avec prudence ce qu'ils acquirent avec injuſtice: mais enfin il arriva à ce peuple ce qui arrive à tout uſurpateur, il fut oprimé à ſon tour.

duſtrie pour les conſerver. 6 *Et l'un des meilleurs expédiens ſeroit, que celui qui les acquiert, y allât demeurer; ce qui rendroit la poſſeſſion plus aſſurée & plus durable, temoin le Turc, qui, quoi qu'il eût pû faire, n'eût jamais conſervé la Gréce, s'il n'y fût allé demeurer. Car quand on eſt ſur les lieux, on voit naître les déſordres, & l'on y peut remédier ſur le champ;* 7 *au-lieu qu'étant*

6. *Ex diverſitate morum crebra bella*, dit Tacite, Hiſt. 5.

7. De legers remédes ont calmé de grands mouvemens, *modicis remediis primos motus conſediſſe.* Tac. Ann. 14. Et c'eſt en ce ſens, qu'on diſoit à Tibére, qu'il n'avoit qu'à ſe montrer aux mu-

Examinons à préſent ſi ces Colonies, pour l'établiſſement deſquelles Machiavel fait commettre tant d'injuſtices à ſon Prinçe, ſi ces Colonies ſont auſſi utiles que l'autheur le dit. Ou vous envoyez dans le Pays nouvellement conquis de puiſſantes Colonies, ou vous y en envoyez de faibles. Si ces Colonies ſont fortes, vous depeuplez votre Etat conſiderablement, & vous chaſſez un grand nombre de vos nouveaux ſujets, ce qui affaiblit vos forçes. Si vous envoyez des Colonies faibles dans ce pays conquis, elles vous en garantiront mal la poſſeſſion; ainſi vous aurés rendus mal-

étant abſent, on ne les ſait, que lors qu'ils ſont grands, & qu'il n'y a plus de reméde. De plus, la Province n'eſt pas pillée par les Officiers; & les ſujets aiant la commodité de recourir promptement au Prince, ils en ont plus de raiſon de l'aimer, s'ils ſont bons, & de le craindre, s'ils ſont méchans. D'entre les Etrangers, ceux, qui voudroient aſſaillir cet Etat, en ſont retenus par la difficulté qu'il y a de l'ôter à un Prince, qui y fait ſa demeure.

malheureux ceux que vous chaſſez, ſans y profiter beaucoup.

On fait donc bien-mieux d'envoier des troupes dans les pays que l'on vient de ſe ſoumettre, leſquelles moyennant la diſcipline & le bon ordre, ne pourront point fouler les peuples, ni être à charge aux Villes où on les met en garniſon. Cette Politique eſt meilleure, mais elle ne pouvoit être connüe du temps de Machiavel; les Souverains n'entretenoient point de grandes armées, ces troupes n'étoient pour la plûpart qu'un amas de bandis, qui pour l'ordinaire ne vivoient que de violences & de rapines;

mutins, & qu'ils rentreroient dans leur devoir, dès qu'ils le verroient. *Ire ipſum, & opponere majeſtatem Imperatoriam debuiſſe, ceſſuris ubi principem vidiſſent.* Ann. 1.

re. L'autre reméde eſt, d'envoier des colonies dans un ou deux lieux, qui ſoient comme les clefs de cet Etat; ou-bien il faut y tenir beaucoup de Milice. Or les colonies coûtent peu au Prince, qui d'ailleurs n'offenſe que ceux, à qui il ôte les terres & les maiſons, pour les donner aux nouveaux habitans. Outre que ceux, qu'il offenſe, ne faiſant qu'une très-petite partie de l'Etat, & reſtant pauvres & diſperſez, ils ne lui peuvent jamais nuire; & que tous les autres, qui ne ſont point offenſez, ſe tiennent en repos d'autant plus volontiers, qu'ils craignent, qu'il ne leur en

on ne connoiſſoit point alors ce que c'étoit que des troupes continuellement ſous le drapeau en temps de paix, des Etapes, des Caſernes, & mille autres reglements, qui aſſurent un Etat pendant la paix, & contre ſes voiſins, & même contre les ſoldats payez pour le deffendre.

„ *Un Prince doit* „ *attirer à lui*, & „ *proteger les petits* „ *Princes ſes voi-* „ *ſins, ſemant la* „ *diſſention parmi* „ *eux afin d'élever* „ *ou d'abaiſſer ceux* „ *qu'il veut*". C'eſt la quatrième maxime de Machiavel; & c'eſt ainſi qu'en uſa Clovis le premier Roy Barbare qui ſe fit Crétien. Il a été imité

on arrivât autant qu'à ceux, qui ont été dépoüillez, s'ils font quelque faute. D'où je conclus, que les colonies, outre qu'elles ne coûtent rien, ſont plus fidéles, & offenſent moins; & que les offenſez étant pauvres & diſperſez, ils ne ſauroient nuire. Où il eſt à remarquer, qu'il faut amadoüer les hommes, ou s'en défaire, [8] *parce que les offenſes legéres leur laiſſent le moien de ſe vanger, ce que ne font pas les grandes. Ainſi* imité par quelques Princes non moins cruels: mais quelle différence entre ces tirans & un honnête homme qui ſeroit le mediateur de ces petits Princes, qui termineroit leurs differends à l'amiable, qui gagneroit leur confiance par ſa probité, & par les marques d'une impartialité entiere dans leurs demêlés, & d'un desintereſſement parfait pour ſa perſonne. Sa prudence le rendroit le pere de ſes voiſins, au-lieu de leur oppreſſeur, & ſa grandeur les protegeroit au-lieu de les abîmer.

Il eſt vray d'ailleurs, que des Princes qui ont voulu élever d'autres Princes avec violençe, ſe

8. *Gli huomini grandi*, dit-il au livre 4. de ſon Hiſtoire de Flor. *è non s'hanno à toccare, ô tocchi à ſpegnere.* C'eſt-à-dire: Il ne faut jamais irriter les Grands, ou-bien il faut leur ôter la vie, après les avoir offenſez.

Ainſi l'offenſe doit être faite d'une maniére, que l'offenſé n'en puiſſe tirer vangeance. Mais ſi au-lieu de colonies, on emploie de la Milice, la dépenſe eſt bien plus grande, & conſume tous les revenus de cet Etat en garniſons. Si bien que l'acquiſition tourne à dommage au Prince, qui, outre cela, offenſe beaucoup plus de gens, d'autant qu'il nuit à tout cet Etat, où il faut qu'il change de tems en tems les logemens de ſon armée ; incommodité, que chacun reſſent, & qui fait, que chacun lui devient ennemi: & ce ſont là ceux, qui lui peuvent nuire d'avantage, comme étant ennemis

ſont abimez eux-mêmes: notre ſiécle en a fourni deux exemples ; l'un eſt celui de Charles douze qui éleva Staniſlas ſur le Trône de Pologne, & l'autre eſt plus reçent. Je conclus donc que l'uſurpateur ne meritera jamais de gloire, que les aſſaſſinats ſeront toujours abhorrez du genre humain, que les Princes qui commettent des injuſtices, & des violençes envers leurs nouveaux ſujets, s'aliéneront tous les eſprits au-lieu de les gagner ; qu'il n'eſt pas poſſible de juſtifier le crime, & que tous ceux qui en voudront faire l'apologie, raiſonneront auſſi mal que Machiavel. Tourner l'art

nemis domeſtiques. Cette garde eſt donc auſſi inutile, qu'eſt utile celle des colonies. Le Prince, qui acquiert une province, qui a des coûtumes differentes de celles de ſon Etat, doit encore ſe faire chef & protecteur des Voiſins moins puiſſans, & s'étudier à affoiblir les plus puiſſans; & ſur-tout empêcher abſolument, qu'il n'entre dans cette Province quelque Etranger auſſi puiſſant que lui. Car il arrive toujours, qu'il y en eſt attiré quelqu'un par les mécontens de la Province, ſoit par ambition, ou par peur; témoin les Romains, qui furent introduits dans la Gréce par les Etoliens, & qui, par tout où ils mirent le pied, y furent toujours appellez par les Provinciaux. Et ce qui arrive d'ordinaire, c'eſt qu'auſſitôt qu'un Etranger puiſſant entre dans une Province, tous ceux de la Province, qui ſont moins puiſſans, s'uniſſent volontiers avec lui, par un motif de haine contre celui, qui étoit plus puiſſant qu'eux. Tout ce dont il a à ſe garder, eſt, qu'ils ne deviennent trop forts, & qu'ils ne prennent trop d'autorité: Et, pour cet

l'art du raiſonnement contre le bien de l'humanité, c'eſt ſe bleſſer d'une épée qui ne nous eſt donnée que pour nous deffendre.

effet, il doit emploier ſes propres forces, & les leurs, à abaiſſer ceux qui ſont puiſſans, pour demeurer, lui-ſeul, arbitre de toute la Province. Et quiconque ne ſaura pas mettre cela en œuvre, perdra bien-tôt ce qu'il aura acquis, & n'aura point de repos tant qu'il le gardera. Les Romains pratiquoient admirablement ces maximes dans les Provinces conquiſes. Ils y envoioient des Colonies, ils entretenoient les moins puiſſans, ſans laiſſer croître leur puiſſance; ils abaiſſoient ceux, qui en avoient trop, & ne ſouffroient point, que les Etrangers puiſſans ſe miſſent en crédit. La Gréce nous en fournit un bel exemple. Ils maintinrent ceux d'Achaie & d'Etolie, ils chaſſérent Antiochus de la Macédoine, & puis avilirent les Macédoniens. Et quelques ſervices, que rendiſſent ceux d'Achaie & d'Etolie, ils ne leur permirent jamais d'accroître leur Etat; quelque remontrance que fît Philippe, ils ne le voulurent point recevoir pour ami, ſans l'abaiſſer, & Antiochus, avec toute ſa puiſſance, ne put jamais les faire conſentir à lui laiſſer aucune part dans cette Province. En quoi les Romains firent ce que doivent faire tous les Princes ſages, qui ont à pourvoir, non ſeulement aux maux preſens, mais encore aux maux à venir. Car en les prévoiant de loin, il eſt aiſé d'y remedier;

dier; au-lieu que ſi l'on attend qu'ils ſoient proches, le remède n'eſt plus à tems, d'autant que la maladie eſt devenüe incurable. Les Médecins diſent, que la fiévre étique eſt facile à guérir, & difficile à connoître; au-lieu que dans la ſuite du tems elle devient facile à connoître, & difficile à guérir, quand elle n'a pas été connuë, ni traitée dans ſon commencement. Il en eſt de même des affaires d'Etat. Si l'on connoît de loin les maux qui ſe forment, (ce qui n'appartient qu'à l'homme prudent) on les guérit bientôt. Mais, ſi faute de les avoir connus, ils viennent à croître à un point que chacun les connoiſſe, il n'y a plus de remède. Comme les Romains prévoïoient de loin les inconvéniens, ils y remédiérent toujours ſi à propos, qu'ils n'eurent jamais beſoin d'eſquiver la guerre, ſachant, que de la differer, ce n'eſt point l'éviter, mais plûtôt procurer l'avantage d'autrui. Ils la firent donc à Philippe & à Antiochus en Gréce, pour n'avoir pas à la faire contre eux en Italie. 9 *Et quoi-*

9. *Fuit proprium populi Rom. longè à domo bellare*, dit Ciceron. Tibére garda toûjours cette maxime, *deſtinata retinens, conſiliis & aſtu res externas moliri, arma procul habere.* Tac. Ann. 6. Les Romains en uſoient ainſi, pour conſerver la liberté & les richeſſes de l'Italie; au-lieu que ſi les Etrangers y euſſent mis le pied, ils euſſent pû ſe ſervir des armes, & des richeſſes du Païs; ce qui eût affoibli les Romains.

Et

effet, il doit emploier ſes propres forces, & les leurs, à abaiſſer ceux qui ſont puiſſans, pour demeurer, lui-ſeul, arbitre de toute la Province. Et quiconque ne ſaura pas mettre cela en œuvre, perdra bien-tôt ce qu'il aura acquis, & n'aura point de repos tant qu'il le gardera. Les Romains pratiquoient admirablement ces maximes dans les Provinces conquiſes. Ils y envoioient des Colonies, ils entretenoient les moins puiſſans, ſans laiſſer croître leur puiſſance; ils abaiſſoient ceux, qui en avoient trop, & ne ſouffroient point, que les Etrangers puiſſans ſe miſſent en crédit. La Gréce nous en fournit un bel exemple. Ils maintinrent ceux d'Achaie & d'Etolie, ils chaſſérent Antiochus de la Macédoine, & puis avilirent les Macédoniens. Et quelques ſervices, que rendiſſent ceux d'Achaie & d'Etolie, ils ne leur permirent jamais d'accroître leur Etat; quelque remontrance que fît Philippe, ils ne le voulurent point recevoir pour ami, ſans l'abaiſſer, & Antiochus, avec toute ſa puiſſance, ne put jamais les faire conſentir à lui laiſſer aucune part dans cette Province. En quoi les Romains firent ce que doivent faire tous les Princes ſages, qui ont à pourvoir, non ſeulement aux maux preſens, mais encore aux maux à venir. Car en les prévoiant de loin, il eſt aiſé d'y remedier;

dier; au-lieu que ſi l'on attend qu'ils ſoient proches, le remède n'eſt plus à tems, d'autant que la maladie eſt devenüe incurable. Les Médecins diſent, que la fiévre étique eſt facile à guérir, & difficile à connoître; au-lieu que dans la ſuite du tems elle devient facile à connoître, & difficile à guérir, quand elle n'a pas été connuë, ni traitée dans ſon commencement. Il en eſt de même des affaires d'Etat. Si l'on connoît de loin les maux qui ſe forment, (ce qui n'appartient qu'à l'homme prudent) on les guérit bientôt. Mais, ſi faute de les avoir connus, ils viennent à croître à un point que chacun les connoiſſe, il n'y a plus de remède. Comme les Romains prévoïoient de loin les inconvéniens, ils y remédiérent toujours ſi à propos, qu'ils n'eurent jamais beſoin d'eſquiver la guerre, ſachant, que de la differer, ce n'eſt point l'éviter, mais plûtôt procurer l'avantage d'autrui. Ils la firent donc à Philippe & à Antiochus en Gréce, pour n'avoir pas à la faire contre eux en Italie. 9 *Et quoi-*

9. *Fuit proprium populi Rom. longè à domo bellare*, dit Ciceron. Tibére garda toûjours cette maxime, *deſtinata retinens, conſiliis & aſtu res externas moliri, arma procul habere.* Tac. Ann. 6. Les Romains en uſoient ainſi, pour conſerver la liberté & les richeſſes de l'Italie; au-lieu que ſi les Etrangers y euſſent mis le pied, ils euſſent pû ſe ſervir des armes, & des richeſſes du Païs; ce qui eût affoibli les Romains.

Et

quoiqu'ils puſſent alors éviter l'une & l'autre guerre, ils ne le voulurent pas, n'aiant jamais approuvé ce que les ſages de nôtre tems ont toujours à la bouche, qu'il faut attendre le bienfait du tems, d'autant que le tems pouvant amener le bien comme le mal, & le mal comme le bien, ils croioient plus ſur de ſe prévaloir de leur prudence & de leur courage. Mais retournons à la France, & examinons, ſi elle a rien fait de tout ce que j'ai dit. Je ne parlerai point de Charles VIII, mais ſeulement de Loüis XII, comme de celui, de qui l'on a mieux vû les demarches, pour avoir dominé plus long-tems en Italie. Et vous verrez comme il a fait tout le contraire de ce qui ſe doit faire pour conſerver un Etat different de mœurs & de coutumes. Loüis fut introduit en Italie par l'ambition des Vénitiens, qui vouloient, par ce moien, gagner la moitié de la Lombardie. Je ne veux point blâmer la réſolution, que ce Roi prit; car voulant commencer de mettre le pied en Italie, & d'ailleurs n'y aiant point d'amis, ce lui étoit une néceſſité d'y acquerir ceux qu'il pouvoit, d'autant plus que toutes les portes lui en étoient fermées, à cauſe des deportemens de ſon

Et c'eſt pour cela qu'Hannibal diſoit à Antiochus, que les Romains ne pouvoient être vaincus qu'en Italie.

*ſon prédéceſſeur: Et cette entrepriſe lui auroit réüſſi, s'il n'eût point fait de fautes. Aprés qu'il eut acquis la Lombardie, il regagna d'abord la réputation, que Charles avoit perdüe. Gennes fit joug, Florence, le Marquis de Mantoüe, le Duc de Ferrare, les Bentivoles, * la Comteſſe de Forli, les Seigneurs de Faience, de Peſaro, de Rimini, de Camérin & de Piombin, les Luquois, les Piſans, les Siennois, & tous les autres, rechercherent ſon amitié. Et ce fut alors que les Vénitiens purent s'appercevoir de la folie, qu'ils avoient faite de rendre Loüis le maître des deux tiers de l'Italie, pour acquerir ſeulement deux villes en Lombardie. Voions maintenant, combien il étoit aiſé à ce Roi de conſerver ſa réputation, s'il eût obſervé les régles, que j'ai dites, & maintenu la ſûreté de tous ſes Confédérez, qui, pour être en grand nombre, & tous foibles, & aiant à craindre, les uns le Pape, & les autres Veniſe, étoient contraints de ſe tenir unis avec lui; & par leur moien, il pouvoit facilement s'aſſurer de ceux, qui étoient plus forts. Mais à peine fut-il à Milan, qu'il fit le contraire, en donnant du ſecours au Pape Alexandre, pour envahir la Romagne; ſans s'appercevoir, qu'il s'affoi-*

* *Seigneurs de Bologne.*

foibliſſoit lui-même en perdant ſes amis, & ceux, qui s'étoient jettez entre ſes bras; & qu'il agrandiſſoit le Pape, en lui laiſſant acquérir tant de temporel, avec le ſpirituel, qui rend déja ſon autorité ſi grande. Et après cette premiére faute, il fut obligé de continuer juſqu'à ce que, pour mettre fin à l'ambition d'Alexandre, & l'empêcher de devenir maître de la Toſcane, il falut qu'il paſſât en Italie. Or il ne ſe contenta pas d'avoir agrandi le Pape, & de s'être aliéné ſes amis, il fit encore la folie de partager le Roiaume de Naples avec le Roi d'Eſpagne. De ſorte, qu'au-lieu qu'il étoit auparavant l'arbitre de l'Italie, il y prit un compagnon; afin que les ambitieux de cette Province, & ceux, qui ſeroient mécontens de lui, euſſent à qui recourir: & pendant qu'il pouvoit laiſſer à Naples un Roi tributaire, il l'en chaſſa pour y en mettre un, qui le pût chaſſer lui-même. Véritablement le deſir d'acquérir eſt naturel & très-ordinaire, [10] *& toutes les fois qu'il arrive aux hommes de s'agrandir, ils en ſont loüez,* [11] *ou du moins ils*

10. *Vetus ac jam-pridem inſita mortalibus potentiæ cupido.* Hiſt. 2.

11. C'eſt comme l'entendoit Mucien, quand il diſoit à Veſpaſien: Je t'apelle à l'Empire, tu en es le maître, ſi tu veux, & ce ſeroit lâcheté de le laiſſer à un autre, ſous qui d'ailleurs ta vie ne ſeroit pas en ſûreté. *Ego te ad*

ils n'en ſont pas blâmez. Mais quand ils ont le deſir d'acquerir, ſans en avoir les forces, c'eſt là qu'eſt l'erreur, & qu'ils ſont dignes de blâme. Si donc la France pouvoit attaquer Naples avec ſes forces, elle le devoit faire; & ſi elle ne le pouvoit pas, elle ne devoit point partager ce Roiaume. Le partage qu'elle fit de la Lombardie avec les Vénitiens étoit excuſable, parce qu'il lui ſervit à mettre le pied en Italie; mais celui de Naples eſt à blâmer, d'autant que rien ne la contraignoit à le faire. Loüis fit donc cinq fautes: il ruina les foibles; il augmenta la puiſſance d'un puiſſant en Italie; il y introduiſit un Etranger très-puiſſant; il n'y vint point demeurer; il n'y envoia point de colonies. Cependant il eût encore pû réparer ces fautes, s'il n'en eût pas fait une ſixiéme, qui fut de dépoüiller les Vénitiens. Il eſt bien vrai, que s'il n'eût pas agrandi le Pape, ni mis le Roi d'Eſpagne en Italie, il eût été à propos, & même néceſſaire, de les abaiſſer; mais aiant fait les demarches que j'ai dites, il ne devoit jamais conſentir à leur ruïne: car puiſſans

ad imperium voco, in tua manu poſitum eſt.....Torpere ultra, & perdendam rempub. relinquere, ſopor & ignavia videretur, etiamſi tibi, quàm inhoneſta, tam tuta ſervitus eſſet. Hiſt. 2.

*ſans comme ils étoient, ils euſſent toujours empéché les autres d'approcher de la Lombardie, ſi ce n'eût été pour leur aider à en devenir les maîtres. Or les autres ſe fuſſent bien gardez d'ôter cette Province à la France, pour la leur donner, ni de les attaquer tous deux. Quelqu'un me dira, que Loüis ceda la Romagne au Pape Alexandre, & Naples à l'Eſpagne, pour éviter la guerre. Mais je répons, que l'on ne doit jamais laiſſer arriver un déſordre, pour fuir une guerre; parce qu'en effet on ne la fuit point, mais on la difére à ſon dommage. Et ſi d'autres m'alléguent, que Loüis avoit donné ſa parole au Pape de faire cette entrepriſe en ſa faveur, pour obtenir une diſpenſe de mariage † pour lui, & un chapeau pour l'Archevéque de Roüen, je leur répondrai dans le Chapitre de la foi des Princes. *Au reſte, Loüis a perdu la Lombardie, pour n'avoir rien obſervé de tout ce qu'ont fait les autres, qui ont pris des Provinces, & qui vouloient les garder, ainſi que je le ſûs bien dire au Car-*

† Avec Anne, Ducheſſe de Bretagne. Sur quoi Nardi dit agréablement, que le Pape Alexandre & le Roi Louis XII. ſe ſervoient tous deux réciproquement du Spirituel pour acquérir du temporel, Alexandre, pour procurer la Romagne à ſon fils; & Louis, pour unir la Bretagne à ſa Couronne Livre 4. de ſon Hiſtoire de Florence.

* *Chap.* 18.

Cardinal de Roüen à Nantes, lors que le Duc de Valentinois (c'eſt ainſi que l'on appelloit Ceſar Borgia fils du Pape Alexandre) s'emparoit de la Romagne. Car ce Cardinal me diſant, que les Italiens n'entendoient rien au métier de la guerre, *je lui repondis,* * qu'il paroiſſoit bien, que les François n'entendoient rien aux affaires d'Etat, eux, qui laiſſoient prendre un ſi grand accroiſſement au Pape. *Et l'expérience, a montré, que c'eſt la France, qui a fait le Pape & le Roi d'Eſpagne ſi puiſſans en Italie, & que ce ſont eux qui l'y ont ruïnée. D'où je tire une concluſion générale, preſque infaillible, que le Prince, qui en rend un autre puiſſant, ſe perd lui-même; car celui, qui eſt devenu puiſſant, ſe défie toujours de l'induſtrie, ou de la force de celui qui l'a rendu tel.*

* [ou] *que ſi les François entendoient la Raiſon d'Etat, ils ne ſoufriroient pas que le Pape devint ſi puiſſant.*

CHAPITRE QUATRIEME.

POURQUOI LE ROIAUME DE DARIUS NE SE SOULEVA POINT APRE'S LA MORT D'ALEXANDRE, QUI L'AVOIT CONQUIS.

VU les difficultez qu'il y a à conſerver un Etat nouvellement acquis, quelqu'un pourroit s'étonner, comment Alexandre-le-Grand étant devenu maître de l'Aſie en peu d'années, & puis étant mort auſſi-tôt qu'il s'en fut mis en poſſeſſion, ſes ſucceſſeurs s'y maintinrent, ſans avoir à ſurmonter d'autres difficultez, que celles, que leur propre ambition fit naître parmi eux, au-lieu que

POur bien juger du genie des nations, il faut les comparer les unes avec les autres. Machiavel fait en ce Chapitre un Paralêle des Turcs & des Français, très differens de coutumes, de mœurs & d'opinions; il examine les raiſons qui rendent la conquête de ce premier Empire difficile à faire, mais aiſée à conſerver; de même qu'il remarque ce-qui peut contribuer à faire ſubjuguer

que ſelon toutes les apparences ces peuples devoient ſecoüer leur joug. Je dis à cela, que tous les Etats, dont il nous reſte quelque mémoire, ſe trouvent gouvernez en deux maniéres différentes, ou par un Prince abſolu, qui, par grace, emploie les Miniſtres qu'il veut pour lui aider à gouverner ſon Etat; ou par un Prince, & par les Grands du Païs, qui ont part au Gouvernement, non par la grace & la permiſſion du Prince, mais à raiſon de leur ancienne origine. Ces Grands ont des Etats & des ſujets particuliers, qui les reconnoiſſent pour leurs vrais ſeigneurs, & ont une af-

juguer la France ſans peine, & ce-qui la rempliſſant de troubles continuels, menace ſans ceſſe le repos du Poſſeſſeur.

L'auteur n'enviſage les choſes que d'un point de vüe, il ne s'arrête qu'à la conſtitution des Gouvernemens, il parait croire que la puiſſançe de l'empire Turc & Perſan, n'étoit fondée que ſur l'eſclavage général de ces nations, & ſur l'élevation unique d'un ſeul homme qui en eſt le Chef; il eſt dans l'idée qu'un deſpotiſme ſans reſtriction, bien établi, eſt le moyen le plus ſûr qu'ait un Prinçe pour regner ſans trouble, & pour reſiſter vi-

affection naturelle pour eux. Dans les Etats qui ſont gouvernez par le Prince ſeul, le Prince a plus d'autorité, parce qu'il n'y a que lui dans toute l'étenduë de ſon païs, qui ſoit reconnu pour maître, & ſi l'on obéït à quelque autre, ce n'eſt point par aucune affection particuliére, que l'on ait pour lui; mais parce que c'eſt le Miniſtre & l'Officier du Prince. Cette différence de Gouvernement ſe voit aujourd'hui entre la Turquie & la France. La Turquie eſt gouvernée par un ſeul Seigneur, tous les autres ſont des eſclaves; & ce Seigneur, qui diviſe ſa Monarchie en Provin-

goureuſement à ſes Ennemis.

Du tems de Machiavel, on regardoit encore en France, les Grands & les Nobles, comme des petits Souverains, qui partageoient en quelque maniere la puiſſançe du Prinçe; ce-qui donnoit lieu aux diviſions, ce-qui fortifioit les partis, & ce-qui fomentoit de frequentes revoltes. Je ne ſçai cependant, ſi le Grand Seigneur n'eſt pas expoſé plûtôt à être detrôné qu'un Roi de Françe. La difference qu'il y a entr'eux, c'eſt qu'un Empereur Turc eſt ordinairement étranglé par les Janniſſaires, & que les Rois de Françe qui ont péri, ont été aſſaſſinez

vinces, y envoie des Gouverneurs, qu'il change quand & comme il lui plaît. Au contraire la France a une multitude d'anciens Seigneurs, qui ont leurs propres ſujets, & en ſont aimez; & le Roi ne leur ſauroit ôter leurs prééminences ſans riſquer beaucoup. A bien conſidérer ces deux Etats, on verra, qu'il eſt très-difficile d'acquerir celui du Turc; mais auſſi, qu'il ſeroit très-facile de le conſerver, quand on l'auroit conquis. Les difficultez de le conquerir conſiſtent, en ce que le Conquérant ne ſauroit être appellé par les Grands de l'Etat, ni eſpérer, que la révolte de ceux, qui ſont dans

nez par des moines, ou par des monſtres que des moines avoient formez. Mais Machiavel parle plûtôt en ce Chapitre de revolutions générales, que de cas particuliers; il a deviné à la verité quelques reſſorts d'une machine très compoſée, mais il me ſemble qu'il n'a pas examiné les principaux.

La difference des climats, des aliments, & de l'éducation des hommes établiſſent une différençe totalle, entre leur façon de vivre, & de penſer; de-là vient la differençe d'un moine Italien, & d'un Chinois lettré. Le temperament d'un Anglais profond, mais hipocondre, eſt

CHAPITRE QUATRIEME.

POURQUOI LE ROIAUME DE DARIUS NE SE SOULEVA POINT APRE'S LA MORT D'ALEXANDRE, QUI L'AVOIT CONQUIS.

VU les difficultez qu'il y a à conſerver un Etat nouvellement acquis, quelqu'un pourroit s'étonner, comment Alexandre-le-Grand étant devenu maître de l'Aſie en peu d'années, & puis étant mort auſſi-tôt qu'il s'en fut mis en poſſeſſion, ſes ſucceſſeurs s'y maintinrent, ſans avoir à ſurmonter d'autres difficultez, que celles, que leur propre ambition fit naître parmi eux, au-lieu que

POur bien juger du genie des nations, il faut les comparer les unes avec les autres. Machiavel fait en ce Chapitre un Paralêle des Turcs & des Français, très differens de coutumes, de mœurs & d'opinions ; il examine les raiſons qui rendent la conquête de ce premier Empire difficile à faire, mais aiſée à conſerver ; de même qu'il remarque ce-qui peut contribuer à faire ſubjuguer

que ſelon toutes les apparences ces peuples devoient ſecoüer leur joug. Je dis à cela, que tous les Etats, dont il nous reſte quelque mémoire, ſe trouvent gouvernez en deux maniéres différentes, ou par un Prince abſolu, qui, par grace, emploie les Miniſtres qu'il veut pour lui aider à gouverner ſon Etat; ou par un Prince, & par les Grands du Païs, qui ont part au Gouvernement, non par la grace & la permiſſion du Prince, mais à raiſon de leur ancienne origine. Ces Grands ont des Etats & des ſujets particuliers, qui les reconnoiſſent pour leurs vrais ſeigneurs, & ont une af-

juguer la France ſans peine ; & ce-qui la rempliſſant de troubles continuels, menace ſans ceſſe le repos du Poſſeſſeur.

L'auteur n'enviſage les choſes que d'un point de vüe, il ne s'arrête qu'à la conſtitution des Gouvernemens, il parait croire que la puiſſançe de l'empire Turc & Perſan, n'étoit fondée que ſur l'eſclavage général de ces nations, & ſur l'élevation unique d'un ſeul homme qui en eſt le Chef; il eſt dans l'idée qu'un deſpotiſme ſans reſtriction, bien établi, eſt le moyen le plus ſûr qu'ait un Prinçe pour regner ſans trouble, & pour reſiſter vi-

affection naturelle pour eux. Dans les Etats qui ſont gouvernez par le Prince ſeul, le Prince a plus d'autorité, parce qu'il n'y a que lui dans toute l'étenduë de ſon païs, qui ſoit reconnu pour maître, & ſi l'on obéit à quelque autre, ce n'eſt point par aucune affection particuliére, que l'on ait pour lui; mais parce que c'eſt le Miniſtre & l'Officier du Prince. Cette différence de Gouvernement ſe voit aujourd'hui entre la Turquie & la France. La Turquie eſt gouvernée par un ſeul Seigneur, tous les autres ſont des eſclaves; & ce Seigneur, qui diviſe ſa Monarchie en Provin-

goureuſement à ſes Ennemis.

Du tems de Machiavel, on regardoit encore en France, les Grands & les Nobles, comme des petits Souverains, qui partageoient en quelque maniere la puiſſançe du Prince; ce-qui donnoit lieu aux diviſions, ce-qui fortifioit les partis, & ce-qui fomentoit de frequentes revoltes. Je ne ſçai cependant, ſi le Grand Seigneur n'eſt pas expoſé plûtôt à être detrôné qu'un Roi de France. La difference qu'il y a entr'eux, c'eſt qu'un Empereur Turc eſt ordinairement étranglé par les Janniſſaires, & que les Rois de France qui ont péri, ont été aſſaſſinez

vinces, y envoie des Gouverneurs, qu'il change quand & comme il lui plaît. Au contraire la France a une multitude d'anciens Seigneurs, qui ont leurs propres ſujets, & en ſont aimez; & le Roi ne leur ſauroit ôter leurs prééminences ſans riſquer beaucoup. A bien conſidérer ces deux Etats, on verra, qu'il eſt très-difficile d'acquerir celui du Turc; mais auſſi, qu'il ſeroit très-facile de le conſerver, quand on l'auroit conquis. Les difficultez de le conquerir conſiſtent, en ce que le Conquérant ne ſauroit être appellé par les Grands de l'Etat, ni eſpérer, que la révolte de ceux, qui ſont dans

nez par des moines, ou par des monſtres que des moines avoient formez. Mais Machiavel parle plûtôt en ce Chapitre de revolutions générales, que de cas particuliers; il a deviné à la verité quelques reſſorts d'une machine très compoſée, mais il me ſemble qu'il n'a pas examiné les principaux.

La difference des climats, des aliments, & de l'éducation des hommes établiſſent une différençe totalle, entre leur façon de vivre, & de penſer; de-là vient la differençe d'un moine Italien, & d'un Chinois lettré. Le temperament d'un Anglais profond, mais hipocondre, eſt

dans le Miniſtère, lui en facilite jamais la conquête ; car étant tous eſclaves, & créatures du Prince, ils en ſont plus difficiles à corrompre : & quand même ils ſe laiſſeroient corrompre, cela ſerviroit peu, d'autant que, pour les raiſons que j'ai dites, ils ne pourroient attirer les peuples à eux. Ainſi, quiconque veut attaquer les Turcs, doit s'attendre à les trouver unis, & plus eſpérer de ſes propres forces, que de leurs déſordres. Mais ſi une fois ils étoient ſi bien défaits dans une bataille, qu'ils ne puſſent remettre une armée ſur pied, il n'y auroit plus rien à craindre que tout-à-fait different du courage orgueilleux d'un Eſpagnol ; & un Français ſe trouve avoir auſſi peu de reſſemblançe avec un Hollandais, que la vivacité d'un ſinge en a avec le flegme d'une tortüe.

On a remarqué de tout tems que le genie des peuples orientaux, étoit un eſprit de conſtançe pour leurs pratiques, & leurs anciennes coutumes, dont ils ne ſe departent preſque jamais. Leur religion differente de celle des Europeans, les oblige encore en quelque façon, à ne point favoriſer l'entrepriſe de ceux qu'ils apellent *les infideles* au préjudice de leurs maîtres ; & d'éviter avec ſoin, tout

que du côté de la famille du Prince, qu'il faudroit exterminer ; aprés quoi il ne reſteroit perſonne, de qui l'on dût avoir peur, les autres n'aiant point de crédit parmi le peuple. Et comme avant la victoire, le vainqueur ne pouvoit rien eſpérer d'eux, auſſi n'en a-t'il rien à craindre après. Il en eſt tout autrement des Etats gouvernez comme la France : il eſt aiſé d'y entrer, en gagnant quelque Grand du Roiaume, parce qu'il ſe trouve toujours des mécontens, & des broüillons. Ceux-là, dis-je, pour les raiſons alléguées, te peuvent bien fraier le chemin à cet Etat, & tout ce-qui pourroit porter atteinte à leur religion, & boulverſer leurs Gouvernemens. Voilà ce qui chez eux fait la ſeureté du Trône, plûtôt que celle du Monarque, car ce Monarque eſt ſouvent detrôné, mais l'Empire n'eſt jamais détruit.

Le genie de la nation Françaiſe, tout different des Muſulmans, fut tout-à-fait ou du moins en partie cauſe des frequentes révolutions de ce royaume : la legereté & l'inconſtançe a fait le caractere de cette aimable nation ; les Français ſont inquiets, libertins, & très enclins à s'ennuyer de tout ; leur amour pour le chan-

& t'en faciliter la conquête, mais tu trouves mille difficultez à le conſerver, ſoit de la part de ceux, qui t'ont aidé, ou de ceux, que tu as opprimez. Et ce n'eſt pas aſſez que tu exterminez la race du Prince, parce que les Grands, qui reſtent, ſe font chefs de parti; & faute de les pouvoir contenter, ou exterminer tous, tu perds cet Etat à la premiére occaſion. Or ſi l'on conſidére, quel étoit l'Etat de Darius, on le trouvera tout ſemblable à celui du Turc. C'eſt pourquoi Alexandre eut beſoin de l'aſſaillir tout entier, & d'ôter la Campagne à Darius, après la défaite &

gement s'eſt manifeſté juſques dans les choſes les plus graves. Il parait que ces Cardinaux haïs & eſtimez des François, qui ſucceſſivement ont gouverné cet Empire, ont profité des maximes de Machiavel pour rabaiſſer les Grands, & de la connoiſſançe du genie de la nation pour detourner ces orages frequens, dont la legereté des ſujets menaçoit ſans ceſſe les Souverains.

La Politique du Cardinal de Richelieu n'avoit pour but que d'abaiſſer les Grands, pour élever la puiſſançe du Roy, & pour la faire ſervir de baſe à toutes les parties de l'Etat; il y réuſſit

ſi

& à la mort duquel il demeura paiſible poſſeſſeur de cet Etat, par les raiſons marquées ci-deſſus. Et ſi ſes ſucceſſeurs euſſent été bien unis, ils l'euſſent pû garder ſans peine, d'autant qu'il n'y arriva point d'autres tumultes, que ceux, qu'ils ſuſcitérent eux-mêmes. Mais pour les Etats gouvernez comme la France, il eſt impoſſible de les poſſéder ſi paiſiblement, témoin les fréquentes revoltes des Eſpagnes, des Gaules, & de la Gréce contre les Romains, qui venoient toutes de ce qu'il y avoit quantité de Principautez dans ces Etats; car tant que cette multitude de Seigneurs ſub-

ſi bien, qu'aujourd'huy, il ne reſte plus de veſtiges en France de la puiſſançe des Seigneurs & des Nobles, & de ce pouvoir dont les Rois prétendoient que les Grands abuſoient.

Le Cardinal Mazarin marcha ſur les traçes de Richelieu: il eſſuya beaucoup d'opoſitions, mais il y réuſſit; il dépoüilla de plus le Parlement de ſes prérogatives, deſorte que cette Compagnie n'eſt aujourd'hui qu'un fantôme, à qui il arrive encore quelquefois de s'imaginer qu'il pourroit bien être un Corps, mais qu'on fait ordinairement repentir de cette erreur.

ſubſiſta, la domination des Romains fut toujours chancelante ; au-lieu qu'ils devinrent paiſibles poſſeſſeurs, après que, par une puiſſance de longue durée, ils eurent détruit ces Seigneurs. Et depuis venant à ſe battre entre eux, chacun trouva moien de s'approprier quelque partie de ces Provinces, ſelon l'autorité qu'il y avoit acquiſe, & ce d'autant plus, que ne reſtant plus perſonne du ſang de l'ancien Seigneur, on ne reconnoiſſoit plus que les Romains. Tout cela bien conſidéré, l'on ne s'étonnera point de la facilité qu'Alexandre

* [Ou] *ce qu'il ne faut at-*

La même Politique qui porta les miniſtres à l'établiſſement d'un deſpotiſme abſolu en France, leur enſeigna l'addreſſe d'amuſer la legereté & l'inconſtançe de la nation pour la rendre moins dangereuſe: mille occupations frivoles, la bagatelle & le plaiſir donnerent le change au genie des Français ; deſorte que ces mêmes hommes qui avoient ſi longtemps combattu le grand Ceſar, qui ſecoüerent ſi ſouvent le joug ſous les Empereurs, qui apellerent les étrangers à leur ſecours du tems des Valois, qui ſe liguerent contre Henry quatre, qui cabalerent ſous les minorités, ces Fran-

dre eut à conſerver l'Aſie; ni des difficultez, que Pirrhus & divers autres eurent à garder leurs conquêtes; ce-qui ne vint ni du peu, ni du beaucoup de valeur du Vainqueur, mais de la diverſité de l'Etat conquis.* 1

Français, dis-je, ne ſont occupez de nos jours qu'à ſuivre le torrent de la mode, à changer très ſoigneuſement de goûts, à mépriſer aujourd'huy ce qu'ils ont admiré hier, à mettre l'inconſtançe & la legereté en tout ce qui depend d'eux, à changer de maîtreſſes, de lieux, d'amuſemens & de folie. Ceci n'eſt pas tout, car de puiſſantes armées, & un très

attribuer ni à la bonne, ni à la mauvaiſe conduite du vainqueur, mais à &c.

1. Machiavel en donne un bel exemple dans le Chapitre 12. du Livre 3. de ſes Diſcours. *Si*, dit-il, *on conſidére, quels étoient les voiſins de la Ville de Florence, & ceux de la Ville de Veniſe, l'on ne s'étonnera pas de voir, que Florence, bien qu'elle ait plus dépenſé dans ſes guerres, que Veniſe, a toutefois moins acquis; car cela ne vient, que de la diverſité de leurs Voiſins. Florence n'étoit environnée que de Villes libres, & par conſéquent obſtinées à défendre leur liberté; au-contraire, celles qui confinoient avec Veniſe, avoient coûtume de vivre ſous un Prince, & conſéquemment ſans liberté. Or les peuples, accoûtumez à la ſervitude, n'ont pas grande répugnance à changer de Maître, car l'envie leur en prendra ſouvent. Ainſi, il a été plus aiſé à la République de Veniſe de vaincre ſes Voiſins, quoiqu'ils fuſſent plus puiſſans, que ceux de Florence.*

très grand nombre de fortereſſes, aſſurent à jamais la poſſeſſion de ce Royaume à ſes Souverains, & ils n'ont à preſent rien à redouter des guerres inteſtines, non plus que des entrepriſes de leurs voiſins.

CHAPITRE CINQUIEME.

COMMENT IL FAUT GOUVERNER LES VILLES, OU LES PRINCIPAUTEZ, QUI SE GOUVERNOIENT PAR LEURS PROPRES LOIX, AVANT QUE D'ETRE CONQUISES.

*SI l'Etat conquis eſt accoutumé à la Liberté, & à ſes loix, il y a trois moiens de le conſerver. Le premier eſt de le ruïner, * le ſecond, d'y aller demeurer ; le troiſiéme, de lui laiſſer ſes propres loix, à*

* *C'eſt la Maxime des Turcs.*

„ IL n'eſt point ſe-
„ lon Machiavel
„ de moien bien aſ-
„ ſuré pour conſer-
„ ver un Etat libre,
„ qu'on aura con-
„ quis, que de le
„ détruire “. C'eſt le moyen le plus ſûr, pour ne point craindre de revolte. Un Anglais eut la demençe de ſe tüer il y

a

à condition de paier un tribut, & d'obéir à un petit nombre de perſonnes, que tu y établiras pour te le conſerver ; 1 à quoi ces gens-là mettront toute leur induſtrie ; comme ne pouvant ſe maintenir, que par ta puiſſance & ta protection. Et ſans doute un Prince gardera mieux une ville accoutumée à vivre en liberté, en la gouvernant par ſes propres

1. C'eſt ce qu'Artabanus, Roi des Parthes, fit à Seleucie, dont il changea le gouvernement populaire en Oligarchie, comme approchant d'avantage de la Roiauté. *Qui plebem primoribus tradidit, ex ſuo uſu.* (comme il étoit de ſon interêt, dit Tacite.) *Nam populi imperium juxta libertatem, paucorum dominatio regiæ libidini propior eſt.* Ann. 6.

a quelques années à Londres ; on trouva un billet ſur ſa table, où il juſtifioit ſon action, & où il marquoit qu'il s'étoit ôté la vie pour ne jamais devenir malade. Voilà le cas d'un Prinçe qui ruine un Etat pour ne le point perdre. Je ne parle point d'humanité avec Machiavel, ce ſeroit profaner la vertu ; on peut confondre Machiavel par lui-même, par cet Interêt, l'ame de ſon Livre, ce Dieu de la Politique & du Crime.

Vous dites, Machiavel, qu'un Prinçe doit détruire un pays libre nouvellement conquis, pour le poſſeder plus ſeurement ; mais repondez-moi, à quelle fin a-t'il entrepris

pres citoiens, qu'en faiſant autrement ; témoin les Lacédémoniens & les Romains. Les premiers établirent un Conſeil Oligarchique à Athenes & à Thebes, & néanmoins ils perdirent ces deux villes. Les autres conſervérent Capoüe, Carthage & Numance, parce qu'ils ruinérent ces villes. Au-contraire, aiant voulu tenir la Gréce, comme Sparte l'avoit teniüe, c'eſt-à-dire, en lui laiſſant ſes loix & ſa liberté, cela ne leur réüſſit pas; & ils furent contraints de détruire pluſieurs villes de cette Province, pour la garder. D'où je conclus, que le meilleur moien de conſerver celles qu'on a conquiſes, eſt de les ruiner; & que ce- trepris cette conquête ? Vous me direz que c'eſt pour augmenter ſa puiſſançe, & pour ſe rendre plus formidable. C'eſt ce que je voulois entendre, pour vous prouver qu'en ſuivant vos maximes, il fait tout le contraire ; car il luy en coute beaucoup pour cette conquête, & il ruine enſuite l'unique pays qui pouvoit le dédomager de ſes pertes. Vous m'avoüerez qu'un pays ſaccagé, dépourvu d'habitans, ne ſauroit rendre un Prinçe puiſſant par ſa poſſeſſion. Je crois qu'un Monarque qui poſſederoit les vaſtes deſerts de la Libie & du Barca ne ſeroit guères redoutable, & qu'un million

celui, qui devient maître d'une ville, auparavant libre, & ne la détruit pas, ne doit s'attendre qu'à en être ruiné lui-même, d'autant qu'elle a toujours pour prétexte de ſe révolter le nom de ſa liberté, & ſes anciennes coutumes, que ni le tems, ni les bienfaits ne lui font jamais oublier. Et ſi l'on ne déſunit, ou extermine les habitans, 2 *elle réclame ſa*

2. *Quoties concordes agunt*, dit Tacite au même endroit, *ſpernitur Parthus; ubi diſſenſêre, dum ſibi quiſque contra æmulos ſubſidium vocant, accitus in partem, adverſum omnes valeſcit.* Et dans l'onziéme de ſes Annales, *deditur Seleucia, ſeptimo poſt defectionem anno, non ſine dedecore Parthorum, quos una civitas tamdiu eluſerat.* Une ville avoit tenu ſept ans con-

lion de Pantères, de Lions, & de Crocodiles, ne vaut pas un million de Sujets, des Villes riches, des Ports navigables remplis de vaiſſeaux, des Citoyens induſtrieux, des troupes, & tout ce que produit un pays bien peuplé. Tout le monde convient que la force d'un Etat ne conſiſte point dans l'étendüe de ſes bornes, mais dans le nombre de ſes habitans. Comparez la Hollande avec la Ruſſie; vous ne voiez qu'Iſles marecageuſes & ſteriles qui s'élevent du ſein de l'Ocean, une petite Republique qui n'a que 48. lieües de long ſur 40. de large; mais ce petit Corps eſt tout nerf: un

ſa liberté dans toutes les occaſions, comme a fait Piſe, qui étoit depuis tant d'années ſous le joug des Florentins. Mais quand ce ſont des Villes, ou des Provinces accoutumées à vivre ſous un Prince, & qu'il ne reſte plus perſonne de ſon ſang; comme d'un côté elles ſont faites à obéir, & que de l'autre la Maiſon de leur ancien Prince eſt éteinte, elles ne s'accordent pas entre elles à en faire un autre. D'ailleurs, faute de ſavoir ſe rendre libres, elles ſont plus lentes à prendre les armes, & par conſéquent

contre toute la puiſſance des Parthes, ſeulement parce que ſes habitans étoient bien unis, cela montre la néceſſité de les déſunir.

un peuple immenſe l'habite, & ce peuple induſtrieux eſt très puiſſant & très riche, il a ſecoüé le joug de la domination Eſpagnole, qui étoit alors la Monarchie la plus formidable de l'Europe. Le commerce de cette Republique s'étend juſqu'aux extremitez du monde, elle figure immédiatement après les Rois, elle peut entretenir en tems de guerre une armée de cinquante mille combattans, ſans compter une flotte nombreuſe & bien entretenüe.

Jettez d'un autre côté les yeux ſur la Ruſſie; c'eſt un Pays immenſe qui ſe preſente à votre viie, c'eſt un monde ſemblable à l'univers, lorſ-

quent il eſt plus aiſé à un Prince de s'en emparer. Mais les Républiques ont plus de vie, plus de haine, plus de reſſentiment, & de vengeance, & le ſouvenir de l'ancienne liberté n'y ſauroit mourir. Ainſi, le meilleur eſt de les détruire, ou d'y demeurer.

lorſqu'il fut tiré du Cahos. Ce païs eſt limitrophe d'un côté de la grande Tartarie & des Indes, d'un autre de la Mer noire & de la Hongrie ; ſes frontieres s'étendent juſqu'à la Pologne, la Lithuanie, & la Courlande ; la Suede la borne du côté du Nord-Oüeſt. La Ruſſie peut avoir trois cent mille d'Allemagne de large ſur plus de cinq cent mille de longueur ; le païs eſt fertile en bleds, & fournit toutes les denrées néceſſaires à la vie, principalement aux environs de Moſcou, & vers la petite Tartarie ; cependant avec tous ces avantages il ne contient tout au plus que quinze millions d'habitans.

Cette nation, qui commançe à préſent à figurer en Europe, n'eſt guères plus puiſſante que la Hollande en troupes de Mer & de Terre, & lui eſt beaucoup inférieure en richeſſes & en reſſources.

La force d'un Etat ne conſiſte point dans l'étendüe d'un Pays, ni dans la poſ-

ſeſſion d'une vaſte ſolitude, ou d'un immenſe deſert, mais dans la richeſſe des habitans, & dans leur nombre. L'interêt d'un Prince eſt donc de peupler un pays, de le rendre floriſſant, & non de le devaſter & de le détruire. Si la méchanceté de Machiavel fait horreur, ſon raiſonnement fait pitié, & il auroit mieux fait d'apprendre à bien raiſonner, que d'enſeigner ſa Politique monſtrueuſe.

Un Prince doit établir ſa reſidence dans une république nouvellement conquiſe. C'eſt la troiſième maxime de l'Auteur; elle eſt plus moderée que les autres, mais j'ai fait voir dans le troiſième Chapitre les difficultez qui peuvent s'y oppoſer.

Il me ſemble qu'un Prince qui auroit conquis une république, après avoir eu des raiſons juſtes de lui faire la guerre, pourroit ſe contenter de l'avoir punie, & lui rendre enſuite ſa liberté; peu de perſonnes penſeroient ainſi. Pour ceux qui auroient d'autres ſentimens, ils pourroient s'en conſerver la poſſeſſion, en établiſſant de fortes garniſons dans les principales Places de leur nouvelle conquête, & en laiſſant d'ailleurs joüir le peuple de toute ſa liberté.

Inſenſez que nous ſommes, nous voulons tout conquerir, comme ſi nous avions

le

le tems de tout posseder, & comme si le terme de notre durée n'avoit aucune fin; notre tems passe trop vîte; & souvent lorsqu'on ne croit travailler que pour soi-même, on ne travaille que pour des successeurs indignes ou ingrats.

CHAPITRE SIXIEME.

DES NOUVEAUX ÉTATS, QUE LE PRINCE ACQUIERT PAR SA VALEUR, ET PAR SES PROPRES ARMES.

QUe personne ne trouve étrange, si, dans ce que je vais dire & du nouveau Prince, & de la Principauté nouvelle, j'allégerai de très grands éxemples; car comme c'est l'ordinaire des hommes de suivre le chemin battu, & d'imiter les actions d'autrui; bien que l'on ne

SI les hommes étoient sans passions, Machiavel seroit pardonnable de leur en vouloir donner; ce seroit un nouveau Promethée qui raviroit le feu celeste pour animer des Automates. Les choses n'en sont point là effectivement, car aucun homme n'est sans

ne puiſſe pas tenir entiérement la même route, ni même arriver toujours à la perfection de ceux, que l'on imite, l'homme prudent doit toujours ſuivre les traces des plus excellens perſonnages, afin que s'il ne les égale pas, il leur reſſemble au moins en quelque choſe, de même que les bons tireurs d'arc, qui ſe trouvent trop éloignez du but, viſent beaucoup au-deſſus, non pas pour envoier leur fléche ſi haut, mais pour aller plus près du but, en le mirant ainſi. Je dis donc, que les Principautez nouvelles, & qui ont un nouveau Prince, ſont plus ou moins difficiles à con-

paſſions. Lorſqu'elles ſont moderées, elles ſont l'ame de la ſociété; mais lorſqu'on leur lache le frein, elles en ſont la deſtruction.

De tous les ſentimens qui tiranniſent notre ame, il n'en eſt aucun de plus funeſte pour ceux qui en ſentent l'impulſion, de plus contraire à l'humanité, & de plus fatal au repos du monde, qu'une ambition dereglée, qu'un deſir exceſſif de fauſſe gloire.

Un particulier qui a le malheur d'être né avec des diſpoſitions ſemblables, eſt plus miſerable encore que fou. Il eſt inſenſible pour le preſent, & il n'exiſte que dans les tems

conſerver, ſelon que ce Prince eſt plus ou moins habile. Or comme de Particulier être devenu Prince, c'eſt une marque de valeur, ou de bonheur, il ſemble, que l'un ou l'autre aide à ſurmonter beaucoup de difficultez. Néanmoins celui, qui s'eſt le moins fié à la fortune, s'eſt toujours maintenu plus longtems; & cela eſt encore plus facile à celui, qui, faute d'avoir d'autres Etats, eſt contraint d'aller demeurer dans ſa nouvelle Principauté. Quant à ceux, qui ſont devenus Princes par leur propre valeur, les plus excellens ſont Moïſe, Cirus, Romulus, Théſée, &c. Et

tems futurs; rien dans le monde ne peut le ſatisfaire, & l'abſinthe de l'ambition, mêle toujours ſon amertume à la douceur de ſes plaiſirs.

Un Prince ambitieux eſt plus malheureux qu'un particulier; car ſa folie étant proportionnée à ſa grandeur, n'en eſt que plus vague, plus indocile, & plus inſatiable. Si les honneurs, ſi la grandeur ſervent d'aliments à la paſſion des particuliers, des Provinces & des Royaumes nourriſſent l'ambition des Monarques; & comme il eſt plus facile d'obtenir des charges & des emplois que de conquerir des Roy-

Et bien que Moïſe n'ait fait qu'exécuter les choſes, que Dieu lui avoit ordonnées, il mérite néanmoins d'être admiré, pour cette ſeule grace, qui le rendoit digne de parler avec Dieu. Mais pour Cirus, & les autres, qui ont acquis ou fondé des roiaumes; tout en eſt admirable; & ſi l'on conſidére leurs actions, & leurs inſtitutions particuliéres, elles ſe trouveront peu differentes de celles de Moïſe, qui avoit eu un ſi grand Précepteur. Car à bien examiner leur vie, il ſe verra, que la fortune ne leur avoit fourni, que l'occaſion, qui leur donna lieu d'établir la forme

aumes, les particuliers peuvent encore plûtôt ſe ſatisfaire que les Princes.

Machiavel leur propoſe les exemples de Moïſe, de Cyrus, de Romulus, de Theſée, & d'Hiéron; on pourroit groſſir facilement ce catalogue par ceux de quelques Autheurs de ſectes, comme de Mahomet en Aſie, de Mango Kapac en Amerique, d'Odin dans le Nord, de tant de Sectaires dans tout l'univers; & que les Jeſuites du Paragai, me permettent de leur offrir ici une petite place qui ne peut que leur être glorieuſe, les mettant au nombre des Legiſlateurs.

La

me de Gouvernement, qu'ils jugérent à propos; faute d'occaſion leur valeur eût été ſans fruit, & faute de valeur l'occaſion ſe fût perdüe. Il falloit donc, que Moïſe trouvât les Iſraëlites eſclaves en Egipte, afin qu'ils fuſſent d'humeur à le ſuivre, pour ſortir de ſervitude. Il falloit, que Romulus fût enlevé d'Albe, & expoſé dès ſa naiſſance, pour qu'il devint Fondateur & Roi de Rome. Il falloit, que Cirus trouvât les Perſes mécontens de la domination des Médes, & les Médes abâtardis par une longue paix. Théſée ne pouvoit pas montrer ſon induſtrie, ſi les Athéniens n'euſſent

La mauvaiſe foy avec laquelle l'Auteur uſe de ces exemples, merite d'être relevée; il eſt bon de decouvrir toutes les fineſſes & toutes les ruſes de ce ſeducteur.

Machiavel ne fait voir l'ambition que dans ſon beau-jour, (ſi elle en a un), il ne parle que des ambitieux qui ont été ſecondez de la fortune, mais il garde un profond ſilence, ſur ceux qui ont été les victimes de leurs paſſions. Cela s'appelle en impoſer au monde, & l'on ne ſauroit diſconvenir que Machiavel joüe en ce Chapitre le rolle de Charlatan du Crime.

Pourquoi en parlant

ſent été diſperſez 1. *Ces occaſions rendirent donc ces hommes heureux, & leur ſageſſe a fait qu'ils ont connu l'occaſion; par où leur patrie eſt devenüe ſi heureuſe, & ſi conſidérable. Ceux, qui deviennent Princes par la même voie, que ces anciens, rencontrent de la difficulté à le devenir, mais auſſi ſe maintiennent facilement. Les difficultez, qu'ils ont à eſſuïer, viennent*

lant du Legiſlateur des Juifs, du premier Monarque d'Athenes, du Conquerant des Medes, du Fondateur de Rome, de qui les ſuccès repondirent à leurs deſſeins, Machiavel n'ajoute-t'il point l'exemple de quelques Chefs du parti Malheureux? pour montrer que ſi l'ambition fait parvenir quelques hommes, elle en perd le plus grand nombre. N'y a-t'il pas eu un Jean de Leyde Chef des Anabatiſtes tenaillé, brulé & pendu dans une cage de fer à Munſter? Si Cromvel a été heureux, ſon fils n'a-t'il pas été detrôné; n'a-t'il pas vû porter au gibet le corps exhumé de ſon pere? Trois ou

* *C'eſt qu'il les aſſembla dans l'enceinte d'une ville.*

1. La Diſcipline militaire s'étoit corrompüe, dit le Jeune-Pline à Trajan, afin que tu euſſes la gloire de la rétablir. *Corrupta eſt diſciplina caſtrorum, ut tu corrector emendatorque contingeres.* Dans ſon Panégyrique.

nent en partie, des nouveaux uſages, qu'ils ſont contraints d'établir, pour fonder leur Etat, & mettre leur perſonne en ſûreté; car il n'y a point d'entrepriſe plus difficile, plus douteuſe, ni plus dangereuſe, que celle de vouloir introduire de nouvelles loix: Parce que l'auteur a pour ennemis tous ceux, qui ſe trouvent bien des anciennes; & pour tiédes défenſeurs ceux mêmes, à qui les nouvelles tourneroient à profit. Et cette tiédeur vient en partie de la peur, qu'ils ont de leurs adverſaires, c'eſt-à-dire, de ceux, qui ſont contens des anciennes, en partie de l'incredulité des hom-

ou quatre Juifs qui ſe ſont dits Meſſies n'ont-ils pas péri par le dernier ſupplice & le dernier n'a-t'il pas fini par être valet de cuiſine chez le Grand Seigneur après s'être fait Muſulman? Si Pepin detrôna ſon Roy avec l'approbation du Pape, Guiſe le balafré qui vouloit detrôner le ſien avec la même aprobation n'a-t'il pas été aſſaſſiné? Ne conte-t'on pas plus de trente Chefs de ſecte, & plus de mille autres ambitieux qui ont fini par des morts violentes?

Il me ſemble d'ailleurs que Machiavel place aſſez inconſiderément Moïſe avec Romulus, Cyrus & Theſée. Ou Moï-

hommes, qui n'ont jamais bonne opinion des nouveaux établiſſemens, qu'après en avoir fait une longue expérience. D'où il arrive, que toutes les fois que ceux, qui ſont ennemis, ont occaſion de remuer, ils le font chaudement; & que les autres ne réſiſtent qu'avec tiédeur; de ſorte que le Prince eſt de part & d'autre en danger. C'eſt pourquoi il eſt beſoin, pour bien entendre ce point, de voir, ſi ces légiſlateurs ſe ſoutiennent d'eux-mêmes, ou s'ils dépendent d'autrui; c'eſt-à-dire, ſi pour conduire leur entrepriſe, il faut qu'ils prient, & en ce cas ils échoüent toujours; ou, s'ils peuvent

ſe étoit inſpiré, ou il ne l'étoit point. S'il ne l'étoit point, (ce qu'on n'a garde de ſuppoſer) on ne pouroit le regarder alors, que comme un impoſteur, qui ſe ſervoit de Dieu à peu près comme les Poëtes employent leurs Dieux pour machine quand il leur manque un denoüement. Moïſe étoit d'ailleurs ſi peu habile, (à raiſonner humainement,) qu'il conduiſit le peuple Juif pendant 40. années par un chemin qu'ils auroient très commodement fait en ſix ſemaines; il avoit très peu profité des lumieres des Egiptiens, & il étoit en ce ſens-là beaucoup inférieur à Romulus,

vent ſe faire obéïr par force, & pourlors ils ne manquent preſque jamais de réüſſir. De là vient, que tous les Princes, que j'ai nommez, ont vaincu aiant les armes à la main, & ont péri étant déſarmez; car, outre les raiſons déduites, l'eſprit des peuples eſt changeant. Il eſt aiſé de leur perſuader une choſe, mais il eſt difficile de les entretenir dans cette perſuaſion. Il faut donc mettre ſi bon ordre, que lors qu'ils ne croient plus, on leur puiſſe faire croire pas force. Moïſe,[2] *Cirus, Théſée, &*

2. Quiconque lira la Bible de ſens raſſis, (dit Ma-

lus, & à Theſée, & à ces Heros. Si Moïſe étoit inſpiré de Dieu, comme il ſe voit ſans-doute, on ne peut le regarder que comme l'organe aveugle de la toute puiſſance divine; & le conducteur des Juifs étoit en ce ſens bien inférieur comme homme, au fondateur de l'Empire Romain, au Monarque Perſan, & aux Heros qui faiſoient par leur propre valeur & par leurs propres forçes de plus grandes actions, que l'autre n'en faiſoit avec l'aſſiſtance immediate de Dieu.

J'avoüe en général & ſans prévention, qu'il faut beaucoup de genie, de courage, d'addreſſe

&

& Romulus, n'euſſent jamais pû faire obſerver longtems leurs loix, s'ils euſſent été déſarmez, ainſi qu'il eſt arrivé de nôtre tems au Jacobin Jérome Savonarole qui ſe perdit, faute d'avoir la force

Machiavel, au 30. Chapitre du livre 3. de ſes Diſcours) verra, que Moïſe, pour rendre ſes loix inviolables, fut forcé de faire mourir une infinité d'hommes, qui par envie s'oppoſoient à ſes deſſeins, Moïſe, aiant aſſemblé les Iſraëlites, leur dit ces paroles. *Hæc dicit Dominus, Deus Iſraël. Ponat vir gladium ſuper femur ſuum: Ite, & redite de porta uſque ad portam per medium caſtrorum, & occidat unuſquiſque fratrem & amicum, & proximum ſuum. Feceruntque filii Levi juxta ſermonem Moyſis, ceciderunteque in die illa quaſi viginti tria millia hominum.* (Exod. 23.)

& de conduite pour égaler les hommes dont nous venons de parler, mais je ne ſçai point ſi l'épitete de vertueux leur convient. La valeur & l'addreſſe ſe trouvent également chez les voleurs de grands chemins, & chez les Heros; la difference qui eſt entr'eux, c'eſt que le conquerant eſt un voleur illuſtre, & que le voleur ordinaire eſt un faquin obſcur; l'un reçoit des lauriers pour prix de ſes violences, & l'autre la corde.

Il eſt vray que toutes les fois que l'on voudra introduire des nouvautez dans le monde, il ſe préſentera mille obſtacles pour les em-

ce de faire perſévérer dans leur créance ceux, qui avoient cru ſes paroles, & de les faire croire aux incrédules. 3 *Ces ſortes de gens rencontrent d'abord de grands obſtacles, & même de grands dangers ſur leur route, & il leur faut un grand courage pour les ſurmonter. Mais auſſi quand ils l'ont fait, & qu'ils commencent d'être en vé-*

3. Machiavel dit, qu'il avoit perſuadé au peuple de Florence, qu'il parloit avec Dieu. (Diſc. Lib. 1 cap. XI.) *Nardi* dit, que ceux du parti de Savonarole étoient appellez à Florence, *Piagnoni*, c'eſt-à-dire, les Pleureux, ou les Hipocrites; & ſes ennemis, *Arrabiati*, c'eſt-à-dire, les enragez, ou les indiſciplinables. Livre. 2. de ſon Hiſtoire de Florence.

empêcher, & qu'un prophete à la tête d'une armée, fera plus de Proſelites, que s'il ne combatoit qu'avec des arguments.

Il eſt vray que la religion Crétienne ne ſe ſoutenant que par les diſputes, fut faible & oprimée, & qu'elle ne s'étendit en Europe qu'après avoir repandu beaucoup de ſang; il n'en eſt pas moins vrai, que l'on a pu donner cours à des opinions & à des nouvautez avec peu de peine. Que de religions, que de ſectes ont été introduites avec une facilité infinie! il n'y a rien de plus propre que le fanatiſme pour accrediter des nouvautez, & il

me

vénération par la mort de leurs envieux, ils deviennent puiſſans, heureux, & reſpectez.

A ces grands exemples, j'en veux ajouter un moindre, mais qui aura quelque rapport aux précédens, & tiendra lieu de divers autres. C'eſt celui d'Hiéron, qui de particulier devint Prince de Siracuſe; ſans en devoir autre choſe à la Fortune que l'occaſion, en ce que ceux de Siracuſe étant opprimez, ils le firent leur Capitaine; par où il ſe rendit depuis digne de devenir leur Prince. Et les Ecrivains, qui ont parlé de lui, diſent, que dans ſa fortune privée, il ne me ſemble que Machiavel a parlé d'un ton trop déciſif ſur cette matiere.

Il me reſte à faire quelques réflexions ſur l'exemple de Hieron de Siracuſe, que Machiavel propoſe à ceux qui s'éleveront par le ſecours de leurs amis & de leurs troupes.

Hieron ſe défit de ſes amis & de ſes Soldats, qui l'avoient aidé à l'exécution de ſes deſſeins; il lia de nouvelles amitiés & il leva d'autres troupes; je ſoutiens en dépit de Machiavel & des ingrats; que la Politique d'Hieron étoit très mauvaiſe, & qu'il y a beaucoup plus de prudence à ſe fier à des troupes dont on

ne il ne lui manquoit rien pour régner qu'un roiaume. Il caſſa l'ancienne milice, il en créa une nouvelle; il quitta ſes anciens amis, & en fit de nouveaux; & après qu'il ſe fut fait des amis & des ſoldats entiérement dévoüez à lui, il lui fut aiſé de bâtir ſur ces fondemens. Si bien qu'il eut beaucoup de peine à acquérir, mais peu à conſerver.

a experimenté la valeur, & à des amis dont on a éprouvé la fidelité, qu'à des inconnus, deſquels l'on n'eſt point aſſuré. Je laiſſe au Lecteur à pouſſer ce raiſonnement plus loin; tous ceux qui abhorrent l'ingratitude, & qui ſont aſſez heureux pour connaitre l'amitié, ne reſteront point à ſec ſur cette matiere.

Je dois cependant avertir le Lecteur de faire attention aux ſens differents que Machiavel aſſigne aux mots: qu'on ne s'y trompe pas lorſqu'il dit, *ſans l'occaſion la vertu s'anéantit*; cela ſignifie chez lui que ſans des circonſtances favorables, les fourbes & les temeraires ne ſçauroient faire uſage de leurs talens; c'eſt le chiffre du crime qui peut uniquement expliquer les obſcurités de cet auteur.

Il me ſemble en général pour conclure ce Chapitre, que la ſeule occaſion, où un

un particulier peut ſans crime s'élever à la Royauté, eſt lors qu'il eſt né dans un Royaume Electif, ou lorſqu'il delivre ſa patrie.

Sobieski en Pologne, Guſtave Vaza en Suede, les Antonins à Rome, voilà les Heros de ces deux eſpèces; que Ceſar Borgia ſoit le modele des Machiaveliſtes, le mien eſt Marc-Aurele.

CHAPITRE SEPTIEME.

DES PRINCIPAUTEZ NOUVELLES, QUE L'ON ACQUIERT PAR LES FORCES D'AUTRUI, OU PAR BONHEUR.

COmme ceux, qui de Particuliers deviennent Princes ſeulement par bonheur, ont peu de peine à le devenir, ils en ont beaucoup à ſe maintenir. Ils ne trouvent point d'achoppement en chemin, parce qu'ils volent au trône plûtôt

COmparez le Prince de Mr. de Fenelon, avec celui de Machiavel, vous verrez dans l'un le caractère d'un honnête homme, de la bonté, de la juſtice, de l'équité, toutes les vertus en un mot pouſſées à un degré éminent; il ſemble que

tôt qu'ils n'y vont ; mais quand ils y ſont aſſis, c'eſt alors qu'ils voient éclorre toutes les difficultez.

Or ces Princes ſont, ceux, à qui un Etat eſt donné, ou pour de l'argent, ou en pure grace, tels qu'étoient ceux, que fit Darius pour ſa ſûreté ; & pour ſa gloire, en divers endroits de la Gréce, & de l'Helleſpont. Ces Empereurs, qui de Particuliers parvenoient à l'Empire par la faveur des ſoldats corrompus : ceux-ci dis-je, ne ſe maintiennent que par la volonté & la fortune de ceux qui les ont agrandis. Or ce ſont deux choſes très-ſujettes à changement: mais d'ailleurs, ils ne

que ce ſoit de ces intelligençes pures, dont on dit que la ſageſſe eſt propoſée pour veiller au Gouvernement du Monde ; vous verrez dans l'autre la ſcélerateſſe, la fourberie, la perfidie, la trahiſon, & tous les crimes : c'eſt un monſtre en un mot, que l'enfer même auroit peine à produire. Mais s'il ſemble que notre nature ſe raproche de celle des Anges en liſant le Thelemaque, il parait qu'elle s'aproche des Demons de l'Enfer lorſqu'on lit le Prinçe de Machiavel. Ceſar Borgia Duc de Valentinois, eſt le modele ſur lequel l'Auteur forme ſon Prinçe, & qu'il a l'im-

ne ſavent, ni ne peuvent conſerver ce rang; car ſi ce n'eſt pas un homme de grand eſprit, comment ſaura-t'il commander, aiant toujours vécu dans une fortune privée? Et quand il ſauroit commander, comment le pourroit-il, n'aiant point de Milice, qui lui doive être amie, ni fidéle? De plus, il en eſt des Etats, qui naiſſent tout à coup, comme de toutes les autres choſes, qui naiſſent & qui croiſſent ſubitement. Ils ne peuvent avoir de ſi fortes racines, ni de ſi bonnes correſpondances, que la première adverſité ne les ruine, ſi ceux, qui ſont devenus ſubitement Princes, de la pudence de propoſer pour exemple à ceux qui s'élevent dans le monde par le ſecours de leurs amis ou de leurs armes. Il eſt donc très néceſſaire de connaitre quel étoit Ceſar Borgia, afin de ſe former une idée du Héros, & de l'Auteur qui le celebre.

Il n'y a aucun crime que Ceſar Borgia n'ait commis, il fit aſſaſſiner ſon frere, ſon rival de gloire & d'amour, preſqu'aux yeux de ſa propre ſœur; il fit maſſacrer les Suiſſes du Pape, par vengeance contre quelques Suiſſes qui avoient offenſé ſa mere, il dépoüilla des Cardinaux & des hommes riches pour aſ-

la manière que j'ai dit, ne ſont aſſez habiles, pour trouver d'abord les moiens de conſerver ce que la fortune leur a mis entre les mains, & pour faire, dès qu'ils ſont devenus Princes, les fondemens, que les autres ont faits avant que de l'être. Je veux rapporter deux exemples de mon tems, ſur les deux manières de devenir Prince, par mérite, ou par bonheur.

L'un eſt de François Sforce, qui d'homme privé devint Duc de Milan, par ſa grande habileté, & conſerva ſans peine, ce qui lui en avoit tant coûté à acquérir. L'autre eſt de Ceſar Borgia, appellé communément le

aſſouvir ſa cupidité, il enleva la Romagne au Duc d'Urbin ſon poſſeſſeur; & fit mettre à mort le cruel Dorco ſon ſous-Tiran, il fit aſſaſſiner, par une affreuſe trahison à Sinigalia, quelques Princes dont il croioit la vie contraire à ſes interêts, il fit noyer une Dame Venitienne dont il avoit abuſé; mais que de cruautés ne ſe commirent point par ſes ordres! & qui pourroit compter tout le nombre de ſes crimes? Tel étoit l'homme que Machiavel prefere à tous les grands genies de ſon tems, & aux heros de l'antiquité, & dont il trouve la vie & les actions dignes de

le Duc de Valentinois, qui acquit un Etat par la fortune de ſon pére & le perdit auſſi-tôt que ſon pere fut mort, quoiqu'il eût fait tout ce qu'un homme habile & prudent devoit faire, pour s'enraciner dans un Etat, qu'il tenoit de la fortuue d'autrui. Car celui, qui n'a pas jetté les fondemens, avant que d'être Prince, y peut ſupléer par une grande adreſſe, après l'être devenu, comme je l'ai dit; mais l'architecte & l'édifice courent toujours grand riſque. Si l'on conſidere tous les progrés du Valentinois, on verra, qu'il avoit préparé de grands fondemens à ſa future puiſſance: ſervir d'exemple à ceux qu'éleve la fortune.

Mais je dois combattre Machiavel dans un plus grand détail, afin que ceux qui penſent comme lui ne trouvent plus de ſubterfuges, & qu'il ne reſte aucun retranchement à leur méchanceté.

Ceſar Borgia fonda le deſſein de ſa grandeur ſur la diſſention des Prinçes d'Italie : Pour uſurper tous les biens de mes voiſins il faut les affaiblir, & pour les affaiblir il faut les broüiller : telle eſt la Logique des ſcélerats.

Borgia vouloit s'aſſurer d'un appui, il fallut donc qu'Alexandre VI. accordât diſpenſe de mariage

à

ce : Et je crois, qu'il n'eſt pas ſuperflu d'en parler, ne trouvant point de meilleur exemple à un Prince nouveau, que le ſien ; car ſi les meſures, qu'il avoit priſes, ne lui réüſſirent pas, ce ne fut point par ſa faute, mais par une extraordinaire malignité de la Fortune. Son pere rencontra force difficultez à le faire grand.

1. *Il voioit, qu'il ne lui pouvoit donner aucun Etat, qui ne fût à l'Egliſe, & que s'il en démembroit quelques villes, le Duc de Milan, & les Vénitiens, qui tenoient déja Faïence & Rimini ſous leur protection, ne le ſouffriroient pas.* 2. *Que les* à Loüis douze, pourqu'il lui prêtât ſon ſecours. C'eſt ainſi que tant de politiques ſe ſont jouez du monde, & qu'ils ne penſoient qu'à leurs interêts, lorſqu'ils paraiſſoient le plus attachés à celui du Ciel. Si le mariage de Loüis douze étoit de nature à être rompu, le Pape l'auroit dû rompre ſuppoſé qu'il en eût eu le pouvoir ; ſi ce mariage n'étoit pas de nature à être rompu, rien n'auroit dû y déterminer le Chef de l'Egliſe Romaine.

Il faloit que Borgia ſe fît des Créatures. Auſſi corrompit il la faction des Urbains, par des preſents. Mais ne

les armes d'Italie, dont il eût pû ſe ſervir, étoient entre les mains de ceux, qui devoient craindre l'aggrandiſſement du Pape, ſavoir les Urſins & les Colonnes, avec leurs adhérans; & qu'ainſi il ne s'y pouvoit pas fier. Il falloit donc rompre ces obſtacles, & déconcerter les Etats d'Italie, pour en pouvoir ſûrement uſurper une partie. Cela lui fut aiſé à cauſe des Vénitiens, qui, pour d'autres raiſons, invitoient les François à repaſſer en Italie; ce qu'il facilita lui-même, en caſſant le premier mariage du Roi Loüis. Ce Roi étant donc venu en Italie à la priére des Vénitiens, & du con-

cherchons point des crimes à Borgia, & paſſons-lui ſes corruptions. Ne fut-ce que par ce qu'elles ont du moins quelque fauſſe reſſemblançe avec les bienfaits; Borgia vouloit ſe défaire de quelques Prinçes de la Maiſon d'Urbain, de Vitelotzo, d'Oliveto di Fermo &c., & Machiavel dit qu'il eut la prudence de les faire venir à Sinigalia, où il les fit périr par trahiſon.

Abuſer de la bonne-foi des hommes, uſer de ruſes infames, trahir, ſe parjurer, aſſaſſiner, voilà ce que le Docteur de la ſcélerateſſe apelle prudence. Mais je demande s'il y a de la prudence aux hommes, de mon-

trer

conſentement d'Alexandre VI. il fut à peine à Milan, que pour ſa réputation il entra dans les deſſeins du Pape, & lui donna du monde, pour envahir la Romagne, dont le Valentinois s'empara en effet, malgré les Colonnes.

Mais à la conſerver, & à paſſer plus avant, il trouvoit deux obſtacles: l'un de la part des Urſins, de qui il s'étoit ſervi, craignant, qu'ils ne lui manquaſſent au beſoin, & que non ſeulement ils ne l'empêchaſſent d'acquerir, mais encore qu'ils ne lui ôtaſſent ce qu'il avoit acquis: l'autre, de la part de la France, de qui il appréhendoit auſſi

trer comme on peut manquer de foi, & comme on peut ſe parjurer ? Si vous renverſez la bonne-foi & le ſerment, quels ſeront les garants que vous aurez de la fidelité des hommes ? Donnez-vous des exemples de trahiſon? craignez d'être trahi ; en donnez-vous d'aſſaſſinat? craignez la main de vos diſciples.

Borgia établit le cruel Dorco Gouverneur de la Romagne, pour reprimer quelques deſordres ; Borgia punit avec barbarie en d'autres de moindres vices que les ſiens ; le plus violent des uſurpateurs, le plus faux des parjures, le plus cruel des aſſaſſins, & des em-

auſſi d'être abandonné. Car quant aux Urſins, il avoit reçonnu, qu'après la priſe de Faïence, ils s'étoient comportez mollement au ſiége de Bologne. Et comme après s'être emparé du Duché d'Urbin, le Roi le fit déſiſter de l'invaſion de la Toſcane, il jugea ſi bien des intentions de la France, qu'il réſolut de ne plus dépendre de la Fortune, ni des armes d'autrui.

La première choſe qu'il fit, fut d'affoiblir les Urſins & les Colonnes, en attirant à ſon ſervice ceux de leurs adhérans, qui étoient gentilshommes, auxquels il donna de gros apointemens, des emplois, & des Gouvernemens ſe-

poiſonneurs, condamne aux plus affreux ſuplices quelques filoux, quelques eſprits remuants qui copioient le caractère de leur nouveau maître en mignature & ſelon leur petite capacité. Ce Roy de Pologne dont la mort vient de cauſer tant de troubles en Europe, agiſſoit bien plus conſéquemment, & plus noblement envers ſes Sujets Saxons.

Les loix de Saxe condamnoient tout Adultere à avoir la tête tranchée : je n'aprofondis point l'origine de cette Loy barbare, qui parait plus convenable à la jalouſie Italienne, qu'à la patience Allemande.

Un

ſelon leur qualité. De ſorte qu'en peu de mois ils tournérent vers lui toute l'affection, qu'ils portoient au parti contraire. Après cela, aiant diſperſé les Colonnes, il attendit l'occaſion de perdre les Urſins, laquelle lui vint tout à point, & fut par lui heureuſement ménagée. C'eſt que les Urſins s'étant apperçus trop tard, que la grandeur du Duc, & du Pontificat, faiſoit leur ruine, ils tinrent une Diéte à la Magione *dans le territoire de Pérouſe.*

Cette Diéte produiſit la révolte d'Urbin, & les troubles de la Romagne, & expoſa le Duc à mille dangers; d'où il

Un malheureux tranſgreſſeur de cette Loy eſt condamné; Auguſte devoit ſigner l'arrêt de mort: mais Auguſte étoit ſenſible à l'amour & à l'humanité, il donna ſa grace au criminel, & il abrogea une Loy qui le condamnoit tacitement lui-même.

La conduite de ce Roy étoit d'un homme ſenſible & humain; Ceſar Borgia ne puniſſoit qu'en tiran feroce: Borgia fait mettre enſuite en piéces le cruel Dorco qui avoit ſi parfaitement rempli ſes intentions, afin de ſe rendre agréable au peuple en puniſſant l'organe de ſa barbarie. Le poids de la Ti-

il ſortit heureuſement avec l'aide des François. Mais après qu'il eut rétabli ſes affaires, bien loin de ſe fier, ni à eux, ni aux autres étrangers, à la discrétion de qui il ne vouloit plus être, il mit tout ſon eſprit à les tromper; ce qui lui réüſſit ſi bien auprès des Urſins, qu'ils ſe réconciliérent avec lui, par l'entremiſe du Seigneur Paul, qu'il gagna à force de preſens: & ils furent ſi fous que de ſe mettre entre ſes mains à Sinigaille. Aiant donc exterminé ces chefs, & fait leurs adhérans ſes amis, ſa puiſſançe avoit des fondemens d'autant meilleurs, qu'il tenoit tou-

rannie ne s'appeſantit jamais d'avantage que lorſque le Tiran veut revêtir les dehors de l'innocençe, & que l'oppreſſion ſe fait à l'ombre des Loix.

Borgia pouſſant la prevoyançe juſqu'au-delà de la mort du Pape ſon Pere, commençoit par exterminer tous ceux qu'il avoit depoüillé de leurs biens, afin que le nouveau Pape ne s'en pût ſervir contre luy. Voyez la caſcade du crime pour fournir aux dépenſes; il faut avoir des biens, pour en avoir il faut en depoüiller les poſſeſſeurs, & pour en joüir avec ſeureté il faut les exterminer : raiſonnement des voleurs de

toute la Romagne & le Duché d'Urbin, & que ces peuples ſe trouvoient bien de lui. Or comme il mérite d'être imité en ce point, j'en veux dire quelque choſe.

Quand il eut pris la Romagne, conſidérant qu'elle avoit eu des Seigneurs avares, qui avoient plûtôt dépoüillé que policé leurs ſujets, & que le vol, les factions, les meurtres régnoient dans la Province, il jugea, que, pour la pacifier, & la rendre obéïſſante au Bras-Roial, il y faloit établir un bon Gouvernement. Il choiſit pour cela un Remiro d'Orco *homme cruel, & actif, à qui il donna tout pouvoir. En peu* de grand chemin.

Borgia pour empoiſonner quelques Cardinaux, les prie à ſouper chez ſon Pere: le Pape & lui prennent par megarde d'un breuvage empoiſonné; Alexandre ſix en meurt; Borgia en rechape, pour trainer une vie malheureuſe, digne ſalaire d'empoiſonneurs & d'aſſaſſins.

Voilà la prudence, l'habileté & les vertus que Machiavel ne ſçauroit ſe laſſer de loüer: le fameux Evêque de Meaux, le celebre Evêque de Nimes, l'éloquent Panegyriſte de Trajan n'en euſſent dit pas plus pour leur heros, que Machiavel pour Ceſar Borgia. Si l'éloge qu'il en fait n'étoit qu'une

peu de tems, ce Gouverneur remit tout en bon état, & s'acquit une très-grande réputation. Mais depuis, le Duc craignant, qu'une autorité ſi exceſſive ne devint odieuſe, [1] *il érigea, au milieu de la Province, une Chambre Civile, où chaque ville avoit ſon Avocat; & comme il voioit, que les rigueurs du paſſé lui avoient attiré de la haine, il s'aviſa, un matin, de faire pourfendre* Remiro, *& de faire expoſer ſur la Place de Ceſene les piéces de ſon corps, plantées ſur un pieu, avec un couteau enſanglanté à côté, pour montrer au peuple, que les cruautez commiſes ne venoient point de lui, mais du naturel*

qu'une Ode, ou une figure de Rethorique, on pourroit loüer ſa ſubtilité en déteſtant ſon choix; mais c'eſt tout le contraire: c'eſt un traité de politique qui doit paſſer à la poſterité, c'eſt un ouvrage très ſerieux, dans lequel Machiavel eſt ſi impudent que d'accorder des louanges au monſtre le plus abominable que l'enfer ait vomi ſur la terre; c'eſt s'expoſer de ſang-froid à la haine du genre humain.

1. *Nec unquam ſatis fida potentia, ubi nimia eſt*, dit Tacite, Hiſt. 2.

rel violent de ſon Miniſtre ; [2] *ce qui en effet ſurprit & contenta tout enſemble les eſprits.*

Mais retournons à notre ſujet. Le Duc ſe voiant très-puiſſant, & preſque à couvert de tous les dangers préſens, pour s'être armé à ſa mode, & s'être défait de la plûpart de ceux, qui lui pouvoient nuire de près, n'avoit plus à craindre que du côté de la France, ſachant bien que ce Roi, qui s'étoit apperçu trop tard de ſa faute, ne ſouffriroit pas, qu'il s'aggrandît davantage. C'eſt pourquoi, il commença de chercher de nouveaux amis, & de biaiſer avec les François, lors qu'ils entrérent dans le Roiaume de Naples, pour chaſſer les Eſpagnols, qui aſſiégeoient Caiéte. Et la réſolution, qu'il avoit priſe de s'aſſurer d'eux, lui eût bien-tôt reüſſi, ſi ſon pére eût vécu encore quelque tems.

Telle fut ſa conduite à l'egard des affaires preſentes. Mais quant à celles de l'avenir ; comme il avoit à craindre, qu'un nouveau Pape ne voulût lui ôter ce qu'Alexandre lui avoit donné, il tâcha d'y obvier par quatre moi-

2. C'eſt l'ordinaire des Princes de ſacrifier, tôt ou tard, les inſtrumens de leur cruauté. *Scelerum miniſtros*, dit Tacite de Tibére, *ut perverti ab aliis nolebat, ita plerumque ſatiatus, veteres & prægraves adflixit.* Ann. 4. *Levi poſt admiſſum ſcelus gratia, dein graviore odio.* Ann. 14.

moiens; I. *en exterminant toute la race des ſeigneurs qu'il avoit dépoüillez*, 3 *pour ôter au Pape toute occaſion de les rétablir.* II. *En ſe conciliant tous les Gentils-hommes Romains, pour pouvoir tenir le Pape en bride par leur moien*; III. *en ſe faiſant le plus de créatures qu'il pouvoit, dans le Sacré-Colége*; IV. *en ſe rendant ſi grand ſeigneur, avant que le Pape mourût, qu'il pût de lui-même réſiſter à un premier aſſaut.*

De ces quatre choſes, il en avoit exécuté trois, avant la mort d'Alexandre, & la quatriéme étoit preſque faite. Car des ſeigneurs dépoüillez, il lui en échapa très peu; toute la Nobleſſe Romaine étoit dans ſes intérêts, & la plûpart des Cardinaux dans ſa dépendance. Quant à l'accroiſſement de ſon Etat, il penſoit à ſe rendre maître de la Toſcane, où il poſſédoit déja Pérouſe & Piombin, outre Piſe, qui s'étoit miſe ſous ſa

3. Mucien, Premier Miniſtre de Veſpaſien, fit mourir le fils de Vitellius, pour étouffer diſoit-il, toutes les ſemences de guerre. *Mucianus Vitellii filium interfici jubet, manſuram diſcordiam obtendens, ni ſemina belli reſtinxiſſet.* Hiſt. 4. Il y a du danger à laiſſer la vie à ceux, que l'on a dépoüillez. *Periculum ex miſericordia .... Ubi Veſpaſianus Imperium invaſerit, non ipſi, non amicis ejus, non exercitibus ſecuritatem, niſi exſtincto æmulatu redituram.* Hiſt. 3.

ſa protection, & qu'il ne tenoit plus qu'à lui d'envahir, comme n'aiant plus à ménager les François, chaſſez du Roiaume de Naples par les Eſpagnols; & d'ailleurs les autres aiant beſoin de ſon amitié. Après quoi Luques & Sienne faiſoient joug, ſoit en haine des Florentins, ou par crainte; & les Florentins n'y pouvoient remédier. Et ſi cela eût réüſſi, comme il fût arrivé ſans doute l'année même qu'Alexandre mourut, il devenoit ſi puiſſant & ſi accrédité, qu'il eût pû ſe ſoutenir lui-même, ſans dépendre nullement d'autrui. Mais cinq ans après, qu'il avoit commencé de tirer l'épée, Alexandre le laiſſa malade à mourir, environné des armées de deux grands Rois ennemis, & n'aiant point d'autre Etat effectif, que la Romagne, & tout le reſte en l'air. Or il étoit ſi brave, & ſi habile à connoître, quand il falloit gagner, ou ruiner les hommes; & les fondemens, qu'il avoit jettez en ſi peu de tems, étoient ſi bons, que, s'il eût été en ſanté, ou qu'il n'eût pas eu deux puiſſantes armées à dos, il eût ſurmonté toutes les difficultez.

Cequi montre, que ſes fondemens étoient bons, c'eſt que la Romagne l'attendit plus d'un mois; & que bien que les Baglioni, *les* Vitelli *& les* Urſins *fuſſent venus à Rome, ils n'y purent rien faire contre lui, tout*

mo-

moribond qu'il étoit. Et s'il ne pût pas faire élire Pape celui qu'il vouloit, du moins il fit exclure ceux qu'il ne vouloit pas. Mais tout lui étoit aisé, s'il n'eût pas été malade, quand Alexandre mourut. Dans le tems, que Jules II. fut élu, il me dit, qu'il avoit penſé à tout ce qui pouvoit arriver après la mort d'Alexandre, & mis remède à tout ; mais qu'il n'avoit pas deviné, qu'il dût être en danger de mort au tems même que mourroit ſon pere. *Tout cela bien conſidéré, je ne ſai que reprendre dans la conduite du Duc ; au contraire, il me ſemble le devoir propoſer à imiter à tous ceux, qui monteront au trône par la fortune, & par les armes d'autrui, d'autant qu'aiant un grand courage, & de grands deſſeins, il ne pouvoit pas gouverner autrement. Car ſes projets n'ont échoüé, que par ſa maladie, & par la briéveté du Pontificat d'Alexandre. C'eſt pourquoi, le Prince nouveau qui veut s'aſſurer de ſes ennemis, doit ſe faire des amis, vaincre par la force, ou par la ruſe ; être aimé & craint des peuples ; reſpecté & obéï des ſoldats ; ſe défaire de ceux, qui peuvent, ou qui doivent lui nuire ; introduire de nouveaux uſages ; être grave & ſevére, magnanime & libéral ; détruire une milice infidéle, & en faire une à ſa mode ;*

de; entretenir l'amitié & l'eſtime des Princes, afin qu'ils lui faſſent du bien, ou du moins qu'ils craignent de lui faire du mal; celui-là, dis-je, ne ſauroit trouver des exemples plus récens, que les actions du Valentinois.

Tout ce qu'on lui peut reprocher c'eſt le mauvais choix qu'il fit en la perſonne de Jules II; car s'il ne pouvoit pas faire un Pape à ſa mode, il étoit maître de l'exclusion de tous ceux qu'il ne vouloit point. Or il ne devoit jamais conſentir à l'exaltation des Cardinaux, qu'il avoit offenſez, ou qui, devenant Papes, avoient lieu de le craindre; car les hommes nous offenſent, ou par crainte 4, *ou par haine.*

Il avoit offenſé les Cardinaux Saint-Pierre-aux-liens 5, *Colonne*[a], *Saint-George,*

4. Néron dépoſa quatre Tribuns, ſeulement parce qu'il les craignoit. *Exuti tribunatu, quaſi Principem non quidem odiſſent, ſed tamen extimorentur.* Ann. 15. Il fit mourir Oſtorius parce qu'il avoit peur de ſa force de corps, & de ſa réputation. *Cauſa feſtinandi (cædem) ex eo oriebatur, quod Oſtorius ingenti corporis robore, armorumque ſcientia, metum Neroni fecerat, ne invaderet pavidum ſemper.* Ann. 16 Car, *ſatis clarus eſt apud timentem, quiſquis timetur.* Hiſt. 2.

5. *Alexandro Pontifice, quicum veteres & privatas ſimultates habebat, perpetuis decem annis urbe abfuit.* Onuphr. in Vita Julii II.

a. Jean Colonne.

ge [b], *& Aſcagne* [c]. *Tous les autres, excepté le Cardinal de Roüen, & les ſujets Eſpagnols, qui étoient liez d'interét, ou de parenté avec lui, venant à étre Papes, le devoient appréhender. Ainſi, la prudence vouloit, qu'il eſſaiât premiérement de faire élire un Eſpagnol, & ne le pouvant pas, qu'il acceptât le Cardinal de Rouën, & non Saint-Pierre-aux-liens, qui fut cauſe de ſa ruine. Tant ſe trompent ceux, qui croient, que les bienfaits nouveaux font oublier aux Grands les anciennes offenſes* 6.

b. Rafaël Riari, Camerlingue

c. Aſcagne Sforce, fils de Galéas, Duc de Milan.

6. *Quarum apud præpotentes in longum memoria eſt.* Tac. Ann. 5. Joint que les bienfaits ne pénétrent jamais ſi avant que les injures, parce que la reconnoiſſance ſe fait à nos dépens, & la vengeance aux dépens de ceux, que nous haïſſons. *Tanto proclivius eſt injuriæ, quàm beneficio vicem exſolvere, quia gratia oneri, ultio in quæſtu habetur.* Hiſt. 4.

CHA-

CHAPITRE HUITIEME.

DE CEUX, QUI SONT DEVENUS PRINCES PAR DES CRIMES.

COmme un Particulier peut encore devenir Prince en deux manières, ſans que cela ſe puiſſe attribuer entiérement à la fortune, ni à la valeur, il me ſemble à propos d'en traiter. L'une eſt, quand on monte au trône par quelque ſcélérateſſe; l'autre, quand un citoien particulier devient Prince de ſa patrie par la faveur de ſes concitoiens.

Quant à la prémière, ſans entrer au-

JE ne me ſers que des propres paroles de Machiavel, pour le confondre. Que pourrais-je dire de lui de plus atroce, ſinon qu'il donne ici des regles pour ceux que leurs crimes élevent à la grandeur ſupreme? C'eſt le titre de ce Chapitre.

Si Machiavel enſeignoit le crime, s'il dogmatiſoit la perfidie dans une univerſité de traîtres, il ne ſeroit pas étonnant qu'il traitât des matières de cette

autrement dans le mérite de la Cauſe, j'alleguerai deux exemples, l'un ancien, & l'autre moderne, qui, à mon avis, ſuffiront à ceux, qui auroient beſoin de les imiter. Agatocle, Sicilien, de fils d'un miſérable potier de terre devint Roi de Siracuſe. Il fut ſcélérat dans tous les divers états de ſa fortune, mais toujours homme de cœur & d'eſprit. Etant parvenu par les degrez de la milice à la dignité de Préteur de Siracuſe, il forma le deſſein de s'en rendre Prince, & de tenir indépendamment d'autrui ce qu'on lui avoit accordé de plein gré.

Après en avoir con-

nature, mais il parle à tous les hommes; car un auteur qui ſe fait imprimer ſe communique à l'univers: il s'addreſſe principalement à ceux d'entre les hommes qui doivent être les plus vertueux, puiſqu'ils ſont deſtinez à gouverner les autres. Qu'y-a-t'il de plus infame, de plus inſolent, que de leur enſeigner la trahiſon, la perfidie & le meurtre? Il ſeroit plûtôt à ſouhaiter pour le bien des hommes que des exemples pareils à ceux d'Agatocles, & d'Oliveto di Fermo, que Machiavel ſe fait un plaiſir de citer, fuſſent à jamais ignorez.

La vie d'un Agatocles

conféré avec Hamilcar, qui commandoit l'armée des Cartaginois en Sicile, un matin, il aſſembla le peuple & le Sénat de Siracuſe, comme pour délibérer des affaires publiques, & donnant un ſignal à ſes ſoldats, il fit tuer tous les ſénateurs, & puis s'empara, ſans peine, de la principauté de la ville. Quoique les Cartaginois l'euſſent défait deux fois, & puis l'euſſent aſſiégé, non ſeulement il pût defendre ſa ville, mais y aiant laiſſé une partie de ſes gens, pour la garder, il aſſaillit l'Affrique avec l'autre, & en peu de tems fit lever le ſiége de Siracuſe, & mit les Cartaginois

tocles ou d'un Oliveto di Fermo, ſont capables de developper, en un homme que ſon inſtinct porte à la ſcelerateſſe, ce germe dangereux qu'il renferme en ſoi ſans le bien connaître. Combien de jeunes gens qui ſe ſont gâtez l'eſprit par la lecture des Romans, qui ne voyoient & ne penſoient plus que comme Gandalin ou Medor? Il y a quelque choſe d'épidemique dans la façon de penſer, s'il m'eſt permis de m'exprimer ainſi, qui ſe communique d'un eſprit à l'autre. Cet homme extraordinaire, ce Roi avanturier digne de l'ancienne Chevalerie, ce heros vaga-

nois ſi bas, qu'ils furent contraints de s'accorder avec lui, en lui laiſſant la Sicile.

Quiconque conſidérera tout cela, n'y verra rien, ou du moins peu de choſe, qui ſe puiſſe attribuer à la fortune, puis qu'il parvint à la Principauté, non par la faveur d'autrui, mais par ſa valeur militaire, & qu'il ſe maintint depuis par des conſeils également généreux & périlleux. Véritablement, on ne peut pas dire, que ce ſoit vertu de tuer ſes citoiens, de trahir ſes amis, d'être ſans foi, ſans religion, ſans humanité; moiens, qui peuvent bien faire acquérir bond, dont toutes les vertus pouſſées à un certain excès, degenerent en vices, Charles douze en un mot, portoit depuis ſa plus tendre enfance la Vie d'Alexandre le Grand ſur ſoi; & bien des perſonnes qui ont connu particulièrement cet Alexandre du Nord, aſſurent que c'étoit Quint-Curce qui ravagea la Pologne, que Staniſlas devint Roi d'après Abdolomine, & que la bataille d'Arbelles occaſionna la défaite de Pultava.

Me ſeroit-il permis de deſcendre d'un auſſi grand exemple à de moindres? Il me ſemble que lorſqu'il s'agit de l'hiſtoire de l'eſprit

querir un Empire, mais non une vraie gloire.

Mais ſi je conſidére l'intrépidité d'Agatocle dans les dangers, & ſa conſtance invincible dans les adverſitez, je ne vois pas, qu'il doive être eſtimé inférieur à pas-un des plus grands Capitaines, quoique d'ailleurs il ne mérite pas de tenir rang parmi les grands hommes, vû ſes cruautez horribles, & mille autres crimes. On ne peut donc pas attribuer à la Fortune, ni à la Vertu, des choſes, qu'il a faites ſans l'une & ſans l'autre.

De nôtre tems, Oliverotto da Fermo *étant demeuré orfelin dès ſon enfance,* prit humain, que la differençe des Conditions & des Etats diſparaiſſant, les Rois ne ſont que des hommes, & tous les hommes ſont égaux, il ne s'agit que des impreſſions ou des modifications en général, qu'ont produit de certaines cauſes extérieures ſur l'eſprit humain.

Toute l'Angleterre ſait ce qui arriva à Londres il y a quelques années; on y repréſenta une aſſez mediocre Comedie ſous le titre des voleurs & des tours de gueux; le ſujet de cette piéce étoit l'imitation de quelques tours de ſoupleſſe & de filouteries de voleurs. Il ſe trouva que be-

fance, *Jean* Fogliani, * *ſon oncle maternel*, *l'éleva*, *puis le donna tout jeune à Paul* Vitelli, *pour apprendre le metier de la Guerre. Paul étant mort depuis*, *il ſervit ſous* Vitellozzo †, *ſon frére*; *& comme il étoit ſpirituel*, *adroit*, *& alerte*, *il ne mit guéres à devenir un des premiers hommes de guerre. Mais d'autant qu'il lui ſembloit lâche de reſter comme les autres*, *il réſolut*, *avec l'appui des* Vitelli, *de ſe ſaiſir de* Fermo, *par le moien de quelques citoiens*, *qui aimoient mieux voir*

* *Guichardin l'appelle Frangiani.*

† [Ou] vigoureux de corps & d'eſprit.

aucoup de perſonnes s'apperçurent au ſortir de ces repréſentations, de la perte de leurs bagues, de leurs tabatieres & de leurs montres, & l'Auteur ſe fit ſi promptement des diſciples, qu'ils pratiquoient ſes leçons dans le Parterre même. Ceci prouve aſſez ce me ſemble, combien il eſt pernicieux de citer de mauvais exemples.

La premiere réflexion de Machiavel ſur Agatocles & ſur Fermo, roule ſur les raiſons qui les ſoutinrent dans leurs petits Etats malgré leurs cruautez. L'Auteur l'attribue, à ce qu'ils avoient commis ces cruautez à propos: or

voir leur patrie en ſervitude, qu'en liberté.

Il écrivit donc à ſon oncle, qu'après avoir été pluſieurs années hors de la maiſon, il deſiroit de revoir ſa patrie, & de reconnoitre un peu ſon patrimoine, ne s'étant encore mêlé d'autre choſe, que d'acquérir de la réputation; & que, pour montrer à ſes compatriotes, qu'il n'avoit pas perdu ſon tems, il vouloit entrer avec pompe, accompagné de cent de ſes amis, ou ſerviteurs, à cheval. Qu'à cet effet, il le prioit de diſpoſer les habitans à le recevoir honorablement; honneur, qui rejailliroit ſur lui-même, qui avoit pris ſoin

or être prudemment barbare, & exercer la tirannie conſéquemment, ſignifie ſelon ce Politique exécuter tout d'un coup & à la fois toutes les violences & tous les crimes que l'on juge utiles à ſes intérêts.

Faites aſſaſſiner ceux qui vous ſont ſuſpects & dont vous vous méfiez, & ceux qui ſe déclarent vos ennemis; mais ne faites point traîner votre vengeance. Machiavel approuve des actions ſemblables aux Vêpres Siciliennes, à l'affreux Maſſacre de la St. Barthelemi, où des cruautez ſe commirent qui font frémir l'humanité. Ce monſtre

ſoin de ſon éducation.

L'oncle fit tout ce que l'autre deſiroit. Oliverotto *fut reçu en céremonie dans la Ville, où il fut quelques jours à concerter ce qui étoit néceſſaire pour la réüſſite de ſon méchant deſſein. Il fit un feſtin ſolemnel, où il invita* Fogliani, *& tous les premiers de la Ville; & puis à la fin du repas, & des réjoüiſſances ordinaires en ces rencontres, il ouvrit à-deſſein un entretien ſerieux, de la grandeur du Pape Alexandre, & des exploits de ſon fils.*

Quand il vit ſon oncle, & les autres conviez, entrer en raiſonnement, il ſe leva

ne compte pour rien l'horreur de ces crimes, pourvû qu'on les commette d'une maniere qui en impoſe aux peuples, qui effraye au moment où ils ſont récents; & il en donne pour raiſon, que les idées s'en évanouiſſent plus facilement dans le public, que celles des cruautez ſucceſſives & continuës des Prinçes: comme s'il n'étoit pas également mauvais, de faire périr mille perſonnes en un jour, ou de les faire aſſaſſiner par intervalles.

Ce n'eſt pas tout, que de confondre l'affreuſe morale de Machiavel, il faut encore le convain-

cre

leva en ſurſaut, diſant, qu'il falloit un lieu plus ſecret, pour parler de telles affaires; & entra, avec eux, dans une chambre, où étoient cachez des ſoldats, qui les égorgérent tous dès qu'ils furent aſſis. Aprés quoi Oliverotto *monta à cheval, & alla aſſiéger le palais du Magiſtrat, qui fut enfin contraint de le reconnoitre pour Prince: dignité, où il ſçût ſi bien ſe maintenir, ſoit en ôtant la vie à tous ceux, qui étant mécontens, lui pouvoient nuire, ſoit en faiſant de nouvelles loix civiles & militaires; qu'il étoit non ſeulement en ſûreté dans ſa ville, mais même re-*

cre de fauſſeté & de mauvaiſe foy.

Il eſt premiérement faux, comme le rapporte Machiavel, qu'Agatocles ait joui en paix du fruit de ſes crimes; il a été preſque toujours en guerre contre les Carthaginois, il fut même obligé d'abandonner ſon armée en Afrique, qui maſſacra ſes enfans après ſon départ, & il mourut lui-même d'un breuvage empoiſonné que ſon petit fils lui fit prendre. Oliveto di Fermo périt par la perfidie de Borgia, digne ſalaire de ſes crimes; & comme ce fut une année après ſon uſurpation, ſa chûte parait ſi accelerée, qu'elle

redoutable à tous ſes voiſins; & qu'il eût été auſſi difficile de le détrôner, qu'Agatocle, ſi au bout d'un an il ne ſe fût pas laiſſé tromper par le Valentinois, qui le prit avec les Urſins à Sinigaille, où il fut étranglé avec Vitellozzo, *ſon Maître de guerre & de ſcélérateſſe.*

On pourroit s'étonner, comment Agatocle, & d'autres de même trempe, aprés mille trahiſons & cruautez, ont vécu ſi longtems dans leur patrie, ſans voir jamais aucune conſpiration contre eux, & ont pû ſe défendre des ennemis du dehors; attendu que pluſieurs autres, à cauſe de leur cruauté, n'ont pû conſerver qu'elle ſemble avoir prévenu par ſa punition, ce que lui preparoit la haine publique.

L'exemple d'Oliveto di Fermo ne devoit donc point être cité par l'auteur, puiſqu'il ne prouve rien. Machiavel voudroit que le crime fût heureux, & il ſe flatte par-là d'avoir quelque bonne raiſon de l'accrediter, ou du moins un argument paſſable à produire.

Mais ſuppoſons que le crime puiſſe ſe commettre avec ſecurité, & qu'un tiran puiſſe exercer impunément la ſcélerateſſe; quand même il ne craindroit point une mort tragique, il ſera également malheureux de ſe

·imé par les nds , & que :-ci le veulent ·imer : 1 Con·iété , qui fait ours éclorre , ou Principauté , ou Liberté , ou la nce.

La Principauté eſt

Car l'avarice & l'in-ce, ſont les vices or-es des Grands. *Ava-n & arrogantiam præ-validiorum vitia.* Tac. 1. *Naturalem nobili-ſuperbiam.* Paterc. 2.

Poſtquam exui æqua-, & pro modeſtia ac e ambitio & vis ince-, provenere domina-. Voilà la Princi-. *Poſtquam Regum ſum, leges maluerunt.* 3 Voilà la Liberté. *mis reddita licentia, & vellent populum a-di . . . . . Exin conti-per viginti annos diſ-a, non mos, non jus, rima quæque impunè.* à la licence, qui entraine

d'égalité entre les hommes, & les raprochent d'un état naturel.

Machiavel donne en ce chapitre de bonnes maximes de Politique, à ceux qui s'élevent à la puiſſançe ſuprême par le conſentement des Chefs d'une République ; voilà preſque le ſeul cas où il permette d'être honnête homme ; mais malheureuſement ce cas n'arrive preſque jamais. L'eſprit républicain, jaloux à l'exçès de ſa liberté, prend ombrage de tout ce qui peut lui donner des entraves, & ſe revolte contre la ſeule idée d'un maître. On connait dans l'Europe des peuples qui ont ſecoüé le Joug de leurs

hommes, trouver quelque remède à leurs affaires, comme fit Agatocle. Pour les autres, il eſt impoſſible, qu'ils ſe maintiennent. D'où je conclus, que l'Uſurpateur d'un Etat doit faire toutes ſes cruautez à la fois, pour n'avoir pas à les recommencer tous les jours, & pouvoir r'aſſurer & gagner les eſprits par des bienfaits. [1] *Le Prince, qui fait autrement, par timidité, ou par mauvais conſeil, eſt forcé de tenir toujours le couteau en main, & ne ſauroit jamais ſe fier à ſes ſujets, d'au-*

heureuſe. L'homme cruel eſt d'un temperament miſantrope & atrabilaire; ſi dès ſon jeune âge il ne combat pas cette malheureuſe diſpoſition de ſon corps, il ne ſauroit manquer de devenir auſſi furieux qu'inſenſé. Quand même donc il n'y auroit point de Juſtice ſur la terre, & point de Divinité au Ciel, il faudroit d'autant plus que les hommes fuſſent vertueux, puiſque la vertu les unit, & leur eſt abſolument neceſſaire, pour leur conſervation, & que le crime ne peut que

1. Comme fit Auguſte, qui *poſito triumviri nomine, militem donis, populum annona, cunctos dulcedine otii pellexit.* Ann. 1. & *quæ triumviratu geſſerat, abolevit.* Ann. 3.

uple voit, qu'il
auroit reſiſter
Grands, il céde
autorité à un
, & le fait Prin-
pour en être dé-
u.
lui, qui monte
à Principauté
la faveur des
ids, a plus de
à ſe mainte-
que celui, qui
ait Prince par
uple, d'autant
à ſes côtez
coup de gens,
roient être au-
que lui, & à
par conſéquent
e ſauroit com-
der à ſa mo-
4 au-lieu que
celui,

Ce qui força Cléar-
e les exterminer tous,
ſe délivrer de leur
nce, & contenter en
le peuple d'Héra-
en le vangeant de
ceux;

ſins, & ſur la corruption de ſes membres, tant que l'intérêt ſera tout-puiſſant chez les hommes? Comment peut-elle eſperer de ſortir toujours heureuſement des guerres qu'elle aura à ſoutenir? Comment pourra-t'elle prévenir ces conjonctures fâcheuſes pour ſa liberté, ces moments critiques & déciſifs, & ces hazards qui favoriſent les corrompus & les audacieux? Si les troupes ſont commandées par des Chefs lâches & timides, elle deviendra la proye de ſes ennemis; & ſi elles ont à leur tête des hommes vaillans & hardis, ils ſeront dangereux dans la paix, après avoir

72035B

CHAPITRE NEUVIEME.

DE LA PRINCIPAUTE' CIVILE.

MAis lors qu'un citoien devient Prince de ſa patrie, non par un crime, ni par aucune violence, mais par la faveur de ſes concitoiens; ce qui ſe peut appeller Principauté Civile: pour y parvenir, il ne lui faut, ni un mérite, ni un bonheur extraordinaire, mais ſeulement une fineſſe heureuſe. Or il y parvient ou par la bienveillance du peuple, ou par la faveur des Grands; car toutes les villes ſont partagées en ces deux factions, qui naiſſent de ce que le peuple craint d'être oppri-

IL n'y a point de ſentiment, plus inſéparable de notre être, que celui de la liberté; depuis l'homme le plus policé juſqu'au plus barbare, tous en ſont pénétrez également; car comme nous naiſſons ſans chaînes, nous prétendons vivre ſans contrainte. C'eſt cet eſprit d'indépendançe & de fierté, qui a produit tant de grands hommes dans le monde, & qui a donné lieu aux Gouvernemens republicains, leſquels établiſſent une eſpèce d'é-

moins très-peu de
s.
De plus, on ne
t pas honnête-
ıt, ni ſans faire
: à autrui, con-
:er les Grands,
:s bien le peuple,
eſt plus raiſon-
le que les Grands;
x-ci le voulant
rimer, & lui ne
ıoulant pas ſouf-
·. Ajoutez en-
? à cela; que le
ince ne ſe ſauroit
'ais aſſurer d'un
ble ennemi, ai-
affaire à trop
êtes, au-lieu qu'y
ıt peu de Grands
? facile d'en ve-
à bout.
'out le pis qu'un
nce puiſſe atten-
d'un peuple en-
i, eſt d'en être
ıdonné; mais il
pas ſeulement
à craindre des
Grands,

ce qu'il empiétoit ſur leurs droits, plierent la roideur de leur courage ſous la puiſſançe altière de leur Protecteur. Ce ne ſont donc point ces Républiques qui ſe ſont données des maîtres par leur choix; mais des hommes entreprenans, qui aidez de quelques conjonctures favorables, les ont ſoumiſes contre leur volonté.

De même que les hommes naiſſent, vivent un tems, & meurent par maladies ou par l'âge, de même les Républiques, ſe forment, fleuriſſent quelques Siécles, & périſſent enfin par l'audace d'un citoyen, ou par les armes de leurs ennemis. Tout a

eſt introduite par le peuple, ou par les Grands, ſelon que l'un ou l'autre parti en trouve l'occaſion; car lorſque les Grands ſe voient hors d'état de réſiſter au peuple, ils commencent à jetter les yeux ſur un d'entre eux; & le font Prince, pour pouvoir mieux exercer leurs animoſitez ſous ſon nom.

3 *De même, quand le*

Tirans, pour joüir de l'indépendançe; mais on n'en connait point, qui de libres qu'ils étoient, ſe ſoient aſſujettis à un eſclavage volontaire.

Pluſieurs Républiques ſont retombées par la ſuite des tems, ſous le deſpotiſme; il parait même que ce ſoit un malheur inévitable, qui les attend toutes.

Car comment une République réſiſteroit-elle éternellement à toutes les cauſes qui minent ſa liberté? Comment pourroit-elle contenir toujours l'ambition des Grands qu'elle nourrit dans ſon ſein? Comment pourroit-elle à la longue veiller ſur les ſéductions & les ſourdes pratiques de ſes voiſins,

traine toujours après ſoi la confuſion. *Inter Patres plebemque certamina exarſere, modò turbulenti Tribuni, modò Conſules prævalidi.* Hiſt. 2.

3. Comme firent ceux d'Héraclée, qui pour ſe vanger du peuple, qui étoit le plus fort, rapellérent Cléarque de ſon éxil, & le firent leur Prince, malgré le peuple. Machiavel au chap. 16. du livre 1. de ſes Diſcours.

aimez, pourvu qu'ils ne ſoient point ns de rapine. Ceux, qui ne s'obligent s au Prince, le font manque de coura- , ou par fineſſe. Si c'eſt par crainte, eſt alors que tu te dois ſervir d'eux, & r-tout de ceux, qui ſont de bon conſeil, rce que tu t'en fais honneur dans la roſperité, & que tu n'as rien à craindre eux dans l'adverſité. Mais ſi c'eſt par énagement, & par ambition, c'eſt ſigne, 'ils penſent plus à eux, qu'à toi, & r conſéquent tu t'en dois autant garder, ue s'ils étoient tes ennemis déclarez, 6 ttendu que ſi tu tombes dans l'adverſité, s aideront toujours à te ruiner.

Celui donc, qui devient Prince par la veur du peuple, ſe le doit conſerver a- i; & cela eſt facile, le peuple ne de- andant rien, ſi non de n'être pas oppri- é. Mais celui, qui, malgré le peuple, t fait Prince par les Grands, doit, avant utes choſes, eſſaier de le gagner; ce qui i ſera aiſé, s'il le prend en ſa protec- on.

Comme

6. Un Valerius Feſtus, li parloit en faveur de itellius dans ſes lettres, donnoit à Veſpaſien des is ſecrets de l'un & de l'autre, & avoit toujours pour ami celui, qui reſte- roit Empereur, devint juſ- tement ſuſpect à tous les deux. Tacite Hiſt. 2.

celui, que le peuple éleve à la Principauté, commande ſeul, & ne trouve perſonne, qui ne ſoit prêt de lui obéïr, ſ ou du

ceux, qui lui avoient ôté ſa liberté. *Machiavel au même endroit*, où il conclut; que de quelque manière qu'on ſoit devenu Prince, tôt ou tard il faut toujours gagner l'affection du peuple, ſans laquelle on ne ſauroit être en ſureté : Joint que plus le Prince eſt cruel envers la multitude, & plus il devient foible.

5. Coſme de Medicis l'emportoit ſur le parti des Nobles de Florence, parce que, (dit Nardi, au livre 1. de ſon Hiſtoire) ces Nobles étant tous égaux, ils ne s'accordoient pas ſi bien enſemble, que les partiſans de Coſme, qui, ébloüis de la ſplendeur, & de la réputation de ſa Maiſon, ne tenoient point à déshonneur de dépendre de lui, ni de lui obéïr.

ſervi dans la guerre.

Les Républiques ſe ſont preſque toutes élevées de l'abîme de la Tirannie au comble de la Liberté, & elles ſont preſque toutes retombées de cette liberté, dans l'eſclavage. Ces mêmes Atheniens, qui du tems de Demoſthene outrageoient Philippe de Macedoine, ramperent devant Alexandre. Ces mêmes Romains, qui abhorroient la Royauté, après l'expulſion des Rois ſouffrirent patiemment, après la révolution de quelques Siecles, toutes les cruautez de leurs Empereurs; & ces mêmes Anglais, qui mirent à mort Charles I. parce

trouver deçu, comme il arriva aux Gracques 7 *à Rome, & à George* Scali 8 *à Florence. Mais lors que c'eſt un Prince, qui ſait commander, & qui ne manque point de cœur dans l'adverſité, ni de ce qu'il faut pour entretenir l'eſprit du peuple, il ne ſe trouvera jamais mal d'avoir fait fond ſur ſon affection.*

D'ordinaire, les Principautez Civiles périclitent, quand il s'agit d'établir une domination abſoluë; car ces Princes commandent par eux-mémes, ou par des Magiſtrats: ſi c'eſt par autrui, le danger eſt plus grand, d'autant qu'ils dépendent de la volonté des citoiens, qui ſont en charge, leſquels, au premier remüement qui arrive, leur peuvent très-facilement ôter leur Etat, ſoit en ne voulant pas leur obéïr, ou en ſe ſoulevant contre eux; & alors le Prince n'eſt plus

7. Tiberius Gracchus fut aſſailli & tué par le peuple, ſur ce ſeul mot de Scipion Naſica, *Qui ſalvam vellent Remp. ſe ſequerentur.* C'eſt-à-dire: Que tous ceux, qui vouloient maintenir la Liberté publique, euſſent à le ſuivre. Paterc. Hiſt. 2. Et Cajus, ſon frére, fut tué enſuite.

8. Décapité, (dit Machiavel au 3. livre de ſon Hiſt.) devant un peuple, qui peu auparavant l'adoroit. D'où eſt venu ce proverbe Florentin, qui dit, *fondarſi come meſſer Giorgio Scali.* L'affection du peuple, ajoute-t'il, ſe perd auſſi aiſément qu'elle ſe gagne.

Grands, les aiant pour ennemis, mais encore, qu'ils ne viennent fondre ſur lui, d'autant qu'aiant plus de pénétration d'eſprit, ils anticipent toujours, pour ſe mettre en ſûreté, & cherchent à gagner l'affection de celui, qu'ils eſpérent qui vaincra.

Enfin, c'eſt une néceſſité, que le Prince vive toujours avec le même peuple, mais non pas avec les mêmes Grands, leſquels il peut accrediter, ou décréditer, conſerver ou détruire, quand il lui plait. Pour mieux débroüiller cette matière, il faut conſidérer la conduite, que tiennent les Grands.

ſon période, tous les Empires, & les plus grandes Monarchies mêmes n'ont qu'un tems; les Républiques ſentent toutes que ce tems arrivera, & elles regardent toute famille trop puiſſante comme le germe de la maladie qui doit leur donner le coup de la mort.

On ne perſuadera jamais à des républicains vrayement libres, de ſe donner un maître, je dis le meilleur maître; car ils vous diront toujours, il vaut mieux dépendre des Loix que du capriçe d'un ſeul homme.

Ceux, qui s'attachent entièrement à la Fortune du Prince, doivent être honorez

&

& aimez, pourvu qu'ils ne ſoient point gens de rapine. Ceux, qui ne s'obligent pas au Prince, le font manque de courage, ou par fineſſe. Si c'eſt par crainte, c'eſt alors que tu te dois ſervir d'eux, & ſur-tout de ceux, qui ſont de bon conſeil, parce que tu t'en fais honneur dans la proſperité, & que tu n'as rien à craindre d'eux dans l'adverſité. Mais ſi c'eſt par ménagement, & par ambition, c'eſt ſigne, qu'ils penſent plus à eux, qu'à toi, & par conſéquent tu t'en dois autant garder, que s'ils étoient tes ennemis déclarez, 6 attendu que ſi tu tombes dans l'adverſité, ils aideront toujours à te ruiner.

Celui donc, qui devient Prince par la faveur du peuple, ſe le doit conſerver ami; & cela eſt facile, le peuple ne demandant rien, ſi non de n'être pas opprimé. Mais celui, qui, malgré le peuple, eſt fait Prince par les Grands, doit, avant toutes choſes, eſſaier de le gagner; ce qui lui ſera aiſé, s'il le prend en ſa protection.

Comme

6. Un Valerius Feſtus, qui parloit en faveur de Vitellius dans ſes lettres, & donnoit à Veſpaſien des avis ſecrets de l'un & de l'autre, & avoit toujours pour ami celui, qui reſteroit Empereur, devint juſtement ſuſpect à tous les deux. Tacite Hiſt. 2.

Comme les hommes, quand ils reçoivent du bien de celui, de qui ils n'attendoient que du mal, en deviennent plus obligez à leur bienfaiteur, le Prince devient plus agréable au peuple, que s'il tenoit de lui ſa Principauté. Or la bienveillance du peuple ſe peut gagner par divers moiens, dont je ne parlerai point, comme n'en voulant pas donner de régle certaine, à cauſe de la néceſſité d'en changer ſelon les tems.

Je dirai ſeulement, qu'un Prince a beſoin de l'affection du peuple, faute de quoi il n'a point de reſſource dans l'adverſité. Quand Nabis, Prince de Sparte, fut attaqué de toute la Gréce & de l'Armée victorieuſe des Romains, il n'eut qu'à s'aſſurer de quelques Nobles, pour ſe tirer de danger; ce qui ne lui eût pas ſufi, s'il eût été haï du peuple.

Que l'on ne m'objecte point le commun proverbe, qui dit, que de faire fond ſur le peuple, c'eſt bâtir ſur la boüe; *car cela n'eſt vrai, qu'à l'égard du citoien particulier, qui s'attend, que le peuple le tirera des mains de ſes ennemis*, ou des Magiſtrats: en quoi il pourroit ſouvent ſe trou-*

* [Ou] *le protegera contre l'oppreſſion de ſes &c.*

trouver deçu, comme il arriva aux Gracques 7 *à Rome, & à George* Scali 8 *à Florence. Mais lors que c'eſt un Prince, qui ſait commander, & qui ne manque point de cœur dans l'adverſité, ni de ce qu'il faut pour entretenir l'eſprit du peuple, il ne ſe trouvera jamais mal d'avoir fait fond ſur ſon affection.*

D'ordinaire, les Principautez Civiles périclitent, quand il s'agit d'établir une domination abſoluë; car ces Princes commandent par eux-mémes, ou par des Magiſtrats: ſi c'eſt par autrui, le danger eſt plus grand, d'autant qu'ils dépendent de la volonté des citoiens, qui ſont en charge, leſquels, au premier remüement qui arrive, leur peuvent très-facilement ôter leur Etat, ſoit en ne voulant pas leur obéïr, ou en ſe ſoulevant contre eux; & alors le Prince n'eſt plus

7. Tiberius Gracchus fut aſſailli & tué par le peuple, ſur ce ſeul mot de Scipion Naſica, *Qui ſalvam vellent Remp. ſe ſequerentur.* C'eſt-à-dire: Que tous ceux, qui vouloient maintenir la Liberté publique, euſſent à le ſuivre. Paterc. Hiſt. 2. Et Cajus, ſon frére, fut tué enſuite.

8. Décapité, (dit Machiavel au 3. livre de ſon Hiſt.) devant un peuple, qui peu auparavant l'adoroit. D'où eſt venu ce proverbe Florentin, qui dit, *fondarſi come meſſer Giorgio Scali.* L'affection du peuple, ajoute-t'il, ſe perd auſſi aiſément qu'elle ſe gagne.

plus à tems de ſe rendre maître abſolu, parce qu'il ne ſait à qui ſe fier, & que les ſujets, qui ont accoutumé d'obéïr aux Magiſtrats, ne lui veulent point obéir. Joint qu'il ne ſauroit ſe régler ſur ce qu'il voit, lors qu'il eſt en paix, & que les citoiens ont beſoin de l'Etat; car alors chacun court, chacun promet, chacun veut mourir pour lui, parce que la mort eſt éloignée. Mais lors que l'Etat a beſoin des citoiens, il s'en trouve peu, qui ſervent; 9 & l'expérience eſt d'autant plus dangereuſe, qu'on ne la peut faire qu'une fois.

Ainſi, un Prince ſage doit faire en ſorte, que ſes ſujets aient beſoin de lui en tout tems, moiennant quoi ils lui ſeront toujours fidéles.

9. *Proſperis Vitelli rebus certaturi ad obſequium, adverſam ejus fortunam ex æquo detrectabant*, dit Tacite Hiſt. 2. *languentibus omnium ſtudiis, qui primo alacres fidem atque animum oſtentaverant.* Hiſt. 1.

CHA-

CHAPITRE DIXIEME.

COMMENT IL FAUT MESURER LES FORCES DE TOUTES LES PRINCIPAUTEZ.

MAintenant il eſt bon d'examiner la qualité du Prince, c'eſt-à-dire, s'il a un ſi grand Etat, qu'il puiſſe de lui-même ſe ſoutenir dans le beſoin, ou bien, s'il ne ſauroit ſe paſſer de l'aſſiſtence d'autrui. Pour débroüiller ce point, je dis, que comme, à mon avis, ceux-là peuvent ſe ſoutenir d'eux-mêmes, qui ont aſſez d'hommes ou d'argent, pour mettre une bonne Armée ſur pied, & donner bataille à qui

DEpuis le tems où Machiavel écrivoit ſon Prince Politique, le Monde eſt ſi fort changé qu'il n'eſt preſque plus reconnoiſſable. Si quelque habile Capitaine de Louis douze reparaiſſoit de nos jours, il ſeroit entièrement deſorienté ; il verroit qu'on fait la guerre avec des armées innombrables, que l'on peut à peine faire ſubſiſter en Campagne, entretenues pendant la paix comme dans la guerre,

fait jamais bon à attaquer un Prince, qui tient ſa place en état de ſe bien défendre, & qui n'eſt point haï du peuple.

Les Villes d'Allemagne ſont très-libres, ont peu de territoire, & n'obéïſſent qu'à leur mode à l'Empereur, qu'elles ne craignent point, ni pas un autre voiſin puiſſant. Car comme elles ont toutes de fortes murailles, de grands foſſez, & autant d'artillerie qu'il leur en faut; & qu'il y a toujours dans leurs magazins des proviſions de vivres & de bois pour un an, chacun voit, que le ſiége de ces villes ſeroit long & pénible. Joint que pour

que fait voir principalement ce Chapitre. Je dois en rapporter quelques exemples.

Machiavel ſuppoſe „ qu'un Prince „ dont le Pays eſt „ étendu, qui avec „ cela a beaucoup „ d'argent & de „ troupes, peut ſe „ ſoutenir par ſes „ propres forces, „ ſans l'aſſiſtance d'„ aucun Allié, con„ tre les attaques de „ ſes ennemis ".

C'eſt ce que j'ôſe contredire; je dis même plus, & j'avance qu'un Prince, quelque redouté qu'il ſoit, ne ſauroit lui ſeul reſiſter à des ennemis puiſſans, & qu'il lui faut néceſſairement le ſecours de quelques Alliez. Si le plus formidable,

pour nourrir le menu-peuple, ſans qu'il ſoit à charge au Public, elles ont toujours de quoi lui donner à travailler pour un an, à ces ſortes d'ouvrages, qui ſont les nerfs & le ſoutien de la ville. Outre cela, elles tiennent la Diſcipline & les exercices militaires en vigueur.

Ainſi donc un Prince, qui a une ville forte, & qui n'y eſt pas haï, ne peut pas être aſſailli, & ceux qui l'attaqueroient, en ſortiroient à leur deshonneur, parceque les choſes du Monde ſont ſi ſujettes au changement, qu'il eſt preſque impoſſible de tenir, un an durant, le ſiége devant une Place. Mais,

ble, le plus puiſſant Prinçe de l'Europe, ſi Louis XIV. fut ſur le point de ſuccomber dans la guerre de la ſucceſſion d'Eſpagne, & que faute d'Alliances, il ne put preſque plus réſiſter à la Ligue de tant de Rois & de Prinçes qui penſa l'accabler, à plus forte raiſon tout Souverain qui lui eſt inférieur, ne peut-il ſans hazarder beaucoup, demeurer iſolé, & privé de fortes Alliances.

On dit, & cela ſe répéte ſans beaucoup de réflexion, que les Traitez ſont inutiles puiſqu'on n'en remplit preſque jamais tous les points, & qu'on n'eſt pas plus ſcrupuleux là-deſſus dans notre Siécle

Mais, me dira quelqu'un, ſi le peuple a ſes biens au dehors, & voit ſacager ſes terres, il perdra patience; & l'amour propre, outre les incommoditez d'un long ſiége, lui fera abandonner le Prince.

Je répons, qu'un Prince puiſſant & courageux ſurmontera toujours ces difficultez, ſoit en faiſant eſperer au peuple, que le mal ne durera pas; ſoit en lui faiſant peur de la cruauté de l'ennemi, ou en s'aſſurant finement de ceux, qui lui paroîtront trop remuans. Ajoutez à cela, que comme d'ordinaire l'ennemi fait le dégât d'abord qu'il entre, parceque c'eſt le tems, Siécle qu'en tout autre. Je reponds à ceux qui penſent ainſi, que je ne doute nullement qu'ils ne trouvent des exemples anciens, & même très réçents de Prinçes qui n'ont point remplis exactement leurs engagemens, mais cependant qu'il eſt toujours très avantageux de faire des Traitez. Les Alliés que vous vous faites, ſeront autant d'Ennemis que vous aurez de moins; & s'ils ne vous ſont d'aucun ſecours, vous les réduirez toujours certainement à obſerver une exacte neutralité.

Machiavel parle enſuite des *Princhipini*, de ces Souverains en mignature, qui n'ayant que de pe-

leur Maiſon, & ils prennent par vanité le chemin de la miſère & de l'hôpital; il n'y a pas juſqu'au Cadet du Cadet d'une Ligne appanagée, qui ne s'imagine d'être quelque choſe de ſemblable à Louis XIV; il bâtit ſon Verſailles, il a ſes maîtreſſes, il entretient ſes armées.

Il y a actuellement un certain Prince, appanagé d'une grande Maiſon, qui par un rafinement de Grandeur, entretient exactement à ſon ſervice tous les Corps de troupes qui compoſent la Maiſon d'un grand Roi, & cela ſi fort en diminutif, qu'il faut un microſcope pour appercevoir chacun de ces corps en particulier; ſon armée ſeroit peut-être aſſez forte pour repréſenter une bataille ſur le Théatre de Verone.

J'ai dit en ſecond lieu que les petits Princes faiſoient mal de fortifier leur reſidençe, & la raiſon en eſt toute ſimple; ils ne ſont pas dans le cas de pouvoir être aſſiégez par leurs ſemblables, puiſque des voiſins plus puiſſans qu'eux, ſe mêlent d'abord de leur demêlé, & leur offrent une mediation qu'il ne dépend pas d'eux de refuſer: ainſi au lieu de ſang répandu, deux coups de plume terminent leurs petites querelles.

A quoi leur ſerviroient donc leurs forte-

faire réſoudre la Bourgeoiſie à ſoutenir un long ſiége, pourvu que la Ville ait de quoi vivre & de quoi ſe défendre. 3.

me qu'ils ont pour leur ancienne & illuſtre Race, & du zèle inviolable qu'ils ont pour leurs Armoiries. Les perſonnes ſenſées diſent, qu'ils feroient mieux de ne figurer dans le monde que comme des Seigneurs qui ſont bien à leur aiſe, de quitter une bonne fois les échaſſes ſur leſquels leur orgueil les monte, de n'entretenir tout au plus qu'une garde ſuffiſante pour chaſſer les voleurs de leur Château, en cas qu'il y en eût d'aſſez affamez pour y chercher ſubſiſtançe, & de raſer les remparts, les murailles, & tout ce qui peut donner l'air d'une Place forte à leur reſidençe.

En voici les raiſons: la plûpart des petits Princes, & nommément ceux d'Allemagne, ſe ruinent par la dépenſe exceſſive, à proportion de leurs revenus, que leur fait faire l'yvreſſe de leur vaine grandeur; ils s'abîment pour ſoutenir l'honneur de leur

3. Conforme à ce que Tacite dit, qu'Agricola renouvelloit tous les ans les garniſons & les munitions des Places, afin qu'elles puſſent ſoutenir un long ſiége. Dans ſa Vie.

ſer à l'Empereur, qui a coutume de leur re ſentir aſſez ſouvent leur faibleſſe. En mot faire la guerre, livrer des batail-, attaquer ou défendre des fortereſſes, uniquement l'affaire des grands Souve-ns, & ceux qui veulent les imiter, ſans avoir la puiſſançe, reſſemblent à celui contrefaiſoit le bruit du tonerre & ſe ïoit Jupiter.

CHAPITRE ONZIEME.

DES PRINCIPAUTEZ ECCLE'-SIASTIQUES.

, ne me reſte plus à parler, que des incipautez Ec-ſiaſtiques, qui t difficiles à ac-'rir, mais faciles onſerver, parce elles ſont appuïées de vieilles cou-ıes de religion, ſont toutes ſi ſſantes, que de lque manière qu'-on

JE ne vois guères dans l'antiquité de Prêtres devenus Souverains. Il me ſemble que de tous les peuples dont il nous eſt reſté quelque faible connaiſſançe, il n'y a que les Juifs qui ayent eu une ſuite de Pontifes deſpotiques. Il n'eſt pas étonnant

on ſe gouverne, l'on s'y maintient toujours.

Il n'y a que ces Princes, qui ont un Etat, & qui ne le défendent point, qui ont des ſujets, & qui ne les gouvernent point ; il n'y a qu'eux, qui ne ſont point dépoüillez de leurs Etats, quoiqu'ils les laiſſent ſans défenſe, & qui ont des ſujets qui n'ont ni la penſée, ni le pouvoir de s'aliéner d'eux. Ce ſont donc là les ſeules Principautez aſſurées & heureuſes. Mais comme elles ſont régies & ſoutenües par des cauſes ſupérieures, où l'eſprit humain ne ſauroit atteindre, ce ſeroit préſomption & témérité à moi d'en

que dans la plus ſuperſtitieuſe & la plus ignorante de toutes les nations barbares, ceux qui étoient à la tête de la Religion ayent enfin uſurpé le maniment des affaires ; mais partout ailleurs il me ſemble que les Prêtres ne ſe mêloient que de leurs fonctions. Ils ſacrifioient, ils recevoient un ſalaire, ils avoient quelques prérogatives: mais ils n'inſtruiſoient ni ne gouvernoient ; & c'eſt, je croi, parce qu'ils n'avoient ni dogmes pour diviſer les peuples, ni puiſſance pour en abuſer, qu'il n'y eut jamais chez eux aucune guerre de Religion.

Lorſque l'Europe dans la décadence de

diſcourir.
ſanmoins, ſi
u'un me deman-
d'où vient que
liſe eſt devenüe
iſſante dans le
orel, qu'un Roi
rance en trem-
aujourd'hui &
le l'a pû chaſſer
Italie, & rui-
les Vénitiens;
lieu qu'avant le
ifica d'Alex-
e, non ſeule-
les Potentats
lie, mais même
noindres Barons
Seigneurs Ita-
la craignoient
à l'égard du
orel; il ne me
ît pas inutile de
mémorer en par-
bien que cela
aſſez connu.
vant que Char-
Roi de France,
ît én Italie,
Province étoit
ſous

de l'Empire Romain fut une Anarchie de barbares, tout fut diviſé en mille petites Souverainetez; beaucoup d'Evêques ſe firent Prinçes, & ce fut l'Evêque de Rome qui donna l'exemple. Il ſemble que ſous ces gouvernemens Eccléſiaſtiques les peuples duſſent vivre aſſez heureux, car des Prinçes électifs, des Prinçes élevez à la Souveraineté dans un âge avancé, des Prinçes enfin dont les Etats ſont très bornez, tels que ceux des Eccléſiaſtiques, doivent ménager leurs ſujets, ſinon par Religion, du-moins par Politique.

Il eſt certain cependant qu'aucun pays ne fourmille

ſous l'empire du Pape, des Vénitiens, du Roi de Naples, du Duc de Milan, & des Florentins. Ces Potentats avoient deux principaux ſoucis, l'un d'empêcher, que les armes étrangéres n'entraſſent en Italie; l'autre, que pas-un d'eux ne s'agrandit d'avantage.

Ceux, de qui l'on prenoit le plus d'ombrage, étoient le Pape & les Vénitiens. Pour contenir ceux-ci, il falloit une ligue de tous les autres, comme l'on avoit fait pour la défenſe de Ferrare. Pour humilier le Pape, l'on ſe ſervoit des Barons Romains, qui étant partagez en deux

plus de mendiants que ceux des Prêtres; c'eſt-là qu'on peut voir un tableau toûchant de toutes les miſéres humaines, non pas de ces pauvres que la liberalité & les aumônes des Souverains y attirent, de ces inſectes qui s'attachent aux riches & qui rampent à la ſuite de l'opulençe; mais de ces gueux fameliques, que la charité de leur Souverain prive du néceſſaire, pour prévenir la corruption, & les abus, que le peuple a coutume de faire de la ſuperfluité.

Ce ſont ſans doute les Loix de Sparte, où l'argent étoit défendu, ſur leſquelles ſe fondent les

deux factions, les Vrſins & les Colonnes, avoient toujours les armes à la main, pour vanger leurs querelles, juſques ſous les yeux du Pape; ce qui énervoit le Pontificat.

Quoiqu'il y ait eu quelquefois un Pape courageux, tel que fut Sixte IV, il ne pouvoit jamais ſe tirer d'embarras, à-cauſe de la courte durée du Pontificat; car une dixaine d'années, que vivoit un Pape, ſuffiſoit à-peine, pour abaiſſer l'une des factions.

Si, par-exemple, celle des Colonnes étoit preſque éteinte ſous un Pape, elle reſuſçitoit ſous un autre, qui en vouloit aux Vrſins : cela

les principes de la plûpart de ces gouvernemens Eccléſiaſtiques ; à la différence près, que les Prélats ſe reſervent l'uſage des biens dont les ſujets ſont privés. Heureux ! diſent-ils, ſont les pauvres, car ils heriteront le Royaume des Cieux; & comme ils veulent que tout le monde ſe ſauve, ils ont ſoin de rendre tout le monde indigent.

Rien ne devroit être plus édifiant que l'hiſtoire des Chefs de l'Egliſe & des Vicaires de Jeſus-Chriſt ; on ſe perſuade d'y trouver des exemples de mœurs irréprochables & ſaintes ; cependant c'eſt tout le contraire, ce ne ſont

cela faiſoit, que les forces temporelles du Pape étoient mépriſées en Italie.

Il vint enfin un Alexandre VI, qui montra mieux que tous ſes prédéceſſeurs, ce qu'un Pape eſt capable de faire avec de l'argent & des armes; témoin tout ce que j'ai dit, qu'il fit par le moien du Duc de Valentinois, & des François. Quoique ſon intention ne fût pas d'agrandir l'Egliſe, mais ſon fils, néanmoins après ſa mort, & celle de ce Duc, elle profita de toutes leurs acquiſitions.

Jules ſucceſſeur d'Alexandre, trouvant l'Etat Eccléſiaſtique accru de toute la Romagne, les que des obſcenitez, des abominations, & des ſources de ſcandale, & l'on ne ſauroit lire la Vie des Papes ſans deteſter plus d'une fois leurs cruautez & leurs perfidies.

On y voit en gros leur ambition appliquée à augmenter leur puiſſançe temporelle & ſpirituelle, leur avarice occupée à faire paſſer la ſubſtançe des peuples dans leurs familles pour enrichir leurs neveux, leurs maîtreſſes ou leurs bâtards.

Ceux qui réflechiſſent peu, trouvent ſingulier, que les peuples ſouffrent avec tant de docilité & de patiençe l'oppreſſion de cette eſpéce de Souverains,

les factions des Barons Romains éteintes par les rigueurs de ſon prédéceſſeur, & , avec cela , un chemin ouvert aux moiens de théſauriſer, (de quoi nul Pape ne s'étoit encore aviſé avant Alexandre) non ſeulement il ſuivit ces traces, mais enchériſſant même pardeſſus, il ſe mit en tête d'acquérir Bologne, de ruiner les Vénitiens , & de chaſſer les François de l'Italie ; ce qui lui réüſſit avec d'autant plus de gloire, qu'il fit tout cela, pour agrandir l'Egliſe, & non point pour avancer les ſiens.

Il laiſſa les Urſins & les Colonnes au même état qu'il les

rains , qu'ils n'ouvrent point les yeux ſur les vices & ſur les excès des Eccléſiaſtiques , & qu'ils endurent d'un front tondu ce qu'ils ne ſouffriroient point d'un front couronné de lauriers. Ce Phenomene parait moins étrange à ceux qui connaiſſent le pouvoir de la ſuperſtition ſur les idiots , & du phanatiſme ſur l'eſprit humain ; ils ſavent que la Religion eſt une ancienne machine, qui ne s'uſera jamais , dont on s'eſt ſervi de tout tems pour s'aſſurer de la fidélité des peuples , & pour mettre un frein à l'indocilité de la raiſon humaine ; ils ſavent que l'erreur peut aveugler les hom-

*les trouva, & bien qu'il y eût quelque ſujet d'altération entre eux, néanmoins deux choſes les retinrent dans le devoir, l'une la grandeur de l'Egliſe, qui les abaiſſoit, l'autre de n'avoir point de Cardinaux de leur Maiſon; * d'où ſont venües toutes leurs diſſenſions & querelles: qui ne ceſſeront jamais, tant qu'elles auront des Cardinaux, d'autant que ces ſujets fomentent au-dedans & au-dehors des querelles, que*

* *Les Urſins & les Colonnes fûrent encore abaiſſez par la création, que Sixte V. fit de pluſieurs Ducs & Princes, qui étant devenus leurs égaux, par ce nouveau titre, devinrent auſſi leurs ennemis, par la prétention de la préſéance.*

hommes les plus pénétrans, & qu'il n'y a rien de plus triomphant que la Politique de ceux qui mettent le Ciel & l'Enfer, Dieu & les Damnés en œuvre pour parvenir à leurs deſſeins. Tant il eſt vrai que la Religion même, cette ſource la plus pure de tous nos biens, devient ſouvent, par un trop deplorable abus, l'origine & le principe de nos maux.

L'Auteur remarque très judicieuſement ce qui contribua le plus à l'élevation du St. Siége. Il en attribue la raiſon principale à l'habile conduite d'Alexandre Six, de ce Pontife qui pouſſoit ſa cruauté & ſon ambition à un excès énor-

que les ſeigneurs de l'une & de l'autre faction ſont contraints d'épouſer. En ſorte que la diſcorde, qui eſt entre les Barons, vient de l'ambition des Prélats.

Ainſi, Léon X. a trouvé le Pontificat à un très-haut degré de puiſſance, & il y a lieu d'eſpérer, que comme Alexandre & Jules l'ont agrandi par les armes, il le rendra encore plus grand, & plus vénérable par ſa bonté, & par mille autres bonnes qualitez, dont il eſt doüé.

S'il ne loüoit Leon dix que comme un Prinçe magnifique & reſtaurateur des Arts, il auroit raiſon; mais il le loüe comme Politique.

énorme, & qui ne connaiſſoit de juſtiçe que ſon interêt. Or, s'il eſt vrai qu'un des plus méchants hommes qui ait jamais porté la thiare, ſoit celui qui ait le plus affermi la puiſſançe Papale, que doit-on penſer des Heros de Machiavel?

L'éloge de Leon dix fait la concluſion de ce chapitre, dont l'ambition, les débauches & l'irréligion ſont aſſez connues. Machiavel ne le loüe pas préciſement par ces qualitez-là, mais il lui fait ſa Cour: de tels Prinçes meritoient de tels Courtiſans.

CHA-

CHAPITRE DOUZIEME.

COMBIEN IL Y A DE SORTES DE MILICE, ET CE QUE VAUT LA SOLDATESQUE MERCENAIRE.

Aiant traité en détail de toutes les ſortes de Principautés, & montré les moiens, par où pluſieurs les ont acquiſes & conſervées, & à peu près, les difficultez qu'il y a à les acquérir, ou à s'y maintenir, il ne me reſte plus, qu'à diſcourir en général de ce qui concerne l'offenſive, ou la défenſive.

Nous avons dit, que le Prince a beſoin de jetter de bons fondemens; faute de quoi, il faut qu'il pé-

TOut eſt varié dans l'univers: les tempéraments des hommes ſont differens; & la nature établit la même varieté, ſi j'ôſe m'exprimer ainſi, dans le tempérament des Etats. J'entends en général par le temperament d'un Etat, ſa ſituation, ſon étendue, le nombre, le genie de ſes peuples, ſon Commerce, ſes Coutumes, ſes Loix, ſon fort, ſon faible, ſes richeſſes & ſes reſſources.

Cet-

périſſe. Les principaux fondemens, qu'aient les Etats nouveaux, anciens, ou mixtes, ſont les bonnes loix, & les bonnes armes. [1] *Or, comme les bonnes loix ne peuvent rien, où il n'y a pas de bonnes armes, & qu'où il y a de bonnes armes, il faut qu'il y ait de bonnes loix, je ne parlerai que des armes.*

Je dis donc, que les armes, avec leſquelles un Prince défend ſon Etat, ſont propres, ou mercenaires, auxiliaires ou mix-

1. *Imperatoriam majeſtatem*, dit Juſtinien dans la Préface de ſes Inſtitutes, *non ſolùm armis decoratam, ſed etiam legibus oportet eſſe armatam, ut utrumque tempus, & bellorum & pacis rectè poſſit gubernari.*

Cette differençe de gouvernement eſt très ſenſible, & elle eſt infinie, lorſque l'on veut deſcendre juſques dans les détails : & de même que les Medecins ne poſſedent aucun ſecret, qui convienne à toutes les maladies & à toutes les complexions, de même les Politiques ne ſauroient-ils preſcrire des regles générales, dont l'application ſoit à l'uſage de toutes les formes de Gouvernement.

Cette reflexion me conduit à examiner le ſentiment de Machiavel, ſur les troupes étrangéres & mercenaires. L'Autheur en rejette entiérement l'uſage, s'appuyant ſur des exemples, par leſquels

mixtes. Les mercenaires & les auxiliaires ſont inutiles & dangereuſes, & le Prince, qui ſera fond ſur les ſoldats mercenaires, ne ſera jamais en ſûreté, d'autant qu'ils ſont déſunis, ambitieux, & ſans diſcipline, infidéles, braves parmi les amis, lâches parmi les ennemis, & qu'ils n'ont ni crainte de Dieu, ni bonne-foi envers les hommes; ſi bien que la ruine ne ſe différe, qu'autant que ſe différe l'aſſaut. Ils te dépoüillent durant la paix, au-lieu que les ennemis ne le font que durant la guerre; car ils n'ont point d'autre amour, ni d'autre motif, qui les lie à ton ſervice, que leur païe, qui d'ailleurs quels il prétend que ces troupes ont été plus préjudiciables aux Etats qui s'en ſont ſervis, qu'elles ne leur ont été de quelque ſecours.

Il eſt ſûr, & l'experience a fait voir en general, que les meilleures troupes d'un Etat ſont les nationales. On pourroit appuyer ce ſentiment, par les exemples de la valeureuſe reſiſtance de Leonidas aux Thermopiles, & ſurtout par les progrès étonnans de l'Empire Romain & des Arabes. Cette maxime de Machiavel peut donc convenir à tous les peuples, aſſez riches d'habitans pour qu'ils puiſſent fournir un nombre ſuffiſant

leurs n'eſt pas ſuffiſante, pour leur donner envie de mourir pour toi. Ils veulent bien être tes ſoldats, tant que tu ne fais point la guerre, mais auſſi-tôt qu'elle vient, ils s'enfuïent, ou veulent s'en aller *.

Je n'aurois pas de peine à prouver cela, puiſque la ruine de l'Italie ne vient au-

* *Il dit là même choſe dans le Chap. 43. du Livre. 1. de ſes Diſcours: & puis il ajoute: la Milice, qui n'a point d'affection pour celui qui l'emploie, n'aura jamais aſſez de courage, pour pouvoir reſiſter à des ennemis, qui en auront tant ſoit peu. Or puis qu'il n'y ſauroit avoir d'affection, ni d'émulation, que dans tes propres ſujets, il eſt donc néceſſaire, que tu ne te ſerves que d'eux, ſi tu veux conſerver ton Etat.*

ſant de Soldats pour leur deffenſe. Je ſuis perſuadé comme l'Auteur, que l'Etat eſt mal ſervi par des mercenaires, & que la fidelité & le courage de Soldats poſſeſſionez dans le païs, les ſurpaſſe de beaucoup. Il eſt principalement dangereux de laiſſer languir dans l'inaction, & de laiſſer effeminer ſes ſujets par la molleſſe, dans le tems que les fatigues de la Guerre, & les Combats, aguerriſſent ſes voiſins.

On a remarqué plus d'une fois, que les Etats qui ſortoient des guerres civiles, ont été infiniment ſuperieurs à leurs ennemis, parce que tout eſt ſol-

aujourd'hui, que de s'être repoſée ſi long-tems ſur les ſoldats mercenaires, qui d'abord firent quelque progrès, & ſembloient être de braves gens entr'eux, mais montrerent ce qu'ils étoient quand les Etrangers parurent; en ſorte que Charles, Roi de France, prit l'Italie avec de la craie. a *Et ceux, qui diſoient, que nos péchez en étoient la cauſe, diſoient vrai, bien que ce ne fuſſent pas le péchez qu'ils croioient, mais ceux que j'ai racontez,* b *c'eſt-à-dire, l'ambition*

a. *Mot d'Alexandre VI, qui comparoit Charles à un Maréchal des logis, qui paſſe par-tout, & ne reſte nulle-part.*

b. *Au Chapitre 3.*

dat dans une guerre civile; que le merite s'y diſtingue indépendamment de la faveur, que tous les talens s'y developent, & que les hommes y prennent l'habitude de deployer ce qu'ils ont d'art & de courage.

Cependant il y a des cas qui ſemblent demander exemption de cette regle. Si des Royaumes ou des Empires ne produiſent pas une auſſi grande multitude d'hommes, qu'il en faut pour les Armées, & qu'en conſume la guerre, la néceſſité oblige de recourir aux mercenaires, comme l'unique moien de ſuppléer aux défauts de l'Etat.

On trouve alors des

on & la cupidité
s Princes ; qui
ussi en ont porté la
ine.

2 *Mais, (pour ren-*

2. Guichardin au Livre de ſon Hiſtoire d'Italie, que Pierre de Medidiſant à Louis Sforce, ic de Milan, qu'il ait été au-devant de lui, is en vain ; parce que uis avoit manqué le nit chemin ; le Duc lui ondit en ces termes : *eſt vrai qu'un de nous ux a manqué le chemin, is c'eſt peut-être vous* ; ur lui reprocher obliement de s'être engagé mal à propos avec la ance. Mais, la ſuite bien montré, (ajoute iichardin) qu'ils avoient s deux manqué leur min, & principalement Duc, qui ſe piquoit tre le guide de tous les res, par ſon habileté & ſa prudence ; à raiſon quoi ſes flateurs n'aent pas honté de dire, lui de leur entendre di- *qu'il n'y avoit que Je-Chriſt au Ciel, & Louis-*

des expédiens qui levent la plûpart des difficultez ; &, ce que Machiavel trouve de vicieux dans cette eſpece de milice, on mêle ſoigneuſement les étrangers avec les nationaux, pour les empêcher de faire bande à-part, & pour les façonner à la même diſcipline & à la même fidelité ; & l'on porte ſa principale attention ſur ce que le nombre d'étrangers n'excéde point le nombre des nationaux.

Il y a un Roi du Nord, dont l'armée eſt compoſée de cette ſorte de mixtes, & qui n'en eſt pas moins puiſſant & formidable. La plûpart des troupes Européennes ſont com-

rentrer dans mon ſujet) *les Capitaines mercenaires ſont d'excellens hommes, ou non; ſi ce ſont de braves-gens, tu ne ſaurois t'y fier, car ils tendent toujours à leur propre grandeur, ſoit en t'opprimant,*

Loüis-le-More au Monde, qui ſuſſent où ſe termineroit la guerre de France. Nardi au Liv. 3. de ſon Hiſtoire de Florence, où il ajoute, que ce Duc raillant un jour avec un Gentilhomme Florentin, & lui montrant un grand tableau de l'Italie, ou étoit repreſenté un More, qui ſembloit en chaſſer, avec un balai à la main, beaucoup de coqs, & des petits pouſſins de toutes les ſortes, il lui demanda: *Que dites-vous de ce deſſein? Que vôtre More*, repondit le Florentin, *voulant balaier & nétoier l'Italie, ſe remplit lui-même de pouſſiere & d'ordure*; par où il lui prédiſoit ce qui lui arriva bientôt après.

poſées de nationaux & de mercenaires; ceux qui cultivent les terres, ceux qui habitent les villes, moiennant une certaine taxe qu'ils payent pour l'entretien des troupes qui doivent les deffendre, ne vont plus à la guerre. Les ſoldats ne ſont compoſez que de la plus vile partie des peuples, de fénéans qui aiment mieux l'oiſiveté que le travail, de débauchez qui cherchent la licence & l'impunité dans les troupes, de jeunes écervelez indociles à leurs parents, qui s'enrolent par legéreté: tous ceux-là ont auſſi-peu d'inclination & d'attachement pour leur maître que les Etrangers.

t, toi, qui es maître; ou en rimant les autres re ton intention: ne le ſont pas, dinaire ils per- tes affaires. l'on me répond, tout autre Ca- ine, qui aura rmes à la main, de même, je iquerai, que c'eſt Prince, ou une ublique, qui a endre les armes. Prince doit fai- ui même la char- le Capitaine; la ublique la doit er à quelqu'un ès citoiens; & arrive, que ce- à n'y ſoit pas re, elle le doit ger; & s'il eſt our cet emploi, ir ſi dépendant, ne puiſſe con- nir aux loix.

L'ex-

gers. Que ces troupes ſont differentes, de ces Romains qui conquirent le monde! Ces Deſertions, ſi fréquentes de nos jours dans toutes les Armées, étoient quelque choſe d'inconnu chez les Romains, ces hommes qui combattoient pour leur famille, pour leur Penates, pour la Bourgeoiſie Romaine, & pour tout ce qu'ils avoient de plus cher dans cette vie, ne penſoient pas à trahir tant d'interêts à la fois par une lâche déſertion.

Ce qui fait la ſureté des grands Princes de l'Europe, c'eſt que leurs troupes ſont à-peu-près ſemblables, & qu'ils n'ont de ce côté-là

L'expérience montre, que les Princes tout ſeuls, & les Républiques armées font de grands progrès, & que la Milice mercenaire ne fait jamais que du dommage. Joint qu'une Republique, armée de ſes propres armes, ſe garantit mieux de l'oppreſſion de ſon citoien, que ne fait une, qui ſe ſert d'armes étrangéres. Rome & Sparte ſe ſont maintenües libres, pluſieurs ſiécles, avec leurs armes; & les Suiſſes, avec les leurs, ſont aujourd'hui très-libres.

Pour exemples de l'ancienne Milice mercenaire nous avons les Cartaginois, qui quoiqu'ils euſſent leurs propres citoiens pour aucuns avantages les uns ſur les autres. Il n'y a que les troupes Suedoiſes, qui ſoient bourgeois, payſans & ſoldats en même tems; mais auſſi lorſqu'ils ſont à la guerre, preſque perſonne ne reſte dans l'intérieur du païs pour labourer la terre. Ainſi leur puiſſançe n'eſt aucunement formidable, puiſqu'ils ne peuvent rien à la longue ſans ſe ruiner eux-mêmes plus que leurs ennemis.

Voila pour les mercenaires. Quant à la manière dont un grand Prinçe doit faire la guerre, je me range entiérement du ſentiment de Machiavel. Effectivement un grand Prinçe doit prendre ſur

pour Capitaines, faillirent à être opprimez des armes mercenaires, au ſortir de la première guerre, qu'ils eurent contre les Romains. Philippe de Macédoine, devenu Capitaine des Thebains, après la mort d'Epaminondas, leur ôta la liberté, après qu'il eut vaincu leurs ennemis.

*Sforce abandonna tout-à-coup Jeanne II. Reine de Naples, qu'il ſervoit; ce qui la contraignit de ſe jetter entre les bras du Roi d'Arragon, * pour ſauver ſon Etat. François Sforce, ſon fils, aiant battu les Vé-*

* *Alfonſe, qu'elle adopta, & puis rejetta, pour adopter Louis Duc d'Anjou.*

ſur lui la conduite de ſes troupes, reſter dans ſon Armée comme dans ſa reſidençe; ſon interêt, ſon devoir, ſa gloire, tout l'y engage: comme il eſt le chef de la Juſtice diſtributive, il eſt également le protecteur & le defenſeur de ſes peuples; il doit regarder la defenſe de ſes ſujets, comme un des objets les plus importans de ſon miniſtère, qu'il ne doit par cette raiſon ne confier qu'à lui-même.

Son interêt ſemble requerir néceſſairement qu'il ſe trouve en perſonne à ſon Armée, puiſque tous les ordres émanent de ſa perſonne, & qu'alors le conſeil & l'exécution ſe ſui-

nitiens à Caravas, s'unit avec eux, pour opprimer les Milanois, qui l'avoient fait leur Capitaine après la mort de leur Duc Philippe.

Si l'on me dit, que les Vénitiens, & les Florentins, n'ont accru leur Empire que par cette milice, & que leurs Capitaines ne ſont pourtant jamais devenus leurs Princes, mais au contraire les ont bien défendus : Je répons, que les Florentins ont eu beaucoup de bonheur, d'autant que de divers Capitaines, qu'ils avoient à craindre, les uns n'ont point vaincu, les autres ont rencontré des obſtacles, ou ont porté leur ambition

vent avec une rapidité extrême. Sa preſence met fin d'ailleurs à la méſintelligence des Généraux, ſi funeſte aux Armées, & ſi préjudiciable aux interêts du maître; elle met plus d'ordre pour ce qui regarde les magazins, les munitions & les proviſions de guerre, ſans leſquelles un Ceſar à la tête de cent-mille combattans ne fera jamais rien.

Comme c'eſt le Prinçe qui fait livrer les batailles, il ſemble que ce ſeroit auſſi à lui d'en diriger l'exécution, & de communiquer par ſa preſence l'eſprit de valeur & d'aſſurançe à ſes troupes; il n'eſt à leur tête que pour donner l'exemple.

Mais,

bition ailleurs. Jean d'Acut, fut celui, qui ne vainquit point, & de qui par conſéquent on ne put pas reconnoître la fidélité; mais chacun m'avoüera, que, s'il eût vaincu, les Florentins reſtoient à ſa diſcrétion.*

Sforce eut toujours les Braces à dos, & ils ſe ſervoient réciproquement de ſurveillans. Son fils tourna ſon ambition contre la Lombardie, [a] *Brace contre l'Etat Eccléſiaſtique* [b] *& le Roi-*

Mais, dira-t'on, tout le monde n'eſt pas né ſoldat, & beaucoup de Prinçes n'ont ni le talent, ni l'experience, ni le courage néceſſaire pour commander une Armée. Cela eſt vray, je l'avoüe; cependant cette objection ne doit pas m'embarraſſer beaucoup; car il ſe trouve toujours des Generaux aſſez entendus dans une Armée, & le Prinçe n'a qu'à ſuivre leurs conſeils; la Guerre s'en fera toujours mieux, que lorſque le General eſt ſous la tutelle du miniſtère, qui n'étant point à l'Armée, eſt hors d'état de juger des choſes, & qui met ſouvent le plus habile General hors d'état de don-

* *Capitaine Anglois qui commandoit quatre mille Anglois au ſecours des Gibelins de la Toſcane.* Mach. liv. 1. de ſon Hiſtoire.

a. *Et devint Duc de Milan.*

b. *Où il s'empara de Perouſe & de Montoue.*

Roiaume de Naples. c *Mais venons à ce que nous avons vu de nos jours.*

Les Florentins prirent pour Capitaine Paul Vitelli, perſonnage très-prudent, & qui, d'une fortune privée, étoit parvenu à une très-haute réputation. S'il eût pris Piſe, les Florentins euſſent été contraints de lui obéir, car ils étoient perdus, s'il fût paſſé au ſervice de leurs ennemis.

Si l'on conſidére les progrès des Vénitiens, on verra, qu'ils ont fait des merveilles, lors qu'ils ont fait eux-mêmes la guerre, je veux dire, lors qu'ils

c. *Contre la Reine Jeanne II.*

ner des marques de ſa capacité.

Je finirai ce Chapitre, après avoir relevé un phraſe de Machiavel, qui m'a parüe très ſingulière. „ Les Venitiens, „ dit-il, ſe défiant „ du Duc de Carmagnole, qui commandoit leurs „ troupes, furent „ obligez de le faire ſortir de ce „ monde ".

Je n'entens point, je l'avoüe, ce que c'eſt que d'être obligé de faire ſortir quelqu'un de ce monde; à moins que ce ne ſoit le trahir, l'empoiſonner, l'aſſaſſiner. C'eſt ainſi que le Docteur du Crime, croit rendre les actions les plus noires & les plus coupables, innocentes,

ils ſe ſont contentez de combattre en Mer; & qu'ils n'ont perdu leur valeur, que depuis qu'ils ont commencé à combattre par Terre, & à prendre les coutumes & les mœurs Italiennes.

Dans les commencemens de leur établiſſement en Terre-Ferme, ils n'avoient pas lieu de craindre beaucoup leurs Capitaines, parce qu'ils n'y poſſedoient pas un grand Etat, & que d'ailleurs ils étoient encore dans une haute réputation; mais ils s'apperçurent de leur faute, quand ils ſe furent étendus, & qu'ils eurent battu le Duc de Milan, ſous la conduite de Carmignole: Car voiant d'un coté, que c'étoit un très-brave

tes, en adouciſſant les termes.

Les Grecs avoient coûtume de ſe ſervir de Périphraſes lorſqu'ils parloient de la mort, parce qu'ils ne pouvoient pas ſoutenir ſans une ſecrette horreur tout ce que le trépas a d'épouvantable: Machiavel périphraſe les crimes, parce que ſon cœur revolté contre ſon eſprit, ne ſauroit digerer toute crüe l'exécrable morale qu'il enſeigne.

Quelle triſte ſituation lorſqu'on rougit de ſe montrer à d'autres tel que l'on eſt, & lorſque l'on fuit le moment de s'examiner ſoi-même.

ve homme, & de l'autre, qu'il commençoit d'aller lentement, pour faire durer la guerre, ils jugérent bien, qu'ils ne devoient plus s'attendre à vaincre, puis que ce Général ne le vouloit pas, comme auſſi, qu'ils ne le pouvoient pas licentier, ſans perdre ce qu'il leur avoit acquis; ainſi, pour s'en aſſurer ils furent contraints de le faire ſortir de ce monde.

*Ils eurent depuis pour Capitaine Bartelemi Coléoné *, Robert de Saint-Severin, le Comte de Pitillan †, & d'autres, de qui ils n'avoient pas à craindre les victoires, mais les pertes, ainſi qu'il leur arriva depuis à* Vaïla, *où ils perdirent, dans une bataille, tout ce qu'ils avoient acquis avec tant de peines en* 800. *ans; parce que ces ſortes de gens ne font que de foibles & lentes acquiſitions, mais de promptes & prodigieuſes pertes.*

Puiſque ces exemples m'ont mis en train de parler de l'Italie, qui ſe ſert depuis longtems d'armes mercenaires, il eſt bon de remonter juſqu'à l'origine de ces armes, & d'en voir les progrès. Il faut ſavoir, qu'auſſi-tôt que l'Empire eut commencé de n'a-

* Bergamaſque.
† *De la Maiſon des Urſins.*

n'avoir plus de pouvoir en Italie, & le Pontificat d'y être en plus grande réputation, l'Italie ſe diviſa en pluſieurs Etats.

La plûpart des grandes Villes prirent les armes contre la Nobleſſe, qui, appuïée de la faveur de l'Empereur, les tenoit dans la ſervitude; & le Pape les ſeconda, pour devenir puiſſant dans le temporel.

Quelques autres tombérent ſous la domination de leurs citoiens: par où l'Italie devint preſque toute ſujette de l'Egliſe, & de quelques Républiques.

Si bien que les uns étant Eccléſiaſtiques, & les autres des Bourgeois, qui ne ſavoient pas manier les armes, ils commencérent à ſe ſervir des Etrangers. Le premier, qui mit cette Milice en crédit, fut un Albéric da Conio, *Gentilhomme de la Romagne*, de qui furent élèves Brace & Sforce, qui, en leur tems, furent les arbitres de l'Italie. A ceux-ci ont ſuccédé tous les autres, qui ont commandé les armes en Italie juſqu'à nos jours.*

Tout ce qu'ils y ont fait s'eſt terminé à la voir envahir par Charles VIII, ravager par

* *Un Autre* da Conio, *que Machiavel appelle Louis, remit la Milice Italienne en crédit, en inſtituant une Compagnie de ſoldats Italiens, appellée* la Ligue de St. George. *Hiſt. liv.* 1.

par Louis XII, opprimer par Ferdinand, & inſulter par les Suiſſes. L'ordre qu'ils tinrent fut premiérement, d'ôter la réputation à l'Infanterie, pour ſe mettre eux-mêmes en crédit ; car n'aiant point d'Etats, & ne ſubſiſtant, que de leur induſtrie, ils ne pouvoient pas acquérir de l'autorité avec un petit nombre de fantaſſins, ni auſſi en nourrir beaucoup : de ſorte qu'ils trouvoient mieux leur compte à la Cavalerie, dont un nombre médiocre les faiſoit vivre avec honneur.

Les choſes étoient réduites à ce point, que, dans une Armée de 20000. hommes, il y avoit à peine 2000. fantaſſins. Outre cela, ils avoient trouvé le ſecret de s'exempter de toute fatigue, eux & leurs ſoldats, & de les guérir de toute peur, en introduiſant l'uſage de ne point tuer dans les eſcarmouches, mais ſeulement de faire des priſonniers, & de les renvoier ſans rançon.

*Ils ne tiroient point la nuit ſur les terres, ni pareillement les habitans de ces terres ſur leurs tentes ; ils ne faiſoient point de retranchemens dans leur Camp * ; ils ne campoient jamais l'hiver ; diſcipline inventée,*

* [Ou] *Ils ne ſavoient ce que c'étoit de cloture de Camp, ni de fortification.*

:de, pour éviter comme j'ai dit, & le rail & les dangers, & qui rendit l'I- e eſclave & mépriſable.

HAPITRE TREIZIEME.

DES TROUPES AUXILIAIRES, MIXTES, ET PROPRES.

s autres armes inutiles ſont les iliaires, c'eſt-à-, celles, que tu lles, pour te urir & te défen-, comme fit, il quelques années, Pape Jules II, aiant fait une heureuſe expé- ce des armes cenaires dans treprise de Fer- , en emploia xiliaires, que dinand, Roi ſpagne, lui en- .

MAchiavel pouſſe l'hiperbole à un point extrême, en ſoutenant qu'un Prince prudent aimeroit mieux perir avec ſes propres troupes, que de vaincre avec des ſecours étrangers.

Je penſe qu'un homme en danger de ſe noyer ne prêteroit pas l'oreille aux diſcours de ceux qui lui diroient qu'il ſeroit indigne de lui, de devoir la vie à d'autres qu'à lui-

Cet-

Cette Milice peut être utile à celui qui l'envoie, mais elle eſt toujours pernicieuſe à celui, qui s'en ſert [1] ; *car ſi elle a du pire, tu reſtes défait, & ſi elle a l'avantage, tu deviens ſon priſonnier* [2]. *Les anciennes Hiſtoires ſont pleines de ces exemples; mais je veux m'arrêter à celui de Jules II, qui, voulant avoir Ferrare, ne pouvoit faire pis, que de ſe mettre* lui-même, & qu'ainſi il devroit plûtôt périr, que d'embraſſer la corde ou le bâton que d'autres lui tendent pour le ſauver. L'expérience nous fait voir que le premier ſoin des hommes, eſt celui de leur conſervation, & le ſecond, celui de leur bien être, ce qui detruit entiérement le paralogiſme emphatique de l'Auteur.

En aprofondiſſant cette maxime de Machiavel, on trouvera peut-être que ce n'eſt qu'une Jalouſie extrême, qu'il ſuffira d'inſpirer aux Princes : c'eſt cependant la Jalouſie de ces mêmes Princes envers leurs Généraux, ou envers des auxiliaires, qu'ils ne

1. *Ambiguus auxiliorum animus*, dit Tacite Hiſt. 4. & enſuite il l'appelle, *militia ſine affectu.*

2. *Et acciti auxilio Germani*, dit Tacite *Ibid. ſociis pariter atque hoſtibus ſervitutem impoſuerunt.* Les Allemans appellez au ſecours opprimérent également les amis & les ennemis.

tre entre les mains d'un Etranger.

Mais ſa bonne fortune fit naître un accident, qui fut cauſe, qu'il ne porta pas la peine de ſon mauvais choix. C'eſt que ſes troupes auxiliaires aiant été défaites à Ravenne, vinrent les Suiſſes, qui, par un bonheur, auquel ni lui, ni les ſiens ne s'attendoient pas, mirent en fuite les vainqueurs; de ſorte qu'il ne reſta priſonnier, ni de ſes ennemis, parce qu'ils s'étoient enfuis, ni de ſes ſoldats auxiliaires, d'autant qu'ils n'avoient vaincu, que par les armes d'autrui.

Les Florentins étant entiérement ſans armes, appellerent ne vouloient pas attendre, crainte de partager leur gloire, qui de tout tems fut très préjudiciable à leurs intérêts. Une infinité de batailles ont été perduës par cette raiſon, & des petites jalouſies ont ſouvent plus fait de tort aux Prinçes, que le nombre ſupérieur, & les avantages de leurs ennemis.

Un Prinçe ne doit pas, ſans doute, faire la guerre uniquement avec des troupes auxiliaires; mais il doit être auxiliaire lui-même, & ſe mettre en état de donner autant de ſecours qu'il en reçoit. Voila ce que dicte la prudençe; mets toy en état de ne craindre pas tes

à craindre également la lâcheté des mercenaires, & la valeur des auxiliaires.

C'eſt pourquoi, un Prince ſage ſe paſſera toujours des uns & des autres : aimant mieux être vaincu en combattant avec ſes propres armes, que de vaincre par celles d'autrui ; & d'autant plus, que ce n'eſt pas une vraie victoire, que celle qu'on gagne par d'autres armes, que les ſiennes.

Je ne me laſſerai jamais de propoſer l'exemple de Ceſar Borgia. Il prit Imola

fier des mercenaires à cauſe de leur lâcheté, & des auxiliaires à cauſe de leur bravoure.

lement avec des troupes de différens Maîtres, réünis par des alliances ; & la guerre de l'année 1734, que la France commença ſous prétexte de ſoutenir les Droits de ce Roi de Pologne toujours élu & toujours detrôné, fut faite par les Français & les Eſpagnols joints aux Savoyards.

Que reſte-t'il à Machiavel après tant d'exemples, & à quoi ſe réduit l'allégorie des armes de Saül, que David refuſa à cauſe de leur peſanteur, lorſqu'il devoit combattre Goliath ? Ce n'eſt que de la crême fouettée ; j'avoüe que les auxiliaires incommodent quelques-fois les Prin-

ces,

mola & Forli avec des troupes auxiliaires, toutes Françoiſes, mais depuis n'y trouvant pas de ſûreté, il en emploia de mercenaires, qu'il jugeoit être moins dangereuſes, ſavoir, celles des Urſins & des Vitelli; & puis y aiant reconnu de l'infidélité, il s'en defit, & ne ſe ſervit plus que de ſes propres ſoldats.

Or pour connoître la différence, qu'il y a entre l'une & l'autre Milice, il n'y a qu'à voir, combien la réputation du Duc, pendant qu'il fut entre les mains des François, ou celles des Urſins, & des Vitelli, fut différente de celle, qu'il acquit, quand il combattit indépen-

ces, mais je demande ſi l'on ne s'incommode pas volontiers, lorſqu'on y gagne des Villes & des Provinces?

Au ſujet de ces auxiliaires, il cherche à jetter ſon venin ſur les Suiſſes qui ſont au ſervice de France; je dois dire un petit mot ſur le ſujet de ces braves troupes, car il eſt indubitable que les Français ont gagné plus d'une bataille par leurs ſecours, qu'ils ont rendus des ſervices ſignalez à cet Empire, & que ſi la France congedioit les Suiſſes, & les Allemands qui ſervent dans ſon Infanterie, ſes Armées ſeroient beaucoup moins redoutables qu'elles ne le

pendamment d'autrui. Car on ne connut jamais ce qu'il valoit, que lors qu'il fut le maître abſolu de ſes armes.

Je voulois m'en tenir aux exemples modernes d'Italie, mais je ne dois pas omettre celui d'Hiéron de Siracuſe, de qui j'ai deja parlé. Auſſi-tôt que ſa ville lui eut donné le commandement de ſon Armée, il reconnut l'inutilité de la Milice mercenaire, dont les chefs ſe gouvernoient dès-lors, comme font aujourd'hui nos Italiens. Mais voiant, qu'il ne la pouvoit ni garder, ni laiſſer, il la fit toute tailler en piéces, & puis il fit la guerre avec ſes propres armes, tou-

ſont à préſent.

Voici pour les erreurs de jugement : voyons à préſent celles de morale. Les mauvais exemples que Machiavel propoſe aux Prinçes, ſont des méchancetez qu'on ne ſauroit lui paſſer; il allégue en ce chapitre Hiéron de Siracuſe, qui conſiderant que ſes troupes auxiliaires étoient également dangereuſes à garder, ou à congedier, les fit toutes tailler en piéces. Des faits pareils révoltent, lorſqu'on les trouve dans l'hiſtoire ; mais on ſe ſent indigné de les voir rapportez dans un Livre qui doit être fait pour l'inſtruction des Prinçes.

La

toutes ſeules.

Je veux encore rappeller en mémoire une figure du Vieux Teſtament qui fait à mon ſujet. David, offrant à Saül d'aller combattre Goliath, ce redoutable Philiſtin, Saül, pour l'encourager, l'arma de ſa cuiraſſe, de ſon caſque, & de ſon épée : mais David lui dit, qu'il ne ſe pouvoit manier avec ces armes, & qu'il ne vouloit combattre ſon ennemi qu'avec ſa fronde & ſon 3 *bâton.*

[a] *Enfin,*

La cruauté & la barbarie ſont ſouvent fatales aux particuliers, ainſi ils en ont horreur pour la plûpart; mais les Princes, que la Providence a placez ſi loin des deſtinées vulgaires, en ont d'autant moins d'averſion, qu'ils ne les ont pas à craindre: ce ſeroit donc à tous ceux qui doivent gouverner les hommes, que l'on devroit inculquer le plus d'éloignement, pour tous les abus qu'ils peuvent faire d'une puiſſançe illimitée.

3. *Induit Saul David veſtimentis ſuis, & impoſuit galeam æream ſuper caput ejus, & veſtivit eum lorica. Accinctus ergo David gladio ejus ſuper veſtem ſuam, cœpit tentare, ſi armatus poſſet incedere, dixitque ad Saul*, non poſſum ſic incedere, quia non uſum habeo; & *depoſuit ea, & tulit baculum ſuum, & elegit ſibi quinque limpidiſſimos lapides, & fundam*

a *Enfin, il arrive toujours, que les armes d'autrui, ou te péſent, ou te ſerrent, ou te manquent au beſoin* b. *Charles VII, Roi de France, après avoir chaſſé les Anglois, connoiſſant la néceſſité de s'armer de ſes propres armes, établit par tout le Roiaume des Compagnies d'ordonnance de Cavalerie & d'Infanterie.*

Louis XI, ſon Fils, caſſa depuis les Compagnies d'Infanterie, en la place deſquelles, il prit les Suiſſes. Cette faute, que firent auſſi ſes ſucceſſeurs, eſt la ſource de tous les maux de ce Roiaume, ainſi qu'il ſe voit bien aujourd'hui; car ces Rois, en accréditant les Suiſſes, ont avili leurs propres ſujets, qui accoutumez qu'ils ſont d'avoir les Suiſſes pour compagnons d'armes, ne croient pas pouvoir vaincre ſans eux; ce qui fait, que les François ne ſuffiſent pas, pour tenir tête aux Suiſſes, & ſans eux ne ſont rien qui vaille contre les autres.

Les Armées de France ſont donc, partie mercenaires, partie propres, & ces armes, toutes enſemble, ſont bien meilleures, que

dam manu tulit. 1. Reg. 17.

a *Machiavel dit, ſon Couteau, mais l'Ecriture dit qu'il n'en porta point, & qu'il prit celui de Goliat, pour lui couper la tête.*

b *L'Auteur dit*, te tombent des épaules, *ce qui n'a ni grace, ni ſens, en nôtre Langue.*

que les ſimples mercenaires, ou les ſimples auxiliaires, mais auſſi de beaucoup inférieures aux armes propres, comme je l'ai montré. *

La France ſeroit invincible, ſi l'on y eût gardé l'ordre établi par Charles VII; mais c'eſt un effet du manque de prudence des hommes, de commencer une choſe, parce qu'ils y trouvent un avantage préſent, qui les empêche de voir le mal caché deſſous, comme je l'ai dit ci-deſſus de la Fiévre étique. Ainſi, le Prince, qui ne connoît les maux, que lors qu'ils ſont nez, n'eſt pas vraiement ſage; mais il arrive à très-peu de gens de les prévoir & de les détourner.

Si l'on cherche la premiére origine de la décadence de l'Empire Romain, on trouvera, que ç'a été d'avoir appellé les Goths†; *ce qui commença d'énerver les forces des Romains, & de tranſmettre leur valeur aux Goths.*

Je conclus donc, que tout Prince, qui n'a point d'armes propres, n'eſt point en ſûreté; qu'au-contraire il eſt à la merci de

* *Par l'exemple du Valentinois.*

† [Qu] *Car dès-lors les forces de l'Empire commencerent à s'énerver & celles des Goths à s'augmenter.*

de la Fortune, faute d'avoir de quoi ſe défendre dans l'adverſité. Le ſentiment des Sages a toujours été, qu'il n'y a rien de ſi foible, ni de ſi fragile, que la puiſſance, qui n'eſt pas appuyée ſur ſes propres fondemens. 4 *La Milice propre eſt celle, qui eſt compoſée de tes ſujets, de tes citoiens, ou de tes créatures; toutes les autres armes ſont mercenaires, ou auxiliaires. Il ſera aiſé de mettre ſur pied une Milice domeſtique, ſi l'on ſe ſert des moiens, que j'ai marquez, & ſur tout de ceux, que Philippe, pére d'Alexandre-le-Grand, & pluſieurs autres Princes, & Républiques, ont emploiez; aux-quels je me remets entiérement.*

4. *Nihil rerum mortalium tam inſtabile ac fluxum eſt, quàm fama potentiæ, non ſua vi nixæ.* Tac. Ann. 13.

CHA-

que les ſimples mercenaires, ou les ſimples auxiliaires, mais auſſi de beaucoup inférieures aux armes propres, comme je l'ai montré. *

La France ſeroit invincible, ſi l'on y eût gardé l'ordre établi par Charles VII; mais c'eſt un effet du manque de prudence des hommes, de commencer une choſe, parce qu'ils y trouvent un avantage préſent, qui les empêche de voir le mal caché deſſous, comme je l'ai dit ci-deſſus de la Fiévre étique. Ainſi, le Prince, qui ne connoît les maux, que lors qu'ils ſont nez, n'eſt pas vraiement ſage; mais il arrive à très-peu de gens de les prévoir & de les détourner.

Si l'on cherche la premiére origine de la décadence de l'Empire Romain, on trouvera, que ç'a été d'avoir appellé les Goths†; ce qui commença d'énerver les forces des Romains, & de tranſmettre leur valeur aux Goths.

Je conclus donc, que tout Prince, qui n'a point d'armes propres, n'eſt point en ſûreté; qu'au-contraire il eſt à la merci de

* *Par l'exemple du Valentinois.*

† [Qu] *Car dès-lors les forces de l'Empire commencerent à s'énerver & celles des Goths à s'augmenter.*

car c'eſt par cette ſcience, que ſe maintiennent ceux, qui ſont nez Princes [2], &

dat; il en fait un Don Quichotte complet, qui n'a l'imagination remplie que de champs de bataille, de retranchemens, de la manière d'inveſtir des Places, de faire des lignes & des attaques.

Mais un Prince ne remplit que la moitié de ſa vocation, s'il ne s'applique qu'au metier de la guerre : il eſt évidemment faux, qu'il ne doit être que Soldat; & l'on peut ſe ſouvenir de ce que j'ai dit ſur l'origine des Princes au premier chapitre de cet Ouvrage. Ils ſont Juges d'inſtitution; & ils ſont Généraux, c'eſt un acceſſoire. Le Prince de Machiavel eſt comme les Dieux d'Homemere,

voit être l'apanage des Princes. *Id ſibi maximè formidoloſum, ſi militarem gloriam alius occuparet; cetera utcumque faciliùs diſſimulari; ducis boni Imperatoriam virtutem eſſe.* In Agricola. Qui ſont les Princes, dit Gracian, dont les noms ſont écrits dans le catalogue de la Renommée, ſi-non les guerriers? c'eſt à eux, que le ſurnom de Grands appartient en propre. Les Hiſtoires ſont pleines de leurs exploits, & les entretiens du monde en font un perpétuel éloge, parce que le métier de la guerre tient plus du grand & du glorieux, que celui de la paix. *chap.* 8. *De ſon Héros.*

2. Tiridate, Roi d'Arménie, dit que les Etats ne ſe maintiennent pas par la lâcheté, mais par les armes; que les Particuliers n'ont pour but, que de conſerver leur bien, au-lieu que les Princes font

vanité

& que ſouvent même les Particuliers le deviennent. Au contraire, il ſe voit, que les Princes, qui ſe ſont plus adonnez au repos, qu'aux armes, ont perdu leur Etat. Et véritablement, la premiére choſe, qui te le fait perdre, c'eſt de négliger cet art; comme de le profeſſer, c'eſt le meilleur moien de parvenir à la domination.

François Sforce, de Particulier devint Duc de Milan, parce qu'il étoit armé; & ſes en-

vanité de conquérir celui d'autrui. *Non ignavia magna imperia, contineri; & ſua retinere, privatæ domus; de alienis certare, regiam laudem eſſe.* Tac. Ann. 15.

mere, que l'on dépaignoit très robuſtes & puiſſants, mais jamais équitables. Cet Auteur ignore juſqu'au cathechiſme de la juſtiçe, il ne connait que l'intérêt & la violençe.

L'Auteur ne repréſente jamais que de petites idées: ſon genie redreſſé n'embraſſe que des ſujets propres pour la Politique des petits Prinçes; rien de plus faible que les raiſons, dont il ſe ſert pour recommander la Chaſſe aux Prinçes: il eſt dans l'opinion que les Prinçes apprendront par ce moyen à connaitre les ſituations & les paſſages de leur païs.

Si un Roi de Françe, ſi un Empereur prétendoit acquerir de

enfans, pour avoir renoncé aux armes, de Ducs devinrent des Particuliers. Car un des maux, qui t'arrivent d'être déſarmé, c'eſt que tu deviens mépriſable 3 ; *qui eſt une*

de cette manière la connaiſſançe de ſes Etats, il leur faudroit autant de tems dans le cours de leur chaſſe, qu'en employe tout l'Univers dans la grande revolution des aſtres.

Qu'on me permette d'entrer dans un plus grand détail, ſur une matière qui ſera comme une eſpéce de digreſſion à l'occaſion de la chaſſe ; & puiſque ce plaiſir eſt la paſſion preſque générale des Nobles, des grands Seigneurs, & des Rois, ſurtout en Allemagne, il me ſemble qu'elle merite quelque diſcution.

La Chaſſe eſt un de ces plaiſirs ſenſuels, qui agitent beaucoup le corps, & qui ne diſent rien

à

3. Tacite en donne deux exemples en la perſonne de Tibére, l'un d'un Gouverneur de Province, qui ôſa bien lui écrire des lettres de menaces de ſe ſoulever, ſi on lui donnoit un ſucceſſeur. *Quia res Tiberii, magis famâ, quàm viſtabant*, dit Tacite, Ann. 6. L'autre, d'un Roi des Parthes, qui eut l'audace de lui envoier des Ambaſſadeurs, pour lui faire des demandes inſolentes, & le menacer de guerre, s'il ne les accordoit : & la raiſon, que Tacite en rend, eſt que ce Roi mépriſoit la vieilleſſe de Tibére, & la vie voluptueuſe qu'il menoit alors ; par où il étoit incapable de penſer à la guerre. *Senectutem Tiberii ut inermem deſpiciens.* Ibid.

ue ſouvent mê-
les Particuliers
leviennent. Au
raire, il ſe voit,
les Princes, qui
nt plus adonnez
epos, qu'aux ar-
, ont perdu leur
t. Et vérita-
ent, la premié-
hoſe, qui te le
perdre, c'eſt de
iger cet art;
ne de le profeſ-
, c'eſt le meil-
moien de par-
ir à la domina-
.
rançois Sforce,
Particulier de-
t Duc de Mi-
, parce qu'il é-
armé; & ſes en-

é de conquérir celui
rui. *Non ignavia ma-*
imperia, contineri; &
retinere, privatæ do-
; de alienis certare,
m laudem eſſe. Tac.
. 15.

mere, que l'on dépaignoit très robuſtes & puiſſants, mais jamais équitables. Cet Auteur ignore juſqu'au cathechiſme de la juſtiçe, il ne connait que l'intérêt & la violençe.

L'Auteur ne repréſente jamais que de petites idées: ſon genie redreſſé n'embraſſe que des ſujets propres pour la Politique des petits Princes; rien de plus faible que les raiſons, dont il ſe ſert pour recommander la Chaſſe aux Princes: il eſt dans l'opinion que les Princes apprendront par ce moyen à connaitre les ſituations & les paſſages de leur païs.

Si un Roi de Françe, ſi un Empereur prétendoit acquerir de

car il eſt impoſſible, que ceux-là s'entendent bien enſemble, dont l'un a du mépris, & l'autre du ſoupçon; & par conſéquent, un Prince, qui ne ſait point l'Art militaire, ne peut jamais être eſtimé des ſoldats, ni ſe fier à eux.

C'eſt donc une néceſſité au Prince, de ſe donner tout entier aux exercices de la gue-

ne par de continuels exercices, & qu'à force de faire la guerre à ſes voiſins, il aguerrit ſi bien ſes ſujets, qu'il devint formidable à l'Empire Romain. *Certum imperium vimque regiam complexus animo .. .. imperium perpetuis exercitiis brevi in eminens & noſtro quoque imperio timendum perduxit faſtigium .....exercitumque aſſiduis adverſus finitimos bellis exercendo majori operi præparabat.* Hiſt. 8.

de bonne-foi les raiſons ſpécieuſes qu'alléguent les amateurs de la Chaſſe. Il me diront d'abord que la Chaſſe eſt le plaiſir le plus noble & le plus ancien des hommes; que des Patriarches, & même beaucoup de grands hommes, ont été chaſſeurs; & qu'en chaſſant, les hommes continuent à exercer ce même droit ſur les bêtes, que Dieu daigna lui-même donner à Adam.

Mais ce qui eſt vieux n'en eſt pas meilleur, ſur-tout quand il eſt outré. Des grands hommes ont été paſſionnés pour la Chaſſe, je l'avoüe: ils ont eu leurs défauts comme leurs faibleſſes; imitons ce qu'ils ont eu

guerre, & il y doit même être plus aſſidu en tems de paix que durant la guerre 5; *ce qu'il peut faire en deux manieres, l'une, par les actions, l'autre, par l'eſprit.*

Quant à la premiere, il doit, outre

5. Comme faiſoit ce Caſſius, Gouverneur de Syrie, qui, quoique l'on fût en paix, ne laiſſoit pas d'exercer ſes légions, & de rétablir l'ancienne diſcipline; avec autant de ſoin, que s'il eût été en pleine guerre. *Quantum ſine bello dabatur, revocare priſcum morem, exercitare legiones, cura, proviſu, perinde agere, ac ſi hoſtis ingrueret.* Ann. 12. Sénéque dit, que la Milice, durant la paix, marche en bataille, travaille aux tranchées, & ſe fatigue à des exercices, dont elle ſe pourroit paſſer, pour y être toute accoutumée, quand il en ſera beſoin. *Ep.* 18.

eu de grand, & ne copions point leurs minucies.

Les Patriarches ont chaſſé, c'eſt une verité; j'avoüe encore qu'ils ont épouſé leurs ſœurs, que la poligamie étoit en uſage de leur tems: mais ces bons Patriarches en chaſſant ainſi, ſe reſſentirent des ſiécles barbares dans leſquels ils vivoient; ils étoient très groſſiers & très ignorants; c'étoient des gens oiſifs, qui ne ſachant point s'occuper, & pour tuer le tems qui leur paraiſſoit toujours trop long, promenoient leurs ennuis à la chaſſe: ils perdoient dans les bois à la pourſuite des bêtes, les moments qu'ils n'avoi-

tre le ſoin de tenir ſes gens en haleine, s'exercer ordinairement à la Chaſſe 6, *pour ſe faire à la fatigue, & d'ailleurs, pour connoître l'aſſiette des lieux, la pente des montagnes, les entrées & les iſſues des vallées, la largeur des plaines, la nature des fleuves & des marais* 7 ; *ce-qui ſert* voient ni la capacité ni l'eſprit de paſſer en compagnie de perſonnes raiſonnables.

Je demande ſi ce ſont des exemples à imiter ? Si la groſſiéreté doit inſtruire la politeſſe ? ou, ſi ce n'eſt pas plûtôt aux Siécles éclairés à ſervir de modele aux autres ?

Qu'Adam ait reçu l'empire ſur les bêtes, ou non, c'eſt ce que je ne recherche pas ; mais je ſçai bien que nous ſommes plus cruels & plus rapaces que les bêtes mêmes, & que nous uſons très tyranniquement de ce prétendu empire ; ſi quelque choſe devoit nous donner de l'avantage ſur les animaux, c'eſt aſſurément notre raiſon, &

6. Comme faiſoient les Romains. *Romanis ſolenne viris opus, utile famæ, vitæque & membris*, dit Horace dans la 18. épitre du livre 1. de ſes épitres. Vononus fut mepriſé des Parthes, qui étoient grands guerriers, parce qu'il n'aimoit pas la chaſſe. *Accendebat dedignantes & ipſe, diverſus à majorum inſtitutis, raro venatu.* Tac. Ann. 2.

7. Cette connoiſſance, (dit

rre, & il y doit ne être plus aſſi- en tems de paix durant la guer- s; ce qu'il peut re en deux ma- rès, l'une, par actions, l'autre, l'eſprit.

Quant à la pre- re, il doit, ou- tre

Comme faiſoit ce ius, Gouverneur de e, qui, quoique l'on en paix, ne laiſſoit pas ercer ſes légions, & établir l'ancienne diſ- ne, avec autant de , que s'il eût été en ie guerre. *Quantum bello dabatur, revocare um morem, exercitare nes, cura, proviſu, ide agere, ac ſi hoſtis ueret.* Ann. 12. Se- ie dit, que la Milice, nt la paix, marche en lle, travaille aux tran- s, & ſe fatigue à des cices, dont elle ſe roit paſſer, pour y ê- toute accoutumée, id il en ſera beſoin. 18.

eu de grand, & ne copions point leurs minucies.

Les Patriarches ont chaſſé, c'eſt une verité; j'avoüe encore qu'ils ont épouſé leurs ſœurs, que la poligamie étoit en uſage de leur tems: mais ces bons Patriarches en chaſſant ainſi, ſe reſſentirent des ſiécles barbares dans leſquels ils vivoient; ils étoient très groſſiers & très ignorants; c'étoient des gens oiſifs, qui ne ſachant point s'occuper, & pour tuer le tems qui leur paraiſſoit toujours trop long, promenoient leurs ennuis à la chaſſe: ils perdoient dans les bois à la pourſuite des bêtes, les moments qu'ils n'avoi-

le peut défendre, (2.) *à comprendre plus facilement, comment ſont faits les autres lieux, que l'on a beſoin de connoître; Car les collines, les vallées & les plaines, les rivières & les marécages, qui par exemple ſont en Toſcane, ont une certaine reſſemblance avec les autres; de ſorte que de la connoiſſance de l'aſſiette d'une Province, l'on peut venir aiſément à la connoiſſance des autres.*

Quand cette partie manque au Prince, il manque de la premiére condition requiſe à un Capitaine; car c'eſt celle, qui lui apprend à trouver l'ennemi, à ſe bien camper, à con-

lutaire à la ſanté, que l'expérience a fait voir que ceux qui chaſſent deviennent vieux, que c'eſt un plaiſir innocent & qui convient aux grands Seigneurs, puiſqu'il étale leur magnificence, puiſqu'il diſſipe leurs chagrins, & qu'en tems de paix il leur préſente les images de la guerre.

Je ſuis bien éloigné de condamner un exercice moderé, mais qu'on y prenne garde, l'exercice n'eſt néceſſaire qu'aux intemperants. Il n'y a point de Prince qui ait vêcu plus que le Cardinal de Fleury, ou le Cardinal de Ximenès & le dernier Pape, cependant ces trois hommes n'étoient point Chaſſeurs.

à deux choſes,
) à connoître ſon
, & comment on
le

Machaivel au chap. lu 3. livre de ſes Diſ- s) s'acquiert mieux par haſſe, que par tout exercice ; & outre connoiſſance, la Chaſ- nſeigne mille choſes, faut ſavoir à la guer- Et Cyrus, au rapport énophon, allant à la e contre le Roi d'Ar- e, diſoit à ſes gens, cette entrepriſe n'é- rien autre choſe, ne de ces Chaſſes, où s avoit déja menez de fois ; comparant , qu'il mettoit en ſcade ſur les monta- à ceux, qui faiſoient les bêtes fauves de gîte, pour les enve- r dans les filets. Ce nontre, ainſi que Xé- on en convient, que aſſe eſt une repréſen- de la guerre ; à rai- e quoi l'on dit com- ment, que l'hom- le-guerre doit avoir at du lévrier, la fui- loup, qui ſe retire ontrant les dents ; & la ſe du ſanglier.

& ceux pour l'ordinaire qui font profeſſion de la chaſſe, n'ont leur cervelle meublée que de chevaux, de chiens & de toute ſorte d'animaux. Ils ſont quelques-fois très groſſiers, & il eſt à craindre qu'ils deviennent auſſi inhumains envers les hommes, qu'ils le ſont à l'égard des bêtes, ou que du moins la cruelle coutume de faire ſouffrir avec indifference, ne les rende moins compatiſſants aux malheurs de leurs ſemblables. Es-ce là ce plaiſir dont on nous vante tant la nobleſſe ? Es-ce là cette occupation ſi digne d'un Etre penſant ? On m'objectera que la chaſſe eſt ſa-

le peut défendre, (2.) *à comprendre plus facilement, comment ſont faits les autres lieux, que l'on a beſoin de connoître; Car les collines, les vallées & les plaines, les riviéres & les marécages, qui par exemple ſont en Toſcane, ont une certaine reſſemblance avec les autres; de ſorte que de la connoiſſance de l'aſſiette d'une Province, l'on peut venir aiſément à la connoiſſance des autres.*

Quand cette partie manque au Prince, il manque de la premiére condition requiſe à un Capitaine; car c'eſt celle, qui lui apprend à trouver l'ennemi, à ſe bien camper, à con-

lutaire à la ſanté, que l'expériençe a fait voir que ceux qui chaſſent deviennent vieux, que c'eſt un plaiſir innocent & qui convient aux grands Seigneurs, puiſqu'il étale leur magnificence, puiſqu'il diſſipe leurs chagrins, & qu'en tems de paix il leur préſente les images de la guerre.

Je ſuis bien éloigné de condamner un exercice moderé, mais qu'on y prenne garde, l'exercice n'eſt néceſſaire qu'aux intemperants. Il n'y a point de Prinçe qui ait vêcu plus que le Cardinal de Fleury, ou le Cardinal de Ximenès & le dernier Pape, cependant ces trois hommes n'étoient point Chaſſeurs.

luire les Armées[8], *nner les batail-*, *à aſſiéger les es. Philopémen, ince d'Achaie, eſt par les anciens ivains de ce qu'en s de paix il pen- toujours à la rre, & que, dans voiages qu'il fai- avec ſes amis, arrêtoit ſouvent, r leur demander,* es ennemis étoi- ſur cette colline, ue nôtre Armée ici, qui auroit ntage ? Com- it pourrions-nous aller

Qui ſont les qualique Tacite attribüe à eau-pére. *Loca caſpſe capere, æſtuaria vas ipſe prætentare; os coërcere.* Et une après, *Adnotabant, non alium ducem unitates locorum ſaàs legiſſe.* In Agri-

ſeurs. Faut-il d'ailleurs choiſir la profeſſion qui n'a de merite que celui de promettre une longue vie ? Les Moines vivent d'ordinaire plus longtems que les autres hommes, faut-il pour cela ſe faire Moine?

Il ne s'agit point qu'un homme traîne juſqu'à l'âge de Mathuſalem le fil indolent & inutile de ſes jours ; mais plus il aura réflechi, plus il aura fait d'actions belles & utiles, & plus il aura vêçu.

D'ailleurs la chaſſe eſt de tous les amuſemens celui qui convient le moins aux Princes, ils peuvent manifeſter leur magnificençe de cent manieres beaucoup plus utiles pour leurs

aller à eux, & les attaquer dans les formes? Et ſi nous voulions nous retirer, comment ferions-nous? Et s'il ſe retiroient, comment les pourſuivrions-nous? *En leur propoſant ainſi tous les cas, qui peuvent arriver à la Guerre, il écoutoit leurs avis, & puis leur diſoit le ſien, & ſes raiſons; ſi bien que lors qu'il étoit à la Guerre, il ne lui arrivoit jamais rien qu'il n'eût prévu.*

Mais quant à l'exercice de l'eſprit, le Prince doit lire des Hiſtoires, pour y conſidérer les actions des grands Capitaines, & les cauſes de leurs victoires, ou de leur défaite; mais ſurtout ſujets, & s'il ſe trouvoit que l'abondance du gibier ruinât les gens de la campagne, le ſoin de détruire ces animaux pourroit très bien ſe commettre aux Chaſſeurs payez pour cela. Les Princes ne devroient proprement être occupez que du ſoin de s'inſtruire & de gouverner, afin d'acquerir d'autant plus de connoiſſances, & de pouvoir d'autant plus ſe former une idée de leur profeſſion pour agir bien en conſequençe.

Je dois ajouter, ſur-tout pour repondre à Machiavel, qu'il n'eſt point néceſſaire d'être chaſſeur pour être grand Capitaine. Guſtave Adolphe, Turenne, Marl-

*tout il doit faire ce qu'ont fait quelques excellens hommes, qui ont pris à tâche d'en imiter quelque autre, dont la vie avoit été glorieuſe, ainſi qu'il eſt raconté, qu'Alexandre le-Grand imitoit Achille; Céſar Alexandre; & Scipion Cyrus. Car quiconque lira la vie de Cyrus, écrite par Xénophon, verra que Scipion * a pratiqué 9. de point en point*

* [Ou] *lira la Vie de Scipion, reconnoitra, qu'il a pris pour modele celle de Cyrus, compoſée par Xénophon.*

9. Tous les Princes ont à imiter Scipion l'Affricain, qui, au témoignage de Patercule, partageoit tout ſon tems entre les exercices de la paix & de la guerre, toujours parmi les armes, Marlborough, le Prinçe Eugene, à qui on ne diſputera pas la qualité d'hommes illuſtres & d'habiles Généraux, n'ont point été chaſſeurs; nous ne liſons point que Ceſar, Alexandre, ou Scipion l'aient été.

On peut en ſe promenant faire des réflexions plus judicieuſes & plus ſolides ſur les differentes ſituations d'un païs, relativement à l'art de la guerre, que lorſque des perdrix, des chiens couchans, des cerfs, une meute de toute ſortes d'animaux, & l'ardeur de la chaſſe vous diſtraïent : un grand Prinçe, qui a fait la ſeconde Campagne en Hongrie, a riſqué d'être fait priſonnier

point toutes les vertus, que cet Hiſtorien attribüe à Cyrus. *

Voilà comme un Prince ſage doit gouverner, ſans jamais ſe tenir oiſif en tems de paix, afin que ſi la fortune vient à changer, il ſoit toujours prêt de lui réſiſter.

ſonnier des Turcs pour s'être égaré à la chaſſe ; on devroit même, défendre la chaſſe dans les Armées, car elle cauſe beaucoup de deſordre dans les marches.

Je conclus donc qu'il eſt pardonnable aux Princes d'aller à la chaſſe, pourvû que ce ne ſoit que rarement, & pour les diſtraire de leurs occupations ſerieuſes, & quelquesfois fort triſtes. Je ne veux interdire encore une fois, aucun plaiſir honnête, mais le ſoin de bien gouverner, de rendre ſon Etat floriſſant, de proteger, de voir les ſuccès de tous les arts, eſt ſans doute le plus grand plaiſir ; & malheureux celui à qui il en faut d'autres.

armes, ou parmi les livres, abandonnant ſon corps aux dangers, & ſon eſprit aux ſciences. *Neque quiſquam hoc Scipione elegantiùs intervalla negotiorum otio diſpunxit, ſemperque aut belli, aut pacis ſerviit artibus; ſemper inter arma ac ſtudia verſatus, aut corpus periculis, aut animum diſciplinis exercuit.* Hiſt. 1.

* Dont Scipion avoit toujours la vie entre les mains.

CHA-

CHAPITRE QUINZIEME.

CE QUI FAIT LOUER, OU BLAMER LES HOMMES, ET SUR-TOUT LES PRINCES.

IL nous reſte maintenant de voir comment un Prince doit ſe gouverner envers ſes ſujets & ſes amis. Et comme je ſai, que pluſieurs ont traité cette matiére, je crains de paſſer pour un préſomptueux, ſi je la traite autrement qu'eux. Mais mon deſſein étant d'écrire pour ceux, qui ſavent ce que c'eſt, il vaut mieux, à mon avis, parler ſelon la verité de la choſe, que ſelon ce que le Vul-

LEs Peintres & les Hiſtoriens ont cela de commun entr'eux, qu'ils doivent copier la Nature. Les premiers peignent les traits, & les coloris des hommes ; les ſeconds leurs caractéres & leurs actions: il ſe trouve des peintres ſinguliers qui n'ont peint que des Monſtres & des Diables.

Machiavel repréſente l'univers comme un enfer & tous les hommes comme

Vulgaire s'en imagine.

Pluſieurs ſe ſont figuré des Républiques, & des Principautez, qui n'ont jamais été, & qui ne ſeront jamais. 1

Mais des damnés ; on diroit que ce Politique a voulu calomnier tout le genre humain par une haine particulière, & qu'il ait pris à tâche d'anéantir la vertu, peut-être pour rendre tous les habitans de ce continent ſes ſemblables.

Machiavel avance qu'il n'eſt pas poſſible d'être tout à fait bon dans ce monde, auſſi ſcélerat & auſſi corrompu que l'eſt le genre humain, ſans que l'on périſſe. Et moi je dis, que pour ne point périr il faut être bon & prudent. Les Hommes ne ſont d'ordinaire ni tout à fait bons ni tout à fait méchants ; mais & méchants, & bons, & mediocres s'accor-

1. *Cunctas nationes & urbes populus, aut primores, aut ſinguli regunt. Delecta ex his & conſtituta Reip. forma, laudari, faciliùs, quàm evenire, vel, ſi evenit, haud diuturna eſſe poteſt*, Tac. Ann. 4 „ L'Auteur du „ livre, *dit un de ſes Traducteurs*, ne traite d'au„ tre propos, que d'ac„ querir, & garder le „ ſien ; en quoi il conſti„ tüe entiérement la fin „ du Prince, qu'il nous „ veut propoſer ; n'aiant „ voulu ſuivre en cela la „ tradition de ceux, qui „ ont écrit devant lui, „ ſur ſemblable argument, „ leſquels ont figuré en „ leurs écrits je ne ſai „ quelle perfection du „ Prince, non imitable à „ tous les humains, pour „ la

grand voleur ; l'un cruel, l'autre clément ; l'un homme de parole, l'autre ſans foi ; l'un effeminé & imbécille, l'autre hardi & courageux ; l'un humain & affable, l'autre ſuperbe ; l'un laſcif, l'autre chaſte ; l'un homme de bonne foi, l'autre fourbe ; l'un rude & revêche, l'autre facile ; l'un grave, l'autre étourdi ; l'un religieux, l'autre impie.

Chacun me dira, que ce ſeroit un treſor, qu'un Prince, qui, de toutes les qualitez, que je viens de nommer, n'en auroit que les bonnes. Mais d'autant qu'on ne les peut pas avoir toutes, ni auſſi les mettre toutes en uſage, la condition humaine ne le ſouffrant pas 2, *le Prince a beſoin d'être ſi prudent, qu'il ſache éviter l'infamie des vices, qui lui feroient perdre ſon Etat, & ſe garantir des autres, ſi cela ſe peut ; mais s'il n'y a pas moïen, il ne s'en doit pas trop embarraſſer, ni méme ſe ſoucier d'encourir l'infamie de ces vices, ſans quoi il eſt difficile de ſauver ſon Etat. Car, tout bien conſidéré, telle choſe, qui paroît une vertu, le ruineroit,*

avaro *en notre langue, ſignifie auſſi un homme, qui s'enrichit de rapines, au-lieu que nous appellons* Miſero, *celui qui épargne trop le ſien : Parentheſe qui rompt le fil du diſcours & que pour cela j'ai trouvé mieux de mettre à la marge.*

2. *Adhuc nemo extitit, dit le* Jeune-Pline dans ſon Panégirique, *cujus virtutes nullo vitiorum conſortio læderentur.*

bon, parmi tant d'autres, qui ne le ſont pas, périſſe tôt ou tard *. *Il eſt donc de néceſſité abſolüe, que le Prince, qui veut ſe maintenir, apprenne à pouvoir n'être pas bon, pour en faire uſage ſelon le beſoin de ſes affaires.*

Ainſi, laiſſant à part les choſes, qui ne ſont qu'en imagination, & ne m'arrêtant qu'à celles, qui ſont vraïes & réelles, je dis, que tous les hommes, particuliérement les Princes, de qui l'on parle davantage, parce que leur haute élévation les met plus en vüe; ont tous quelque ſurnom de loüange, ou de blâme. L'un eſt appellé libéral, l'autre ménager †; *& l'un grand donneur, l'autre grand*

Armées, & tous leurs mauvais Rois ont ſuccombé ſous des competiteurs qui n'ont pas commencé la guerre avec quatre mille hommes de troupes reglées. Ne ſois donc point méchant avec les méchants, mais ſois vertueux & intrepide avec eux, tu rendras ton peuple vertueux comme toy, tes voiſins voudront t'imiter, & les méchants trembleront.

* Voiez l'exemple de Pertinax dans le Chapitre 19.

† *Machiavel uſe du mot*, miſero, *qui eſt un mot Florentin, parce que, dit-il,* avaro

grand voleur ; l'un cruel, l'autre clément ; l'un homme de parole, l'autre ſans foi ; l'un effeminé & imbécille, l'autre hardi & courageux ; l'un humain & affable, l'autre ſuperbe ; l'un laſcif, l'autre chaſte ; l'un homme de bonne foi, l'autre fourbe ; l'un rude & revêche, l'autre facile ; l'un grave, l'autre étourdi ; l'un religieux, l'autre impie.

Chacun me dira, que ce ſeroit un treſor, qu'un Prince, qui, de toutes les qualitez, que je viens de nommer, n'en auroit que les bonnes. Mais d'autant qu'on ne les peut pas avoir toutes, ni auſſi les mettre toutes en uſage, la condition humaine ne le ſouffrant pas 2, *le Prince a beſoin d'être ſi prudent, qu'il ſache éviter l'infamie des vices, qui lui feroient perdre ſon Etat, & ſe garantir des autres, ſi cela ſe peut ; mais s'il n'y a pas moïen, il ne s'en doit pas trop embarraſſer, ni méme ſe ſoucier d'encourir l'infamie de ces vices, ſans quoi il eſt difficile de ſauver ſon Etat. Car, tout bien conſidéré, telle choſe, qui paroît une vertu, le ruineroit,*

avaro *en notre langue, ſignifie auſſi un homme, qui s'enrichit de rapines, au-lieu que nous appellons* Miſero, *celui qui épargne trop le ſien : Parentheſe qui rompt le fil du diſcours & que pour cela j'ai trouvé mieux de mettre à la marge.*

2. *Adhuc nemo extitit, dit le* Jeune-Pline dans ſon Panégirique, *cujus virtutes nullo vitiorum conſortio læderentur.*

roit, s'il la pratiquoit; & telle autre, qui paroît un vice, ſe trouvera être cauſe de ſa félicité. 3.

3. Il y a des vices, qui n'empêchent point de bien regner, ni que le Prince, qui les a, ne ſoit un bon Prince. Salomon étoit ſujet aux Femmes, Trajan aux garçons & au vin. *Vicio es de hombre, no de Principe*, diſoit le Comte de Pennaranda à un Ambaſſadeur de l'Empereur, qui lui diſoit, que c'étoit dommage, que Philippe IV. Roi d'Eſpagne fût ſi adonné aux femmes. Il faut diſtinguer dans les Princes la vie domeſtique d'avec la vie publique, les vertus roïales d'avec les vertus particuliéres. Et c'eſt comme Tacite l'entend, quand il dit, *Palam laudares, ſecreta malé audiebant.* Hiſt. 1. Il eſt toujours loüable de bien faire, mais il n'y fait pas toujours bon; telle choſe eſt conforme à la raiſon, qui ne l'eſt pas à l'expérience; & par conſéquent il faut, que le Prince, pour faire bien ſa fonction, s'accommode au beſoin des affaires, & faſſe à cauſe de ſon Etat ce qu'il ne feroit pas, ou ne devroit pas faire, s'il n'étoit que Particulier. *Morem accommodari, pro-ut conducat.* Ann. 12. Il ſuffit, qu'il ſoit bon, quand il importe de l'être. *Quoties expedierat, magnæ virtutes.* Hiſt. 1. Il faut qu'il ſache tout le bien, mais il n'eſt pas toujours à propos, qu'il le faſſe. *Omnia ſcire, non omnia exequi.* Dans la vie d'Agricola. Catherine de Medicis, Reine de France, voiant, que le Pape & le *Roi d'Eſpagne, la blâmoient d'avoir* fait la paix avec les Huguenots, après avoir emploié en vain le fer & le feu contr'eux, pour les ramener à leur devoir, diſoit fort à propos, que *le Roiaume de France ne ſe gouvernoit pas, comme Aliffe & Torbie*, (ce ſont deux petites villes d'Italie toutes deſertes) & que ce qui réüſſiſſoit dans un petit modele, ne réüſſiſſoit pas toujours dans un grand.

CHA-

alité lui aiant beaucoup d'en-is, & peu d'a-. 2 Après quoi, s'il

Ciceron dit, que le e libéral perd plus eurs, qu'il n'en ga- & que la haine de , à qui il ôte, eſt plus grande, que la noiſſance de ceux, à l donne. *Nec tanta i aſſequuntur eorum, s dederunt, quanta eorum, quibus ademe-* Off. lib. 2. Que le e, dit le Jeune Pli- ie donne rien, pour- u'il n'ôte rien. *Ni- rgiatur Princeps, dùm auferat.* Paneg. Ta- en parlant d'Otton, n beau mot, *perdere ciet; donare neſciet.* 1. Il ſaura diſſiper, non donner. *Fallun-* joute-t'il, *quibus lux- pecie liberalitatis im-* Ceux-là ſe trompent qui prennent la pro- té pour la libéralité. eune Pline ne veut , qu'on appelle libe- ceux qui ôtent à l'au- x dit, que c'eſt ac- quérir

fait fleurir un grand Royaume; c'eſt lui qui entretient l'induſtrie, c'eſt lui qui multiplie les beſoins des riches, pour les lier par ces mêmes beſoins avec les pauvres.

Si quelque Politique habile s'aviſoit de bannir le luxe d'un grand Empire, cet Empire tomberoit en langueur: le luxe tout au-contraire feroit perir un petit Etat; l'argent ſortant en plus grande abondance du pays qu'il n'y rentreroit à proportion, feroit tomber ce corps délicat en conſomption, & il ne manqueroit pas de mourir éthique. C'eſt donc une régle indiſpenſable à tout Politique de ne ja-

ne ſorte de dépenſe; or il arrive de là, que le Prince venant à s'épuiſer, il eſt enfin contraint, (s'il veut conſerver ce renom) de charger extraordinairement ſon peuple [1], *& de recourir aux confiſcations, & à tous les autres moïens d'avoir de l'argent; par où il commence à devenir odieux à ſes ſujets, & à perdre ſon credit, à cauſe de ſa pauvreté; ce-qui fait, qu'au premier revers de Fortune, il eſt en danger de périr, ſa libé-*

1. Si nous épuiſons le Treſor-public, dit Tibére chez Tacite, il faudra le remplir par des moïens injuſtes. *Si ærarium ambitione exhauſerimus, per ſcelera ſupplendum erit.* Ann. 2.

avoient été faites pour être placées ſur une colonne, qu'on les élevât toutes les deux; alors celle de Phidias remporta le prix.

Phidias devoit ſon ſuccès à l'étude de l'Optique, & des proportions. Cette regle de proportion doit être obſervée dans la Politique; les differençes des lieux font les differençes des maximes; vouloir en appliquer une généralement, ce ſeroit la rendre vicieuſe: ce-qui ſeroit admirable pour un grand Royaume, ne conviendroit point à un petit Etat. Le luxe qui naît de l'abondance & qui fait circuler les richeſſes par toutes les veines d'un Etat, fait

béralité lui aiant fait beaucoup d'ennemis, & peu d'amis. 2 *Après quoi, s'il*

2. Ciceron dit, que le Prince libéral perd plus de cœurs, qu'il n'en gagne, & que la haine de ceux, à qui il ôte, eſt bien plus grande, que la reconnoiſſance de ceux, à qui il donne. *Nec tanta ſtudia aſſequuntur eorum, quibus dederunt, quanta odia eorum, quibus ademerunt.* Off. lib. 2. Que le Prince, dit le Jeune Pline, ne donne rien, pourvu qu'il n'ôte rien. *Nihil largiatur Princeps, dùm nihil auferat.* Paneg. Tacite, en parlant d'Otton, dit un beau mot, *perdere iſte ſciet; donare neſciet.* Hiſt. 1. Il ſaura diſſiper, mais non donner. *Falluntur*, ajoute-t'il, *quibus luxuria ſpecie liberalitatis imponit.* Ceux-là ſe trompent fort, qui prennent la prodigalité pour la libéralité. Le Jeune Pline ne veut point, qu'on appelle liberaux ceux qui ôtent à l'autre, & dit, que c'eſt acquérir

fait fleurir un grand Royaume; c'eſt lui qui entretient l'induſtrie, c'eſt lui qui multiplie les beſoins des riches, pour les lier par ces mêmes beſoins avec les pauvres.

Si quelque Politique habile s'aviſoit de bannir le luxe d'un grand Empire, cet Empire tomberoit en langueur: le luxe tout au-contraire feroit perir un petit Etat; l'argent ſortant en plus grande abondance du pays qu'il n'y rentreroit à proportion, feroit tomber ce corps délicat en conſomption, & il ne manqueroit pas de mourir éthique. C'eſt donc une régle indiſpenſable à tout Politique de ne ja-

s'il veut changer de conduite, il encourt auſſi-tôt le reproche d'avaricieux.

Si donc un Prince ne ſauroit faire connoître ſa libéralité, ſans ſe faire tort, il ne doit pas, s'il eſt prudent, ſe ſoucier d'être appellé chiche ; car lors qu'on verra dans la ſuite, que ſes revenus lui ſuffiſent, qu'il peut réſiſter aux armes de ſes ennemis, & faire même des entrepriſes, ſans charger ſon peuple, il ſera tenu libéral de tous ceux, à

qu'érir le renom de libéralité par une véritable avarice. *Qui quod huic dabant, auferunt illi, famam liberalitatis, avaritia petunt.* Ep. 30. lib. 9.

* [Ou] *qu'à ſon dommage.*

mais confondre les petits Etats avec les grands, & c'eſt en quoi Machiavel péche griévement en ce chapitre.

La premiere faute, que je dois lui reprocher, eſt qu'il prend le mot de liberalité dans un ſens trop vague ; il ne diſtingue pas aſſez la liberalité de la prodigalité. „ Un „ Prinçe, dit-il, pour „ faire de grandes „ choſes, doit paſſer „ pour liberal & il „ doit l'être “. Je ne connais aucun Heros qui ne l'ait été. Afficher l'avarice, c'eſt dire aux hommes n'attendez rien de moi, je payerai toujours mal vos ſervices ; c'eſt éteindre l'ardeur que tout ſujet a naturellement de

à qui il n'ôte rien †, *dont le nombre eſt infini; au-lieu que ceux, qui le croient avaricieux, à cauſe qu'il ne leur donne pas ce qu'ils demandent, ſont en petit nombre.*

De nôtre tems, nous n'avons vû faire de grandes choſes qu'à ceux, qui ont paſſé pour ménagers; tous les autres ont péri.

† *Tu es mon Dieu*, dit David à Dieu, *parce-que tu n'as pas beſoin de mes biens. Dixi Domine Deus meus es tu, quoniam bonorum meorum non eges.* Pſalmo 15. Tous les ſujets ont les mêmes ſentimens pour les Princes, qui les laiſſent joüir paiſiblement de leurs biens. Ils ſont toujours bien affectionnez, *dit Mezeray dans la Vie de Charles VI.* quand ils ſont bien traitez; c'eſt-à-dire, quand on ne leur ôte rien.

de ſervir ſon Prince.

Sans doute il n'y a que l'homme économe qui puiſſe être liberal, il n'y a que celui qui gouverne prudemment ſes biens qui puiſſe faire du bien aux autres.

On connait l'exemple de François premier, Roi de France, dont les dépenſes exceſſives furent en partie la cauſe de ſes malheurs. Les plaiſirs de François premier, abſorboient les reſſources de ſa gloire: ce Roi n'étoit pas liberal, mais prodigue, & ſur la fin de ſa vie il devint un peu avare: au-lieu d'être bon ménager, il mit des tréſors dans ſes coffres; mais

péri. Jules II. ſe ſervit du renom de libéral, pour parvenir au Pontificat, mais il ne ſe ſoucia plus de l'être, quand il fut Pape. Sa longue épargne lui a ſi bien ſuffi dans toutes ſes guerres, qu'il n'a jamais mis d'impôt extraordinaire. Le Roi d'Eſpagne regnant aujourd'hui ne fût pas venu à bout de tant d'entrepriſes, s'il eût été liberal.*

C'eſt-pourquoi, un Prince, qui ne veut pas devenir pauvre, ni mépriſable, ni ſe voir contraint de piller ſes ſujets, pour ſe deffendre contre

ce n'eſt pas des tréſors ſans circulation qu'il faut avoir, c'eſt un ample revenu. Tout particulier & tout Roy qui ne ſait qu'entaſſer, enterrer de l'argent, n'y entend rien : il faut le faire circuler pour être vraiment riche. Les Medicis n'obtinrent la Souveraineté de Florence que parce que le Grand Coſme, pere de la Patrie, ſimple marchand, fut habile & liberal. Tout avare eſt un petit genie, & je crois que le Cardinal de Retz a raiſon quand il dit, que dans les grandes affaires, il ne faut jamais regarder à l'argent. Que le Souverain ſe mette donc en état d'en acquerir

* *Il parle de Ferdinand, Roi de Caſtille & d'Arragon.*

contre ſes ennemis, ſe doit peu ſoucier du reproche d'avarice, ce vice étant un de ceux, qui le font regner.

Mais, me dira quelqu'un, c'eſt par la libéralité, que Céſar eſt parvenu à l'Empire, & beaucoup d'autres aux plus hautes dignitez. Je répons, ou tu es Prince, ou tu prétends le devenir: au premier cas, la libéralité porte dommage 3; *au ſecond, il eſt beſoin d'être eſtimé*

acquerir beaucoup en favoriſant le commerce & les manufactures de ſes ſujets, afin qu'il puiſſe en dépenſer beaucoup à propos. Il ſera aimé & eſtimé.

Machiavel dit que la liberalité le rendra mépriſable: voilà ce que pourroit dire un uſurier; mais eſt-ce ainſi que doit parler un homme qui ſe mêle de donner des leçons aux Princes?

3. *Liberalitas, ni adſit modus, in exitium vertitur.* Dit Tacite Hiſt. 3. Au contraire, la frugalité du Prince lui tient lieu d'un revenu, qui ſuffit à toutes les dépenſes néceſſaires. *Tantas vires habet frugalitas Principis*, dit le Jeune-Pline, *ut tot impendiis, tot erogationibus ſola ſufficiat.* In Paneg.

Quant à ce que Machiavel dit, que pour devenir Prince, il faut être libéral, mais ceſſer de l'être, lors qu'on eſt Prince effectif, (*Principe fatto*) cela eſt conforme à ce que Tacite raconte d'Otton, qui, n'étant encore que Particulier, faiſoit une dépenſe, qui eût été même à charge à un Prince; *luxuria etiam*

Quant

mé libéral; & Céſar s'étudioit à paſſer pour tel, comme voulant arriver à la Principauté. Mais ſi après y être parvenu, il eût vécu plus long-tems, & qu'il n'eût pas modéré ſa dépenſe, il eût ruine l'Empire.

Si l'on me réplique, que pluſieurs Princes très-libéraux ont fait de grandes choſes en guerre, je répons: ou le Prince dépenſe le ſien, & celui de ſes ſujets, ou celui d'autrui: quant au ſien, il en doit être ménager 4; mais de l'autre, il en doit être prodigue, autrement il ne ſeroit pas ſuivi des ſoldats. D'ailleurs, il n'y a point d'inconvénient à donner largement ce qui n'eſt ni à toi ni à tes ſujets, comme faiſoient Cirus, Céſar, & Alexan-

etiam principi oneroſa. Hiſt. 1. & qui toutes les fois, que Galba mangeoit chez lui, diſtribuoit de l'argent à chaque ſoldat de cohorte, qui étoit de garde, comme pour païer leur dîner. Mais lorſqu'il fut Prince, il devint ménager à tel point, qu'à ſa mort il diſtribua ſon argent à ſes domeſtiques, non pas en homme, qui alloit mourir, mais comme s'il eût eu encore longtems à vivre. *Eò progreſſus eſt, ut per ſpeciem convivii, quotties Galba apud Othonem épularetur, cohorti excubias agenti, viritim centenos nummos divideret.* Hiſt. 1. Voilà Otton, qui veut devenir Empereur. *Pecunias diſtribuit parcè, nec ut periturus.* Hiſt. 2. Alors il étoit Prince.

4. Tacite loüe Galba, d'avoir été ménager de ſon bien, & avare de celui du Public; *pecuniæ ſuæ parcus, publicæ avarus.* Hiſt. 1. Henri IV. Roi de France étoit de ce caractère.

Alexandre; *au contraire cela te rend plus formidable.*

Rien ne te nuit, que de dépenſer le tien, & à meſure que tu es liberal, tu perds la commodité de l'être 5, *& tu te rens pauvre, & mépriſable*; *ou, ſi tu veux te garantir de la pauvreté tu deviens voleur, & par conſéquent odieux* 6. *Or entre toutes les choſes, dont le Prince ſe doit garder, l'une eſt, d'être haï & mépriſé*; *à quoi la libéralité t'expoſe toujours. Il vaut donc mieux avoir le renom d'être trop ménager, défaut, qui ne te rend pas odieux*; *que de tomber, par une affectation de libéralité, dans la néceſſité de prendre à toutes mains*; *ce qui, outre le déshonneur, te fait encore haïr.*

5. *Liberalitas enim nimia profuſione inareſcit.* Plin. Ep. 4. lib. 2.

6. Comme Néron, qui par ſon luxe conſumoit les richeſſes de l'Empire, ſur l'eſpérance d'un tréſor imaginaire, qui devoit fournir à toutes ſes dépenſes, attente, qui fut cauſe de la pauvreté publique, & le rendit d'autant plus ridicule à tout le monde, que ſes flatteurs avoient fait ſonner haut la felicité de ſon regne. *Nova ubertate provenire terras, & obvias opes deferre Deos .... Gliſcebat interim luxuria ſpe inani, conſumebanturque veteres opes, quaſi oblatis, quas multos per annos prodigeret. Quin & inde jam largiebatur, & divitiarum, expectatio inter cauſſas paupertatis publicæ erat.* Ann. 16.

CHAPITRE DIX-SEPTIEME.

DE LA CRUAUTE' ET DE LA CLE'MENCE: ET S'IL VAUT MIEUX ETRE AIME', QUE CRAINT.

J'Avoüe, que tous les Princes doivent deſirer d'avoir le renom de clémence, mais auſſi, ils doivent prendre garde à l'uſage, qu'ils font de cette vertu. Céſar Borgia paſſoit pour cruel, & néanmoins ſa cruauté avoit reüni, pacifié, & réformé toute la Romagne. Et, cela bien conſidéré, l'on avoüera, qu'il a été beaucoup plus clément, que le peuple de Florence, qui pour éviter le ré-

LE dépôt le plus prétieux qui ſoit confié entre les mains des Prinçes, c'eſt la vie de leurs ſujets. Leur Charge leur donne le pouvoir de condamner à mort ou de pardonner aux coupables, ils ſont les arbîtres ſuprêmes de la Juſtiçe.

Les bons Prinçes regardent ce pouvoir tant vanté, ſur la vie de leurs Sujets, comme le poids le plus peſant de leur Couronne. Ils ſavent

réproche de cruel, laiſſa détruire Piſtoie. *

Quand il s'agit de contenir ſes ſujets dans le devoir, le Prince ne ſe doit point ſoucier du reproche de cruauté, d'autant qu'à la fin il ſe trouvera qu'il aura été plus humain en puniſſant de mort quelques broüillons, que ceux, qui, par trop d'indulgence, laiſſent arriver des deſordres, d'où naiſſent des maſſacres & des ſaccage-

ſavent qu'ils ſont hommes, comme ceux ſur leſquels ils doivent juger; ils ſavent que des torts, des injuſtiçes, des injures peuvent ſe reparer dans ce monde, mais qu'un arrêt de mort précipité eſt un mal irréparable: ils ne ſe portent à la ſeverité que pour éviter une rigueur plus fâcheuſe, qu'ils prévoient s'ils ſe conduiſent autrement; ils ne prennent de ces triſtes réſolutions, que dans des cas deſeſperez, & pareils à ceux où un homme ſe ſentant un membre gangrené, malgré la tendreſſe qu'il a pour lui-même, ſe reſoudroit à le laiſſer retrancher, pour garantir & pour ſauver

* *Faute d'avoir voulu exterminer deux familles, les* Panciatiques *& les* Cancelliers, *qui partageoient cette ville en deux factions, & la mettoient toute en combuſtion par leurs querelles.* Machiavel, chap 27. du livre 3. de ſes Diſcours.

gemens. [1] *Car ces tumultes bouleverſent toute une Ville, au-lieu que les punitions, que le Prince fait, ne tombent que ſur quelques Particuliers.*

Au reſte, il eſt impoſſible, qu'un Prince nouveau s'exempte d'être cruel, toute domination nouvelle étant du moins par cette opération douloureuſe le reſte du corps.

Machiavel traite de bagatelles des choſes auſſi graves, auſſi ſerieuſes, auſſi importantes. Chez lui la vie des hommes n'eſt comptée pour rien; l'interêt, ce ſeul Dieu qu'il adore, eſt compté pour tout: il préfere la cruauté à la clemençe, & il conſeille à ceux qui ſont nouvellement élevez à la Souveraineté, de mépriſer plus que les autres, la reputation d'être cruels.

Ce ſont des bourreaux qui plaçent les Heros de Machiavel ſur le trône, & qui les y maintiennent. Ceſar Borgia eſt le refuge

1. Cela revient à ce que Tacite dit de Corbulon, que l'on ſe trouva mieux de ſa ſévérité, qui tenoit la Diſcipline militaire en vigueur; que de l'indulgence des autres Généraux, qui, à force de pardonner aux déſerteurs, ruinoient leurs Armées. *Quia duritatem cæli militiæque multi abnuebant, deſerebantque, remedium ſeveritate quæſitum eſt.... Idque uſu ſalubre, & miſericordiâ melius apparuit; quippe pauciores illa caſtra deſeruere, quam ea, in quibus ignoſcebatur.* Ann. 13.

dura, & regni
ovitas, me talia
ogunt
iri, & latè fines
ıſtode tueri *.

ndant, il ne
pas, qu'il ait
· de ſon ombre,
· il doit être lent
oire, & à ſe re-
r, & mêler ſi
la prudence a-
la douceur, que
rop de confiance
'empêche pas de
'nir ſur ſes gar-
, ni le trop de
ance d'être trai-
e †.

A

occupatus eſt. Il donc conclure avec e, que les mêmes ıs qui ont ſervi à ac- : la ſouveraineté, ıt à la conſerver. *ium iisdem artibus tur, quibus partum*

Eneid 1.

Ou] *que le trop de con-*

contenir dans leur devoir des libertins, des debauchés, des ſcélerats, des poltrons, des téméraires, des animaux groſſiers & méchaniques, ſi la peur des châtimens ne les arrête en partie?

Tout ce que je demande ſur ce ſujet à Machiavel, ç'eſt de la moderation. Qu'il ſache donc, que ſi la clemençe d'un honnête homme le porte à la bonté, la ſageſſe auſſi ne le porte pas moins à la rigueur. Mais il en eſt de ſa rigueur comme de celle d'un habile pilote: on ne lui voit pas couper les mâts ni les cordages de ſon vaiſſeau, que lorſqu'il y eſt forcé par

A ce propos, il eſt queſtion de ſavoir, lequel vaut mieux, d'être aimé, ou d'être craint. Je répons, qu'il faudroit être l'un & l'autre, mais d'autant que cela eſt difficile, & que par conſéquent il faut choiſir, il eſt plus ſûr d'être craint. Car il eſt vrai de dire, que tous les hommes ſont ingrats, inconſtans, diſſimulez, timides, intéreſſez. Tandis que tu leur fais du bien, & que tu n'as pas beſoin d'eux, ils t'offrent leurs biens, leurs vies, leurs enfans, & tout eſt à toi; mais quand la For-

confiance ne le rende pas mal-aviſé, ni le trop defiance inſupportable.

par le danger éminent, où l'expoſe l'orage & la tempête.

Il y a des occaſions où il faut être ſevère, mais jamais cruel. J'aimerois mieux, un jour de bataille, être aimé que craint de mes ſoldats.

J'en viens à preſent à ſon argument le plus captieux. Il dit qu'un Prince trouve mieux ſon compte en ſe faiſant craindre, qu'en ſe faiſant aimer, puiſque la plûpart du monde eſt porté à l'ingratitude, au changement, à la diſſimulation, à la lâcheté & à l'avarice; que l'amour eſt un lien d'obligation, que la malice & la baſſeſſe du genre humain ont

tune te tourne le , ils te le tour- : auſſi 3 , *& tu is , pour avoir fond ſur leurs les , & n'avoir pris de meilleu- aſſurances* *.

ar pour ceux , l'on gagne à for- de bienfaits , & par une vraie ndeur de coura- l'on mérite plu- de les avoir pour amis ,

Proſperis Vitellii rebus tiri ad obſequium , ad- m ejus fortunam ex detrectabant. Hiſt. 2. *uentibus omnium ſtu- qui primò alacres fi- atque animum oſten- ant.* Hiſt. 1. *cæteris a pericula deſerentibus.* . 13.

[Ou] *Car on ne ſau- mploier dans le beſoin , que l'on a gagnez les bienfaits , & non on propre mérite , & ſt plûtôt digne de les , que l'on ne les a en , pour amis.*

ont rendu très fragile : au-lieu que la crainte du châtiment aſſure bien plus fort du devoir des gens ; que les hommes ſont maîtres de leur bienveillançe, mais qu'ils ne le ſont pas de leur crainte ; ainſi, qu'un Prinçe prudent dépendra plûtôt de lui que des autres.

Je ne nie point qu'il n'y ait des hommes ingrats & diſſimulés dans le monde, je ne nie point que la ſéverité ne ſoit dans quelques moments très utile, mais j'avance que tout Roi dont la politique n'aura pour but que de ſe faire craindre, regnera ſur des lâches & ſur des eſclaves ; qu'il ne pourra point s'attendre à de grandes actions

amis, qu'on ne les a 4 ; *& par conſéquent on ne ſauroit compter ſur eux dans le beſoin. Outre que les hommes craignent moins d'offenſer celui, qui ſe fait aimer, que celui qui ſe fait craindre ; parce que l'amour n'eſt retenu que par un certain lien de bienſéance* 5, *que les hommes, qui ſont tous méchans, rompent tou-*

4. *Amicitias, dum magnitudine munerum, non conſtantia morum continere putat, meruit magis, quàm habuit.* Hiſt. 3. L'amitié, que l'interêt a liée, dit un Ancien, l'interêt la delie.

5. *Infirma vincula caritatis.* In Agricola. *Timetur à pluribus, quod plerumque fortius amore eſt* ; dit le Jeune Pline dans la 5. lettre du livre 1. de ſes épitres.

actions de ſes ſujets ; car tout ce qui s'eſt fait par crainte & par timidité en a toujours porté le caractère. Je dis qu'un Prince qui aura le don de ſe faire aimer, regnera ſur les cœurs, puiſque ſes ſujets trouvent leur propre intérêt à l'avoir pour maître, & qu'il y a un grand nombre d'exemples dans l'Hiſtoire de grandes & belles actions qui ſe ſont faites par amour & par attachement. Je dis encore, que la mode des ſeditions & des revolutions parait être entièrement finie de nos jours. On ne voit aucun Royaume, excepté l'Angleterre, où le Roi ait le moindre ſujet d'appré-

toutes les fois, qu'ils trouvent leur avantage ailleurs 6; *au lieu que la crainte eſt entretenüe par la peur de la peine, qui ne ceſſe jamais.*

Cependant il faut que le Prince ſe faſſe craindre de maniére, que s'il n'eſt pas aimé, du moins il ne ſoit pas haï; car il lui ſera aiſé d'accorder l'un & l'autre enſemble, s'il s'abſtient de toucher aux biens & aux femmes de ſes ſujets. Si quelquefois il eſt contraint de faire mourir quelqu'un, ce ne doit être, qu'après en avoir juſtifié les raiſons, & ſurtout, ſans profiter de la

6. *Amicos tempore, fortuna, cupidinibus aliquando, imminui, deſinere.* Hiſt. 4.

préhender de ſes peuples : encore le Roi en Angleterre n'a rien à craindre, ſi ce n'eſt lui qui ſoulêve la tempête.

Je conclus donc, qu'un Prinçe cruel s'expoſe plûtôt à être trahi, qu'un Prinçe debonnaire; puiſque la cruauté eſt inſupportable, & qu'on eſt bientôt las de craindre; & après tout, parce que la bonté eſt toujours aimable, & qu'on ne ſe laſſe point de l'aimer.

Il ſeroit donc à ſouhaiter pour le bonheur du monde, que les Prinçes fuſſent bons, ſans être trop indulgens; afin que la bonté fût en eux toujours une vertu, & jamais une faibleſſe.

amis, qu'on ne les a 4; *& par conſéquent on ne ſauroit compter ſur eux dans le beſoin. Outre que les hommes craignent moins d'offenſer celui, qui ſe fait aimer, que celui qui ſe fait craindre; parce que l'amour n'eſt retenu que par un certain lien de bienſéance* 5, *que les hommes, qui ſont tous méchans, rompent tou-*

4. *Amicitias, dum magnitudine munerum, non conſtantia morum continere putat, meruit magis, quàm habuit.* Hiſt. 3. L'amitié, que l'interêt a liée, dit un Ancien, l'interêt la delie.

5. *Infirma vincula caritatis.* In Agricola. *Timetur à pluribus, quod plerumque fortius amore eſt*; dit le Jeune Pline dans la 5. lettre du livre 1. de ſes épitres.

actions de ſes ſujets; car tout ce qui s'eſt fait par crainte & par timidité en a toujours porté le caractère. Je dis qu'un Prinçe qui aura le don de ſe faire aimer, regnera ſur les cœurs, puiſque ſes ſujets trouvent leur propre intérêt à l'avoir pour maître, & qu'il y a un grand nombre d'exemples dans l'Hiſtoire de grandes & belles actions qui ſe ſont faites par amour & par attachement. Je dis encore, que la mode des ſeditions & des revolutions parait être entièrement finie de nos jours. On ne voit aucun Royaume, excepté l'Angleterre, où le Roi ait le moindre ſujet d'appré-

toutes les fois, qu'ils trouvent leur avantage ailleurs 6; *au lieu que la crainte eſt entretenüe par la peur de la peine, qui ne ceſſe jamais.*

Cependant il faut que le Prince ſe faſſe craindre de maniére, que s'il n'eſt pas aimé, du moins il ne ſoit pas haï; car il lui ſera aiſé d'accorder l'un & l'autre enſemble, s'il s'abſtient de toucher aux biens & aux femmes de ſes ſujets. Si quelquefois il eſt contraint de faire mourir quelqu'un, ce ne doit être, qu'après en avoir juſtifié les raiſons, & ſurtout, ſans profiter de la préhender de ſes peuples : encore le Roi en Angleterre n'a rien à craindre, ſi ce n'eſt lui qui ſoulêve la tempête.

Je conclus donc, qu'un Prinçe cruel s'expoſe plûtôt à être trahi, qu'un Prinçe debonnaire; puiſque la cruauté eſt inſupportable, & qu'on eſt bientôt las de craindre; & après tout, parce que la bonté eſt toujours aimable, & qu'on ne ſe laſſe point de l'aimer.

Il ſeroit donc à ſouhaiter pour le bonheur du monde, que les Prinçes fuſſent bons, ſans être trop indulgens; afin que la bonté fût en eux toujours une vertu, & jamais une faibleſſe.

6. *Amicos tempore, fortuna, cupidinibus aliquando, imminui, deſinere.* Hiſt. 4.

dépoüille, d'autant que les hommes oublient plus volontiers la mort de leur Pere, que la perte de leur patrimoine. D'ailleurs les raiſons d'ôter les biens ne manquent jamais, & lors qu'une fois on commence à vivre de rapine, l'on trouve aſſez d'occaſions de prendre le bien d'autrui; au-lieu que celles de verſer le ſang ſont plus rares a.

Mais quand le Prince commande une bonne Armée, c'eſt alors qu'il ne doit nullement ſe ſoucier d'être réputé cruel, b. *parce que, faute de cela, ſon Armée ne ſera jamais bien unie, ni en état de rien entreprendre.*

Entre les merveilleuſes actions d'Hannibal, on raconte, qu'aiant mené en païs étranger une groſſe Armée compoſée de mille ſortes de gens, il ne s'y éleva jamais le moindre bruit, ni entre eux, ni contre lui, ni dans la bonne, ni dans la mauvaiſe fortune; c. *ce-qui ne ſe peut attribuer qu'à ſon ex-*

a *Quand le Prince n'a pas l'humeur portée à la rapine, (ajoute Machiavel, Chap.* 19. *du livre* 3. *de ſes Diſcours) car quand il eſt affamé d'argent, il trouve toujours des occaſions de verſer le ſang pour avoir enſuite la confiſcation.*

b *Sur-tout s'il a une grande réputation, dit Machiavel au Chapitre* 21. *du livre* 2. *de ſes Diſcours, d'autant que cette réputation efface toutes les fautes, que ſa rigueur lui fait commettre.*

c *Il dit la même choſe dans le même Chapitre du livre* 3.

extrême rigueur, qui jointe à ſes autres vertus, le rendoit vénérable, & formidable à ſes ſoldats, & ſans qui tout le reſte ne lui ſuffiſoit pas, pour faire cet effet.

Cependant, des Ecrivains peu judicieux, admirent d'un côté ſes actions, & de l'autre en condamnent la principale cauſe. Mais ce qui montre, que ſes autres vertus ne lui euſſent pas ſuffi, c'eſt que les Armées ſe revoltérent en Eſpagne contre Scipion, Capitaine ſi fameux, non ſeulement de ſon tems, mais dans la mémoire de tous les ſiécles; ce qui ne vint, que de ſa trop grande douceur, [d] *qui avoit donné plus de licence aux ſoldats, que ne vouloit la Diſcipline militaire; à raiſon de quoi Fabius Maximus l'appella en plein Sénat corrupteur de la Milice-Romaine* 7.

Ceux de Locres aiant été tirannizez par un Lieutenant de Scipion, [e] *il n'en fit point de châtiment, tant il étoit indulgent: pour l'excuſer un Sénateur* [f] *dit, qu'il y avoit beaucoup de gens,*

d *Qu'il fut depuis contraint d'aſſaiſonner d'un peu de cruauté, dit Machiavel ibid.*

7. *Natum eum ad corrumpendam diſciplinam militarem arguebat.* Tit. Liv. dec. 3. lib. 2.

e *Plutarque l'appelle Pleminius. Ce fut à l'occaſion des plaintes faites contre ce Lieutenant; qu'on voulut ôter le Gouvernement de Sicile à Scipion, & lui faire ſon procès.*

f *Quintus Metellus.*

gens, qui ſavoient mieux ne pas faillir, que corriger les fautes d'autrui. Or il eſt certain, qu'avec le tems Scipion eût fletri ſa réputation & ſa gloire, s'il eût tenu la même conduite dans la Principauté ; au-lieu que ſon défaut, non ſeulement ne parut point, mais lui tourna même à gloire, à cauſe qu'il vivoit ſous un Gouvernement de République.

D'où je conclus, que les hommes aimant à leur fantaiſie, & craignant ſelon que le Prince veut être craint, un Prince ſage doit compter ſur ce qui dépend abſolument de lui, & non ſur ce qui depend du caprice d'autrui; mais ſe ménager ſi bien, qu'il ſe garantiſſe de la haine 8.

8. Plutarque dit dans la Vie de Licurgue, qu'Eurition, Roi de Sparte, aiant un peu trop relâché l'autorité Roiale, pour complaire au peuple, le peuple, ſe ſentant la bride lâchée, en devint inſolent & licentieux ; & que cela fut cauſe, que quelques-uns de ſes ſucceſſeurs furent haïs à mort, parce qu'ils voulurent reprendre l'autorité, qu'Eurition avoit laiſſé aliener.

CHAPITRE DIX-HUITIEME.

SI LES PRINCES DOIVENT TENIR LEUR PAROLE?

CHacun ſait, combien il eſt loüable, dans un Prince, de garder la foi, & de procéder rondement, & ſans fineſſe ; mais l'expérience de ces tems-ci montre, qu'il n'eſt arrivé de faire de grandes choſes, qu'aux Princes, qui ont fait peu de cas de leur parole, & qui ont ſû tromper les autres ; au-lieu que ceux, qui ont procédé loialement, s'en ſont toujours mal-trouvez à la fin.

Il eſt donc à ſavoir,

LE Precepteur des Tirans ôſe aſſurer, que les Prinçes peuvent abuſer le monde par leur diſſimulation: c'eſt par où je dois commancer à le confondre.

On ſait juſqu'à quel point le Public eſt curieux, c'eſt un animal qui voit tout, qui entend tout & qui divulgue tout ce qu'il a vû & ce qu'il a entendu. Si la curioſité de ce Public examine la conduite des Particuliers, c'eſt pour divertir ſon oi-

voir, qu'il y a deux manieres de combattre, l'une avec les loix, l'autre avec la force. La premiére eſt celle des hommes, & la ſeconde celle des bêtes. Mais comme très-ſouvent la premiére ne ſuffit pas, il eſt beſoin de recourir à la ſeconde. Il eſt donc néceſſaire aux Princes de ſavoir bien faire l'homme & la bête. Et c'eſt ce que les Anciens leur enſeignent figurément, quand ils racontent, qu'Achille, & divers autres Princes, furent donnez à élever au Centaure Chiron; pour ſignifier, que, comme le Précepteur étoit demi-homme & demi-bête, ſes diſciples devoient tenir des

ſiveté; mais lorſqu'il juge du caractère des Prinçes, c'eſt pour ſon propre interêt. Auſſi les Prinçes ſont-ils expoſés plus que tous les autres hommes, aux raiſonnemens & aux jugemens du monde; ils ſont comme les aſtres, contre leſquels un peuple d'aſtronomes a braqué ſes ſecteurs à lunettes, & ſes aſtrolabes; les courtiſans qui les obſervent font chaque jour leurs remarques, *un geſte, un coup d'œil, un regard les trahit*, & les peuples ſe rapprochent d'eux par des conjectures; en un mot, auſſi peu que le ſoleil peut couvrir ſes tâches, auſſi peu les grands Prinçes peuvent-ils ca-

ſont ſi ſimples, ſi accoutumez à er au tems, que i, qui trompe, en ıvera toujours, ſe laiſſeront nper.

De tous les exem- recens je n'en rois oublier un. Pape Alexandre, ne fit jamais re choſe, que nper; jamais hom- ne fut plus per- ſif, jamais per- ne ne promit rien c de plus grands mens, ni ne tint ns ſa parole 1, *& néan-*

1 On diſoit d'Alexan- VI. & du Duc de Va- nois, ſon fils, que le ne faiſoit jamais ce diſoit; que le fils ne t jamais ce qu'il fai- & que l'un & l'au- avoient pour maxime amentale, qu'il falloit ier ſa parole à tout le de, mais ne la tenir à per-

& entreprenants, mais jamais pour vertueux. Un Prince, quelque habile qu'il ſoit, ne peut, quand même il ſuivroit toutes les maximes de Machiavel, donner le caractere de la vertu qu'il n'a pas, aux crimes qui lui ſont propres.

Machiavel ne raiſonne pas mieux ſur les raiſons qui doivent porter les Princes à la fourbe & à l'hypocriſie : l'application ingénieuſe & fauſſe de la fable du Centaure, ne conclut rien ; car, que ce Centaure ait eu moitié figure humaine & moitié celle d'un cheval, s'enſuit-il que les Princes doivent être ruſés & feroces ? Il faut avoir bien envie de

vaudroit rien, ſi tous les hommes étoient bons; mais comme ils ſont tous méchans, & qu'ils ne te tiendroient pas leur parole, tu ne dois pas non plus la leur tenir: & tu ne manqueras jamais de prétextes, pour en colorer l'inobſervation. J'en pourrois donner mille exemples modernes, & montrer, combien de promeſſes, combien de Traitez, ont échoüé par l'infidélité des Princes, entre qui, celui qui a le mieux ſu faire le renard, a le mieux réüſſi dans ſes affaires. Mais il faut ſavoir bien déguiſer cet eſprit de renard, il faut être propre à feindre & à diſſimuler; car les hommes pas les hommes ſur leur parole, ce ſeroit le moien de ſe tromper toujours; mais on compare leurs actions enſemble, & puis leurs actions & leurs diſcours: c'eſt contre cet examen réïteré que la fauſſeté & la diſſimulation ne pourront rien jamais.

On ne joüe bien que ſon propre perſonnage; il faut avoir effectivement le caractere que l'on veut que le monde vous ſuppoſe: ſans quoi, celui qui penſe abuſer le Public, eſt lui-même la dupe.

Sixte-quint, Philippe ſecond, Cromwel, paſſerent dans le monde pour des hommes hypocrites &

mes ſont ſi ſimples, & ſi accoutumez à céder au tems, que celui, qui trompe, en trouvera toujours, qui ſe laiſſeront tromper.

De tous les exemples recens je n'en ſaurois oublier un. Le Pape Alexandre VI, ne fit jamais autre choſe, que tromper; jamais homme ne fut plus perſuaſif, jamais perſonne ne promit rien avec de plus grands ſermens, ni ne tint moins ſa parole 1, *& néan-*

1. On diſoit d'Alexandre VI. & du Duc de Valentinois, ſon fils, que le pére ne faiſoit jamais ce qu'il diſoit; que le fils ne diſoit jamais ce qu'il faiſoit: & que l'un & l'autre avoient pour maxime fondamentale, qu'il falloit donner ſa parole à tout le monde, mais ne la tenir à per-

& entreprenants, mais jamais pour vertueux. Un Prince, quelque habile qu'il ſoit, ne peut, quand même il ſuivroit toutes les maximes de Machiavel, donner le caractere de la vertu qu'il n'a pas, aux crimes qui lui ſont propres.

Machiavel ne raiſonne pas mieux ſur les raiſons qui doivent porter les Princes à la fourbe & à l'hypocriſie : l'application ingénieuſe & fauſſe de la fable du Centaure, ne conclut rien ; car, que ce Centaure ait eu moitié figure humaine & moitié celle d'un cheval, s'enſuit-il que les Princes doivent être ruſés & feroces ? Il faut avoir bien envie de

néanmoins ſes tromperies lui réüſſirent toujours; tant il ſavoit bien par où il falloit prendre les hommes.

Il n'eſt donc pas néceſſaire, qu'un Prince ait toutes les qualitez, que j'ai marquées; mais ſeulement qu'il paroiſſe les avoir 2. *J'ôſe même*

perſonne; diſant à ceux, qui leur reprochoient leur mauvaiſe-foi, qu'ils avoient bien juré, mais non promis de tenir leur ſerment.

2. Maxime, qui veut dire proprement,

Il faut ſembler homme de bien
Et cependant ne valoir rien.

Charle-quint juroit toujours *à fé de hombre de bien*, & faiſoit toujours le contraire de ce qu'il juroit. Auſſi avoit-il bien étudié le Prince de Machiavel, qui, ſelon un hiſtorien moderne, étoit un

dogmatiſer le crime, lorſqu'on employe des argumens auſſi faibles, & qu'on les cherche d'auſſi-loin.

Mais voici un raiſonnement plus faux que tout ce que nous avons vû. Le Politique dit, qu'un Prince doit avoir les qualités du Lion & du Renard; du Lion pour ſe défaire des Loups, du Renard pour être ruſé: & il conclut „ ce qui „ fait voir qu'un „ Prince n'eſt pas „ obligé de garder „ ſa parole “. Voilà une concluſion ſans premiçes: le Docteur du crime n'a-t'il pas honte de bégayer ainſi les leçons d'impiété?

Si l'on vouloit prêter la probité & le

même avancer, qu'il lui ſeroit dangereux de les avoir, & de les mettre en pratique, au-lieu qu'il lui eſt utile de paroître les avoir. Tu dois paroître clément, fidéle, courtois, intégre & religieux; mais avec cela tu dois être ſi bien ton maître, qu'au beſoin tu ſaches & tu puiſſes faire tout le contraire. Je

un des *trois livres, qu'il affectionnoit, & qu'il avoit fait traduire pour ſon inſtruction.* (Heiſſ. Hiſtoire de l'Empire, livre 3. Chapitre 4.) ce qui ſe marque ici à cauſe d'un Miniſtre de l'Empereur, qui, un jour, me voulut ſoutenir en bonne compagnie, où étoit entre autres un Internonce du Pape, que la Maiſon d'Autriche avoit toujours déteſté la doctrine & les maximes de Machiavel.

le bon-ſens aux penſées embrouillées de Machiavel, voici à peu près comme on pourroit les tourner. Le Monde eſt comme une partie de jeu, où il ſe trouve des joüeurs honnêtes, mais auſſi des fourbes qui trichent: pour qu'un Prinçe donc, qui doit joüer à cette partie, n'y ſoit pas trompé, il faut qu'il ſache de quelle manière l'on triche au jeu, non pas pour qu'il pratique jamais de pareilles leçons, mais pour qu'il ne ſoit pas la dupe des autres.

Retournons aux chûtes de notre Politique. „ Parce que „ tous les hommes, „ dit-il, ſont des „ ſcélerats, & qu'ils „ vous manquent à

„ tous

Je poſe en fait, qu'un Prince, & particuliérement un Prince nouveau, ne peut pas obſerver toutes les choſes, qui font paſſer les hommes pour bons, parce que les beſoins de ſon Etat l'obligent ſouvent de violer la foi, & d'agir contre la charité, l'humanité, & la Religion. Il faut donc, qu'il tourne & manie ſon eſprit, ſelon que ſouflent les vents de la Fortune, ſans s'écarter du bien, tant qu'il le peut; mais auſſi, ſans faire ſcrupule d'entrer dans le mal, quand il le faut 3.

Au

„ 3. *Encore que ſon langage ſemble être un peu* „ *trop licentieux, & n'a-* „ *voir*

„ tous momens de „ parole, vous n'êtes „ point obligé non- „ plus de leur garder „ la votre ". Voici premièrement une contradiction ; car l'Autheur dit un moment après, que les hommes diſſimulez trouveront toujours des hommes aſſez ſimples pour les abuſer ; comment cela s'accorde-t'il ? tous les hommes ſont des ſcélerats, & vous trouverez les hommes aſſez ſimples pour les abuſer.

Il eſt encore très faux que le monde ne ſoit compoſé que de ſcélerats. Il faut être bien miſanthrope pour ne point voir que dans toute ſociété il y a beaucoup d'honnêtes gens, & que le grand nom-

, mais preſque
ſonne ne connoît
que tu es, & le
t nombre n'ôſe
contredire la
titude, qui a la
eſté de l'Etat
r bouclier. Or
s les actions de
les hommes, &
tout des Prin-
, contre qui il
a point de Ju-
à réclamer, on
egarde qu'à l'iſ-
qu'elles ont.
n. Prince n'a
qu'à maintenir
Etat; tous les
ens, dont il ſe
ſervi, ſeront
iours trouvez
nêtes 4, & cha-
cun

Nihil glorioſum, niſi
n, & omnia, retinen-
dominationis honeſta.
ſte. Viro aut Urbi
ipi, dit Thucidide, *ni-*
hil

reléve enſuite le bonheur de la perfidie; mais ce qu'il y a de fâcheux, c'eſt que ce Ceſar Borgia, le plus grand ſcélerat, le plus perfide des hommes, que ce Ceſar Borgia le Heros de Machiavel a été effectivement très-malheureux. Machiavel ſe garde bien de parler de lui à cette occaſion, il lui faloit des exemples; mais d'où les auroit-il pris que du regiſtre des procès criminels, ou de l'Hiſtoire des mauvais Papes & des Nerons? Il aſſure qu'Alexandre VI, l'homme le plus faux, le plus impie de ſon tems, réüſſit toujours dans ſes fourberies, puiſqu'il connaiſſoit parfaitement la faibleſſe

ce doit s'étudier à ne dire jamais rien, qui ne ſente les cinq qualitez, que j'ai marquées ; en ſorte qu'à le voir & à l'entendre, l'on croie, que c'eſt la bonté, la fidélité, l'intégrité, la civilité, & la religion même. Mais cette dernière qualité eſt celle, qu'il lui importe d'avantage d'avoir extérieurement, d'autant que les hommes en général jugent plus par les yeux, que par les mains ; chacun aiant la liberté de voir, mais très-peu aiant celle de toucher. Chacun voit ce que tu parois être

en raiſon, & par conſéquent, ne doit pas être condamnée ſur la ſimple étiquette du ſac.)

Après que l'Autheur a prouvé la néceſſité du crime, il veut encourager ſes diſciples par la facilité de le commettre. „ Ceux qui „ entendent bien „ l'art de diſſimuler, „ dit-il, trouveront „ toujours des hommes aſſez ſimples „ pour être dupés“ ; ce qui ſe reduit à ceci : votre voiſin eſt un ſot & vous avez de l'eſprit, donc il faut que vous le dupiez, parce qu'il eſt un ſot. Ce ſont des ſyllogiſmes pour leſquels des écoliers de Machiavel ont été pendus & roüez en grêve.

Le Politique, non content d'avoir demontré, ſelon ſa façon de raiſonner, la facilité du crime, re-

être, mais preſque perſonne ne connoît ce que tu es, & le petit nombre n'ôſe pas contredire la multitude, qui a la majeſté de l'Etat pour bouclier. Or dans les actions de tous les hommes, & ſur-tout des Princes, contre qui il n'y a point de Juges à réclamer, on ne regarde qu'à l'iſſüe qu'elles ont.

Un Prince n'a donc qu'à maintenir ſon Etat; tous les moiens, dont il ſe ſera ſervi, ſeront toujours trouvez honnêtes 4, *& chacun*

4. *Nihil glorioſum, niſi tutum, & omnia, retinendæ dominationis honeſta.* Saluſte. *Viro aut Urbi principi*, dit Thucidide, *nihil*

relève enſuite le bonheur de la perfidie; mais ce qu'il y a de fâcheux, c'eſt que ce Ceſar Borgia, le plus grand ſcélerat, le plus perfide des hommes, que ce Ceſar Borgia le Heros de Machiavel a été effectivement très-malheureux. Machiavel ſe garde bien de parler de lui à cette occaſion, il lui faloit des exemples; mais d'où les auroit-il pris que du regiſtre des procès criminels, ou de l'Hiſtoire des mauvais Papes & des Nerons? Il aſſure qu'Alexandre VI, l'homme le plus faux, le plus impie de ſon tems, réüſſit toujours dans ſes fourberies, puiſqu'il connaiſſoit parfaitement la faibleſſe

cun le loüera ; car le Vulgaire ne ſe prend qu'aux apparences, & ne juge que par les événemens. Or il n'y a preſque dans le Monde, que le Vulgaire ; & le petit nombre n'a lieu, que lors que la Multitude ne ſait à quoi ſe déterminer.

Un Prince de ce tems-ci, qu'il n'eſt pas à propos de nommer, ne nous prêche rien que la paix & la bonne-foi ; mais s'il eût gardé lui-même l'une & l'autre,

bleſſe des hommes ſur la crédulité.

J'ôſe aſſurer que ce n'étoient pas tant la crédulité des hommes, que de certains événemens, & de certaines circonſtances, qui firent réüſſir quelquefois les deſſeins de ce Pape : ſur-tout le contraſte de l'ambition Françaiſe & Eſpagnole, la déſunion & la haine des Familles d'Italie, les paſſions & la faibleſſe de Louïs douze, n'y contribuerent pas moins.

La fourberie eſt même un defaut en ſtyle de Politique, lorſqu'on la pouſſe trop loin. Je cite l'autorité d'un grand Politique, c'eſt Don Louis de Haro, qui diſoit du Cardinal Ma-

hil injuſtum quod fructuoſum. Et Tacite dit, qu'Agrippine, Mére de Néron, ne trouvoit rien, qu'on ne dût ſacrifier pour une Couronne. *Decus, pudorem, corpus cuncta regno viliora habere.* Ann. 12.

tre, il eût perdu bien des fois ſa réputation & ſes Etats 5.

Mazarin, qu'il avoit un grand défaut en Politique, c'eſt qu'il étoit toujours fourbe. Ce même Mazarin voulant emploier Monſieur de Faber à une négociation ſcabreuſe, le Marechal de Faber lui dit, ſouffrez Monſeigneur, que je refuſe de tromper le Duc de Savoye, d'autant plus qu'il n'y va que d'une bagatelle; on ſait dans le monde que je ſuis honnêt-homme, reſervez-donc ma probité pour une occaſion où il s'agira du ſalut de la France.

Je ne parle point dans ce moment de l'honnêteté ni de la vertu, mais ne conſiderant ſimplement que l'interêt des Princes, je dis que c'eſt une très mauvaiſe Politique de leur part, d'être fourbes & de duper le monde; ils ne dupent qu'une fois, ce qui leur fait perdre la confiance de tous les Prinçes.

Une

5. Il veut parler de Ferdinand, Roi de Caſtille & d'Arragon, qui ne devoit la conquête des Roiaumes de Naples & de Navarre, qu'à ſa mauvaiſe foi, & à ſa perfidie. Sur quoi un Prince d'Italie contemporain diſoit plaiſamment: *je voudrois, que Ferdinand jurât par un Dieu, en qui il crût, avant que de me fier à ſes ſermens.*

Une certaine Puiſſançe, en dernier lieu declara dans un Manifeſte les raiſons de ſa conduite, & agit enſuite d'une manière directement oppoſée. J'avoüe que des traits auſſi frappans que ceux-là, aliénent entiérement la confiance ; car plus la contradiction ſe ſuit de près, & plus elle eſt groſſière. L'Egliſe Romaine, pour éviter une contradiction pareille, a très ſagement fixé à ceux qu'elle place au nombre des Saints, le Noviciat de cent années après leur mort : moiennant quoi la memoire de leurs defauts & de leurs extravagançes périt avec eux ; les témoins de leur vie, & ceux qui pourroient dépoſer contre eux, ne ſubſiſtent plus, rien ne s'oppoſe à l'idée de Sainteté qu'on veut donner au Public.

Mais qu'on me pardonne cette digreſſion. J'avoüe d'ailleurs qu'il y a des néceſſités fâcheuſes, où un Prinçe ne ſauroit s'empêcher de rompre ſes Traitez & ſes Alliançes ; mais il doit s'en ſeparer en honnêt-homme, en avertiſſant ſes Alliez à tems, & ſur-tout n'en venir jamais à ces extrémitez ſans que le ſalut de ſes peuples, & une très grande néceſſité, l'y oblige.

Je finirai ce chapitre par une ſeule Reflexion. Qu'on remarque la fécondité dont les vices ſe propaginent entre les mains

mains de Machiavel. Il veut qu'un Roi incrédule couronne ſon incrédulité de l'Hypocriſie, il penſe que les peuples ſeront plus touchés de la devotion d'un Prinçe, que revoltez des mauvaïs traitemens qu'ils ſouffriront de lui. Il y a des perſonnes qui ſont de ſon ſentiment; pour moi, il me ſemble, qu'on a toujours de l'indulgençe pour des erreurs de ſpéculation, lorſqu'elles n'entraînent point la corruption du cœur à leur ſuite, & que le peuple aimera plus un Prinçe incrédule, mais honnêt-homme, & qui fait leur bonheur, qu'un orthodoxe, ſcélerat & malfaiſant. Ce ne ſont pas les penſées des Prinçes, ce ſont leurs actions qui rendent les hommes heureux.

faires particuliéres de ſes ſujets, il faut, qu'il en juge de maniére, que ce qu'il aura prononcé ſoit irrévocable; afin que perſonne n'oſe entreprendre, ni eſperer de le tromper, ni de le faire changer d'avis. Le Prince, qui ſe met ſur ce pied, eſt toujours très-eſtimé, & cette eſtime fait, que l'on ne conſpire pas facilement contre lui, & que les Etrangers ne riſquent pas volontiers de l'attaquer, ſurtout, s'ils ſavent qu'il eſt révéré de ſes ſujets. Car un Prince a toujours deux craintes, l'une, du côté de ſes ſujets, l'autre du côté des Etrangers; de ceux-ci, il s'en dé-

particulier peut-il s'élever à la Souveraineté, ſi ce n'eſt en depoſſédant un Prinçe Souverain de ſes Etats, ou en uſurpant l'autorité d'une République? Ce n'eſt pas aſſurément ainſi que l'entendent les Prinçes de l'Europe. Si Machiavel avoit compoſé un recueil de fourberies à l'uſage des voleurs, il n'auroit pas fait un ouvrage plus blamable que celui-ci.

Je dois cependant rendre compte de quelques faux raiſonnemens qui ſe trouvent dans ce Chapitre. Machiavel prétend que ce qui rend un Prinçe odieux, c'eſt lorſqu'il s'empare injuſtement du bien de ſes ſujets,

ils vivent contens de lui, quand il s'en abſtient : Et pourlors il n'a plus à combattre, que l'ambition de quelques broüillons, dont il vient facilement à bout.

Il devient mépriſable, quand il paſſe pour changeant, leger, efféminé, puſillanime, irréſolu [1], *défauts, dont il ſe doit garder, comme d'autant d'écüeils, en s'étudiant à montrer de la grandeur, du courage, de la force & de la gravité dans ſes actions.*

Quand il prendra connoiſſance des affai-

1. *Vitellium ſubitis offenſis, aut intempeſtivis blanditiis, mutabilem contemnebant, metuebantque.* Tac. Hiſt. 2.

de plus ſimple, de plus naturel & de plus convenable aux Princes que la juſtiçe & la bonté? je ne penſe pas qu'il ſoit néceſſaire de s'épuiſer en argumens pour le prouver. Le Politique doit donc perdre néceſſairement en ſoutenant le contraire. Car s'il ſoutient qu'un Prinçe affermi ſur le trône, doit être cruel, fourbe, traître &c. il le fera méchant à pure perte ; & s'il veut revêtir de tous ces vices un Prinçe qui s'éleve ſur le trône pour affermir ſon uſurpation, l'Autheur lui donne des conſeils qui ſouleveront tous les Souverains, & toutes les Republiques contre lui. Car comment un

faires particuliéres de ſes ſujets, il faut, qu'il en juge de maniére, que ce qu'il aura prononcé ſoit irrévocable; afin que perſonne n'oſe entreprendre, ni eſperer de le tromper, ni de le faire changer d'avis. Le Prince, qui ſe met ſur ce pied, eſt toujours très-eſtimé, & cette eſtime fait, que l'on ne conſpire pas facilement contre lui, & que les Etrangers ne riſquent pas volontiers de l'attaquer, ſurtout, s'ils ſavent qu'il eſt révéré de ſes ſujets. Car un Prince a toujours deux craintes, l'une, du côté de ſes ſujets, l'autre du côté des Etrangers; de ceux-ci, il s'en dé-

particulier peut-il s'élever à la Souveraineté, ſi ce n'eſt en depoſſédant un Prinçe Souverain de ſes Etats, ou en uſurpant l'autorité d'une République? Ce n'eſt pas aſſurément ainſi que l'entendent les Prinçes de l'Europe. Si Machiavel avoit compoſé un recueil de fourberies à l'uſage des voleurs, il n'auroit pas fait un ouvrage plus blamable que celui-ci.

Je dois cependant rendre compte de quelques faux raiſonnemens qui ſe trouvent dans ce Chapitre. Machiavel prétend que ce qui rend un Prinçe odieux, c'eſt lorſqu'il s'empare injuſtement du bien de ſes ſujets,

défend avec de bonnes armes, & de bons amis: & quand il aura de bonnes armes, il aura toujours de bons amis.

Ajoutez à cela, que les affaires du dedans ſeront toujours tranquilles, à moins que quelque Conſpiration ne les broüille, tandis que celles du dehors demeureront paiſibles: Et quand même les Etrangers ſe remuëroient; ſi le Prince ſe gouverne, comme j'ai dit, & qu'il ne vienne point à ſe relâcher, il leur réſiſtera toujours, comme j'ai montré que fit Nabis, Tiran de Sparte.

Mais quant aux ſujets, lorſque le dehors ne branle point: comme il eſt à

& qu'il attente à la pudicité de leurs femmes. Il eſt ſûr qu'un Prince intéreſſé, injuſte, violent & cruel, ne pourra point manquer d'être haï & de ſe rendre odieux à ſes peuples; mais il n'en eſt pas toutefois de même de la galanterie. Jules Ceſar, que l'on appelloit à Rome le mari de toutes les femmes & la femme de tous les maris, Louis quatorze qui aimoit beaucoup les femmes, Auguſte premier Roy de Pologne qui les avoit en commun avec ſes ſujets, ces Princes ne furent point haïs à cauſe de leurs amours; & ſi Ceſar fut aſſaſſiné, ſi la liberté Romaine en-

à craindre qu'ils ne conſpirent ſecrettement, le Prince y pourvoit aſſez, en fuïant ce qui le peut rendre odieux & mépriſable; choſe abſolument néceſſaire, ainſi qu'il a été déja dit amplement.

L'un des meilleurs remédes, que le Prince ait contre les Conjurations, c'eſt de n'être ni haï, ni mépriſé de ſon peuple: car d'ordinaire ceux, qui conſpirent contre lui, croient, que le peuple ſera bien aiſe de ſa mort; au-lieu que s'ils croioient, qu'il en dût être fâché, ils n'oſeroient jamais prendre une réſolution ſi dangereuſe.

Nous voions, qu'il y a eu beaucoup de Conjurations, mais très

fonça tant de poignards dans ſon flanc, ce fut par ce que Ceſar étoit un uſurpateur, & non pas à cauſe que Ceſar étoit galant.

On m'objectera peut-être l'expulſion des Rois de Rome, au ſujet de l'attentat commis contre la pudicité de Lucrece, pour ſoutenir le ſentiment de Machiavel; mais je reponds que non pas l'amour du jeune Tarquin pour Lucrece, mais la manière violente de faire cet amour donna lieu au ſoulevement de Rome; & que comme cette violençe réveilloit dans la memoire du peuple l'idée d'autres violençes commiſes par les Tarquins,

irréconciliable Prince, ou un tout extraordi- e, pour vouloir te garder le ſe-

3.

lais, pour tran- court, je dis, du côté des Con- z il n'y a que insertitude, de alouſie, & de la nte d'être punis; ui leur ôte tout age : Au con- traire,

Il faut, que l'affec- du complice ſoit bien le, ſi le danger, où expoſe, ne lui paroît encore plus grand, Machiavel dans le 6. de ſes Diſcours.

Tacite marque dans . Livre de ſes Anna- out ce qui fait avorter Conſpiration. 1. L'eſ- ice de l'impunité, urs contraire aux ds deſſeins. *Impunita- upido, magnis ſemper ibus adverſa*; &, *pro- miſſa*

mais ce langage des oracles, ſoit dit en paſſant, eſt celui des fourbes.

Je dois dire en général à cette occaſion, que les conjurations & les aſſaſſinats ne ſe commettent plus guères dans le monde, les Prinçes ſont en ſureté de ce côté-là; ces crimes ſont uſez, ils ſont ſortis de mode, & les raiſons qu'en allégue Machiavel ſont très bonnes: il n'y a tout au plus que le fanatiſme de quelques Eccléſiaſtiques qui puiſſe lui faire commettre un crime auſſi épouvantable par pur fanatiſme. Parmi les bonnes choſes que Machiavel dit à l'occaſion des conſpirations, il y en a une très

Si bien que voiant d'un côté une fortune toute acquiſe & de l'autre ſeulement du danger, il faut, ou que ce ſoit un ennemi

vre de ſes Annales, où il parle d'un Volufius Proculus, qui alla dénoncer à Néron une femme, qui le ſollicitoit de ſe vanger du Prince, dont elle ſavoit par lui-même, qu'il étoit très-mécontent, pour avoir été mal récompenſé du meurtre d'Agrippine. *Is mulieri, dum merita erga Neronem ſua, & quàm in irritum cecidiſſent aperit, adjicitque queſtus; & deſtinationem vindictæ, ſi facultas oriretur, ſpem dedit poſſe impelli. Ergo Epicharis omnia ſcelera principis orditur; accingeretur modò, navaret operam, & militum acerrimos duceret in partes, ac digna pretia exſpectaret .... Proculus ea, quæ audierat, ad Neronem detulit.* Celui, à qui vous dites vôtre ſecret, devient maître de vôtre liberté, dit très-bien Mr. de la Rochefoucault dans ſes Mémoires.

il ne faut imiter ni Neron, ni David.

Voici ce me ſemble une contradiction en forme. Le Politique veut qu'

„ un Prince ſe faſſe
„ aimer de ſes ſu-
„ jets, pour éviter
„ les conſpirations;

& dans le Chapitre dix-ſept, il dit,

„ qu'un Prince doit
„ ſonger principale-
„ ment à ſe faire
„ craindre, puiſ-
„ qu'il peut comp-
„ ter ſur une choſe
„ qui dépend de lui,
„ & qu'il n'en eſt
„ pas de même de
„ l'amour des peu-
„ ples ".

Lequel des deux eſt le véritable ſentiment de l'Autheur? Il parle le langage des oracles, on peut l'interprêter comme on le veut; mais

côté la majeſ-
? l'Etat, les
Loix,

quelquefois ce qui
hé dans le cœur
onjuré, *Ipſe mæſ-*
magnæ cogitationis
us erat. 8 L'im-
e, par exemple,
de certains prépa-
levant des valets,
faire éguiſer un
d; *pugionem aſpe-*
o, & in mucronem
e juſſit; ce qui leur
du ſoupçon: *arreptis*
nibus de conſequenti-
La vüe des tour-
tormentorum aſpec-
u minæ. 10. La
e, que l'on a, que
un de ſes compa-
a tout dit, & qu'il
tile de garder le ſi-
, *Cuncta jam pate-*
crédens, nec ullum
emolumentum, edi-
eros. Ajoutez à ce-
hazard, qui domine
ouvent dans ces af-
Le Comte de Li-
manqua l'entrepriſe
den, ſur ce qu'un
onjurez aiant été ar-
our dettes, la plû-
s autres s'enfuirent,
t, que quelqu'un
eux les avoit trahis.

mens dont les Catholiques ſoutiennent la tranſubſtantiation, pour combattre les incrédules.

Machiavel conſeille donc aux Prinçes de ſe faire aimer, de ſe ménager pour cette raiſon, & de gagner également la bienveillançe des Grands & des Peuples; il a raiſon de leur conſeiller de ſe décharger ſur d'autres de ce qui pourroit leur attirer la haine d'un de ces deux Etats, & d'établir pour cet effet des Magiſtrats juges entre le peuple & les Grands. Il allégue le Gouvernement de France pour modèle. Cet ami outré du deſpotiſme & de l'uſurpation d'au-

traire, le Prince a de

miſſa impunitas. 2. L'eſpérance & la crainte, *ſpes ac metus.* 3. La lenteur, *Accendere conjuratos, lentitudinis eorum pertæſa.* 4. La crainte d'être trahi, *Metus proditionis.* 5. La jalouſie ; car il dit, que Piſon refuſa de tuer Néron dans ſa maiſon de campagne, où Néron venoit ſouvent, de peur que Silanus ne fût mis ſur le trône ; ou que le Conſul Veſtinus ne voulût rétablir la Liberté, ou faire un Empereur à ſa mode. 6. *Proditio*, La trahiſon, qui arrive ſouvent ſur le point de l'exécution, *Pridie inſidiarum.* 7. *Præmia perfidiæ, immenſa pecunia & potentia*, L'eſpoir de la récompenſe, comme auſſi la crainte de la laiſſer aller à un autre, en ſe laiſſant prévenir. *Multos adſtitiſſe, qui eadem viderint ; nihil profuturum unius ſilentium ; at præmia pœnes unum fore, qui indicio præveniſſet.* Il y a encore une autre ſorte de trahiſon, qui eſt celle du viſage & de la contenance, qui découvre très bonne, mais qui devient mauvaiſe dans ſa bouche : la voici. „ Un conjurateur, dit-il, eſt „ troublé par l'appréhenſion des „ châtimens qui le „ menaçent, & les „ Rois ſont ſoutenus „ par la Majeſté „ de l'Empire & „ par l'autorité des „ Loix “. Il me ſemble que l'Autheur politique n'a pas bonne graçe à parler des Loix, lui qui n'inſinue que l'interêt, la cruauté, le deſpotiſme & l'uſurpation. Machiavel fait comme les Proteſtans, ils ſe ſervent des argumens des incredules pour combattre la tranſubſtantiation des Catholiques, & ils ſe ſervent des mêmes argumens

par conſéquent
t de refuge.
en pourrois don-
mille exemples,
je me contente-
d'un ſeul, arri-
de nôtre tems.
nibal Bentivo-
aïeul de celui
jourd'hui, lequel
Prince de Bo-
, aiant été tué
*les Canneſques,**
euple ſe ſouleva
-tôt, & maſſa-
toute la famille
meurtriers; tant
Bentivoles étoient
s aimez à Bolo-
Et comme il
reſtoit aucun,
pût gouverner
at, le fils, qu'-
nibal laiſſoit,
t au maillot [a],
Bo-

re, mais ce n'en eſt pas la ſeule cauſe. Caligula, Claude, Neron, Galba, Othon, Vitellius firent une fin funeſte, ſans avoir acheté Rome comme Didius Julianus. La venalité fut enfin une raiſon de plus, pour aſſaſſiner les Empereurs: mais le fond véritable de ces révolutions, étoit la forme du Gouvernement. Les Gardes Prétoriennes devinrent ce qu'ont été depuis les Mameloucs en Egypte, les Janiſſaires en Turquie, les Strelits en Moſcovie. Conſtantin caſſa les Gardes Prétoriennes habilement; mais enfin les malheurs de l'Empire expoſerent encore ſes maîtres

* *Famille rivale des Bentivoles.* (*en* 1445.)
[a] *Au livre 6 de ſon Hiſtoire,*

Loix, ſes amis & ſes Alliez. 5 De ſorte que s'il a encore l'affection du peuple, il eſt impoſſible, que perſonne ſoit aſſez téméraire, pour conjurer contre lui; car au-lieu que d'ordinaire les Conjurez ont fort à craindre avant que d'en venir au fait, pour-lors ils ont encore plus à craindre après, d'autant qu'ils ont le peuple à dos; &

5. *Illum quidem*, dit Germanicus aux légions mutinées contre Tibére, *ſua majeſtas, imperium romanum cæteri exercitus defendent*; Après leur avoir remontré auparavant, que l'Italie & les Gaules étoient fidéles à Tibere, & que tout le reſte de l'Empire étoit tranquille. *Italiæ conſenſum, Galliarum fidem extollit, nil uſquam turbidum aut diſcors.* Ann. 1.

d'autorité approuve la puiſſance que les Parlemens de France avoient autrefois : il me ſemble à moi que s'il y a un Gouvernement dont on pourroit de nos jours propoſer pour modele la ſageſſe, c'eſt celui d'Angleterre; là le Parlement eſt l'arbitre du Peuple & du Roi, & le Roi a tout le pouvoir de faire du bien, mais il n'en a point pour faire le mal.

Machiavel entre enſuite dans une grande diſcuſſion ſur la vie des Empereurs Romains, depuis Marc-Aurele juſqu'aux deux Gordiens. Il attribue la cauſe de ces changemens fréquens à la venalité de l'Empire,

irations, quand uple lui eſt af- nné, mais auſ- loit avoir peur ut, quand il en ii. Et ç'a tou- été le princi- ouci des Prin- ges, & des E- bien ordonnez, ntenter le peu- & de ne pas dé- rer les Grands. itre les Roiau- bien policez la ce eſt le pre- c; & de mille lentes choſes, y trouvent éta- pour la ſureté oi, & la liber- des ſujets, la eure eſt ſans , l'autorité du Par-

e Roiaume, dit-il, lus aux Loix, que autre. Lib. 3. Diſc. 1.

Thraçe qui paſſe un géant, & Maximin ayant ſoulevé tout le monde par ſes barbaries fut aſſaſſiné à ſon tour. Machiavel prétend que celui-là périt par le mépris qu'on faiſoit de ſa baſſe naiſſance ; Machiavel a grand tort : un homme élevé à l'Empire par ſon courage n'a plus de parents ; on ſonge à ſon pouvoir, & non à ſon extraction. Puppien étoit fils d'un Maréchal de village, Probus d'un Jardinier, Diocletien d'un Eſclave, Valentinien d'un Cordier, ils furent tous reſpectez. Le Sforçe qui conquit Milan étoit un païſan, Cromwel qui aſſujettit l'Angleterre & fit trembler

Bologne en envoia demander un, qu'elle avoit appris qui étoit à Florence, & qui juſque-là avoit paſſé pour le fils d'un artiſan, b *& lui donna la direction des affaires, juſqu'à ce que le fils d'Hannibal fût en âge de gouverner.*

D'où je conclus, que le Prince doit peu appréhender les Con-

tres à l'aſſaſſinat & à l'empoiſonnement. Je remarquerai ſeulement que les mauvais Empereurs perirent de morts violentes; mais un Theodoſe mourut dans ſon lit, & Juſtinien vêcut heureux quatre vingt-quatre ans. Voilà ſur quoi j'inſiſte: il n'y a preſque point de méchans Princes heureux, & Auguſte ne fut paiſible que quand il devint vertueux. Le Tiran Commode, ſucceſſeur du Divin Marc-Aurele, fut mis à mort malgré le reſpect qu'on avoit pour ſon Pere. Caracalla ne put ſe ſoutenir à cauſe de ſa cruauté. Alexandre Severe fut tué par la trahiſon de ce Maximin de Thra-

toire, il dit que cet enfant, qui s'appelloit Jean, avoit ſix ans.

b. *Il étoit fils naturel d'un Hercule Bentivole, couſin d'Hannibal, & s'appelloit Santi, & paſſoit à Florence pour le fils d'un* Agnolo da Caſceſe, *Cardeur.* Machiavel ibid. *où il ajoute, que la conduite de Santi fut ſi prudente, qu'au-lieu que ſes ancêtres avoient tous été tuez par leurs ennemis, ils vécut en paix, & mourut très-glorieuſement.*

Conjurations, quand le peuple lui eſt affectionné, mais auſſi il doit avoir peur de tout, quand il en eſt haï. Et ç'a toujours été le principal ſouci des Princes ſages, & des Etats bien ordonnez, de contenter le peuple, & de ne pas déſeſperer les Grands.

Entre les Roiaumes bien policez la France eſt le premier c; *& de mille excellentes choſes, qui s'y trouvent établies pour la ſureté du Roi, & la liberté des ſujets, la meilleure eſt ſans doute, l'autorité du Par-*

c. *Ce Roiaume, dit-il, obéit plus aux Loix, que pas un autre.* Lib. 3. Diſc. chap. 1.

Thraçe qui paſſe un géant, & Maximin ayant ſoulevé tout le monde par ſes barbaries fut aſſaſſiné à ſon tour. Machiavel prétend que celui-là périt par le mépris qu'on faiſoit de ſa baſſe naiſſance ; Machiavel a grand tort : un homme élevé à l'Empire par ſon courage n'a plus de parents ; on ſonge à ſon pouvoir, & non à ſon extraction. Puppien étoit fils d'un Maréchal de village, Probus d'un Jardinier, Diocletien d'un Eſclave, Valentinien d'un Cordier, ils furent tous reſpectez. Le Sforçe qui conquit Milan étoit un païſan, Cromwel qui aſſujettit l'Angleterre & fit trembler

Parlement : car celui, qui a policé ce Roiaume, connoiſſant l'ambition & l'inſolence des Grands & par conſéquent la néceſſité de les tenir en bride ; mais auſſi voulant les mettre à couvert de la haine du peuple, qui les redoutoit, il ne trouva pas à propos, que le Roi s'en mêlât ; de peur de l'expoſer à la haine des Grands, s'il favoriſoit le peuple ; ou à celle du peuple, s'il favoriſoit les Grands. Pour cet effet il établit un Juge tiers, pour réprimer les Grands, & défendre les petits,*

* *Il ne parle, que de celui de Paris, qui donne le branle à tous les autres, & qu'il dit être l'exécuteur inviolable des Loix.* Ibidem.

l'Europe étoit fils d'un Marchand. Le grand Mahomet, fondateur de la Religion la plus floriſſante de l'Univers, étoit un garçon marchand ; Samon premier Roi d'Eſclavonie étoit un marchand Français. Le fameux Piaſt, dont le nom eſt encore reveré en Pologne, fut élu Roy ayant encore aux pieds ſes ſabots ; & il vêcut reſpecté longues années. Que de Généraux d'Armée, que de Miniſtres & de Chanceliers roturiers ! l'Europe en eſt pleine & n'en eſt que plus heureuſe ; car ces places ſont données au merite. Je ne dis pas cela pour mepriſer le ſang des Vitikins, des Char-

haïs de quelqu'un, ils doivent tâcher de ne l'être pas de la multitude; & lors que cela ne ſe peut, il faut, à quelque prix que ce ſoit, qu'ils évitent la haine du parti, qui eſt le plus fort.

Or les Empereurs, dont la fortune étoit nouvelle, aiant beſoin d'une faveur extraordinaire, pour ſe maintenir, adhéroient plus volontiers à la Milice, qu'au peuple; ce qui néanmoins leur tournoit à profit, ou à dommage, ſelon qu'ils ſavoient ſe tenir en crédit auprès d'elle.

*Pertinax & Alexandre périrent tous deux parcequ'ils étoient modérez, clémens, amateurs de la juſtice, & ennemis de la violence. Marc vecut & mourut très-honoré, parce qu'étant venu à l'Empire par ſucceſſion, il n'en devoit point de reconnoiſſance aux ſoldats, ni au peuple. Outre qu'aiant des vertus, qui le rendoient vénérable, il ſût ſi bien faire, que l'un & l'autre parti ſe tinrent toujours dans le devoir, & qu'il ne fût jamais haï, ni mépriſé. Mais Pertinax périt dans les premiers commencemens de ſon regne *, parce que la Milice, accoutumée à vivre licentieuſement ſous Commode,*

* *Dans le troiſiéme mois.*

mains ſont des exemples, qui infirment mon opinion, y en aiant quelques-uns, qui ont perdu l'Empire, ou la vie, quoiqu'ils ſe fuſſent toujours très bien comportez.

Pour répondre à cette objection, j'examinerai les qualitez des Empereurs, Marc-le-Philoſophe, Commode ſon fils, Pertinax, Julien, Sevére, Antonin, Carcalla ſon fils; Macrin, Héliogabale, Alexandre, & Maximin; par où l'on verra, que ce que j'ai dit revient aſſez à ce qui leur eſt arrivé: Et par occaſion je ferai des réflexions ſur les choſes, qui ſont à remarquer dans leurs

à craindre, parce qu'elles ſont toutes diviſées en petits corps, qui veillent les uns ſur les autres, parce que les Rois nomment à tous les emplois, & que la forçe des Loix eſt plus établie. Les Empereurs Turcs ne ſont ſi expoſez au cordeau, que parce qu'ils n'ont pas ſçu encore ſe ſervir de cette Politique. Les Turcs ſont eſclaves du Sultan, & le Sultan eſt eſclave des Janiſſaires. Dans l'Europe chrétienne il faut qu'un Prinçe traite également bien tous les ordres de ceux à qui il commande, ſans faire de differençes, qui cauſent des jalouſies funeſtes à

ſes

haïs de quelqu'un, ils doivent tâcher de ne l'être pas de la multitude; & lors que cela ne ſe peut, il faut, à quelque prix que ce ſoit, qu'ils évitent la haine du parti, qui eſt le plus fort.

Or les Empereurs, dont la fortune étoit nouvelle, aiant beſoin d'une faveur extraordinaire, pour ſe maintenir, adhéroient plus volontiers à la Milice, qu'au peuple; ce qui néanmoins leur tournoit à profit, ou à dommage, ſelon qu'ils ſavoient ſe tenir en crédit auprès d'elle.

*Pertinax & Alexandre périrent tous deux parcequ'ils étoient modérez, clémens, amateurs de la juſtice, & ennemis de la violence. Marc vecut & mourut très-honoré, parce qu'étant venu à l'Empire par ſucceſſion, il n'en devoit point de reconnoiſſance aux ſoldats, ni au peuple. Outre qu'aiant des vertus, qui le rendoient vénérable, il ſût ſi bien faire, que l'un & l'autre parti ſe tinrent toujours dans le devoir, & qu'il ne fût jamais haï, ni mépriſé. Mais Pertinax périt dans les premiers commencemens de ſon regne *, parce que la Milice, accoutumée à vivre licentieuſement ſous Commode,*

* *Dans le troiſiéme mois.*

7 *C'eſt comme le vouloient les légions Romaines, pour avoir double paye, & de quoi aſſouvir leur avarice & leur cruauté; ce qui fut cauſe, que les Empereurs, qui n'avoient pas aſſez de crédit, ou d'adreſſe, pour tenir les uns & les autres en bride, périrent tous. Et comme la plûpart de ces Princes, & principalement ceux qui d'une condition privée étoient montez au trône, connoiſſoient cette difficulté, ils prenoient le parti des ſoldats, ſans ſe ſoucier beaucoup d'offenſer le peuple. Ce leur étoit une néceſſité d'en uſer ainſi, car comme les Princes ne manquent jamais d'être haïs* mort aucun revers de Fortune.

7. *Erant, quos memoria Neronis, ac deſiderium prioris licentiæ accenderet.* Hiſt. 1. *Neque exercitus, aut legatos ac duces, magna ex parte luxus, egeſtatis, ſcelerum ſibi conſcios, niſi pollutum obſtrictumque meritis ſuis principem paſſuros.* Hiſt. 2. Galba perdit l'Empire & la vie, pour avoir dit, qu'il ne prétendoit point acheter l'affection des ſoldats, *legi à ſe militem, non emi*; Hiſt. 1. & pour avoir uſé de trop de ſevérité envers des gens, qui avoient oublié l'ancienne Diſcipline, & que Néron avoit accoutumez à la licence. *Nocuit antiquus rigor, & nimia ſeveritas, cui jam pares non ſumus*: Et dans un autre endroit. *Severitas ejus augebat coaſpernantes veterem diſciplinam atque ita* 14. *annis à Nerone aſſuefactos, ut haud minus vitia principum amarent, quàm olim virtutes verebantur.* Hiſt. 1.

haïs de quelqu'un, ils doivent tâcher de ne l'être pas de la multitude; & lors que cela ne ſe peut, il faut, à quelque prix que ce ſoit, qu'ils évitent la haine du parti, qui eſt le plus fort.

Or les Empereurs, dont la fortune étoit nouvelle, aiant beſoin d'une faveur extraordinaire, pour ſe maintenir, adhéroient plus volontiers à la Milice, qu'au peuple; ce qui néanmoins leur tournoit à profit, ou à dommage, ſelon qu'ils ſavoient ſe tenir en crédit auprès d'elle.

*Pertinax & Alexandre périrent tous deux parcequ'ils étoient modérez, clémens, amateurs de la juſtice, & ennemis de la violence. Marc vecut & mourut très-honoré, parce qu'étant venu à l'Empire par ſucceſſion, il n'en devoit point de reconnoiſſance aux ſoldats, ni au peuple. Outre qu'aiant des vertus, qui le rendoient vénérable, il ſût ſi bien faire, que l'un & l'autre parti ſe tinrent toujours dans le devoir, & qu'il ne fût jamais haï, ni mépriſé. Mais Pertinax périt dans les premiers commencemens de ſon regne *, parce que la Milice, accoutumée à vivre licentieuſement ſous Commode,*

* *Dans le troiſiéme mois.*

mode, ne pût s'aſſujettir à cette vie réglée, qu'il vouloit introduire: d'ailleurs, aiant été fait Empereur malgré eux, & étant vieux, ils le mépriſoient 8 *encore autant qu'ils le haïſſoient.*

Il eſt à remarquer, que l'on encourt auſſi bien la haine en faiſant bien, qu'en faiſant mal. 9 *C'eſt pour cela, qu'un Prince, qui veut maintenir ſon Etat, eſt ſouvent contraint de n'être pas bon; car lors que le parti, dont tu crois avoir be-*

8. L'âge rend les Princes mépriſables, *Ipſa ætas Galbæ & irriſui, & faſtidio erat aſſuetis juventæ Neronis*, Hiſt. 1; Soit parce qu'ils ſont alors moins entreprenans; *reputante Tiberio extremam ætatem*; Ann. 6. Ou parce que leurs ennemis ne les croient pas en état de ſe défendre. *Artabanus ſenectutem Tiberii, ut inermem deſpiciens*; Ann. 6. Ou que l'on croit, que leur eſprit décline; *fluxam ſenio mentem objectando.* Ibidem. Outre que la Vieilleſſe eſt ſouvent cauſe, qu'ils ſe laiſſent gouverner; *Invalidum ſenem, odio flagitiorum oneratum, contemptu inertiæ deſtruebant.* Hiſt. 1. Et que ceux, qui entrent dans le Miniſtère, ſur la fin de leur regne, ſe hâtent de s'enrichir par toutes ſortes de rapines... *Afferebant venalia cuncta præpotentes liberti; ſervorum manus ſubitis avidæ, & tanquam apud ſenem feſtinantes.* Et ce, d'autant plus que l'on ne craint guéres un Maître caduc, *Cùm apud infirmum & credulum minore metu, & majore præmio peccaretur.* Hiſt. 1.

9. *Et quia moribus ipſorum aliena, perinde odium pravis & honeſtis.* Ann. 2.

*ces attentats ſont très-rares, auſſi le Prince ne s'en doit pas tant mettre en peine. Il doit ſeulement ſe garder d'offenſer grièvement aucun de ceux, qui le ſervent dans ſa Maiſon, ou dans les affaires de ſon Etat: qui eſt la faute, que fit Caracalla, qui retint parmi ſes Gardes du Corps un Centenier, dont il avoit fait mourir le frére d'une mort ignominieuſe, & à qui il faiſoit tous les jours des menaces *; ce qui lui coûta la vie.*

Quant à Commode, pour tenir l'Empire, à la ſatisfaction du peuple, & des ſoldats, il n'avoit qu'à ſuivre les traces de ſon pere; mais comme il étoit cruel & brutal, & qu'il vouloit vivre de rapines, il donna toute ſorte de licence à ſes ſoldats. D'ailleurs, oubliant ſon rang, juſqu'à deſcendre dans l'arène, & à faire mille autres baſſeſſes indignes de la Majeſté, il devint mépriſable aux ſoldats; & ce mépris, joint à la haine du peuple, fut cauſe de la conſpiration, où il perdit la vie. Il ne nous reſte plus qu'à parler de Maximin.

La Milice aiant tué Alexandre, qu'elle trouvoit efféminé, comme je l'ai déja dit, elle mit en ſa place Maximin, qui étoit grand-

* *Menacer, c'eſt fournir des armes à celui qu'on menace.*

les deux natures, que j'ai dit, & que je dis encore, que les Princes ont beſoin d'imiter.

Sevére, aiant reconnu la lâcheté de l'Empereur Julien, perſuada à l'Armée, qu'il commandoit en Illyrie, qu'il falloit aller à Rome vanger la mort de Pertinax, qui avoit été tué par les ſoldats Prétoriens, &, ſous cette couleur, ſans montrer nullement qu'il prétendoit à l'Empire, il prit le chemin de Rome, avec tant de diligence, qu'il fut en Italie avec ſon Armée, avant qu'on ſût ſon départ.

Quand il fut à Rome, il fit mourir Julien 10, *& ſe fit élire Empereur les armes à la main. Mais il avoit encore deux obſtacles*

10. *Scelus, cujus ultor eſt, quiſquis ſucceſſit.* Hiſt. 1. *Omnes conquiri & interfici juſſit, non honore Galbæ, ſed tradito Principibus more munimentum ad præſens, in poſterum ultionem.* Ibid. C'eſt la coutume des Princes de vanger la mort de leur prédéceſſeur; non pas pour l'amour de lui, mais pour aſſurer leur propre vie. Claudius fit mourir Chereas & Lupus, qui avoient tué Caligula, quoique cette attentat l'eût fait monter au trône; Vitellius punit de mort tous les coupables du meurtre de Galba & de Piſon; & Domitien fit mourir Epaphrodite, pour avoir aidé Néron à ſe tuer, quoique Néron eût été condamné par un Arrêt du Sénat. Ferdinand, Grand-Duc de Toſcane, punit de mort *Bianca Capella* ſa belle ſœur, qui avoit empoiſonné le Grand-Duc François, ſon mari.

*cles à ſe ſaiſir de tout l'Empire, l'un en Aſie, où Peſcennius Niger, qui commandoit les légions, avoit pris le titre d'Empereur; l'autre en Occident *, où il avoit un compétiteur, nommmé Clodius Albinus. Mais y aiant du danger à les attaquer tous deux à la fois, il réſolut de tromper l'un, & de combattre l'autre. Il écrivit donc à Albinus; que le Sénat l'aiant fait Empereur, il vouloit l'avoir pour collegue; ce qu'il fit, en lui donnant le titre de Céſar; & l'autre l'accepta ſans façon.*

Mais après que Sevére eut vaincu & fait tuer Niger, & qu'il eut pacifié l'Orient, étant de retour à Rome, il ſe plaignit de l'ingratitude d'Albinus, qui, diſoit-il, avoit attenté à ſa vie; ce qui l'obligeoit d'aller en France, pour le punir, comme il fit enſuite, en lui ôtant ſon Etat & la vie.

Si l'on examine de près ce procédé, l'on y trouvera la férocité du lion, & la ruſe du renard; on verra, que Sevére fut craint & reſpecté du peuple, ſans être haï des ſoldats: & l'on ne s'étonnera plus, comment un homme nouveau pût garder un ſi grand Empire, attendu que ſa haute réputation lui ſervit toujours de bouclier contre la haine,

* *En France.*

ne, que ſes rapines lui pouvoient avoir attirée.

Caracalla, ſon fils, avoit auſſi de très-excellentes parties, qui le rendoient admirable au peuple, & agréable aux ſoldats. Il étoit homme de guerre, infatigable, ennemi de la molleſſe, & de la bonne chère; ce qui le faiſoit aimer dans toutes les Armées. Mais il fut ſi féroce, & ſi cruel, qu'il fit comme une boucherie du peuple d'Alexandrie, & de celui de Rome; par où il devint odieux à tout le monde, & juſques à ſes propres Officiers. De ſorte qu'à la fin un Centenier le tua au-milieu de ſon Armée.

Il eſt à obſerver, que ces ſortes d'attentats, qui viennent d'un courage obſtiné, ne ſe ſauroient éviter par les Princes; tous ceux, qui ne ſe ſoucient point de leur vie, étant maîtres de la leur. 11 *Mais comme ces*

11. *Quiſquis vitam ſuam contempſit, tuæ dominus eſt.* Ep. 4. *Periculum ex ſingulis*, diſoit Veſpaſien à ceux, qui l'exhortoient à ſe ſaiſir de l'Empire; *quid enim profuturas cohortes, ſi unus alterque, præſenti facinore, paratum ex diverſo præmium petat? facilius univerſos impelli quàm ſingulos vitari.* Hiſt. 2. C'eſt-à-dire: chaque ſoldat eſt à craindre; car à quoi me ſerviront des Légions contre un ou deux hommes bien réſolus, à qui l'on offrira une groſſe récompenſe, pour m'aſſaſſiner ſur le champ? Certes il eſt plus facile de faire révolter toute une Armée, que d'éviter le coup d'un traître.

*ces attentats ſont très-rares, auſſi le Prince ne s'en doit pas tant mettre en peine. Il doit ſeulement ſe garder d'offenſer grièvement aucun de ceux, qui le ſervent dans ſa Maiſon, ou dans les affaires de ſon Etat: qui eſt la faute, que fit Caracalla, qui retint parmi ſes Gardes du Corps un Centenier, dont il avoit fait mourir le frére d'une mort ignominieuſe, & à qui il faiſoit tous les jours des menaces *; ce qui lui coûta la vie.*

Quant à Commode, pour tenir l'Empire, à la ſatisfaction du peuple, & des ſoldats, il n'avoit qu'à ſuivre les traces de ſon pere; mais comme il étoit cruel & brutal, & qu'il vouloit vivre de rapines, il donna toute ſorte de licence à ſes ſoldats. D'ailleurs, oubliant ſon rang, juſqu'à deſcendre dans l'arène, & à faire mille autres baſſeſſes indignes de la Majeſté, il devint mépriſable aux ſoldats; & ce mépris, joint à la haine du peuple, fut cauſe de la conſpiration, où il perdit la vie. Il ne nous reſte plus qu'à parler de Maximin.

La Milice aiant tué Alexandre, qu'elle trouvoit effeminé, comme je l'ai déja dit, elle mit en ſa place Maximin, qui étoit grand-

* *Menacer, c'eſt fournir des armes à celui qu'on menace.*

grand-guerrier; mais il ne garda pas longtems l'Empire *, *parce qu'il devint odieux & mépriſable. La baſſeſſe de ſa naiſſance l'expoſa au mépris univerſel, chacun ſachant, qu'il avoit été berger en Thrace. Les cruautez, que ſes Lieutenans exercerent à Rome, & dans tous les autres lieux de l'Empire, avant qu'il en fût venu prendre poſſeſſion, le firent paſſer lui-même pour très-cruel. De ſorte que de la peur & du mépris, l'Afrique, Rome, & toute l'Italie, paſſérent à la conſpiration, où ils furent ſecondez par ſes propres ſoldats, qui, haraſſez de la longueur du ſiége d'Aquilée, & las de ſes cruautez, le tuérent d'autant plus hardiment, qu'ils le voioient haï de tout le monde* †.

Je ne parlerai point d'Héliogabale, de Macrin, ni de Julien, qui n'aiant rien que de mépriſable furent promptement exterminez. Mais, pour concluſion, je dirai, que les Princes de nôtre tems n'ont pas ſi grand beſoin de ménager les ſoldats, pas-un d'eux n'aiant des Armées en corps, qui ſoient enracinées dans les Provinces, comme l'étoient celles des Romains, à qui il importoit davan-

* *Guéres plus de deux ans.*

† *Ils tuerent auſſi ſon fils, encore enfant, diſant, que d'une ſi méchante race il n'en falloit rien garder.*

vantage de contenter les ſoldats, que les peuples, parce que ceux ci n'avoient pas tant de pouvoir que les autres 12.

Mais aujourd'hui tous les Princes ont plus beſoin de contenter les peuples, que les ſoldats, parce que les peuples ſont les plus forts. J'excepte le Grand-Seigneur & le Sultan d'Egipte; le premier, à-cauſe qu'il entretient toujours environ douze mille hommes d'Infanterie, & quinze mille de Cavalerie, deſquels dépend la ſûreté & la force de ſon Etat, & dont, par conſéquent, il eſt néceſſaire de conſerver l'affection. Le ſecond, d'autant que ſon Etat étant tout entre les mains des ſoldats, il faut de néceſſité, qu'il ſe les conſerve amis, ſans ſe ſoucier du peuple.

Vous remarquerez, que l'Etat du Sultan eſt different de toutes les autres Principautez, & ſemblable au Pontificat Romain; car ce ne ſont pas les enfans du Prince mort, qui ſuccédent, mais celui, qui eſt élu

12. Témoin les légions d'Allemagne, qui ſe vantoient d'avoir l'Empire entre leurs mains. *Sua in manu ſitam rem Romanem, ſuis victoriis augeri Remp. in ſuum cognomentum adſciſci Imperatores.* Ann. 1. *Evulgato Imperii arcano, poſſe Principem alibi, quàm Romæ fieri.* Hiſt. 1. & *poſſe ab exercitu principem fieri.* Hiſt. 2.

élu par les Grands. Cette coutume étant très-ancienne, cette Principauté ne peut pas être appellée nouvelle, non plus que la Papauté, puiſqu'il ne s'y rencontre aucune des difficultez, qui ſont dans les Etats nouveaux. Car bien que le Prince ſoit nouveau, il eſt reçu, comme s'il étoit héréditaire, d'autant que la forme du Gouvernement eſt ancienne.

Mais, pour retourner à mon ſujet, je dis, que ſi l'on peſe tout ce diſcours, on verra que la ruine des Empereurs, que j'ai nommez, n'eſt venüe que de la haine, ou du mépris; & l'on reconnoîtra, pourquoi les uns procédant d'une façon, & les autres d'une autre, de part & d'autre quelqu'un a fini heureuſement, & quelqu'un malheureuſement. Car il fut inutile, & même pernicieux à Pertinax, & à Alexandre, qui étoient des Princes nouveaux, de vouloir imiter Marc, qui étoit un héréditaire; & pareillement à Caracalla, Commode, & Maximin, de marcher ſur les traces de Sevére, faute d'en avoir eu l'habileté.

Donc un Prince, établi de nouveau dans un Etat, ne ſauroit imiter les actions de Marc, ni auſſi n'a pas beſoin d'imiter celles de Sevére; mais doit emprunter de celui-ci les qualitez néceſſaires, pour devenir Prince; & de l'autre, celles, qui le

le ſont, pour ſe maintenir avec honneur dans un Etat, où l'on ſe trouve déja bien établi.

CHAPITRE VINGTIEME.

SI LES FORTERESSES, ET PLUSIEURS AUTRES CHOSES, QUE LES PRINCES FONT SOUVENT, SONT UTILES, OU NUISIBLES.

QUelques Princes, pour s'aſſurer de leur Etat, ont déſarmé leurs ſujets; d'autres ont entretenu la diviſion dans leurs Villes; quelques-uns ſe ſont fait des ennemis à deſſein; quelques autres ſe ſont appliquez à gagner ceux, qui leur étoient ſuſpects au commencement de leur regne. Les uns ont bâti des Forteref-

LE Paganiſme repreſentoit Janus avec deux viſages, ce qui ſignifioit la connaiſſance parfaite qu'il avoit du paſſé & de l'avenir. L'image de ce Dieu priſe en un ſens allegorique peut très bien s'appliquer aux Princes. Ils doivent comme Janus voir derrière eux dans l'hiſtoire de tous ces ſiécles qui

reſſes, d'autres les ont démolies; & bien qu'on ne puiſſe rien décider ſur toutes ces choſes, à moins que de conſidérer ſéparément la nature de chaque Etat, où l'on a à prendre de telles délibérations; néanmoins je parlerai de tout cela en général, autant que la matiére le pourra permettre.

Il n'eſt jamais arrivé, qu'un Prince nouveau ait déſarmé ſes ſujets; au contraire, quand il les a trouvez déſarmez, il a toujours pratiqué de les armer; car lors qu'il les arme, ces armes ſont toutes à lui, ceux qui lui ſont ſuſpects, lui deviennent fidéles, & ceux qui l'étoient, continüent ſe ſont écoulez, & qui leur fourniſſent des leçons ſalutaires de conduite & de devoir; ils doivent comme Janus voir en avant par leur pénétration, & par cet eſprit de forçe & de jugement qui combine tous les rapports, & qui lit dans les conjonctures préſentes celles qui doivent les ſuivre.

Machiavel propoſe cinq queſtions aux Prinçes, tant à ceux qui auront fait de nouvelles conquêtes, qu'à ceux dont la politique ne demande qu'à s'affermir dans leurs poſſeſſions: voyons ce que la prudençe pourra conſeiller de meilleur en combinant le paſſé avec le futur, & en ſe déter-

nüent de l'être, & ſes ſujets ſe font ſes partiſans.

Il eſt vrai, que tous les ſujets ne ſe peuvent pas armer; mais ſi tu fais du bien à ceux, que tu armes, tu peux être en ſûreté du côté des autres. Outre que ceux, que tu emploies, te ſont obligez à cauſe de la préférence [a]; *& que les* terminant toujours par la raiſon & la juſtiçe.

Voici la premiere queſtion, ſi un Prinçe doit déſarmer des peuples conquis, ou non?

Il faut toujours ſonger combien la maniere de faire la guerre a changée depuis Machiavel. Ce ſont toujours des Armées diſciplinées, plus ou moins fortes, qui défendent leur païs; on mépriſeroit beaucoup une troupe de païſans armés. Si quelquefois dans des Siéges la bourgeoiſie prend les armes, les aſſiégeans ne le ſouffrent pas, & pour les en empêcher, on les menace du bombardement & des boulets rouges; il parait

a Comme cette quatorziéme Legion, qui fut toujours fidéle à Néron, & affectionnée à ſa Mémoire, en reconnoiſſance de l'honneur, qu'il lui avoit fait de la choiſir, comme la plus vaillante, pour réduire l'Angleterre, qui s'étoit revoltée. *Addiderat (quartadecumanis) gloriam Nero, eligendo ut potiſſimos; Unde longa illis erga Neronem fides, & erecta in Othonem ſtudia.* (Parceque Othon reſſembloit d'humeur à Néron.) Hiſt. 2.

les autres t'excuſent, ſuppoſant plus de mérite en ceux, qui courent plus de danger. Mais quand tu les déſarmes, tu les offenſes, en leur donnant lieu de croire, que tu te défies d'eux ; ce-qui leur fait concevoir de la haine contre toi : Et comme tu ne peux pas demeurer déſarmé, il faut que tu aies recours à la Milice mercenaire, dont j'ai dit ci-deſſus le fort & le foible. Quand même elle ſeroit bonne, elle ne le ſera jamais aſſez, pour te pouvoir défendre contre des ennemis puiſſans, & des ſujets ſuſpects.

C'eſt pour cela, qu'un Prince nouveau, dans une Principauté nouvelle, d'ailleurs qu'il eſt de la prudence de desarmer pour les premiers tems les bourgeois d'une ville priſe, principalement ſi l'on a quelque choſe à craindre de leur part. Les Romains qui avoient conquis la Grande Bretagne, & qui ne pouvoient la retenir en paix à cauſe de l'humeur turbulente & belliqueuſe de ces peuples, prirent le parti de les effeminer, afin de moderer en eux cet inſtinct belliqueux & farouche, ce qui réuſſit comme on le deſiroit à Rome. Les Corſes ſont une poignée d'hommes auſſi braves & auſſi deliberés que ces Anglais ; on ne les domptera, je crois, que par la pru-

le, a toujours pris une Milice domeſtique, ainſi que l'Hiſtoire en fournit mille exemples. Mais quand tu acquiers un Etat nouveau, que tu unis à un Etat héréditaire, alors il faut déſarmer tes nouveaux ſujets, excepté ceux, qui ſe ſont déclarez pour toi, avant l'acquiſition. Encore faudra-t'il, dans la ſuite du tems, les énerver & les amollir en ſorte, que toute la force des armes conſiſte dans la Milice propre, que tu as coutume d'entretenir dans ton Etat héréditaire.

Nos anciens, & particulièrement ceux, qui paſſoient pour les plus ſages du tems, tenoient pour maxi-

prudençe & la bonté. Pour maintenir la Souveraineté de cette Iſle, il me parait d'une néceſſité indiſpenſable de desarmer les habitans, & d'adoucir leurs mœurs. Je dis en paſſant, & à l'occaſion des Corſes, que l'on peut voir par leur exemple, quel courage, quelle vertu donne aux hommes l'amour de la liberté, & qu'il eſt dangereux & injuſte de l'opprimer.

La ſeconde queſtion roule ſur la confiançe qu'un Prinçe doit avoir après s'être rendu maître d'un nouvel Etat, ou en ceux de ſes nouveaux ſujets qui lui ont aidé à s'en rendre le maître, ou en ceux qui ont été fi-

maxime, qu'il falloit des factions domeſtiques, pour garder Piſtoie, & des Forteresſes pour garder Piſe; &, ſelon ce principe, ils fomentoient les diviſions dans quelques villes, pour les conſerver plus facilement; ce qui en effet étoit bon pour ce tems-là, que toute l'Italie étoit comme en balance. Mais je ne crois pas, que cela fût bon aujourd'hui, car bien loin, que les diviſions produiſent jamais rien de bon, il faut que les villes diviſées périſſent, quand l'ennemi en approche, parce que le parti le plus foible ſe joindra toujours avec lui; & que l'autre ne pourra plus réſiſter. Les fidèles à leur Prince legitime.

Lorſqu'on prend une ville par intelligençe, & par la trahiſon de quelques citoyens, il y auroit beaucoup d'imprudençe à ſe fier aux traîtres, qui probablement vous trahiront; & on doit préſumer que ceux qui ont été fidèles à leurs anciens maîtres, le ſeront à leurs nouveaux Souverains: car ce ſont d'ordinaire des eſprits ſages, des hommes domiciliez qui ont du bien dans le païs, qui aiment l'ordre, à qui tout changement eſt nuiſible; cependant il ne faut ſe confier legérement à perſonne.

Maisſuppoſons un mo-

s Vénitiens fo-
ntoient les Guel-
& les Gibelins
ns leurs villes:
bien qu'ils ne les
ſſaſſent jamais ve-
aux mains, ils
urriſſoient pour-
it des quérelles
r'eux, pour oc-
ver, à ce que je
is, le loiſir de
rs ſujets à rai-
ner de ces diffe-
ids, & pour ôter
r-là le tems de
iſer à ſe ſoule-
r; cequi tourna
puis à leur dom-
ge. Car après
'ils eurent été dé-
its à Vaïla, * *une*
ces factions leva
maſque, & les
poüilla de tout
r Etat.

Je

C'eſt un bourg ſitué
s la Contrée de la
arra-d'Adda.

moment que des Peuples opprimez & forcez à ſecoüer le joug de leurs Tirans appellaſſent un autre Prinçe pour les gouverner, je crois que le Prinçe doit repondre en tout à la confiançe qu'on lui témoigne, & que s'il en manquoit en cette occaſion envers ceux qui lui ont confié ce qu'ils avoient de plus prétieux, ce ſeroit le trait le plus indigne, d'une ingratitude qui ne manqueroit pas de flétrir ſa memoire. Guillaume Prinçe d'Orange conſerva juſqu'à la fin de ſa vie ſon amitié & ſa confiançe à ceux qui lui avoient mis entre les mains les rênes du Gouvernement d'Angleterre, & ceux

Je dis donc, que cette conduite montre la foibleſſe d'un Prince, & qu'un, qui ſera puiſſant, ne ſouffrira jamais ces diviſions, [1] *qui véritablement lui ſervent en tems de paix à amuſer ſes ſujets, mais auſſi qui nuiſent en tems de guerre.*

Sans doute, les Princes deviennent grands, quand ils ſurmontent les difficultez & les oppoſitions, qu'on leur fait qui lui étoient oppoſez abandonnerent leur patrie & ſuivirent le Roi Jacques. Dans les Royaumes Electifs, où la plûpart des Elections ſe font par brigues, & où le trône eſt vénal, quoiqu'on en diſe, je crois que le nouveau Souverain trouvera la facilité après ſon élévation d'acheter ceux qui lui ont été oppoſez, comme il s'eſt rendu favorables ceux qui l'ont élu.

La Pologne nous en fournit des exemples ; on y trafique ſi groſſiérement du trône, qu'il ſemble que cet achat ſe faſſe aux marchez publics. La liberalité d'un Roy de Pologne écarte de ſon chemin toute op-

1. Témoin le Roi de France, (dit Machiavel) qui ne ſouffriroit jamais, que perſonne ſe dît être du parti du Roi, parce que cela ſignifieroit, qu'il y auroit un autre parti que le ſien ; au-lieu que le Roi ne veut point de partis. Dans le chapitre 27. de ſes Diſcours.

*fait**. *Auſſi la Fortune, lors qu'elle veut aggrandir un Prince nouveau, qui a plus beſoin de réputation, qu'un Prince héréditaire, elle lui ſuſcite des ennemis & des ligues, pour exercer ſon courage, & ſon induſtrie, &, par cette échelle le faire monter à un plus haut degré de puiſſance* 2. *C'eſt pour cette rai-*

* [Ou] *Auſſi, lorſque la Fortune veut &c.*

2. Comme elle fit à Tibére, dont la vie, avant qu'il parvint à l'Empire, fut pleine de dangers & de traverſes. *Caſus prima ab infantia ancipites ..... Ubi domum Auguſti privignus introiit, multis æmulis conflictatus eſt, dum Marcellus & Agrippa, mox Caius Luciuſque Cæſares viguere ..... Sed maxime in lubrico egit, accepta in matri-*

oppoſition, il eſt le maître de gagner les grandes familles, par des Palatinats, des Staroſties & d'autres Charges qu'il confere; mais comme les Polonois ont ſur le ſujet des bienfaits la memoire très courte, il faut revenir ſouvent à la charge: en un mot la Republique de Pologne eſt comme le tonneau des Danaïdes; le Roy le plus généreux repandra vainement ſes bienfaits ſur eux, il ne les remplira jamais. Cependant comme un Roy de Pologne a beaucoup de graces à faire, il peut ſe ménager des reſſources fréquentes, en ne faiſant ſes liberalités que dans les occaſions où il a

raiſon, que pluſieurs croient, qu'un Prince ſage doit, par fineſſe, ſe ſuſciter quelques ennemis, ſelon qu'il en trouve l'occaſion, pour en devenir plus eſtimé & plus puiſſant, quand il les aura opprimez 3.

Les Princes, & particulièrement les Princes nouveaux, ont

trimonium Julia, impudicitiam uxoris tolerans, aut declinans. Tac. Ann. 6. Et à Caractacus, *quam multa ambigua, multa proſpera extulerant, ut ceteros Britannorum Imperatores præmineret.* Ann. 12. Et à ce Capitaine Romain, qui devint intrépide à force d'avoir éprouvé la bonne & la mauvaiſe fortune. *Cæcina ſecundarum ambiguarumque rerum ſciens, eòque interritus.* Ann. 1.

3. C'eſt en ce ſens, que Diogéne diſoit, qu'il étoit néceſſaire d'avoir de rudes ennemis.

beſoin des familles qu'il enrichit.

La troiſiéme queſtion de Machiavel regarde proprement la ſureté d'un Prince dans un Royaume héréditaire, s'il vaut mieux qu'il entretienne l'union ou la mésintelligence parmi ſes ſujets?

Cette queſtion pouvoit peut-être avoir lieu du tems des ancêtres de Machiavel à Florence, mais à preſent je ne penſe pas qu'aucun Politique l'adoptât toute crüe & ſans la mitiger. Je n'aurois qu'à citer la belle Apologie ſi connüe, de Menenius Agrippa, par laquelle il réünit le peuple Romain. Les Republiques cependant doivent en quelque fa-

t trouvé plus de lélité & d'utilité ns les hommes, i, au commence- nt de leur regne, ur étoient ſuſpects, 'en ceux, à qui ors ils ſe fioient plus. Pandolfe trucci, Prince de enne, ſe ſervoit us volontiers de ux, qui lui a- ient été ſuſpects, e des autres. Mais mme cela change lon les occaſions, dirai ſeulement, les hommes, que Prince avoit au mmencement pour nemis, ſont tels, 'ils aient beſoin ppui, pour ſe aintenir, le Prin- les pourra tou- urs gagner aiſé- nt; & qu'ils lui ront d'autant plus lèles, qu'ils vou- dront

façon entretenir de la jalouſie entre leurs membres, car ſi aucun parti ne veille ſur l'autre, la forme du Gouvernement ſe change en Monarchie.

Il y a des Princes qui croient la desunion de leurs Miniſtres néceſſaire pour leur interêt; ils penſent être moins trompez par des hommes qu'une haîne mutuelle tient reciproquement en garde; mais ſi ces haînes produiſent cet effet, elles en produiſent auſſi un fort dangereux: car au lieu que ces Miniſtres devroient concourir au Service du Prince, il arrive que par des vües de ſe nuire, ils ſe contrecarent continuellement,

dront effacer, par leurs ſervices, la mauvaiſe opinion, qu'il avoit conçûe d'eux *; *au-lieu que ceux, qui n'ont rien à craindre de lui, ont moins de ſoin de cultiver ſa bienveillance.*

4 *A ce propos, je ne ſaurois me paſſer d'avertir le Prince, qui vient d'acquérir un Etat par la faveur de ceux du païs,*

ment, & qu'ils confondent dans leurs querelles particulières l'avantage du Prince & le ſalut des Peuples.

Rien ne contribue donc plus à la force d'une Monarchie que l'union intime & inſéparable de tous ſes membres, & ce doit être le but d'un Prince ſage de l'établir.

Ce-que je viens de repondre à la troiſiéme queſtion de Machiavel, peut en quelque ſorte ſervir de ſolution à ſon quatriéme Problême; examinons cependant & jugeons en deux mots, ſi un Prince doit fomenter des factions contre lui-même, ou s'il doit gagner l'a-

* [Ou] *Et ces gens-là ſont d'autant plus fidèles, qu'ils connoiſſent le beſoin, qu'ils ont de détruire, par leurs bonnes actions, l'opinion ſiniſtre, que l'on avoit d'eux.*

4. Témoin ce Marius Celſus, qui fut ſi fidèle à Othon, quoiqu'il eût été ami inviolable de Galba. *Marium Celſum Conſ. Galbæ uſque in extremas res amicum fidumque.* Hiſt. 1. *Otho intra intimos habuit .... Manſitque Celſo velut fataliter etiam pro Othone fides integra.* Ibid.

r, de bien conſi-
er les motifs,
ls ont eus de le
oriſer, & ſi ce
point été en hai-
lu précédent Gou-
nement, plûtôt
par inclination
r lui, ſ qu'ils
t fait; au quel
il lui ſera très-
cile de ſe les con-
ver amis, parce-
l ſera impoſſible
es contenter.
il veut parcourir
exemples anciens
nodernes, il ver-
qu'il eſt beau-
p plus facile de
ner l'amitié de
c, qui ſe conten-
nt de l'adminiſ-
ion précédente,
&

Multi odio præſentium, cupidine mutationis. 3. Privatas ſpes agi-ſ, ſine publica cura. 1.

l'amitié de ſes ſujets?

C'eſt forger des monſtres pour les combattre, que de ſe faire des ennemis pour les vaincre; il eſt plus naturel, plus raiſonnable, plus humain de ſe faire des amis: heureux ſont les Princes qui connaiſſent les douceurs de l'amitié! plus heureux ſont ceux qui meritent l'amour & l'affection des Peuples!

Nous voici à la dernière queſtion de Machiavel, ſavoir, ſi un Prince doit avoir des fortereſſes & des citadelles, ou s'il doit les razer?

Je crois avoir dit mon ſentiment dans le Chapitre dixiéme pour ce qui regarde les petits Princes; ve-

& qui par conſéſéquent étoient ſes ennemis, que de ceux, qui, faute d'en être contens, ſe ſont faits ſes amis, & l'ont aidé à s'emparer de l'Etat.

La coutume des Princes a été de bâtir des fortereſſes, pour tenir les mutins en bride, & pouvoir ſoutenir le premier effort d'une révolte. Je loüe cette méthode, parce qu'elle a été en uſage chez les Anciens; mais de nôtre tems nous avons vû Nicolas Vitelli démolir deux fortereſſes de Città-di-Caſtello, *pour conſerver cette Place. Guibaud, Duc d'Urbin, aiant recouvré ſon Duché, d'où Céſar Borgia l'avoit chaſſé, raſa toutes les fortereſſes* venons à préſent à ce qui intéreſſe la conduite des Rois.

Dans le tems de Machiavel, le monde étoit dans une fermentation générale; l'eſprit de ſedition & de revolte regnoit par-tout, l'on ne voyoit que des factions & des tirans; les revolutions frequentes & continuelles obligerent les Princes de bâtir des citadelles ſur les hauteurs des Villes, pour contenir par ce moyen l'eſprit inquiet des habitans.

Depuis ce Siècle barbare, ſoit que les hommes ſe ſoient laſſez de s'entredétruire, ſoit plûtôt parce que les Souverains ont dans leurs Etats un pouvoir plus

reſſes de cette Province, 6 perſuadé, qu'il ſeroit plus difficile de la reperdre, quand il n'y auroit plus de cidatelles. Les Bentivoles firent la même choſe à Bologne, après y être retournez 7.

Les fortereſſes ſont donc utiles, ou non,

6. Au chapitre 24. du livre 2. de ſes Diſcours, il dit, que le Duc d'Urbin les démolit, parcequ'étant aimé de ſes ſujets, il craignoit de s'en faire haïr, en montrant de ſe défier d'eux ; & que d'ailleurs il ne pouvoit pas défendre ces fortereſſes contre les ennemis, à moins que d'avoir une Armée en Campagne.

7. Les Bentivoles devinrent ſages aux dépens du Pape Jules II. qui aiant fait une citadelle à Bologne, & mis un Gouverneur, qui faiſoit aſſaſſiner les Bourgeois, perdit & la fortereſſe & la Ville, auſſi-tôt qu'ils ſe furent ſoulevez. *Ibid.*

plus deſpotique, on n'entend plus tant parler de ſeditions & de revoltes, & l'on diroit que cet eſprit d'inquiétude, après avoir aſſez travaillé s'eſt mis à preſent dans une aſſiette tranquille : de ſorte que l'on n'a plus beſoin de citadelles pour repondre de la fidélité des Villes & du Pays. Il n'en eſt pas de même des fortifications pour ſe garantir des ennemis, & pour aſſurer d'avantage le repos de l'Etat.

Les Armées & les fortereſſes ſont d'une utilité égale pour les Prinçes ; car s'ils peuvent oppoſer leurs Armées à leurs ennemis, ils peuvent ſauver cette

non, ſelon les tems, & ſi d'un côté elles ſervent, elles nuiſent d'un autre; par exemple, le Prince, qui a plus de peur de ſes peuples, que des Etrangers, doit faire des fortereſſes; mais celui, qui craint plus les Etrangers, que ſes ſujets, s'en doit paſſer. Le Château, que François Sforce, a bâti à Milan, a déja fait & fera plus de mal à la Maiſon Sforce, que pas un autre déſordre de cet Etat 8.

Il n'y a donc point

8. Parce que les Sforces en devinrent plus hardis, & par conſéquent plus violens. Si tu fais des fortereſſes, *dit-il au même chap.* elles te ſervent en tems de paix, parce qu'elles te rendent plus hardi à maltraiter tes ſujets; mais en tems de

te Armée ſous le canon de leurs fortereſſes en cas de bataille perdüe, & le ſiége que l'ennemi entreprend de cette fortereſſe leur donne le tems de ſe refaire & de ramaſſer de nouvelles forçes, qu'ils peuvent encore, s'ils les amaſſent à tems, employer pour faire lever le ſiége à l'ennemi.

Les dernieres guerres en Flandre entre l'Empereur & la France, n'avançoient preſque point à cauſe de la multitude des Places fortes; & des batailles de cent mille hommes remportées ſur cent mille hommes n'étoient ſuivies que par la priſe d'une ou de deux Villes: la Campagne d'a-

point de meilleure fortereſſe, que de n'être point haï du peuple; car ſi tu en es haï, quelque fortereſſe, que tu aies, tu n'es point en ſûre-

de guerre, elles ne te ſervent de rien, parce qu'elles ſont attaquées, & par les ennemis & par tes ſujets; & qu'il eſt impoſſible, qu'elles tiennent contre les uns & les autres .... Et ſi tu veux recouvrer un Etat perdu, ce ne ſera point par tes fortereſſes, que tu le recouvreras, ſi tu n'as une Armée, qui puiſſe combattre celui, qui t'a dépoüillé. Or ſi tu as une Armée tu le peux recouvrer, quand même tu n'aurois point de fortereſſes. Quant au Château de Milan, Machiavel ajoute, qu'il ne ſervit dans l'adverſité, ni aux Sforces, ni aux François, mais au contraire leur nuiſit, l'orgueil de la fortereſſe leur aiant fait négliger aux uns, & aux autres, de traiter plus honnêtement le peuple.

d'après, l'adverſaire ayant eu le tems de réparer ſes pertes, reparaiſſoit de nouveau, & l'on remettoit en diſpute ce que l'on avoit decidé l'année auparavant. Dans des Pays où il y a beaucoup de Places-fortes, des Armées qui couvrent deux mille de terre feront la guerre trente années, & gagneront, ſi elles ſont heureuſes, pour prix de vingt batailles, dix mille de terrein.

Dans des Pays ouverts le ſort d'un combat ou de deux Campagnes décide de la fortune du vainqueur, & lui ſoumet des Royaumes entiers. Alexandre, Ceſar, Gengiſckam, Charles douze devoient

reté, attendu que le peuple ne prendra pas plûtôt les armes, qu'il ſera ſecouru des Etrangers.

Il ne ſe voit point, que les fortereſſes aient ſervi à d'autres Princes de nôtre tems, qu'à la Comteſſe de Forli *, *à qui la ſienne, après le meurtre du Comte Jérome, ſon mari* †, *donna le moien d'attendre le ſecours de Milan, & de recouvrer ſon Etat, & ce, dans une conjoncture d'affaires, où les Etrangers ne pouvoient pas ſecourir le peuple.*

* Caterina Sforce fille de François & ſœur de Louis-le More, Ducs de Milan.

† *Jérome* Riari *neveu de Sixte IV.*

voient leur gloire à ce qu'ils trouverent peu de Plaçes fortifiées dans les Pays qu'ils conquirent; le vainqueur de l'Inde ne fit que deux ſiéges en ſes glorieuſes Campagnes, l'arbitre de la Pologne n'en fit jamais d'avantage. Eugene, Vilars, Marlborough, Luxembourg, étoient de grands Capitaines, mais les fortereſſes émouſſerent en quelque façon le brillant de leurs ſuccès. Les Français connaiſſent bien l'utilité des fortereſſes, car depuis le Brabant juſqu'au Dauphiné, c'eſt comme une double chaine de Plaçes-fortes; la frontiere de la France du côté de l'Allemagne eſt comme une gueule ouverte de

ple. Mais depuis, quand elle fut attaquée par Céſar Borgia, & que ſes ſujets ſe joignirent avec l'Etranger, elle éprouva, qu'elle eût mieux fait de ſe faire aimer du peuple, que d'avoir des fortereſſes. Je loüe donc & ceux qui en font; & ceux qui n'en font point; mais je blâmerai toujours ceux, qui, s'y fiant trop, ſe ſoucieront peu d'être haïs de leurs ſujets.

de Lion, qui préſente deux rangées de dents menaçantes, qui a l'air de vouloir tout engloutir. Cela ſuffit pour faire voir le grand uſage des villes fortifiées.

CHAPITRE VINGT-UNIEME.

COMMENT LE PRINCE DOIT SE GOUVERNER POUR SE METTRE EN ESTIME.

RIen ne fait tant eſtimer un Prince, que les grandes entrepriſes, & les actions extraordinaires. Nous avons au-jour-

CE Chapitre de Machiavel contient du bon & du mauvais. Je releverai premiérement les fautes de Machiavel, je

jourd'hui Ferdinand, Roi d'Eſpagne, lequel nous pouvons preſque appeller Prince nouveau, attendu que de petit Roi d'Arragon, qu'il étoit, il eſt devenu, par ſa réputation, & par ſa gloire, le premier Roi de la Chrétienté. Si nous conſidérons ſes actions, nous trouverons, qu'elles ont toutes été grandes, & quelques-unes extraordinaires. Au commencement de ſon regne, il tourna ſes armes contre le Roiaume de Grenade, & cette guerre fut le fondement de ſa grandeur, d'autant que les Grands de Caſtille ne penſant qu'à combattre, il n'avoit rien à craindre d'eux, qui ne s'appercevoient pas méme de l'autorité, qu'il

je confirmerai ce qu'il dit de bon & de loüable, & je hazarderai enſuite mon ſentiment ſur quelques ſujets qui appartiennent naturellement à cette matière.

L'Autheur propoſe la conduite de Ferdinand d'Arragon, & de Bernard de Milan, pour modele à ceux qui veulent ſe diſtinguer par de grandes entrepriſes, & par des actions rares & extraordinaires. Machiavel cherche ce merveilleux dans la hardieſſe des entrepriſes, & dans la rapidité de l'exécution. Cela eſt grand, j'en conviens; mais cela n'eſt loüable qu'à proportion que l'entrepriſe du con-

que-

qu'il acquéroit à leurs dépens, en nouriſſant avec les deniers de l'Egliſe & du peuple, des Armées, qui le rendirent depuis ſi celebre.

Outre cela, pour pouvoir entreprendre de plus grandes choſes, il ſe ſervit du prétexte de la Religion, &, par une pieté cruelle, il chaſſa les Maranes de ſes Etats. Il ne ſe peut pas trouver un exemple plus rare.

Sous le même prétexte, il attaqua l'Affrique, puis l'Italie, & enfin la France, ourdiſſant toujours de nouveaux deſſeins, qui tenoient les eſprits dans l'attente de l'événement, & ne leur laiſſoient pas le tems de raiſonner d'autre choſe, ni par conſéquent de

querant eſt juſte. „ Toi qui te vantes „ d'exterminer les „ voleurs, diſoient „ les Ambaſſadeurs „ Scythes à Alexan- „ dre, tu es toi-mê- „ me le plus grand „ voleur de la terre; „ car tu as pillé & „ ſaccagé toutes les „ nations que tu as „ vaincues; ſi tu „ es un Dieu, tu „ dois faire le bien „ des mortels, & „ non pas leur ravir „ ce qu'ils ont; ſi „ tu es un homme, „ ſonge toujours à „ ce que tu es ".

Ferdinand d'Arragon ne ſe contentoit pas toujours de faire ſimplement la guerre; mais il ſe ſervoit de la Religion, comme d'un voile pour couvrir ſes deſſeins: il abu-

de machiner contre lui.

Il eſt encore très utile à un Prince, de donner des exemples ſinguliers, ſoit de punition, ou de récompenſe, des-quels on ait à parler long-tems, comme étoient ceux, qu'on nous raconte de Barnabé ſeigneur de Milan 1.

Mais ſur-tout un Prince doit s'étudier à paroître excellent dans toutes ſes actions

1. Et ceux, que Philippe de Commines rapporte de Louis Onziéme, ſon Maître. *Il faiſoit*, dit-il, *d'âpres punitions, pour être craint, & de peur de perdre obéiſſance. Il renvoioit Officiers, & caſſoit Gendarmes, rognoit penſions, & paſſoit tems à faire & défaire gens; & faiſoit plus parler de lui parmi le Roiaume, que ne fit jamais Roi.* Dans ſes Mem. liv. 6, chap. 8.

ſoit de la foi des ſermens; il ne parloit que de juſtiçe, & ne commettoit que des injuſtiçes. Machiavel loüe en lui tout ce qu'on y blâme.

Machiavel allégue en ſecond lieu l'exemple de Bernard de Milan, pour inſinuer aux Prinçes, qu'ils doivent recompenſer & punir d'une manière éclatante, afin que toutes leurs actions voyent un caractère de grandeur imprimé en elles. Les Prinçes genereux ne manqueront point de reputation; principalement lorſque leur liberalité eſt une ſuite de leur grandeur d'ame, & non de leur amour propre.

La bonté de leurs cœurs peut les rendre

tions 2. *Il ſe fait encore eſtimer, quand il eſt grand ami, & grand ennemi, c'eſt-à-dire, quand il ſe déclare nettement en faveur de quelqu'un contre un autre; qui eſt toujours un meilleur parti, que d'être neutre.*

Car ſi deux puiſſans Voiſins de ton Etat en viennent aux mains, ſoit que tu aies à craindre de celui, qui ſera vainqueur, ou non, dans l'un & l'autre cas il te ſera toujours plus avantageux de te déclarer plus grands que toutes les autres vertus. Ciceron diſoit à Ceſar, „vous n'avez „rien de plus grand „dans votre fortune „que le pouvoir de „ſauver tant de ci„toiens, ni de plus „digne de votre „bonté que la vo„lonté de le faire". Il faudroit donc, que les peines qu'un Prinçe inflige, fuſſent toujours au-deſſous de l'offenſe, & que les recompenſes qu'il donne fuſſent toujours au-deſſus du ſervice.

Mais voici une contradiction : le docteur de la Politique veut en ce chapitre, que ſes Prinçes tiennent leurs allianças, & dans le dixhuitieme chapitre il les dé-

2. *Præcipua rerum ad famam dirigenda*, dit Tac. Ann. 4. Il doit être comme Mucien, qui ſavoit donner de l'agrément à tout ce qu'il diſoit, & à ce qu'il faiſoit. *Omnium quæ diceret, atque ageret, arte quadam oſtentator.* Hiſt. 2.

clarer, & de faire une bonne guerre. Si tu ne te déclares pas, tu ſeras toujours la proie du vainqueur, au grand contentement du vaincu, & tu n'auras perſonne, qui te plaigne, ni qui te protége; car le vainqueur ne veut point d'amis ſuſpects, ni incapables de le ſecourir dans l'adverſité; & celui, qui perd, ne veut point de toi, après que tu n'as pas voulu être le compagnon de ſa fortune dans les Armes.

Lors qu'Antiochus paſſa en Grece, où les Etoliens l'appelloient, pour chaſſer les Romains, ſes Ambaſſadeurs priérent ceux d'Achaïe, qui étoient amis des Romains d'être

dégageoit formellement de leur Parole. Il fait comme ces diſeurs de bonne avanture, qui diſent blanc aux uns, & noir aux autres.

Si Machiavel raiſonne mal ſur tout ce que nous venons de dire, il parle bien ſur la prudençe que les Prinçes doivent avoir, de ne ſe point engager legérement avec d'autres Prinçes plus puiſſants qu'eux, qui au lieu de les ſecourir, pourroient les abîmer.

C'eſt ce que ſavoit un grand Prinçe d'Allemagne, également eſtimé de ſes amis & de ſes ennemis. Les Suedois entrerent dans ſes Etats lorſqu'il en étoit éloigné avec tou-

re neutres; au-
raire les Ro-
ns demandoient,
n ſe déclarât
eux; il en fut
béré dans le
ſeil d'Achaïe: Et
me l'Ambaſſadeur
ntiochus les ex-
oit à la neutra-
, celui des Ro-
ns leur dit, On
s dit, que le
leur parti, que
s puiſſiez pren-
, eſt de ne vous
it embarquer
s notre guerre; &
je vous dis, que
s n'en ſauriez
idre un pire, car
ous vous tenez
res, vous reſte-
à la diſcretion
vainqueur, ſans
perſonne vous
obligé 3.

Il

Quippe ſine dignitate præ-

toutes ſes troupes, pour ſecourir l'Empereur au bas du Rhin, dans la guerre qu'il ſoutenoit contre la France. Les Miniſtres de ce Prinçe lui conſeilloient, à la nouvelle de cette irruption ſoudaine, d'appeller le Czar de Ruſſie à ſon ſecours: mais ce Prinçe, plus pénétrant qu'eux, leur repondit, que les Moſcovites étoient comme des ours, qu'il ne falloit point déchainer, de crainte de ne pouvoir remettre leurs chaines; il prit genereuſement ſur lui les ſoins de la vengeançe, & il n'eut pas lieu de s'en repentir.

Si je vivois dans le ſiécle futur, j'allongerois ſûrement

Il arrivera toujours, que celui, qui n'eſt point ton ami, te priera d'être neutre, & l'autre de ne l'être pas. Les Princes malréſolus embraſſent d'ordinaire la neutralité, pour ſe tirer de l'embarras préſent, & le plus ſouvent ils ſe perdent.

Mais quand tu te déclares hautement en faveur de l'une des parties, ſi ton ami reſte vainqueur, il

præmium victoris eritis. Livius Lib. 35. La Neutralité n'eſt bonne, que pour le Prince, qui eſt plus fort que ceux qui ſe battent, car il ſe fait, quand il veut, leur arbitre & leur Juge; au contraire, elle nuit toujours aux petits Princes. C'eſt pourquoi il faut être ou le plus fort, ou avec le plus fort.

cet article, par quelques Reflexions qui pourroient y convenir; mais ce n'eſt pas à moi à juger de la conduite des Princes modernes, & dans le monde il faut ſavoir parler & ſe taire à propos.

La matière de la neutralité eſt auſſi-bien traitée par Machiavel que celle des Engagemens des Princes. L'expérience a démontré depuis longtems, qu'un Prince neutre expoſe ſon païs aux injures des deux parties belliqueuſes, que ſes Etats deviennent le théatre de la Guerre, & qu'il perd toujours par la neutralité, ſans que jamais il ait rien de ſolide à y gagner.

Il y a deux manie-

res

il t'eſt obligé, & même affectionné, quoique tu ſois à ſa diſcrétion; car les hommes ne ſont jamais ſi malhonnêtes, qu'ils veüillent opprimer, avec tant d'ingratitude, celui, qui les a obligez. Outre que les victoires ne ſont jamais ſi entiéres, que le vainqueur n'ait encore beſoin de garder quelques meſures de bienſéance. Si ton ami eſt vaincu, tu deviens le compagnon d'une fortune, qui ſe peut relever, & tu as un ami, qui te ſert quand il peut.

Si ceux, qui ſe battent enſemble, ſont tels, que tu n'aies rien à craindre de celui, qui vaincra, tu fais d'autant plus ſagement

res par leſquelles un Prinçe peut s'aggrandir; l'une eſt celle de la conquête, lorſqu'un Prinçe guerrier recule par la forçe de ſes armes les limites de ſa domination: l'autre eſt celle du bon gouvernement, lorſqu'un Prinçe laborieux fait fleurir dans ſes Etats, tous les Arts, & toutes les Sçiençes, qui les rendent plus puiſſants & plus poliçés.

Tout ce livre n'eſt rempli que de raiſonnemens, ſur cette premiere maniere de s'aggrandir: diſons quelque choſe de la ſeconde, plus innocente, plus juſte, & toute auſſi utile que la premiere.

Les Arts les plus neceſſaires à la vie, ſont,

ment de te déclarer, parce que tu concours à la ruine d'un voiſin, avec celui, qui le devroit ſauver, s'il étoit ſage, d'autant qu'il reſte à ta diſcrétion, ſi tu demeures vainqueur, comme il eſt impoſſible, que tu ne le ſois.

C'eſt ici, qu'il faut avertir le Prince, de ne s'aſſocier jamais avec un plus puiſſant que lui, pour en offenſer d'autres, ſi ce n'eſt, que la neceſſité l'y contraigne, comme je l'ai dit ci-deſſus; car s'il vient à vaincre, tu te mets à ſa diſcrétion, qui eſt ce que les Princes doivent toujours éviter.*

Les

* *Au chapitre* 13.

ſont, l'Agriculture, le Commerçe & les Manufactures; ceux qui font le plus d'honneur à l'eſprit humain, ſont, la Geometrie, la Philoſophie, l'Aſtronomie, l'Eloquençe, la Poëſie, la Peinture, la Muſique, la Sculpture, l'Architecture, la Gravure, & ce qu'on entend ſous le nom de Beaux-Arts.

Comme tous les Pays ſont très différents, il y en a où le fort conſiſte dans l'Agriculture, d'autres dans les Vendanges, d'autres dans les Manufactures, & d'autres dans le Commerçe: ces Arts ſe trouvent même proſperer enſemble en quelque Pays.

Les Souverains qui

énitiens s'aſ-
nt, ſans nul
avec la Fran-
tre le Duc de
, d'où s'enſui-
ruine de leur

s quand on ne
as s'exempter
te compagnie,
qu'il arriva
lorentins, lors
? Pape & le
Eſpagne aſſail-
la Lombardie;
nce doit alors
ndre avec les
, pour les rai-
que j'ai di-

imagines point,
y ait de parti
ſûr; au con-
, ſois aſſuré,
tu n'en pren-
que de hazar-
car il eſt fa-
ne fuir jamais
onvénient, ſans
r dans un au-
tre.

qui choiſiront cette manière douçe & aimable de ſe rendre plus puiſſants, ſeront obligez d'étudier principalement la conſtitution de leur Pays, afin de ſavoir leſquels de ces Arts ſeront les plus propres à y réüſſir, & par conſequent leſquels ils doivent le plus encourager. Les Français & les Eſpagnols ſe ſont apperçus, que le Commerçe leur manquoit, & ils ont médité par cette raiſon ſur le moyen de ruïner celui des Anglais. S'ils réuſſiſſent, la France augmentera ſa puiſſançe plus conſiderablement, que la conquête de vingt villes, & d'un millier de villages ne l'auroit pu faire: &

tre. Or la prudence conſiſte à bien connoître la nature des inconvéniens, & à prendre le moindre mal pour un bien 4.

Le Prince doit encore honorer tous ceux, qui excellent en leur art, ſurtout ſi c'eſt dans le Trafic, & dans l'Agriculture; & les exciter par des récompenſes à inventer

4. Celui, qui attend toutes les commoditez, (dit Machiavel, au liv. 2. de ſon Hiſtoire) ou n'entreprend jamais rien, ou ce qu'il entreprend tourne le plus ſouvent à ſon déſavantage. J'ai obſervé, dans toutes les affaires du Monde, dit un autre Politique Italien, que rien ne précipite plûtôt dans le péril, que le trop grand ſoin de s'en éloigner, & que le trop de prudence dégénere ordinairement en imprudence. (*Fra Paolo*)

& l'Angleterre & la Hollande, ces deux plus beaux & plus riches Pays du monde, dépériroient inſenſiblement, comme un malade qui meurt de conſomption.

Les Pays dont les Bleds & les Vignes font les richeſſes, ont deux choſes à obſerver; l'une eſt de défricher ſoigneuſement toutes les terres afin de mettre juſqu'au moindre terrain à profit; l'autre eſt, de rafiner ſur un plus grand, un plus vaſte debit, ſur les moiens de tranſporter ces marchandiſes à moins de fraix, & de pouvoir les vendre à meilleur marché.

Quant aux Manufactures de toutes eſpé-

ter tout ce qui peut enrichir ſa Ville, ou ſon Etat, afin que les uns ne s'abſtiennent point d'ouvrir un bon commerce par la crainte de paier des droits; ni les autres de cultiver leurs terres, de peur d'en être dépoüillez, après les avoir embellies *.

Enfin

* *M. le Chevalier Temple obſerve très-bien, que le Commerce ne fleurit jamais dans un Gouvernement deſpotique, parce que perſonne n'eſt aſſuré de joüir long-tems de ce qu'il poſſede; au lieu que cela n'eſt pas à craindre dans les Républiques. A raiſon de quoi il conclut, que leur Gouvernement eſt plus propre, que celui des Monarchies, à cultiver & conſerver le Commerce; témoin Tyr, Carthage, Athenes, Siracuſe, Agrigenti, Rhodes, où il commença de décheoir, dès que ces villes furent tombées*

eſpéces, c'eſt peut-être ce qu'il y a de plus utile, & de plus profitable à un Etat, puiſque par elles on ſuffit aux beſoins & au luxe des habitans, & que les Voiſins ſont même obligez de payer tribut à votre induſtrie : elles empêchent d'un côté que l'argent ſorte du Pays, & elles en font rentrer de l'autre.

Je me ſuis toujours perſuadé, que le défaut de Manufactures, avoit cauſé en partie ces prodigieuſes Emigrations des Pays du Nord, de ces Goths, de ces Vandales, qui innonderent ſi ſouvent les Pays meridionaux. On ne connaiſſoit d'Art dans ces tems reculés, en Suede, en

Enfin, il doit, en certains tems de l'année, tenir le Peuple en réjoüiſſance par des jeux, & des ſpectacles 5. *Et comme chaque Ville eſt partagée en divers corps de métier, il eſt bon qu'il aſſiſte quelquefois à leurs aſſem-*

en Danemark, & dans la plus grande partie de l'Allemagne, que l'Agriculture ou la Chaſſe; les terres labourables étoient partagées entre un certain nombre de Proprietaires qui les cultivoient, & qu'elles pouvoient nourrir.

Mais comme la race humaine a de tous tems été très feconde dans ces Climats froids, il arrivoit qu'il y avoit deux fois plus d'habitans dans un Pays, qu'il n'en pouvoit ſubſiſter par le labourage : & ces Cadets de bonne Maiſon, s'attroupoient alors ; ils étoient d'illuſtres brigands par néceſſité, ils ravageoient d'autres pays & en dé-

bées en la puiſſance d'un Prince. Chap. 6. de ſes Remarques ſur la Hollande.

5. Comme faiſoient les Romains, qui ſelon la remarque de Tacite, domptoient plus les peuples par les voluptez, que par les armes. *Voluptatibus, quibus Romani plus adverſus ſubjectos, quàm armis valent.* Hiſt. 4. Et Agricola, qui amollit le courage féroce des Anglois par le luxe, à tel point, qu'ils appelloient en lui douceur & modération ce qui faiſoit une partie de leur ſervitude. *Ut homines diſperſi ac rudes, eoque bello feroces, quieti & otio per voluptates*

ſemblées 6, *& qu'il y faſſe parade de ſa magnificence & de ſa bonté, mais ſans oublier jamais la ma-*

dépoſſedoient les maîtres. Auſſi voit-on dans l'Empire d'Orient & d'Occident, que ces Barbares ne demandoient pour l'ordinaire que des champs pour cultiver, afin de fournir à leur ſubſiſtançe. Les Pays du Nord ne ſont pas moins peuplés qu'ils l'étoient alors; mais comme le luxe a très ſagement multiplié nos beſoins, il a donné lieu à des Manufactures & à tous ces Arts, qui font ſubſiſter des peuples entiers, qui autrement ſeroient obligez de chercher leur ſubſiſtançe ailleurs.

Ces manieres donc de faire proſperer un Etat, ſont comme des talens confiez à la ſageſſe du Souverain,

tes aſſueſcerent ..... Idque apud imperitos humanitas vocabatur, cùm pars ſervitutis eſſet.

6. Comme faiſoit Auguſte. *Indulſerat ei ludicro Auguſtus .... neque ipſe abhorrebat talibus ſtudiis, & civile rebatur miſceri voluptatibus vulgi.* Ann. 1. Car le peuple, qui aime ſon plaiſir, eſt ravi d'y avoir le Prince pour compagnon. *Ut eſt vulgus cupiens voluptatum, &, ſi eodem princeps trahat, lætum.* Ann. 14. Et Vitellius, qui, dans l'élection des Conſuls, ſe mêloit indifferemment parmi les prétendans, & tâchoit de ſe concilier l'affection & la voix du peuple, en préſidant aux ſpectacles du Théatre & du Cirque. *Comitia conſulum cum candidatis civiliter celebrans, omnem infimæ plebis rumorem in theatro, ut ſpectator; in Circo, ut fautor, affectavit.* Hiſt. 2.

majeſté de Prince[7], *qui le doit accompagner par-tout.*

verain, qu'il doit mettre à uſure & faire valoir. La marque la plus ſûre, qu'un Pays eſt ſous un gouvernement ſage & heureux, c'eſt lorſque les beaux-arts naiſſent dans ſon ſein: ce ſont des fleurs qui viennent dans un terrain gras, & ſous un ciel heureux; mais que la ſéchereſſe, ou le ſouffle des Aquilons, fait mourir.

Rien n'illuſtre plus un Regne que les Arts qui fleuriſſent ſous ſon abri. Le ſiecle de Pericles eſt auſſi fameux par les grands genies qui vivoient à Athenes, que par les Batailles que les Atheniens donnerent alors. Celui d'Auguſte eſt mieux connu par Ciceron, Ovide, Horace, Virgile &c. que par les Proſcriptions de ce cruel Empereur, qui doit après tout une grande partie de ſa reputation à la Lire d'Horace. Celui de Louis XIV. eſt plus celébre par les Corneilles, les Racines, les Molieres, les Boileau, les Deſcartes, les Lebruns, les Girardon, que par ce Paſſage du Rhin tant exageré, par les Sieges où Louis ſe trouva en perſonne, & par la Bataille de Turin que Monſieur de Marſin fit

7. *Ita ut nec illi, aut facilitas auctoritatem, aut ſe-veritas amorem deminuat.* In Agricola.

fit perdre au Duc d'Orleans par ordre du Cabinet.

Les Rois honorent l'humanité, lorſqu'ils diſtinguent & recompenſent ceux qui lui font le plus d'honneur, & qu'ils encouragent ces eſprits ſupérieurs qui s'emploient à perfectionner nos connaiſſances, & qui ſe dévoüent au culte de la verité.

Heureux ſont les Souverains qui cultivent eux-mêmes ces ſçiençes! qui penſent avec Ciceron, ce Conſul Romain, Liberateur de ſa Patrie & pere de l'Eloquence. „ Les Lettres forment la jeuneſſe, & ſont „ le charme de l'age avancé; la proſpéri- „ té en eſt plus brillante, l'adverſité en „ reçoit des conſolations: & dans nos mai- „ ſons & dans celles des autres, dans les „ voyages & dans la ſolitude, en tous tems „ & en tous lieux, elles ſont la douçeur „ de notre vie".

Laurent de Medicis, le plus grand homme de ſa Nation, étoit le pacificateur de l'Italie, & le reſtaurateur des ſçiençes; ſa probité lui conçilia la confiançe génerale de tous les Princes; & Marc Aurele, un des plus grands Empereurs de Rome, étoit non-moins heureux guerrier que ſage Philoſophe, & joignoit la pratique la plus ſevére de la morale, à la Profeſſion qu'il en faiſoit. Finiſſons par ces paroles: „ Un

„ Roi que la juſtiçe conduit, a l'univers
„ pour ſon temple, & les gens de bien
„ en ſont les Prêtres & les ſacrifica-
„ teurs".

CHAPITRE VINGT-DEUXIEME.

DES SECRETAIRES DES PRINCES.

CE n'eſt pas une choſe de peu d'importance, que de choiſir des Miniſtres, car c'eſt par les gens, que le Prince tient auprès de ſa perſonne, que l'on juge de ſon eſprit & de ſa prudence a.

Quand IL y a deux eſpéçes de Prinçes dans le monde; ceux qui voyent tout par leurs propres yeux, & gouvernent leurs Etats par eux-mêmes; & ceux qui ſe repoſent ſur la bonne-foi de leurs Miniſtres, & qui ſe laiſſent gouverner par ceux qui ont pris l'aſçendant ſur leur eſprit.

Les Souverains de la premiere eſpéçe, ſont comme l'ame de leurs Etats; le poids

a. Tacite dit, qu'on prit bon augure du regne de Néron ſur le choix, qu'il fit de Corbulon pour Général de ſes Armées, ce choix montrant que la porte étoit ouverte au mérite, & qu'il ſe gouvernoit par

Quand ils ſont habiles & fidéles, on doit toujours le croire ſage, pour b *avoir*

poids de leur Gouvernement repoſe ſur eux-ſeuls, comme le monde ſur le dos d'Atlas : ils reglent les affaires intérieures comme les étrangéres ; ils rempliſſent à la fois les poſtes des premiers magiſtrats de la juſtiçe, de Général des Armées, de Grands Threſoriérs. Ils ont à l'exemple de Dieu (qui ſe ſert d'intelligençes ſupérieures à l'homme pour operer ſes volontez) des eſprits pénétrans & laborieux, pour exécuter leurs deſſeins & pour remplir en détail ce qu'ils ont projetté en grand ; leurs Miniſtres ſont proprement des inſtrumens dans les mains d'un ſage & habile maître.

par un bon Conſeil. *Daturum planè documentum, honeſtis, an ſecus, amicis uteretur, ſi ducem egregium, quàm ſi pecuniosum & gratia ſubnixum deligeret.* Et quelques lignes après, *læti, quod Domitium Corbulonem præpoſuerat, videbaturque locus virtutibus patefactus.* Ann. 13. Et me ſemble, (dit Commines au chapitre 3. du livre 2. de ſes Mémoires) que l'un des plus grands ſens, que puiſſe montrer un ſeigneur, c'eſt de s'acointer & approcher de lui gens vertueux & honnêtes; car il ſera jugé, à l'opinion des gens, d'être de la condition & nature de ceux qu'il tiendra les plus prochains de lui. Et c'eſt où le Prince d'Orange ſe fondoit, quand il diſoit, qu'il falloit juger de la cruauté du Roi Phillippe II. par toutes celles, que le Duc d'Albe exerçoit impunément dans les Païs-Bas.

b. Car comme l'on ne ſau-

voir ſû connoître leur prix. Mais quand ils ne le ſont pas, on ne peut jamais juger favorablement de lui, après qu'il a fait un ſi mauvais choix. Tous ceux, qui connoiſſoient Antoine da Venafro, *reconnoiſſoient, que* Pandolfe Petrucci, *Prince de Sienne, étoit un très-prudent homme, pour avoir pris un ſi habile Miniſtre.*

Or il y a trois ſor-

ſauroit bien juger d'un ſtatuaire, d'un peintre ou d'un ſculpteur, ſans être de ſon métier, on ne peut jamais bien connoître la ſageſſe d'autrui, ſans être ſage. *Ut enim de pictore, ſculptore, fictore, ni artifex judicare, ita niſi ſapiens non poteſt perſpicere ſapientem.* Plin. ep. 10. lib. 1.

Les Souverains du ſecond ordre ſont comme plongez, par un defaut de genie ou une indolençe naturelle, dans une indifferençe léthargique. Si l'Etat, prêt de tomber en deffaillançe par la faibleſſe du Souverain, doit être ſoutenu par la ſageſſe & la vivaçité d'un Miniſtre, le Prinçe alors n'eſt qu'un fantôme, mais un fantôme néceſſaire; car il repréſente l'Etat: tout ce qui eſt à ſouhaiter, c'eſt qu'il faſſe un choix heureux.

Il n'eſt pas auſſi facile, qu'on le penſe, à un Souverain, de bien approfondir le caractère de ceux qu'il veut emploier, dans les affaires; car les particuliers ont au-

ſortes d'eſprits : Les uns entendent par eux-mêmes : les autres comprennent tout ce qu'on leur montre, & quelques-uns n'entendent, ni par eux, ni par autrui. Les premiers ſont très-excellens, les ſeconds ſont bons, & les derniers inutiles.

Si Pandolfe n'étoit pas du premier rang, ſans doute qu'il étoit du ſecond; car toutes les fois qu'un Prince a l'eſprit de diſcerner le bien & le mal, que quelqu'un fait, ou dit, quoique de lui-même il n'ait pas de pénétration, il connoît

c. Un ancien Poëte a dit : *Laudatiſſimus eſt, qui per ſe cuncta videbit. Sed laudandus & is, qui paret recta monenti.*

autant de facilité à ſe déguiſer devant leurs maîtres, que les Princes trouvent d'obſtacles pour diſſimuler leur intérieur aux yeux du Public.

Après-tout, ſi Sixte cinq a pu tromper ſeptante Cardinaux qui devoient le connaître, combien à plus forte raiſon n'eſt-il pas plus facile à un particulier de ſurprendre la pénétration du Souverain, qui a manqué d'occaſions pour le démêler ?

Un Prince d'eſprit peut juger ſans peine, du genie, & de la capacité de ceux qui le ſervent ; mais il lui eſt presqu'impoſſible de bien juger de leur déſintéreſſement & de leur fidélité.

noît les bonnes & les mauvaiſes actions de ſon Miniſtre, & pour approuver les unes, & blâmer les autres, il lui impoſe la néceſſité d'être homme-de-bien * d.

Mais comment connoître bien un Miniſtre ? En voici la pierre-de-touche. Quand tu vois, que ton Miniſtre penſe plus à lui, qu'à toi, & que toutes ſes actions tendent à ſon profit, tu ne dois jamais t'y fier e; *car celui,*

On a vu ſouvent que des hommes paraiſſent vertueux, faute d'occaſions pour ſe démentir, mais qui ont renonçé à l'honnêteté dès que leur vertu a été miſe à l'épreuve. On ne parla point mal à Rome, des Tiberes, des Nerons, des Caligula, avant qu'ils parvinſſent au trône: peut-être que leur ſcélerateſſe ſeroit reſtée ſans effet, ſi elle n'avoit été miſe en œuvre par l'occaſion qui développa le germe de leur méchanceté.

Il ſe trouve des hommes qui joignent à beaucoup d'eſprit, de ſoupleſſe, & de talens, l'ame la plus noire & la plus ingrate; il s'en trouve d'autres, qui poſſe-

dent

* [Ou] *de faire ſon devoir.*

d. C'eſt pour cela, que Sejanus, qui connoiſſoit l'habileté & la pénétration de Tibére, mettoit au commencement tout ſon eſprit à lui donner de bons conſeils. *Sejanus, incipiente adhuc potentia, bonis conſiliis noteſcere volebat.* Ann. 4.

e. Après que Sejanus eut ſauvé

i, qui manie les ires d'un Etat, loit jamais pen- aux ſiennes, ni ie entretenir le nce d'autre choſe, de ce-qui regar- on Etat f.

Mais

: la vie à Tibére dans otte de la Spélonque, :e dit que Tibére prit entiére confiance en comme en un hom- qui avoit eu plus de le la vie du Prince, le la ſienne, *Major ex , ut non ſui anxius, fide audiebatur.* Ann. t Tigellin, pour dé- : ſes rivaux, diſoit à n, qu'il ne faiſoit comme Burrhus, qui des prétentions, & ſpérances; & que tou- n ambition étoit de r à la ſûreté du Prin- *Non ſe, ut Burrhum, ſas ſpes, ſed ſolam in- itatem Neronis ſpecta-* Ann. 14. Tous les ſtres tiennent ce lan- , mais leur cœur & actions démentent nt leur bouche. C'eſt pourquoi Tibére tour-

dent toutes les qualités du cœur.

Les Princes prudens, ont ordinairement donné la préférençe à ceux chez qui les qualitez du cœur prévaloient, pour les employer dans l'intérieur de leur Pays. Ils leur ont préferé au-contraire ceux qui avoient plus de ſoupleſſe, pour s'en ſervir dans des negoçiations. Car puiſqu'il ne s'agit que de maintenir l'ordre & la juſtiçe dans leurs Etats, il ſuffit de l'honnêteté; & s'il faut perſuader les Voiſins & noüer des intrigues, on ſent bien que la probité n'y eſt pas tant requiſe que l'adreſſe & l'eſprit.

Il me ſemble qu'un

Mais auſſi le Prince doit penſer à ſon Miniſtre, pour l'obliger à bien faire g; *il le doit combler*

tourna en ridicule un ſénateur, qui ôſa parler des intérêts de ſa famille dans le Sénat, diſant, que le Sénat avoit été établi, pour délibérer des affaires publiques, & non pas pour écouter les demandes impertinentes des particuliers. *Nec ideò à majoribus conceſſum eſt, egredi aliquando relationem, & quod in commune conducit loco ſententiæ proferre, ut privata negotia, res familiares noſtras hic augeamus ..... Efflagitatio intempeſtiva & improviſa, cùm aliis de rebus convenerint Patres, conſurgere.* Ann. 2.

g. C'eſt comme Tibére l'entendoit, quand il diſoit à Sejanus, *Ipſe, quid intra animum volutaverim, quibus adhuc neceſſitudinibus immiſcere te mihi parem, omittam ad præſens referre. Id tantùm aperiam, nihil eſſe tam excèlſum, quod non virtutes iſtæ, tuuſque in me*

Prince ne ſauroit aſſez recompenſer la fidélité de ceux qui le ſervent avec zéle; il y a un certain ſentiment de juſtiçe en nous, qui nous pouſſe à la reconnaiſſançe, & qu'il faut ſuivre. Mais d'ailleurs les interêts des Grands, demandent abſolument qu'ils recompenſent avec autant de généroſité, qu'ils puniſſent avec clemençe; car les Miniſtres, qui s'apperçoivent que la vertu ſera l'inſtrument de leur fortune, n'auront point aſſurément recours au crime, & ils préféreront naturellement les bienfaits de leur maître aux corruptions étrangéres.

La voye de la juſtiçe, & la ſageſſe du monde,

d'honneurs, de rges, & de ri- ſes, en ſorte il ne puiſſe deſi- , ni d'autres hon- rs ni d'autres ri- ſes, & qu'il con- ſe, qu'il lui ſe- impoſſible de ſe ntenir ſous un re maître.

Le Prince & le niſtre, qui en u- nt ainſi, pour- t ſe fier l'un à l'au-

monde, s'accordent donc parfaitement ſur ce ſujet, & il eſt auſſi imprudent que dur, de mettre, faute de recompenſer & de généroſité, l'attachement des Miniſtres à une dangereuſe épreuve.

Il ſe trouve des Princes qui donnent dans un autre défaut, auſſi dangereux: ils changent les Miniſtres avec une légéreté infinie, & ils puniſſent avec trop de rigueur la moindre irrégularité de leur conduite.

Les Miniſtres qui travaillent immédiatement ſous les yeux du Prince, lorſqu'ils ont été quelque tems en place, ne ſauroient pas tout-à-fait lui déguiſer leurs def-

animus, mereantur, que tempore, vel in ſe- , vel in concione non ebo. Ann. 4. Comme lui dire: Ne te mets t en peine des affaires ta famille, j'y penſe toi, & je ne t'en di- pas d'avantage à cet- ure, ſi non qu'en & lieu, je ne tairai t les ſervices, que tu rendus. Philippe II. d'Eſpagne diſoit à Ruy nez, ſon Premier Mi- e, *faites mes Affai- & je ferai les vôtres.*

l'autre; mais quand ils feront autrement, il en arrivera toujours mal au Prince, ou au Miniſtre.

deffauts : plus le Prince eſt pénétrant, & plus facilement il les ſaiſit.

Les Souverains, qui ne ſont pas philoſophes, s'impatientent bientôt, ils ſe revoltent contre les faibleſſes de ceux que les ſervent, ils les diſgraçient & les perdent.

Les Prinçes qui raiſonnent plus profondément, connaiſſent mieux les hommes; ils ſavent qu'ils ſont tous marqués ou coin de l'humanité, qu'il n'y a rien de parfait en ce monde, que les grandes qualités ſont pour ainſi dire miſes en équilibre par des grands deffauts, & que l'homme de genie doit tirer parti de tout. C'eſt pourquoi (à moins de prévarication) ils conſervent leurs Miniſtres, avec leurs bonnes & leurs mauvaiſes qualitez, & ils préférent ceux qu'ils ont approfondis, aux nouveaux qu'ils pourroient avoir, à-peu-près comme d'habiles muſiciens, qui aiment mieux joüer avec des inſtrumens dont ils connaiſſent le fort & le faible, qu'avec de nouveaux dont la bonté leur eſt inconnüe.

APITRE VINGT-TROISIEME.

COMMENT IL FAUT FUIR LES FLATEURS.

ne ſaurois me paſſer de parler l'un mal, que les nces ont bien de eine à éviter, à ns qu'ils n'aient coup de prudens & de diſcernet; & ce mal eſt flaterie, qui redans toutes les rs [a]. *Car les mes ont tant nour propre, & trompent ſi fort dans*

[a] Tacite dit, que la flaeſt un mal auſſi an, que la domination. *ationes ..... Vetus id publica malum.* Ann.

IL n'y a pas un Livre de morale, il n'y a pas un Livre d'Hiſtoire, où la faibleſſe des Princes ſur la flatterie ne ſoit rudement cenſurée; on veut que les Rois aiment la verité, on veut que leurs oreilles s'accoutument à l'entendre, & l'on a raiſon; mais on veut encore, ſelon la coutume des hommes, des choſes un peu contradictoires: on veut que les Princes aient aſſez d'amour propre pour aimer la gloire, pour faire de

l'autre; mais quand ils feront autrement, il en arrivera toujours mal au Prince, ou au Miniſtre.

deffauts : plus le Prince eſt pénétrant, & plus facilement il les ſaiſit.

Les Souverains, qui ne ſont pas philoſophes, s'impatientent bientôt, ils ſe revoltent contre les faibleſſes de ceux que les ſervent, ils les diſgraçient & les perdent.

Les Prinçes qui raiſonnent plus profondément, connaiſſent mieux les hommes; ils ſavent qu'ils ſont tous marqués ou coin de l'humanité, qu'il n'y a rien de parfait en ce monde, que les grandes qualités ſont pour ainſi dire miſes en équilibre par des grands deffauts, & que l'homme de genie doit tirer parti de tout. C'eſt pourquoi (à moins de prévarication) ils conſervent leurs Miniſtres, avec leurs bonnes & leurs mauvaiſes qualitez, & ils préférent ceux qu'ils ont approfondis, aux nouveaux qu'ils pourroient avoir, à-peu-près comme d'habiles muſiciens, qui aiment mieux joüer avec des inſtrumens dont ils connaiſſent le fort & le faible, qu'avec de nouveaux dont la bonté leur eſt inconnüe.

CHA-

i, le Prince pru-
t doit tenir un
ieu, en choiſiſ-
: des gens ſages,
qui ſeulement il
ne toute permiſ-
de lui dire la
ité ſur les cho-
, qu'il leur de-
idera, ſans ſe
'er du reſte. Mais
doit les interro-
de tout, enten-
leurs avis, &
s en faire à ſa
le, ſe gouvernant
'ers eux de ma-
re, que chacun
noiſſe & croie,
plus on lui par-
'ibrement, & plus
*lui plait *. Après*
x-là, il n'en doit
plus

A l'exemple de Jean Roi de Portugal, qui par un de ſes courti- de lui accorder une ge vacante, répondit, garde à un homme ne m'a jamais flatté.

d'une matiere vile qu'aucune vertu n'animoit. Des Tirans très cruels ont aimé, il eſt vray, la louange ; mais c'étoit en eux une vanité odieuſe, un vice de plus ; ils vouloient l'eſtime en méritant l'opprobre.

Chez les Princes vicieux la flatterie eſt un poiſon mortel qui multiplie les ſemences de leur corruption : chez les Princes de mérite, la flatterie eſt comme une rouille qui s'attache à leur gloire & qui en diminue l'éclat. Un homme d'eſprit ſe revolte contre la flatterie groſſière, il repouſſe l'adulateur mal-adroit. Il eſt une autre ſorte de flatterie, elle eſt la ſophiſte

ſonne, & que néanmoins il ne faiſoit jamais rien à ſa mode. *Et cela vient de ce qu'il tient une route contraire à celle, que je viens de marquer ; car comme il ne communique ſes ſecrets à perſonne, quand on vient à découvrir ſes deſſeins, les gens de ſon Conſeil y contrediſent, & lui, qui a l'humeur facile, ſe rend à leur avis ; ſi bien qu'il n'y a point de fond à faire ſur ſes délibérations, d'autant que ce qu'il fait un jour, il le défait un autre* [d].

Il faut donc, qu'un Prin-

mes dont ils ſont convaincus. La flatterie qui ſe fonde ſur une baze ſolide eſt la plus ſubtile de toutes, il faut avoir le diſcernement très fin pour apperçevoir la nuançe qu'elle ajoute à la verité. Elle ne fera point accompagner un Roy à la tranchée par des Poëtes qui doivent être les Hiſtoriens, elle ne compoſera point des Prologues d'Opera remplis d'hiperboles, des Prefaçes fades & des Epîtres rampantes ; elle n'étourdira point un Heros du reçit empoulé de ſes victoires, mais elle prendra l'air du ſentiment, elle ſe ménagera délicatement des entrées, elle paraitra franche

d. Défaut, que l'on dit que l'Empereur Léopold, qui regne aujourd'hui, a hérité de Maximilien I.

Prince prenne conſeil de tout, mais quand il lui plaît, & non pas quand il plaît aux autres; en ſorte que perſonne n'óſe le conſeiller, ſans en être requis. Il doit être grand queſtionneur, & puis entendre patiemment tout ce qu'on lui répond; & s'il voit quelqu'un biaiſer à lui dire la vérité, il doit en montrer du reſſentiment.

Ceux-là ſe trompent fort, qui croient qu'un Prince, qui prend conſeil, paſſe pour un homme, qui n'eſt pas prudent par lui-même, mais ſeulement par les bons conſeils, qu'on lui donne e. *Car*

e. L'excellence du Miniſtre,

& naïve. Comment un grand homme, comment un Heros, comment un Prince ſpirituel peut-il ſe fâcher de s'entendre dire une verité, que la vivacité d'un ami ſemble laiſſer échapper? Comment Louis quatorze, qui ſentoit que ſon air ſeul en impoſoit aux hommes, & qui ſe complaiſoit dans cette ſupériorité, pouvoit-il ſe fâcher contre un vieil Officier qui en lui parlant trembloit & beguayoit? & qui en s'arrêtant au milieu de ſon diſcours, lui dit, au-moins, Sire, je ne tremble pas ainſi devant vos ennemis.

Les Princes qui ont été hommes avant de devenir Rois, peuvent ſe

ref-

ſonne, & que néanmoins il ne faiſoit jamais rien à ſa mode. *Et cela vient de ce qu'il tient une route contraire à celle, que je viens de marquer ; car comme il ne communique ſes ſecrets à perſonne, quand on vient à découvrir ſes deſſeins, les gens de ſon Conſeil y contrediſent, & lui, qui a l'humeur facile, ſe rend à leur avis ; ſi bien qu'il n'y a point de fond à faire ſur ſes délibérations, d'autant que ce qu'il fait un jour, il le défait un autre* [d].

Il faut donc, qu'un Prin-

mes dont ils ſont convaincus. La flatterie qui ſe fonde ſur une baze ſolide eſt la plus ſubtile de toutes, il faut avoir le diſcernement très fin pour apperçevoir la nuançe qu'elle ajoute à la verité. Elle ne fera point accompagner un Roy à la tranchée par des Poëtes qui doivent être les Hiſtoriens, elle ne compoſera point des Prologues d'Opera remplis d'hiperboles, des Prefaçes fades & des Epîtres rampantes ; elle n'étourdira point un Heros du reçit empoulé de ſes victoires, mais elle prendra l'air du ſentiment, elle ſe ménagera délicatement des entrées, elle paraitra franche

d. Défaut, que l'on dit que l'Empereur Léopold, qui regne aujourd'hui, a hérité de Maximilien I.

mais non pas ſe maintenir, parce qu'un tel Miniſtre le dépoüilleroit bien-tôt de ſon Etat.

louange : Trajan étoit encouragé à la vertu par le Panégyrique de Pline, Tibére étoit confirmé dans le vice par les flatteries des Senateurs.

Mais ſi un Prince, qui n'eſt pas ſage, a pluſieurs conſeillers, il ne ſera pas capable de concilier leurs divers avis 1 ; *& ils ne penſeront tous qu'à leurs intérêts* 2, *& même ſans qu'il s'en apperçoive. Et comme c'eſt l'ordinaire des hommes d'être toujours méchans, ſi l'on ne leur impoſe une néceſſité d'être bons, le Prince, qui ne ſe connoîtra pas en gens, ne ſera jamais bien ſervi.*

Je conclus donc, que c'eſt la prudence du Prince, qui produit les bons conſeils, & non les bons conſeils, qui ſont la prudence du Prince.

1. *Neque alienis conſiliis regi, neque ſua expedire.* Hiſt. 3.

2. *Sibi quiſque tendentes.* Hiſt. 1. *quia apud infirmum metu, & majore præmio peccatur.* Ibid.

CHA-

Car c'eſt une régle générale & infaillible, que le Prince, qui n'eſt pas ſage de lui-même, ne ſauroit être bien conſeillé, à moins que par hazard il ſe laiſſât gouverner à un homme, qui fût très-prudent; & en ce cas il pourroit être bien gouverné, mais

reſſouvenir de ce qu'ils ont été, & ne s'accoutument pas ſi facilement aux alimens de la flatterie. Ceux qui ont regné toute leur vie, ont toujours été nourris d'encens comme les Dieux, & ils mourroient d'inanition s'ils manquoient de louange.

Il ſeroit donc plus juſte, ce me ſemble, de plaindre les Rois que de les condamner; ce ſont les flatteurs, & plus qu'eux encore les calomniateurs, qui meritent la condamnation & la haine du public; de même que tous ceux qui ſont aſſez ennemis des Princes pour leur déguiſer la verité. Mais que l'on diſtingue la flatterie de la louan-

niſtre, dit un habile Eſpagnol, n'a jamais diminué la gloire du Maître; au-contraire, tout l'honneur du ſuccès retourne à la cauſe principale, & pareillement tout le blâme. La Renommée s'addreſſe toujours aux premiers auteurs, elle ne dit jamais: *Cet homme a eu de bons, ou de mauvais Miniſtres*; mais *il a été bon ou mauvais Ouvrier.* Il faut donc tâcher de bien choiſir les Miniſtres, puiſque c'eſt d'eux, que dépend l'immortalité de la réputation. *Gracian, dans ſon Oracle manuel.*

tant que les hommes s'arrêtent bien plus au préſent, qu'au paſſé, & ne cherchent point à changer, quand ils ſe trouvent bien [1]. *Au contraire ils défendent le Prince à toute force, pourvu qu'il ne manque point à ſon devoir dans les autres choſes.*

Et pour-lors, le Prince aura une double gloire d'avoir donné commencement à une nouvelle Principauté, de l'avoir munie de bonnes loix, de bonnes armes, de bons amis, & de bons exemples; au-lieu que celui-là ſera doublement infame, qui

1. *Tuta & præſentia quàm vetera & periculoſa malunt.* Ann. 1. *anteponunt præſentia dubiis.* Hiſt. 1.

ſont que cruautez, ſéditions, violençes, ligues pour s'entre-détruire, uſurpations, aſſaſſinats, en un mot un aſſemblage énorme de crimes, dont l'idée ſeule inſpire de l'horreur.

Si à l'exemple de Machiavel, on s'aviſoit de renverſer la juſtiçe & l'humanité, on boulverſeroit tout l'Univers; l'inondation de crimes reduiroit dans peu ce Continent, dans une vaſte ſolitude. C'étoit l'iniquité & la barbarie des Princes d'Italie qui leur firent perdre leurs Etats, ainſi que les faux principes de Machiavel perdront à coup ſûr ceux qui auront la folie de les ſuivre.

Je

qui étant né Prince aura perdu ſon Etat par ſon peu de prudence.

Si l'on conſidére le Roi de Naples, le Duc de Milan, & d'autres, qui ont perdu le leur de nôtre tems, on trouvera prémièrement en eux un commun défaut, quant à la diſpoſition de leurs armes, comme je l'ai montré amplement ci-deſſus; & puis on verra qu'ils ſe ſont perdus, ou pour s'être fait haïr du peuple, ou pour n'avoir pas ſû s'aſſurer des Grands.

Car à moins que de tomber dans quelqu'une de ces fautes, on ne perd point des Etats, qui peuvent tenir une bonne Armée en campagne.

Je ne déguiſe rien; la lâcheté de quelques-uns de ces Princes d'Italie peut avoir également avec leur méchanceté concouru à leur perte : la faibleſſe des Rois de Naples, il eſt ſûr, ruina leurs affaires ; mais qu'on me diſe d'ailleurs en Politique tout ce que l'on voudra, argumentez, faites des ſiſtêmes, alleguez des exemples, employez toutes les ſubtilitez, vous ſerez obligé d'en revenir à la juſtiçe malgré vous.

Je demande à Machiavel ce qu'il veut dire par ces paroles, „ ſi l'on remarque „ en un Souverain „ nouvellement éle- „ vé ſur le trône (ce „ qui veut dire dans

Phi-

Philippe de Macédoine *, *non pas le pere d'Alexandre-le-Grand, mais celui, qui fut vaincu par Titus Quintus, n'avoit pas un grand Etat en comparaiſon des Romains, & des Grecs, qui l'attaquoient; néanmoins, comme il étoit homme-de-guerre, & qui ſavoit entretenir le peuple, & s'aſſurer des Grands, il ſoutint pluſieurs années la guerre; & ſi, à la fin, il perdit quelques villes, il conſerva pourtant ſon Roiaume.*

Ce n'eſt donc point à la Fortune, que nos Princes ſe doivent prendre d'avoir per-

* *Le pere de Perſée, dernier Roi de Macédoine.*

„ un uſurpateur) de
„ la prudençe & du
„ merite, on s'atta-
„ chera bien plus à
„ lui qu'à ceux qui
„ ne ſont redevables
„ de leur grandeur
„ qu'à leur naiſſan-
„ çe. La raiſon de
„ cela, c'eſt qu'on
„ eſt bien plus tou-
„ ché du preſent
„ que du paſſé, &
„ quand on y trou-
„ ve de quoi ſe ſa-
„ tisfaire, on ne va
„ pas plus loin “.

Machiavel ſupoſe-t'il que de deux hommes également valeureux & ſages, toute une Nation préferera l'uſurpateur au Prinçe legitime ? ou l'entend-il d'un Souverain ſans vertus, & d'un raviſſeur vaillant, & plain de capacité ? Il ne ſe peut point, que

perdu leurs Etats, mais à leur lâcheté; car faute d'avoir penſé au changement, qui pouvoit arriver (étant l'ordinaire des hommes de ne point craindre la tempête durant la bonnace), quand ils ont vu approcher l'ennemi, au-lieu de ſe deffendre, ils ont pris la fuite, ſur l'eſpérance, que leurs peuples, dégoutez de l'inſolence du vainqueur, ne manqueroient pas de les rappeller. Parti, qui eſt bon à prendre, lors qu'il n'y en a point d'autres; mais qui eſt honteux, quand on a des moiens plus honnêtes.

C'eſt folie à toi de vouloir bien tomber, parce que tu crois trouver quelqu'un, qui

que la premiere ſupoſition ſoit celle de l'Autheur, elle eſt opoſée aux notions les plus ordinaires du bon ſens; ce ſeroit un effet ſans cauſe que la prédilection d'un Peuple, en faveur d'un homme, qui commet une action violente pour ſe rendre leur maître, & qui d'ailleurs n'auroit aucun merite preferable à celui du Souverain legitime.

Ce ne ſçauroit être non plus la ſeconde ſupoſition; car quelque qualité qu'on donne à un uſurpateur, on m'avoüera que l'action violente par laquelle il éleve ſa puiſſançe eſt une injuſtiçe.

A quoi peut-on s'attendre d'un hom-

qui te relevera; car ou cela n'arrive pas, ou, ſi cela arrive, c'eſt à tes dépens, d'autant que tu es à la merci de celui, qui te défend. Or, il n'y a point de bonnes, ni de ſûres défenſes, que celles, qui viennent de toi-même, & de ton propre courage.

me qui debute par le crime, ſi ce n'eſt à un gouvernement violent & tirannique ? Il en eſt de même que d'un homme qui ſe marieroit, & qui éprouveroit une infidelité de ſa femme le jour même de ſes nôçes ; je ne penſe pas qu'il augurât bien de la vertu de ſa nouvelle Epouſe pour le reſte de ſa vie.

Machiavel prononçe ſa condamnation en ce Chapitre. Il dit clairement, que ſans l'amour des Peuples, ſans l'affection des Grands, & ſans une Armée bien diſçiplinée, il eſt impoſſible à un Prinçe de ſe ſoutenir ſur le trône. La verité ſemble le forçer de lui rendre cet hommage, à peu-près comme les théologiens l'aſſurent des Anges maudits, qui reconnaiſſent un Dieu, mais qui le blaſphement.

Voici en quoi conſiſte la contradiction. Pour gagner l'affection des Peuples & des Grands, il faut avoir un fond de vertu; il faut que le Prinçe ſoit humain & bienfaiſant, & qu'avec ces qualitez du cœur

on trouve en lui de la capacité pour s'acquitter des pénibles fonctions de ſa charge.

Il en eſt de cette charge comme de toutes les autres; les hommes quelque employ qu'ils exerçent, n'obtiennent jamais la confiançe s'ils ne ſont juſtes & éclairez: les plus corrompus ſouhaitent toujours d'avoir à faire à un homme de bien, de même que les plus incapables de ſe gouverner s'en raportent à celui qui paſſe pour le plus prudent. Quoy! le moindre Bourgemaître, le moindre Echevin d'une ville aura beſoin d'être honnête homme & laborieux, s'il veut réuſſir, & la Royauté ſeroit le ſeul Employ où le vice ſeroit autorizé? Il faut être tel que je viens de le dire, pour gagner les cœurs, & non pas comme Machiavel l'enſeigne dans le cours de cet ouvrage, injuſte, cruel, ambitieux & uniquement occupé du ſoin de ſon aggrandiſſement.

C'eſt ainſi qu'on peut voir démaſqué, ce Politique, que ſon ſiécle fit paſſer pour un grand homme, que beaucoup de Miniſtres ont reconnus dangereux, mais qu'ils ont ſuivis, dont on a fait étudier les abominables maximes aux Prinçes, à qui perſonne n'avoit encore répondu en forme, & que beaucoup de Politiques ſuivent

vent ſans vouloir qu'on les en accuſe.

Heureux ſeroit celui qui pourroit détruire entièrement le Machiaveliſme dans le monde! j'en ay fait voir l'inconſéquençe, c'eſt à ceux qui gouvernent la terre à la convaincre par leurs exemples : ils ſont obligés de guérir le Public de la fauſſe idée dans laquelle on ſe trouve ſur la Politique, qui ne doit être que le ſiſtême de la ſageſſe, mais que l'on ſoupçonne communément d'être le breviaire de la fourberie. C'eſt à eux de bannir les ſubtilitez & la mauvaiſe-foy des traitez, & de rendre la vigueur à l'honnêteté & à la candeur, qui, à dire vray, ne ſe trouve guères entre les Souverains. C'eſt à eux de montrer qu'ils ſont auſſi peu envieux des Provinçes de leurs Voiſins, que jaloux de la conſervation de leurs propres Etats. Le Prinçe qui veut tout poſſeder, eſt comme un eſtomac qui ſe ſurcharge de viandes, ſans ſonger qu'il ne pourra pas les digerer. Le Prinçe qui ſe borne à bien gouverner, eſt comme un homme qui mange ſobrement, & dont l'eſtomac digere bien.

CHA-

CHAPITRE VINGT-CINQUIEME.

COMBIEN LA FORTUNE A DE POUVOIR DANS LES AFFAIRES DU MONDE, ET COMMENT ON LUI PEUT RESISTER.

JE ſai, que pluſieurs ont cru, & croient encore, que les affaires du Monde ſont gouvernées de telle maniere, ſoit par la Providence Divine, ou par la Fortune, que la prudence des hommes n'y a point de part; d'où il s'enſuit, qu'il faut ſe laiſſer aller au ſort & à l'avanture, ſans ſe ſoucier de rien [1]. *Cette opinion*

LA queſtion ſur la liberté de l'homme, eſt un de ces Problêmes, qui pouſſe la raiſon des Philoſophes à bout, & qui a ſouvent tiré des anathêmes de la bouche des Théologiens. Les partiſans de la liberté diſent, que ſi les hommes ne ſont pas libres Dieu agit en eux, que c'eſt Dieu qui par leur miniſtère commet les meurtres, les vols & tous les crimes; ce qui eſt manifeſtement

1. Tacite, qui étoit Epicurien, dit quelque choſe

nion a eu grand cours en

ſe de ſemblable dans le 6. livre de ſes Annales. *In incerto judicium eſt, fato-ne res mortalium, & neceſſitate immutabili, an ſorte volvantur.* Et puis il ajoute: quelques uns croient, qu'il y a une fatalité inévitable, & que cette fatalité n'eſt autre choſe, qu'une liaiſon des cauſes naturelles avec leurs effets, laquelle fait que, depuis que nous avons choiſi un certain genre de vie, nous ne ſaurions jamais éviter les accidens, qui ſe rencontrent dans cet état. *Fatum quidem congruere rebus putant, ſed non è vagis ſtellis, verùm apud principia & nexus naturalium cauſſarum; ac tamen electionem vitæ nobis relinquunt: quam ubi elegeris, certum imminentium ordinem.* Quant à ce que Machiavel dit, que la prudence humaine n'a point de part, dans les affaires du Monde, ou du moins très-peu, Tacite en donne un bel exemple, en parlant de Claudius, que la Fortune deſtinoit à l'Empire;

ment oppoſé à ſa ſainteté. En ſecond lieu, que ſi l'Etre ſuprême eſt le pere des vices, & l'auteur des iniquités qui ſe commettent, on ne pourra plus punir les coupables, & il n'y aura ni crimes ni vertus dans le monde. Or, comme on ne ſauroit penſer à ce Dogme affreux, ſans en apperçevoir toutes les contradictions, on ne ſauroit prendre de meilleur parti, qu'en ſe déclarant pour la liberté de l'homme.

Les partiſans de la néceſſité abſolue diſent au-contraire, que Dieu ſeroit pire qu'un Ouvrier aveugle, & qui travaille dans l'obſcurité, ſi après avoir créé ce monde,

en ces tems-ci, à-cauſe des révolutions étranges, qui s'y ſont vües, & qui ar-

pire, pendant que les hommes penſoient à tout autre. *Mihi*, dit-il, *quanto plura recentium, ſeu veterum revolvo, tanto magis ludibria rerum mortalium cunctis in negotiis obverſantur, quippe fama, ſpe, veneratione, potius omnes deſtinabantur imperio, quàm quem futurum principem fortuna in occulto tenebat.* Ann. 3. La Fortune, dit Gracian, ſi célébre & ſi peu connüe, n'eſt autre choſe, que cette grande mere d'accidens, & cette grande fille de la ſouveraine Providence, qui concourt avec toutes les cauſes-ſecondes, ſoit en les mouvant, ſoit en permettant qu'elles agiſſent. C'eſt cette Reine, ſi abſolüe, ſi impénétrable, ſi inéxorable, qui rit aux uns, tourne le dos aux autres, tantôt mere tantôt marâtre, non pas par un effet de la paſſion, mais par un ſecret incompréhenſible des jugemens de Dieu. Dans le *Chap.* 10. de ſon Héros.

monde, il eut ignoré ce qui devoit s'y faire: un horloger, diſent-ils, connait l'action de la moindre roüe d'une montre; puis qu'il ſait le mouvement qu'il lui a imprimé; & à quelle deſtination il la faite: & Dieu, cet Etre infiniment ſage, ſeroit le ſpectateur curieux & impuiſſant des actions des hommes! Comment ce même Dieu, dont les ouvrages portent tous un caractère d'ordre, & qui ſont tous aſſervis à de certaines loix immuables & conſtantes, auroit-il laiſſé jouir l'homme ſeul de l'indépendançe & de la liberté? Ce ne ſeroit plus la Providençe qui gouverneroit

arrivent encore de jour en jour tout à rebours de la penſée des hommes *, & quelque fois que j'y penſe, je me ſens du penchant à cette opinion.*

Mais comme notre franc-arbitre n'eſt pas encore perdu, il me ſemble, que l'on pourroit dire, que la Fortune eſt la maîtreſſe de la moitié de nos actions, & nous en laiſſe preſque gouverner l'autre 2.

Pour moi, je la compare à un fleuve rapide, qui venant à

neroit le monde, mais le caprice des hommes. Puis donc qu'il faut opter entre le créateur & la créature, lequel des deux eſt l'Automate ? Il eſt plus raiſonnable de croire que c'eſt l'Etre en qui reſide la faibleſſe, que l'Etre en qui reſide la puiſſançe : ainſi la raiſon & les paſſions ſont comme des chaines inviſibles, par leſquelles la main de la Providençe conduit le genre-humain, pour concourir aux événemens que ſa ſageſſe éternelle avoit réſolue, qui devoient arriver dans le monde, pour que chaque individu remplît ſa deſtinée.

C'eſt ainſi que pour éviter Charib-

de

* De toutes les conjectures humaines.

2. Le ſuccès, dit Senéque ep. 14. n'eſt pas de la juriſdiction du ſage ; nous commençons les choſes, la fortune les acheve.

à ſe déborder, inonde le plat-païs, déracine les arbres, entraine les maiſons & tranſporte le terrain d'un endroit à un autre, ſans que perſonne óſe, ni puiſſe s'oppoſer à ſa fureur : ce qui n'empêche pas, que, lorſqu'il eſt tranquille, l'on ne puiſſe faire des chauſſées, & des digues, qui une autre fois arrêtent ſes inondations, ou du moins retardent l'impétuoſité de ſon cours.

Il en eſt de même de la Fortune; elle exerce toute ſa puiſſance, lors qu'elle ne trouve rien de prêt à lui réſiſter; elle jette toute ſa violence ſur les lieux, où elle ſait, qu'il n'y a ni digue, ni de on s'approche trop de Scylla, & que les Philoſophes ſe pouſſent mutuellement dans l'abîme de l'abſurdité, tandis que les Théologiens ferraillent dans l'obſcurité, & ſe damnent devotement par charité. Ces partis ſe font la guerre à peu près comme les Carthaginois & les Romains ſe la faiſoient. Lorſqu'on appréhendoit de voir les troupes Romaines en Afrique, on portoit le flambeau de la guerre en Italie; & lorſqu'à Rome on voulut ſe défaire d'Hannibal, que l'on craignoit, on envoya Scipion à la tête des Legions aſſiéger Carthage. Les Philoſophes, les Théo-

ni barriére pour la retenir.

Si vous conſidérez l'Italie, qui eſt le théatre de ces revolutions, & qui leur a donné le branle, vous verrez, que c'eſt une campagne, ſans défenſe; au lieu que ſi elle eût été ſur ſes gardes, comme l'Allemagne, l'Eſpagne, & la France, elle n'eût pas été inondée des Etrangers, ou du moins cette irruption n'eût pas fait de ſi grands progrès *.

Je n'en dirai pas d'avantage, quant à ce qui eſt de réſiſter à la fortune en général. Mais, pour entrer

* [Ou] *ou du moins ils n'y euſſent pas fait de ſi grands progrès.*

logiens, & la plûpart des heros d'argumens ont le genie de la nation Françaiſe: ils attaquent vigoureuſement, mais ils ſont perdus s'ils ſont reduits à la guerre défenſive. C'eſt ce qui fit dire à un bel eſprit, que Dieu étoit le pere de toutes les Sectes, puis qu'il leur avoit donné à toutes des armes égales, de même qu'un bon côté & un revers. Cette queſtion ſur la liberté & ſur la prédeſtination des hommes, eſt tranſportée par Machiavel de la Métaphiſique dans la Politique; c'eſt cependant un terrein qui lui eſt tout étranger & qui ne ſauroit le nourrir; car en Politique, au-

lieu

trer dans le particulier : d'où vient qu'un Prince, que l'on voit proſpérer aujourd'hui, périt demain, ſans qu'il ait changé d'eſprit, ni de conduite ? C'eſt, à mon avis, comme je l'ai déja montré, parce que le Prince, qui ne s'appuïe, que ſur la fortune, tombe auſſi-tôt qu'elle change.

Je crois auſſi, que celui-là eſt heureux, qui régle ſa conduite ſelon les tems, & que par conſéquent il n'arrive que malheur à celui, qui ne ſait pas s'accorder avec le tems ; car il ſe voit, que les hommes, pour arriver à la fin qu'ils ſe propoſent (qui eſt toujours d'acquérir de la gloire & des richeſſes), lieu de raiſonner ſi nous ſommes libres, ou ſi nous ne le ſommes point, ſi la fortune & le hazard peuvent quelque choſe, ou s'ils ne peuvent rien, il ne faut proprement penſer qu'à perfectionner ſa pénétration & ſa prudençe.

La fortune & le hazard, ſont des mots vuides de ſens, qui ſelon toute apparençe doivent leur origine à la profonde ignorançe, dans laquelle croupiſſoit le monde, lorſqu'on donna des noms vagues aux effets dont les cauſes étoient inconnues.

Ce qu'on appelle vulgairement la fortune de Ceſar, ſignifie proprement tou-

ſes), *tiennent tous une route differente.*

L'un garde des meſures, l'autre n'en garde point; l'un emploie la force, l'autre la ruſe; l'un la patience, l'autre l'impétuoſité; moiens, par où les uns & les autres peuvent réüſſir. Il ſe voit auſſi, que de deux, qui vont par un même chemin, l'un arrive à ſa fin, & l'autre non; & que deux autres, qui auront été d'eſprit tout contraire, l'un moderé, l'autre impétueux, proſpéreront tous deux également: ce qui ne ſauroit venir, que de la diverſité des tems, qui ſont favorables, ou contraires à leur conduite.

D'où tes les conjonctures qui ont favoriſé les deſſeins de cet ambitieux. Ce que l'on entend par l'infortune de Caton, ce ſont les malheurs inopinez qui lui arriverent, ces contretems où les effets ſuivirent ſi ſubitement les cauſes, que ſa prudençe ne put ni les prévoir ni les combattre.

Ce qu'on entend par le hazard, ne ſauroit mieux s'expliquer que par le jeu des dez. Le hazard, dit-on, a fait que mes dez ont porté plûtôt douze que ſept. Pour decompoſer ce Phenomene phiſiquement, il faudroit avoir les yeux aſſez bons pour voir la manière dont on a

fait

D'où il arrive ce que j'ai dit, que deux, qui procédent diverſement, ont une même iſſüe, & que deux, qui procédent également pour une même fin, ont un ſuccès tout contraire. C'eſt encore de là que dépend le bien, ou le mal; car ſi à un, qui ſe gouverne avec patience & circonſpection, les tems & les affaires viennent ſi à point, que ſon gouvernement ſoit bon, il proſpére; mais ſi les tems & les affaires changent, il ſe perd, d'autant qu'il ne change pas de conduite 3.

Or fait entrer les dez dans le cornet, les mouvemens de la main plus ou moins forts, plus ou moins réiterés qui les font tourner, & qui impriment aux dez un mouvement plus vif ou plus lent: ce ſont ces cauſes, qui priſes enſemble s'appellent le hazard.

Tant que nous ne ſerons que des hommes, c'eſt-à-dire des Etres très bornez, nous ne ſerons jamais ſupérieurs à ce qu'on appelle les coups de la Fortune. Nous devons ravir ce que nous pouvons au hazard, dès l'événement; mais notre vie eſt trop courte pour tout apperçevoir, & notre eſprit trop étroit pour tout combiner.

3. Pierre Sodérin, dit Machiavel, procédoit en toutes choſes, avec douceur

Or il n'y a point d'homme ſi prudent, qu'il ſache toujours accorder la ſienne avec les tems, ſoit parce que l'on ne ſauroit réſiſter à ſon propre penchant; ou parce que l'on ne peut guères ſe réſoudre à quitter une route, par où l'on eſt toujours arrivé à bon port: de-là vient auſſi, que l'homme poſe,

ceur & patience, & lui, & ſa patrie s'en trouverent bien, tandis que ſon procédé fut convenable au tems. Mais quand vint le tems, qu'il falloit uſer de rigueur, il ne s'y pût réſoudre; d'où s'enſuivit ſa perte, & celle de ſa patrie. Liv. 3. de ſes diſcours chap. 9. & 3. *C'eſt que s'il eût voulu ſe ſervir de toute l'autorité, que lui donnoit la dignité de Gonfalonier à vie, il eût pû ruiner tous les Médicis, &, par conſéquent, maintenir ſa patrie en liberté.*

Voici des événemens qui feront voir clairement qu'il eſt impoſſible à la ſageſſe humaine de tout prévoir. Le premier événement eſt celui de la ſurpriſe de Cremone, par le Prince Eugene, entrepriſe concertée avec toute la prudence imaginable, & exécutée avec une valeur infinie. Voici comment ce deſſein échoüa: le Prince s'introduiſit dans la ville vers le matin, par un canal à immondices que lui ouvrit un Curé avec lequel il étoit en intelligence; il ſe ſeroit infailliblement rendu maître de la Place, ſi deux choſes inopinées ne fuſſent arrivées.

Pre-

posé, ne sait pas être impétueux, quand il le faut être, ce qui le perd; au-lieu que s'il changeoit de conduite, selon les tems & les affaires, la Fortune ne changeroit pas 4.

Le

Premièrement un Regiment Suisse qui devoit faire l'exercice le même matin se trouva sous les armes plûtôt qu'il ne devoit y être, & lui fit résistance, jusqu'à ce que le reste de la garnison s'assemblât. En second lieu, le guide qui devoit mener le Prince de Vaudemont à une porte de la Ville, dont ce Prince devoit s'emparer, manqua le chemin, ce qui fit que ce détachement arriva trop tard.

Le second événement dont j'ai voulu parler, est celui de la paix particulière que les Anglais firent avec la France vers la fin de la guerre de la succession d'Espagne. Ni

4. Ce qui fait, (ajoute Machiavel au même chap. 9.) que la Fortune abandonne un homme; c'est qu'elle change les tems, & que lui ne change pas ses mesures, ni ses brisées. Comme l'on accusoit un Roi de Sparte d'être changeant: *Ce n'est pas moi qui change*, dit-il, *ce sont les affaires*. Ce qui montre, qu'il faut s'accommoder au tems, *morem accommodari, pro-ut conducat*. Ann. 12. *Remissum aliquid & mitigatum, quia expedierit*. Ann. 3. L'on a toujours estimé sages ceux, qui ont sû ceder au tems, dit Cicéron, *Tempori cedere, id est, necessitati parêre, semper sapientis est habitum*.

Le Pape Jules II. procéda toujours impétueuſement, & cela lui réüſſit toujours, parce que le tems & les affaires le demandoient ainſi; témoin la première entrepriſe, qu'il fit ſur Bologne, du vivant de Jean Bentivole.

Les Vénitiens en prenoient ombrage, les Rois de France & d'Eſpagne en raiſonnoient, & néanmoins il alla lui-même à Bologne, ſans que Veniſe, ni l'Eſpagne ôſaſſent branler, l'une aiant peur, & l'autre ſongeant à recouvrer tout le Roiaume de Naples: d'ailleurs, le Roi de France, qui vouloit ſe concilier Jules, pour humilier les Vénitiens, n'ôſa lui re-

les Miniſtres de l'Empereur Joſeph, ni les plus grands Philoſophes, ni les plus habiles Politiques n'auroient pû ſoupçonner qu'une paire de gands changeroit le deſtin de l'Europe : cela arriva cependant au pied de la lettre.

La Ducheſſe de Marlborough exerçoit la charge de Grande Maîtreſſe de la Reine Anne à Londres, tandis que ſon époux faiſoit dans les Campagnes de Brabant une double moiſſon de lauriers & de richeſſes. Cette Ducheſſe ſoutenoit par ſa faveur le parti du Heros, & le Heros ſoutenoit le credit de ſon épouſe par ſes victoires. Le parti des

Toris

refuſer du ſecours de peur de l'offenſer.

De ſorte que Jules, avec ſon humeur feroce & impétueuſe, fit ce qu'un autre Pape n'eût jamais fait avec toute la prudence humaine; au-lieu que s'il eût attendu à partir de Rome, juſqu'à ce qu'il eût fait tous les préparatifs néceſſaires, comme tout autre Pape auroit fait, ſon entrepriſe eût échoüé; car la France eût trouvé mille excuſes, & les autres lui euſſent fait mille peurs.

Je ne parlerai point de ſes autres actions, qui ont toutes été ſemblables, & toutes également heureuſes; la mort ne lui a pas donné le loiſir de voir un chan-

Toris qui leur étoit oppoſé, & qui ſouhaitoit la paix ne pouvoit rien, tandis que cette Ducheſſe étoit toute puiſſante auprès de la Reine. Elle perdit cette faveur par une cauſe aſſez legère: la Reine avoit commandé des gands, & la Ducheſſe en avoit commandé en même tems; l'impatience de les avoir, lui fit preſſer la gantiere de la ſervir avant la Reine. Cependant Anne voulut avoir ſes gands: une Dame * qui étoit ennemie de Miledi Marlborough informa la Reine de tout ce qui s'étoit paſſé, & s'en prévalut avec tant de

* Madame Masham.

changement 5 : *car s'il fût venu un tems, qu'il eut fallu procéder avec ménagement, il étoit perdu, d'autant qu'il n'eût jamais pu ſe défaire de ſa violence naturelle.*

Je conclus donc, que les hommes, qui s'obſtinent à tenir toujours la même route, ſont heureux, tant que leur conduite s'accorde avec la Fortune; mais ſont malheureux, quand elle vient à changer,

5. Nardi dit, que tout lui réüſſit plûtôt par bonheur, que par prudence, & qu'il ne pouvoit jamais mourir dans un tems plus heureux, ni plus glorieux pour ſon Pontificat. Livre 6. de ſon Hiſtoire. C'eſt de lui qu'il eſt vrai de dire le mot de Paterculе, *Vir inquies, & ultra fortem temerarius.*

de malignité, que la Reine dès ce moment regarda la Ducheſſe comme une favorite dont elle ne pouvoit plus ſupporter l'inſolençe. La gantiere acheva d'aigrir cette Princeſſe par l'hiſtoire des gands, qu'elle lui conta avec toute la noirceur poſſible. Ce levain, quoique leger, fut ſuffiſant pour mettre toutes les humeurs en fermentation, & pour aſſaiſonner tout ce qui doit accompagner une diſgraçe. Les Toris, & le Maréchal de Tallard à leur tête, ſe prévalurent de cette affaire, qui devint un coup de partie pour eux.

La Ducheſſe de Marlborough fut diſ-

gra-

ger, & qu'ils ne veulent pas changer auſſi.

Au reſte, je tiens, qu'il vaut mieux être impétueux, que circonſpect ; parce que la Fortune eſt une femme, de qui l'on ne ſauroit venir à bout, qu'on ne la batte, & qu'on ne la tourmente ; & l'on voit par expérience, qu'elle ſe laiſſe bien plus dompter aux eſprits féroces, qu'aux gens froids ; & qu'elle eſt toujours amie des jeunes-gens, parce qu'ils ſont moins circonſpects, plus violens, & plus hardis 6.

6. Témoin ce que Tacite dit de Cerialis, l'un des parens, & des Généraux de Veſpaſien. *Cerialis parum temporis ad exſe-*

gracíée peu de tems après, & avec elle tomba le parti des Wighs & celui des Alliez de l'Empereur. Tel eſt le jeu des choſes les plus graves du monde ; la Providence ſe rit de la ſageſſe & des grandeurs humaines : des cauſes frivoles, & quelquefois ridicules changent ſouvent la fortune des Etats & des Monarchies entières.

Dans cette occaſion, des petites miſeres de femmes ſauverent Louis quatorze d'un pas, dont ſa ſageſſe, ſes forçes & ſa puiſſançe ne l'auroient peut-être pû tirer, & obligerent les Alliez à faire la paix malgré eux.

Ces ſortes d'événemens arrivent, mais j'a-

j'avoüe que c'eſt rarement, & que leur autorité n'eſt pas ſuffiſante pour décréditer entièrement la prudençe & la pénétration; il en eſt comme des maladies qui alterent quelques-fois la ſanté des hommes, mais qui ne les empêchent pas de joüir la plûpart du tems des avantages d'un tempérament robuſte.

Il faut donc néceſſairement que ceux qui doivent gouverner le monde, cultivent leur pénétration & leur prudençe; mais ce n'eſt pas tout : car s'ils veulent captiver la fortune, il faut qu'ils apprennent à plier leur tempérament ſous les conjonctures, ce-qui eſt très difficile.

Je ne parle en général que de deux ſortes de tempéramens, celui d'une vivaçité hardie, & celui d'une lenteur circonſ-

ſequenda imperia dabat, ſubitus conſiliis, ſed eventu clarus; aderat fortuna, etiam ubi artes defuiſſent. (Hiſt. 5.) c'eſt-à-dire : Cerialis donnoit très-peu de tems, pour exécuter ſes ordres : quoi-que ſes entrepriſes fuſſent toujours précipitées, elles lui réüſſiſſoient preſque toujours. La fortune le favoriſoit, juſque dans les choſes, où l'expérience lui manquoit. C'eſt pourquoi Hannibal avoit raiſon d'appeller la Fortune la marâtre de la Prudence. Le Marquis de Marignan diſoit à Charle-quint, qu'elle n'étoit pas ſeulement inconſtante comme la femme, mais folle & badine comme la jeuneſſe. *Gracian, chap.* 11. *de ſon Héros.*

conſpecte; & comme ces cauſes morales ont une cauſe phiſique, il eſt près-qu'impoſſible qu'un Prinçe ſoit ſi fort maître de lui-même, qu'il prenne toutes les couleurs comme un Cameleon. Il y a des ſiécles qui favoriſent la gloire des conquerans & de ces hommes hardis & entreprenans, qui ſemblent nez pour operer des changemens extraordinaires dans l'Univers, des revolutions, des guerres, & principalement je ne ſçai quels eſprits de vertige & de défiançe, qui brouillent les Souverains, fourniſſent à un Conquerant des occaſions de profiter de leurs querelles. Il n'y a pas juſqu'à Fernand-Cortez, qui dans la conquête du Mexique, n'ait été favoriſé par les guerres civiles des Americains.

Il y a d'autres tems où le monde moins agité, ne parait vouloir être regi que par la douçeur, où il ne faut que de la prudençe & de la circonſpection; c'eſt une eſpéçe de calme heureux dans la Politique, qui ſucçede ordinairement après l'orage: c'eſt alors que les negoçiations ſont plus efficaçes, que les batailles, & qu'il faut gagner par la plume ce que l'on ne ſauroit acquerir par l'épée.

Afin qu'un Souverain pût profiter de toutes les conjonctures, il faudroit qu'il ap-

apprît à ſe conformer au tems, comme un habile pilote.

Si un Général d'Armée étoit hardi & circonſpect à propos, il ſeroit preſqu'indomptable. Fabius minoit Hannibal par ſes longueurs ; ce Romain n'ignoroit pas que les Carthaginois manquoient d'argent & de recrües, & que ſans combattre, il ſuffiſoit de voir tranquillement fondre cette Armée pour la faire périr pour ainſi dire d'inanition. La politique d'Hannibal étoit au-contraire de combattre : ſa puiſſançe n'étoit qu'une forçe d'acçident, dont il falloit tirer avec promptitude tous les avantages poſſibles, afin de lui donner de la ſolidité par la terreur qu'impriment les actions brillantes & vives, & par les reſſourçes qu'on tire des conquêtes.

En l'an 1704, ſi l'Electeur de Baviere & le Maréchal de Tallard n'étoient point ſortis de Baviere pour s'avançer juſqu'à Blenheim & Hoghſtet, ils ſeroient reſtés les maîtres de toute la Suabe ; car l'Armée des Alliez ne pouvant ſubſiſter en Baviere faute de vivres, auroit été obligée de ſe retirer vers le Mein, & de ſe ſeparer. Ce fut donc manque de circonſpection, lorſqu'il en étoit tems, que l'Electeur confia au ſort d'une bataille à jamais mémorable

&

& glorieuſe pour la nation Allemande, ce qui ne dépendoit que de lui de conſerver. Cette imprudençe fut punie par la défaite totale des Français & des Bavarois, & par la perte de la Baviere, & de tout ce Pays qui eſt entre le haut Palatinat & le Rhin.

On ne parle point d'ordinaire des téméraires qui ont péri, on ne parle que de ceux qui ont été ſecondez de la Fortune. Il en eſt comme des rêves & des propheties, entre mille qui ont été fauſſes & que l'on oublie, on ne ſe reſſouvient que du très petit nombre qui a été accompli. Le monde devroit juger des événemens par leurs cauſes, & non pas des cauſes par l'événement.

Je conclus donc qu'un Peuple riſque beaucoup avec un Prinçe hardy, que c'eſt un danger continuel qui le menaçe ; & que le Souverain circonſpect, s'il n'eſt pas propre pour les grands exploits, ſemble plus né pour le Gouvernement. L'un hazarde, mais l'autre conſerve.

Pour que les uns & les autres ſoient grands hommes, il faut qu'ils viennent à propos au monde, ſans quoi leurs talens leur ſont plus pernicieux que profitables. Tout homme raiſonnable, & principalement ceux que le ciel a deſtinés pour gouverner les autres, devroient ſe faire

un

un plan de conduite auſſi bien raiſonné & lié qu'une demonſtration geométrique; en ſuivant en tout un pareil ſyſtême, ce ſeroit le moyen d'agir conſéquemment, & de ne jamais s'écarter de ſon but : on pourroit ramener par-là toutes les conjonctures & tous les événemens à l'acheminement de ſes deſſeins, tout concoureroit pour exécuter les projets que l'on auroit medité.

Mais qui ſont ces Prinçes, deſquels nous prétendons tant de rares talens? Ce ne ſeront que des hommes, & il ſera vrai de dire que ſelon leur nature il leur eſt impoſſible de ſatisfaire à tant de devoirs; on trouveroit plûtôt le Phœnix des Poëtes, & les unités des Métaphiſiciens, que l'homme de Platon. Il eſt juſte que les peuples ſe contentent des efforts que font les Souverains pour parvenir à la perfection. Les plus accomplis d'entr'eux ſeront ceux qui s'éloigneront plus que les autres du Prinçe de Machiavel. Il eſt juſte que l'on ſupporte leurs défauts lorſqu'ils ſont contrebalançés par des qualités de cœur, & par de bonnes intentions; il faut nous ſouvenir ſans ceſſe qu'il n'y a rien de parfait dans le monde, & que l'erreur & la faibleſſe ſont le partage de tous les hommes. Le pays le plus heureux eſt celui où une indulgençe mutuel-

tuelle du Souverain & des ſujets, répand ſur la Société cette douceur, ſans laquelle la vie eſt un poids qui devient à charge, & le monde une vallée d'amertumes au-lieu d'un théatre de plaiſirs.

CHAPITRE VINGT-SIXIEME.

EXHORTATION A DELIVRER L'ITALIE DES BARBARES.

REpaſſant dans mon eſprit tout ce que j'ai dit dans les précédens chapitres, & ruminant, ſi la conjoncture préſente ſeroit favorable pour un Prince nouveau, qui voudroit introduire en Italie une forme de Gouvernement, qui fît honneur à ſa perſonne, & profit à toute la nation; je trouve tant

DES DIFFERENTES SORTES DE NEGOCIATIONS, ET DES RAISONS QU'ON PEUT APPELLER JUSTES DE FAIRE LA GUERRE.

NOus avons vu dans cet Ouvrage la fauſſeté des raiſonnemens, par leſquels Machiavel a prétendu nous donner le change, en nous préſentant des ſcélerats ſous le maſque de grands hommes.

J'ai fait mes efforts pour arracher aux crimes le voile de la vertu, dont Machia-

tant de choſes, qui concourent en faveur de cette entrepriſe, que je ne ſai pas, s'il pourroit jamais venir un tems, qui fût plus propre à l'exécuter.

S'il falloit, que le peuple d'Iſraël fût eſclave en Egipte, pour ſavoir ce que valoit Moïſe; que les Perſes fuſſent oprimez par les Médes, pour juger du courage de Cirus; & que les Atheniens fuſſent erraus & vagabonds, pour bien connoître l'excellence de Théſée: il falloit auſſi, pour voir toute l'étendüe d'un eſprit Italien, que l'Italie fût aujourd'hui*

* *Voiez le Chapitre 6. où il parle de ces trois perſonnages.*

vel l'avoit envelopé, & pour deſabuſer le monde de l'erreur où ſont bien des perſonnes ſur la Politique des Prinçes. J'ai dit aux Rois que leur véritable Politique conſiſtoit à ſurpaſſer leurs ſujets en vertu, afin qu'ils ne ſe viſſent point obligez de condamner en d'autres ce qu'ils authoriſent en leur perſonne. J'ai dit qu'il ne ſuffiſoit point d'actions brillantes pour établir leur reputation, mais qu'il faut des actions qui tendent au bonheur du Genre-humain.

J'ajouterai à ceci deux Conſiderations, l'une regarde les Negociations, & l'autre les ſujets d'entreprendre la guerre,

d'hui ſi miſérable, qu'elle fût plus maltraitée, que les Perſes ; plus diſperſée, que les Athéniens ; qu'elle fût ſans chef, & ſans loix, mépriſée, déchirée, pillée, & aſſervie par les Etrangers.

Quoique de tems en tems on ait vû quelque grand courage, que l'on croioit être envoié de Dieu, pour la délivrer, ſi-eſt-ce qu'il eſt arrivé, que la Fortune l'a toujours abandonné dans le plus beau de ſa courſe.

Ainſi l'Italie, qui n'a plus qu'un ſouffle de vie, attend, qu'il vienne quelqu'un, qui mette fin aux ſouffrances de la Lombardie, du Roi-

erre, qu'on peut avec fondement appeler juſtes.

Les Miniſtres des Prinçes aux Cours étrangéres, ſont des Eſpions privilégiés, qui veillent ſur la conduite des Souverains chez leſquels ils ſont envoyez ; ils doivent pénetrer leurs deſſeins, approfondir leurs démarches, & prévoir leurs actions, afin d'en informer leurs maîtres à tems. L'objet principal de leur miſſion eſt, de reſſerrer les liens d'amitié entre les Souverains : mais au lieu d'être les artiſans de la paix, ils ſont ſouvent les organes de la guerre. Ils emploient la flatterie, la ruſe & la ſeduction pour arra-

Roiaume de Naples [a], *& de la Toſcane* [b], *& qui guériſſe ſes bleſſures & ſes ulcéres, que le tems a rendües preſque incurables; elle prie Dieu, de lui envoier quelqu'un, qui l'affranchiſſe du joug inſupportable des Etrangers; on la voit toute prête de ſuivre un* cher les ſecrets de l'Etat aux Miniſtres: ils gagnent les faibles par leur addreſſe, les orgueilleux par leurs paroles, & les intéreſſez par leurs préſents: en un mot iis font quelquefois tout le mal qu'ils peuvent; car ils peuvent pécher par devoir, & ils ſont ſûrs de l'impunité.

C'eſt contre les artifiçes de ces eſpions, que les Prinçes doivent prendre de juſtes meſures. Lorſque le ſujet de la Negoçiation devient plus important, c'eſt alors que les Prinçes ont lieu d'examiner à la rigueur la conduite de leurs Miniſtres, afin d'approfondir ſi quelque pluïe

a. Il eſt à propos de remarquer, que Machiavel parle ici à ſon patron Laurent de Medicis, ſelon les prédictions, que les Aſtrologues lui avoient faites les premiers mois du Pontificat de Léon X, que Julien, ſon frére, deviendroit Roi de Naples, & Laurent, ſon Neveu, Duc de Milan. Nardi, livre 6. de ſon Hiſtoire de Florence.

b. Le même Hiſtorien dit en deux endroits du même livre, que Laurent vouloit ſe rendre Souverain de Florence.

un étendard, pourvu qu'un homme de valeur le prenne en main.

Mais il n'y a perſonne maintenant, ſur qui elle puiſſe faire plus de fond, que ſur vôtre illuſtre Maiſon, qui tenant aujourd'hui le Pontificat, & étant ſi viſiblement favoriſée de Dieu, peut, avec ſa prudence & ſa bonne fortune, ſe faire chef de cette glorieuſe entrepriſe. Quant à vous, cela ne vous ſera pas fort difficile, ſi vous enviſagez l'exemple de ceux, de qui j'ai parlé; car bien que ce fuſſent des hommes extraordinaires & admirables, ils n'étoient pourtant qu'hommes, & pas-un d'eux n'a eu une ſi pluïe de Danaë n'auroit point amolli l'auſtérité de leur vertu.

Dans ces tems de criſe, où l'on traite d'Alliançe, il faut que la prudençe des Souverains ſoit plus vigilante encore qu'à l'ordinaire. Il eſt néceſſaire qu'ils diſſéquent avec attention la nature des choſes qu'ils doivent permettre, pour qu'ils puiſſent remplir leurs engagements.

Un Traité enviſagé ſous toutes ſes façes, deduit avec toutes ſes conſequençes, eſt tout autre choſe que lorſqu'on ſe contente de le conſiderer en gros. Ce qui paraiſſoit un avantage réel, ne ſe trouve, lorſ-

ſi belle occaſion, que celle d'aujourd'hui. Outre que leur Cauſe n'étoit pas meilleure que la vôtre, ni Dieu pour eux plus que pour vous. Il n'y a ici, que de la Juſtice *.

Car toute Guerre, qui eſt néceſſaire, eſt juſte: & les armes, qui ſe prennent pour la défenſe d'un peuple, qui n'a point d'autre reſſource, ſont miſéricordieuſes. Tout concourt à ce deſſein, & il n'y ſauroit avoir de grandes difficultez, où il y a de grandes diſpoſitions, à moins que l'on ne s'écarte de

* [Ou] & *c'eſt pieté, que de prendre les armes en faveur d'un peuple, qui ne ſauroit trouver ſon ſalut ailleurs.*

qu'on l'examine de près, qu'un miſerable palliatif, qui tend à la ruine de l'Etat. Il faut ajouter à ces précautions, le ſoin de bien éclaircir les termes d'un Traité, & le grammairien pointilleux doit toujours préceder le politique habile, afin que cette diſtinction frauduleuſe de la parole & de l'eſprit du Traité, ne puiſſe point avoir lieu.

En politique on devroit faire un Recueil de toutes les fautes que les Princes ont faites par précipitation pour l'uſage de ceux qui veulent faire des Traitez ou des Alliances : le tems qu'il leur faudroit pour le lire, leur donneroit celui de faire

de la route de ceux, que j'ai propoſez à imiter. De plus, il ſe voit des ſignes extraordinaires, la Mer s'eſt ouverte, une nuée a montré le chemin, une pierre a jetté de l'eau; la Manne eſt tombée d'en-haut; enfin tout a concouru à vôtre aggrandiſſement. C'eſt à nous de faire le reſte, Dieu ne voulant pas faire tout, pour ne nous pas ôter nôtre franc-arbitre, ni la part de la gloire, qui nous appartient.

Ce n'eſt pas merveille, ſi pas-un des Italiens, que j'ai nommez, n'a encore pû faire ce que l'on eſpére que fera votre illuſtre famille; ni, ſi l'Italie a été ſi malheureuſe dans ſes guerres, qu'il ſem-

faire des Reflexions, qui ne ſauroient que leur être ſalutaires.

Les negoçiations ne ſe font pas toutes par des Miniſtres accréditez; on envoye ſouvent des perſonnes ſans caractère dans des lieux tiers, où ils font des propoſitions avec d'autant plus de liberté, qu'ils commettent moins la perſonne de leur maître. Les Préliminaires de la derniere Paix entre l'Empereur & la France, furent conclus de cette maniere, à l'inſçu de l'Empire & des Puiſſançes maritimes: cet accommodement ſe fit chez un Comte *, dont

* Le Comte de Neuwied.

ſembleroit, que la vertu militaire en fût bannie; car cela ne vient, que de ce que l'ancien uſage militaire qu'elle obſervoit n'étoit plus de ſaiſon, & que perſonne n'a ſû en inventer un nouveau.

Rien ne fait tant d'honneur à un homme, qui vient de monter à la Principauté, que de faire de nouvelles loix, & d'inventer une nouvelle Diſcipline, d'autant que ces Ordonnances le rendent vénérable, lors qu'elles ſont bien fondées, & qu'elles donnent une idée de grandeur.

Or il y a en Italie aſſez de matière propre à recevoir telle forme qu'on voudra.

dont les Terres ſont au bord du Rhin.

Victor-Amedée, le Prinçe le plus habile, & le plus artificieux de ſon tems, ſçavoit mieux que perſonne, l'art de diſſimuler ſes deſſeins. L'Europe fut abuſée plus d'une fois, par la fineſſe de ſes ruſes: entre autres lorſque le Maréchal de Catinat, dans le froc d'un moine, & ſous prétexte de travailler au ſalut de cette ame royale, retira ce Prinçe du Parti de l'Empereur, & en fit un Proſelite à la Françe. Cette negoçiation entre le Roi & le Général, fut conduite avec tant de dextérité, que l'Alliançe de la Françe & de la Savoye, qui s'en-

dra. Ce ne ſont pas les membres, qui y manquent de valeur, mais les Chefs ; témoin les duels, & les autres combats particuliers, où l'on voit, que les Italiens ſont les plus adroits & les plus forts, au lieu qu'ils ne ſont rien dans les Armées; ce qui vient de la foibleſſe des Chefs, à qui ceux, qui ſavent leur métier, ne veulent pas obéïr. Or chacun ſe flatte de le ſavoir ; & il ne s'eſt encore vu perſonne, à qui les autres aient voulu céder, quelque grand mérite qu'il eût.

C'eſt pour cela que, dans toutes les guerres, que nous avons eües depuis vingt ans en-çà, les Ar-

s'enſuivit, parut aux yeux de l'Europe, comme un phenomene de politique inopiné & extraordinaire.

Ce n'eſt point pour juſtiffier la conduite de Victor Amedée, que j'ai propoſé ſon exemple aux Rois ; il s'en faut de beaucoup : je n'ai prétendu loüer en ſa conduite que l'habileté & la diſcrétion, qui, lorſqu'on s'en ſert pour une fin honnête, ſont des qualités abſolument requiſes dans un Souverain.

C'eſt une regle generale, qu'il faut choiſir les eſprits les plus tranſcendants, pour les emploier à des négoçiations difficiles ; qu'il faut non ſeulement des ſujets ruſez pour l'in-

Armées, qui n'ont été compoſées que d'Italiens, n'ont jamais rien fait, qui vaille ; témoin le Tar, Alexandrie, Capoüe, Gennes, Vaïla, Bologne, Meſtre. Si donc la Maiſon de Médicis veut ſuivre les traces de ces excellens hommes, qui ont délivré leur païs de l'oppreſſion étrangére, il faut avant toutes choſes, comme c'eſt le vrai fondement de toutes les entrepriſes, avoir une Milice propre, n'y en aiant point ni de meilleure, ni de plus fidèle. Et quoique chaque ſoldat en ſoit bon, tous enſemble ils deviendront meilleurs, quand ils verront leur propre Prince leur trigue, ſouples pour s'inſinuer, mais qui ayent encore le coup d'œil aſſez fin pour lire ſur la phiſionomie des autres les ſecrets de leur cœur, afin que rien n'échappe à leur pénétration, & que tout ſe découvre par la forçe de leur raiſonnement.

Il ne faut point abuſer de la ruſe & de la fineſſe ; il en eſt comme des épiçeries, dont l'uſage trop fréquent dans les ragoûts, émouſſe le goût, & leur fait à la fin perdre ce piquant, qu'un palais qui s'y accoutume ne ſent à la fin plus.

La probité au contraire eſt pour tous les tems ; elle eſt ſemblable à ces ali-

leur commander, les honorer, & les récompenſer.

Il eſt donc néceſſaire de ſe pourvoir d'armes domeſtiques, pour être en état de réſiſter aux étrangéres. L'Infanterie Suiſſe & l'Infanterie Eſpagnole ſont eſtimées terribles, mais l'une & l'autre a ſes défauts : & par conſequent une Milice mitoienne pourroit non ſeulement leur réſiſter, mais encore les vaincre ; les Eſpagnols ne pouvant ſoutenir la Cavalerie, & les Suiſſes étant ſujets à avoir peur des fantaſſins, quand ils en rencontrent d'auſſi obſtinez qu'eux à combattre.

En effet, il s'eſt vû, & il ſe verra enco-

aliments ſimples & naturels, qui conviennent à tous les tempéraments, & qui rendent le corps robuſte ſans l'échauffer.

Un Prinçe, dont la candeur ſera connuë, ſe conçiliera infailliblement la confiançe de l'Europe, il ſera heureux ſans fourberie, & puiſſant par ſa ſeule vertu. La paix & le bonheur de l'Etat, ſont comme un centre, où tous les chemins de la Politique doivent ſe réunir, & ce doit être le but de toutes ſes négoçiations.

La tranquillité de l'Europe ſe fonde principalement ſur le maintien de ce ſage équilibre, par lequel la forçe ſupérieure d'une Monarchie

encore, que les Eſpagnols ne ſauroient tenir contre la Cavalerie Françoiſe ; & que les Suiſſes ſont battus par l'Infanterie Eſpagnole. Et bien qu'il ne s'en ſoit pas vû une entiére expérience quant aux Suiſſes, toutefois il s'en vit un échantillon à la Bataille de Ravenne, quand l'Infanterie Eſpagnole en vint aux priſes avec les Allemans, qui gardent le même ordre que les Suiſſes, en ce que les Eſpagnols, moiennant leur agilité & leurs boucliers, s'étant jettez au-travers des piques des Allemans, ceux-ci furent battus, ſans pouvoir ſe défendre, & alloient étre entiérement défaits,

chie eſt contrebalançée, par la puiſſançe réunie de quelques autres Souverains. Si cet équilibre venoit à manquer, il ſeroit à craindre qu'il n'arrivât une revolution univerſelle, & qu'une nouvelle Monarchie ne s'établît ſur les débris des Prinçes que leur déſunion rendroit trop faibles.

La Politique des Prinçes de l'Europe ſemble donc exiger d'eux, qu'ils ne négligent jamais les Alliançes & les Traitez par leſquels ils peuvent égaler les forçes d'une Puiſſançe ambitieuſe, & ils doivent ſe méfier de ceux qui veulent ſemer parmi eux la déſunion & la zizanie. Qu'on ſe ſouvienne de ce Conſul

faits, ſans la Cavalerie, qui vint fondre ſur les Eſpagnols.

Connoiſſant donc le défaut de l'une & de l'autre Infanterie, l'on pourroit en inventer une nouvelle, qui tint contre la Cavalerie, & ne craignît point l'Infanterie; & pour cela, il n'y auroit qu'à changer la manière de combattre. Et ce ſont ces ſortes d'inventions, qui donnent de la réputation & de l'autorité à un Prince nouveau.

Il ne faut donc pas laiſſer échapper cette occaſion; il eſt tems, que l'Italie, après de ſi longues ſouffrances, voie enfin ſon libérateur. Je ne puis exprimer avec quelle tendreſſe, ſul, qui pour montrer combien l'union étoit néceſſaire, prit un cheval par la queüe, & fit d'inutiles efforts pour la lui arracher; mais lorſqu'il la prit crin à crin en les ſéparant, il en vint facilement à bout. Cette leçon eſt auſſi propre pour certains Souverains de nos jours, que pour les Legionaires Romains: il n'y a que leur réunion qui puiſſe les rendre formidables, & maintenir en Europe la paix & la tranquillité.

Le monde ſeroit bienheureux s'il n'y avoit d'autres moyens, que celui de la négoçiation, pour maintenir la juſtiçe & pour rétablir la paix & la bonne harmonie

ſe, & quelle reconnoiſſance, il ſeroit reçu dans toutes ces Provinces, qui ont été innondées du torrent des armes étrangéres, & qui, depuis tant d'années, ne reſpirent que vangeance. Où ſeroient les Villes, qui lui fermeroient leurs portes, & les peuples, qui refuſeroient de lui obéir? Quelle envie auroit-il à ſurmonter? y auroit-il un ſeul Italien, qui héſitât à lui rendre hommage? chacun eſt las de cette domination barbare. Que votre illuſtre Maiſon prenne donc cette Cauſe en main, avec toutes les eſpérances, que l'on peut concevoir de la réüſſite d'une juſte entrepriſe, afin

monie entre les nations. L'on employeroit les raiſons au lieu d'armes, & l'on s'entre-diſputeroit ſeulement au-lieu de s'entre-égorger. Une fâcheuſe néceſſité oblige les Princes d'avoir recours à une voye beaucoup plus cruelle; il y a des occaſions où il faut défendre par les armes la liberté des peuples, qu'on veut oprimer par injuſtiçe, où il faut obtenir par violençe ce que l'iniquité refuſe à la douçeur, où les Souverains doivent commettre la Cauſe de leur Nation au ſort des batailles. C'eſt dans un des Cas pareils que ce paradoxe devient veritable, qu'une bonne guerre donne & affermit

afin que Nôtre Nation refleuriſſe ſous ſon étendard, & que, ſous ſes auſpices, il ſoit vrai de dire avec Pétrarque.

Virtù contra'l furore
Prendra l'arme, & ſia il combatter corto;
Che l'antico valore
Nell' Italici cuor non è ancor morto.

C'eſt-à-dire;

La Juſtice au combat defiera la Fureur,
Et ſaura lui donner une ſi rude atteinte,
Que l'on verra bientôt, que l'ancienne valeur
Du cœur Italien n'eſt pas encore éteinte.

fermit une bonne paix.

C'eſt le ſujet de la guerre qui la rend juſte ou injuſte. Les paſſions & l'ambition des Princes leur offuſquent ſouvent les yeux, & leur peignent avec des couleurs avantageuſes les actions les plus violentes. La guerre eſt une reſſource dans l'extrêmité, ainſi il ne faut s'en ſervir qu'avec précaution & dans des cas deſeſperez, & bien examiner ſi l'on y eſt porté par une illuſion d'orgueil, ou par une raiſon ſolide & indiſpenſable.

Il y a des guerres deffenſives, & ce ſont ſans contredit les plus juſtes.

Il y a des guerres d'interêt, que les Rois

Rois ſont obligez de faire, pour maintenir eux-mêmes les droits qu'on leur conteſte; ils plaident les armes à la main, & les combats decident de la validité de leurs raiſons.

Il y a des guerres de précaution, que les Princes font ſagement d'entreprendre. Elles ſont offenſives à la vérité, mais elles n'en ſont pas moins juſtes. Lorſque la grandeur exceſſive d'une Puiſſançe ſemble prête à ſe deborder, & menaçe d'engloutir l'Univers, il eſt de la prudençe de lui oppoſer des digues, & d'arrêter le cours orageux d'un torrent, lors encore qu'on en eſt le maître. On voit des nuages qui s'aſſemblent, un orage qui ſe forme, les éclairs qui l'annonçent; & ce Souverain que ce danger menaçe, ne pouvant tout ſeul conjurer la tempête, ſe réunira s'il eſt ſage, avec tous ceux que le même péril met dans les mêmes intérêts. Si les Rois d'Egypte, de Syrie, de Macedoine, ſe fuſſent liguez contre la puiſſançe Romaine, jamais elle n'auroit pu boulverſer ces Empires; une Alliançe ſagement concertée, & une guerre vivement entrepriſe, auroit fait avorter ces deſſeins ambitieux dont l'accompliſſement enchaîna l'Univers.

Il eſt de la prudençe de préferer les moindres

tres maux aux plus grands, ainſi que de choiſir le parti le plus ſûr à l'excluſion de celui qui eſt incertain. Il vaut donc mieux qu'un Prince s'engage dans une guerre offenſive, lorſqu'il eſt le maître d'opter entre la branche d'olive & la branche de laurier, que s'il attendoit à des tems deſeſperés, où une déclaration de guerre ne pourroit retarder que de quelques momens ſon eſclavage & ſa ruine. C'eſt une maxime certaine qu'il vaut mieux prévenir que d'être prévenu : les grands hommes s'en ſont toujours bien trouvez, en faiſant uſage de leurs forces avant que leurs ennemis ayent pris des arrangemens capables de leur lier les mains, & de détruire leur pouvoir.

Beaucoup de Princes ont été engagez dans les guerres de leurs Alliez par des Traitez, en conſéquence deſquels ils ont été obligez de leur fournir un nombre de troupes auxiliaires. Comme les Souverains ne ſauroient ſe paſſer d'Alliances, puiſqu'il n'y en a aucun en Europe, qui puiſſe ſe ſoutenir par ſes propres forces, ils s'engagent à ſe donner un ſecours mutuel en cas de beſoin : ce-qui contribüe à leur ſûreté, à leur conſervation. L'événement decide lequel des Alliez retire les fruits de l'Alliance ; une heureuſe occaſion favoriſe une

des parties en un tems, une conjoncture favorable ſeconde l'autre partie contractante dans un tems différent. L'honnêteté & la ſageſſe du monde, exigent donc également la foi des Prinçes, qu'ils obſervent religieuſement la foi des Traitez, & qu'ils les accompliſſent même avec ſcrupule; d'autant plus que par les Alliançes ils rendent leur protection plus efficaçe à leurs peuples.

Toutes les guerres donc, qui n'auront pour but que de repouſſer les uſurpateurs, de maintenir des droits legitimes, de garantir la liberté de l'Univers, & d'éviter les opreſſions & les violençes des ambitieux, ſeront conformes à la juſtiçe. Les Souverains qui en entreprennent de pareilles, n'ont point à ſe reprocher le ſang repandu; la néçeſſité les fait agir: & dans de pareilles çirconſtançes, la guerre eſt un moindre malheur que la paix.

Ce ſujet me conduit naturellement à parler des Prinçes, qui par un négoçe inoüi dans l'iniquité, trafiquent du ſang de leurs peuples: leur Cour eſt comme un encan, où leurs troupes ſont vendües à ceux qui offrent le plus de ſubſides.

L'inſtitution du Soldat, eſt pour la deffenſe de la patrie; les loüer à d'autres, comme on vend des dogues & des taureaux

pour

pour le combat, c'eſt me ſemble, pervertir à la fois le but du negoçe & de la guerre. On dit qu'il n'eſt pas permis de vendre les choſes ſaintes: Eh! qu'y a-t-il de plus ſacré que le ſang des hommes?

Pour les Guerres de Religion, ſi ce ſont des guerres civiles, elles ſont preſque toujours la ſuite de l'imprudençe du Souverain, qui a mal-à-propos favoriſé une Secte aux depens d'une autre, qui a trop reſerré ou trop étendu l'exerçiçe public de certaines religions; qui ſur-tout a donné du poids à des querelles de Parti, leſquelles ne ſont que des étinçelles paſſagéres quand le Souverain ne s'en mêle pas, & qui deviennent des embrazements quand il les fomente.

Maintenir le Gouvernement çivil avec vigueur, & laiſſer à chacun la liberté de conſçiençe; être toujours Roi, & ne jamais faire le Prêtre, eſt le ſûr moyen de préſerver ſon Etat des tempêtes, que l'eſprit dogmatique des théologiens cherche toujours à exçiter.

Les guerres étrangères de Religion, ſont le comble de l'injuſtiçe & de l'abſurdité. Partir d'Aix-la-Chapelle pour aller convertir les Saxons, le fer à la main, comme Charles-magne, ou équipper une flotte pour aller propoſer au Soudan d'Egypte

de ſe faire Chrétien, ſont des entrepriſes bien étranges. La fureur des croiſades eſt paſſée; faſſe le Ciel qu'elle ne revienne jamais!

La guerre en général eſt ſi féconde en malheurs, l'iſſüe en eſt ſi peu certaine, & les ſuites en ſont ſi ruineuſes pour un païs, que les Prinçes ne ſauroient aſſez réflechir avant que de s'y engager. Les violençes que les troupes commettent dans un païs ennemi, ne ſont rien en comparaiſon des malheurs qui rejailliſſent directement ſur les Etats des Prinçes qui entrent en guerre; c'eſt un acte ſi grave & de ſi grande importançe de l'entreprendre, qu'il eſt étonnant que tant de Rois en aient pris ſi facilement la reſolution.

Je me perſuade que ſi les Monarques voyoient un tableau vrai & fidele, des miſères qu'attire ſur les peuples une ſeule déclaration de guerre, ils n'y ſeroient point inſenſibles. Leur imagination n'eſt pas aſſez vive, pour leur repreſenter au naturel des maux qu'ils n'ont point connus, & deſquels leur condition les met à l'abri: comment ſentiront-ils ces impôts qui accablent les peuples? la privation de la jeuneſſe du Païs, que les recrües emportent? ces maladies contagieuſes qui deſolent les Armées? l'horreur des batailles,

les, & ces ſiéges plus meurtriers encore ? la deſolation des bleſſez, que le fer ennemi a privé de quelques-uns de leurs membres, uniques inſtrumens de leur induſtrie & de leur ſubſiſtançe ? la douleur des orphelins, qui ont perdu par la mort de leur pere, l'unique ſoutien de leur faibleſſe ? la perte de tant d'hommes utiles à l'Etat, que la mort moiſſonne avant le tems ?

Les Prinçes, qui ne ſont dans le monde que pour rendre les hommes heureux, devroient bien y penſer, avant que de les expoſer pour des cauſes frivoles & vaines, à tout ce que l'humanité a de plus à redouter.

Les Souverains qui regardent leurs ſujets comme leurs eſclaves, les hazardent ſans pitié, & les voient périr ſans regret ; mais les Prinçes, qui conſiderent les hommes comme leurs égaux, & qui enviſagent le peuple comme le corps dont ils ſont l'ame, ſont économes du ſang de leurs ſujets.

Je prie les Souverains, en finiſſant cet Ouvrage, de ne ſe point offenſer de la liberté avec laquelle je leur parle ; mon but eſt de dire la vérité, d'exciter à la vertu, & de ne flatter perſonne. La bonne opinion que j'ai des Prinçes, qui regnent à

préſent dans le monde, me les fait juger dignes d'entendre la vérité. C'eſt aux Nerons, aux Alexandres VI, aux Ceſars Borgia, aux Louis XI, qu'on n'ôſeroit la dire : graces au Ciel nous ne comptons point de tels hommes parmi les Princes de l'Europe, & c'eſt faire leur plus bel éloge, que de dire qu'on ôſe hardiment blâmer devant eux tous les viçes qui dégradent la Royauté, & qui ſont contraires aux ſentimens d'humanité & de juſtiçe.

IDEE

IDEE
DE LA
SCIENCE MILITAIRE *.

CETTE SCIENCE eſt très étendüe; & ſes diverſes Parties ont une connection néceſſaire avec d'autres Matières, dont la varieté rend cette étude plus difficile. Ce n'eſt pas qu'il ne ſe ſoit trouvé des Auteurs qui en ont éclairci les Parties auxquelles ils s'étoient le plus appliquez: mais, outre que cela ne fait pas un Tout ſuivi, il faut pour le recueillir, extraire un grand nombre d'ouvrages dont les principes ſont différens, & c'eſt un travail qui demande beaucoup d'habileté & d'expérience, & qui par conſéquent eſt rarement à la portée du plus grand nombre des Officiers.

L'ETUDE DE LA GUERRE eſt plus néceſſaire que jamais, à un homme qui entre dans le

* COURS DE LA SCIENCE MILITAIRE, à l'uſage de l'Infanterie & de la Cavalerie, de l'Artillerie, du Génie, & de la Marine, accompagné de tous les Plans & Figures, exacts, & gravés en taille douce. Par Mr. BARDET DE VILLENEUVE, Capitaine, & Ingénieur. *Edition très belle, & dans un format portatif* 5 Vol. in gr. Octavo. A LA HAYE chez J. VAN DUREN 1741.

le ſervice, où il deſire de s'avancer. Ce n'eſt point aſſez qu'il s'applique à une ſeule partie; leur liaiſon met entr'elles une dépendance qui les rend toutes dignes de ſon attention, & il ne peut ſe diſpenſer de les réünir; ſans quoi il n'acquérera qu'une connoiſſance très-imparfaite de ſa profeſſion.

LES LIVRES qui traitent de cette Science, ſont en un nombre capable d'effraier un homme de guerre. Le prix & la rareté de quelques-uns permettent à peu de perſonnes de les acquerir, & quand même ils ſeroient auſſi communs qu'ils ſont rares, qui le guidera dans le choix des méthodes? qui lui indiquera des ouvrages poſtérieurs où elles ſont rectifiées? Faut-il qu'il étudie des Syſtêmes, d'autant plus capables de l'égarer qu'ils ſont conſacrez par des Noms illuſtres, afin d'avoir enſuite beſoin du tems & de la raiſon pour ſe guerir de ſes préjugez, & ſe remettre en état d'apprendre les veritables principes, tels qu'ils ſont en uſage après les reformes qu'on y a faites?

Monſieur BARDET DE VILLENEUVE avoit éprouvé ces difficultez: appliqué par inclination & par état à l'Etude qui convient à un Officier, il s'étoit procuré tous les livres néceſſaires à ſon deſſein; il les étudia, & trouva tant de contradiction dans les méthodes, qu'il craignit d'avoir perdu ſon tems & ſes peines; il n'étoit pas fort éloigné de jetter au feu ce qu'il avoit recueilli: quelques-Officiers du premier merite & des plus expérimentez dans le Service: le tirerent de peine, en lui donnant la ſolution de ſes doutes.

Non

Non contens de lui prêter la main pour ſortir du labyrinthe où le jettoit la varieté des ſentimens, ils lui aiderent à rendre ſes recueils utiles, non ſeulement à ſon inſtruction particulière, mais encore ils jugerent que, par les lumieres qu'ils lui avoient communiquées, jointes à celles que ſes propres réflexions & ſon expérience lui avoient acquiſes, cet Ouvrage pouvoit être d'un grand ſecours aux Officiers qui ſe deſtinent à l'Etat Militaire, ou qui y ſont déjà engagez.

Satisfaits de la Briéveté & de l'Ordre qu'il avoit mis en uſage dans ſon travail, ils exigerent de lui qu'il le publiât. Il ne pouvoit ſans une eſpéce d'ingratitude refuſer d'avoir pour eux cette deference; leur approbation lui répondoit du ſuccès. Il donna donc toute ſon attention pour mettre ſon Livre en l'état où nous le voyons. L'eſtime qu'en ont déja marqué, les juges naturels d'un ouvrage de cette nature, ne peuvent que m'encourager à redoubler mes ſoins pour en procurer l'Edition complette, avec toute la diligence poſſible.

LES trois premieres Parties de ce COURS DE SCIENCE MILITAIRE ſont achevées d'imprimer, & ſont en vente. Il eſt inutile de dire que je n'ai épargné ni ſoins ni dépenſes, pour l'exactitude & la netteté des gravures, & pour la beauté de l'impreſſion, puiſqu'on eſt en état d'en juger par les Cinq Volumes que je publie actuellement. J'ai cru ne pouvoir mieux remplir le but de l'Auteur pour l'Utilité générale, qu'en donnant à l'Edition un Format, qui en le rendant portatif ne fît rien ſouffrir aux Planches.

Pour qu'on puiſſe juger du Caractere de cet Ouvrage, je donnerai ici un Plan abregé des trois Premieres Parties, qui ſont les FONCTIONS DES OFFICIERS, la TACTIQUE, & le GENIE.

PREMIERE PARTIE.

Tome I. Les FONCTIONS & les Devoirs de tous les Officiers d'un Regiment, ſoit d'Infanterie, ſoit de Cavalerie, juſqu'au Colonel inclusivement; le Service ſoit ordinaire & journalier, ſoit celui qui ſe fait dans une Ville de guerre; l'Exercice, & le Maniement des Armes; les Evolutions militaires; & ce qu'il faut obſerver dans les changemens de Garniſon.

SECONDE PARTIE.

Tome II. La TACTIQUE, la Science des Généraux en tout ce-qui concerne les Armées en Campagne, dans la Guerre, ſoit Offenſive, ſoit Deffenſive.

TROISIEME PARTIE.

LE GENIE.

Tome III. La Geometrie Pratique, ſoit ſur le papier, ſoit ſur le Terrein; la Trigonometrie; la Longimetrie; l'Altimetrie; la Planimetrie; la Stéreometrie; le Toiſé; le Devis; la Methode pour les Plans, & pour les Cartes; le Nivellement; & la Methode pour les Murs, & pour les Voûtes.

Tome IV. Traité d'Architecture, qui comprend

prend généralement tout ce qui concerne cet Art, & tout ce qui a rapport à la Diſtribution & à la Décoration des Bâtimens, tant pour la commodité & pour l'ornement intérieur, que pour l'arrangement & la beauté extérieure, & la ſolidité. On trouve dans ce Traité un nouvel Ordre d'Architecture, de l'invention de l'Auteur.

Tome V. L'Architecture Militaire, ou la Conſtruction de tous les differens Ouvrages de Fortification; avec des Remarques ſur les manieres de Fortifier des Auteurs les plus célébres, & les moiens d'en éviter les défauts dans les nouvelles fortifications.

ENFIN les trois autres Parties du *Cours de Science Militaire*, l'ARTILLERIE, l'ATTAQUE DES PLACES & la DEFFENSE DES PLACES, & la MARINE, ne tarderont à paroître qu'autant qu'il faut pour faire avec ſoin l'Impreſſion & la Gravure. Je puis dire après le jugement de divers connoiſſeurs, que chacune de ces Parties eſt traitée avec plus d'ordre, de netteté, & de perfection, qu'aucun Ouvrage qui ait été fait juſqu'à préſent ſur ces matieres. Et pour ne laiſſer rien à deſirer, cette Edition ſera ſuivie d'un Dictionaire, où l'on explique tous les Termes *Techniques*.

Deſorte qu'un Officier, au moien de cet Ouvrage, s'acquiert à peu de fraix, la Bibliotheque entiere convenable à ſa Profeſſion, & d'autant plus utile, qu'il peut la tranſporter avec ſoi ſans s'incommoder.

IDEE
DE
L'HISTOIRE
DE LA VIE ET DU REGNE
DE
LOUIS XIV.

Enrichie des Medailles frappées pour les principaux Evenemens *.

PErſonne n'ignore que ce Regne eſt le plus long & le plus glorieux que l'Europe ait vû, & que c'eſt celui qui a le plus fixé ſon attention. En effet, il ſemble que l'Hiſtoire de ce Monarque, renferme tout ce qu'il y a de plus intéreſſant dans l'Hiſtoire Générale juſqu'à l'Année 1715, & c'eſt à juſte titre que des Auteurs celebres ont nom-

* HISTOIRE de la Vie & du Regne de LOUIS XIV. *Roi de France & de Navarre*; redigée ſur les Memoires de feu Monſieur le Comte D**. & publiée par les ſoins de Mr. BRUZEN DE LA MARTINIERE, Premier Géographe de Sa Majeſté Catholique, Secretaire du Roi des deux Siciles & du Conſeil de Sa Majeſté. A LA HAYE chez J. VAN DUREN 1740. 1741. 2 voll. in Quarto.

nommé ce ſiécle LE SIECLE DE LOUIS XIV.

Les Années qui ſe ſont écoulées depuis ſon avénement au trône, juſqu'à ce qu'il ait gouverné par lui-même, fourniſſent plus d'Evénemens conſiderables que la plûpart des Regnes de ſes Prédéceſſeurs. Guerres étrangéres & domeſtiques à ſoutenir, Intrigues, Cabales, Factions à ſoûmettre, à déſunir, à déconcerter, Negociations importantes à ménager, & à conclure; c'eſt à quoi ont été employées les ſeize ou dix-ſept premières Années. Mais quelque conſidérables que ſoient ces Evénemens, à peine méritent-ils d'être comparés à ceux qui les ont ſuivis. Maître d'un grand Peuple, ſervi par des Généraux & par des Miniſtres habiles, ce Prince, plein de feu, plein d'amour pour la Gloire, a tout ôſé entreprendre.

Il eſt étonnant que depuis vingt-cinq ans, qu'il y a que ce Monarque eſt mort, malgré le grand nombre d'Ecrivains dont la France ſe fait honneur, nous n'aïons point encore eu l'Hiſtoire d'un ſi beau Regne. On en a donné differens Morceaux, on en a fait des Eſſais, Meſſieurs de Limiers & de Larrey avoient entrepris ce travail; mais on peut dire que ces Ouvrages n'ont point répondu à l'attente du Public: outre les circonſtances où ces Auteurs ſe trouvoient, il leur manquoit les connoiſſances qu'on a eües depuis, & ils n'étoient pas à portée d'obtenir les ſecours qui leur étoient eſſentiellement néceſſaires; en ſorte que c'eſt avec raiſon, qu'on n'a regardé ce qu'ils ont publié, que comme des Eſſais, & des Ebauches tout au plus.

On

On ſait juſqu'à quel point on a exageré les difficultés d'écrire l'Hiſtoire de Louis XIV ; les plus beaux genies ont affecté d'avoüer que cette entrepriſe étoit au-deſſus de leurs forces, & que quelques efforts qu'ils fiſſent, ils ne pourroient élever leur Style juſqu'à la grandeur des Evénemens de ce Regne : de fameux Ecrivains avoient été deſtinés à ce glorieux Emploi, on leur avoit aſſigné des penſions conſiderables, ils en ont joüi durant leur vie, c'eſt à quoi ſe ſont bornées les magnifiques eſpérances que le Public avoit conçues de leur travail, on ne lui a rien communiqué de ce qu'ils pouvoient avoir préparé ſur cette matière.

Il eſt vrai qu'il eſt impoſſible d'écrire cette Hiſtoire, s'il faut, comme il ſemble décidé, qu'elle ſoit le Panégyrique le plus accompli de Louis le Grand ; c'eſt ſans doute cequi a découragé les Auteurs dont on vient de parler : ils ont eu raiſon d'en demeurer à l'eſſai, ils auroient échoüé ; leur propre gloire, & peut-être celle de leur Héros, auroient également ſouffert. Pour y réuſſir, il ne falloit point être aſſujetti au préjugé que l'adulation a rendu ſi commun parmi les Ecrivains François : on eſt même en droit d'établir au-contraire, que cette Hiſtoire ne doit être ni un Panégyrique, ni une Satyre, & qu'à cet égard, elle n'a aucune difficulté qui lui ſoit particuliére. L'Hiſtorien doit être exact, pour ne rien obmettre de ce qui appartient à ſon ſujet ; judicieux, pour ne rien dire d'inutile ; pénétrant, pour découvrir les principes & les motifs qui ont mis en mouvement ceux qu'il répréſente ; attentif, pour diſtinguer le vrai

du

du vraiſemblable ; impartial, pour que ni l'éducation, ni l'inclination, ni les préjugés, ni la paſſion ne conduiſent jamais ſa plume ; moderé, ſage, circonſpect, pour ne rien blâmer qu'autant que la probité le demande & que l'humanité le permet. Il doit être vif & animé, éloquent, pathétique même dans les deſcriptions, net & précis dans les narrations, vrai & élégant dans ſes portraits, juſte & éclairé dans ſes réflexions ; ſon ſtyle, doit être pur, clair, varié, élégant, & naturel.

C'eſt ce que le Public a trouvé en liſant le Premier Tome de cet Ouvrage ; on a d'abord remarqué ce caractère d'impartialité, aucun autre motif que la verité n'a fait parler, elle ſeule eſt la ſource des loüanges qu'on a données, des eſpéces de cenſure & de critique qu'on a faites. On n'a obmis aucune des attentions & des recherches néceſſaires pour aſſurer ſon jugement. On s'eſt attaché à repréſenter avec ordre les Evénemens tels qu'ils ſont arrivés ; on en a recherché les principes, on a réüni les diverſes circonſtances qui peuvent ſervir à en donner une idée diſtincte, & à fixer le degré d'eſtime qui leur eſt dû. On a eu pour maxime, que la principale qualité de l'Hiſtoire eſt d'inſtruire, & qu'elle ne doit chercher à plaire que pour parvenir à ce grand but. Dans cette vüe, on eſt entré dans le détail de la conduite des Généraux d'Armée, on s'eſt plus attaché à remarquer pourquoi ils ont eu des ſuccès heureux ou malheureux, qu'à décrire leurs victoires & leurs défaites. On a pénetré dans l'intérieur des affaires & des négociations ; on a examiné à la rigueur les raiſons qui

qui déterminoient à faire les démarches, ou qui n'en étoient que les prétextes. Pour juger d'une action, on ne s'eſt point arrêté à ce qu'elle a d'éclatant; on l'a comparée aux regles, que la Sageſſe, la Probité, & la ſaine Politique préſcrivent: ſur-tout on s'eſt tenu en garde contre les opinions nationales, qui ne ſont fondées que ſur la prévention & la paſſion.

On comprend aiſément que cet Ouvrage ne peut être le fruit que d'une lecture immenſe, & d'un travail prodigieux. Ce travail a été d'autant plus difficile, qu'à peine parmi les Ecrivains de ces tems-là, en trouve-t-on quelques-uns qui aient le caractère néceſſaire de vérité; preſque tous n'ont écrit que pour loüer ou pour blâmer Louis XIV, que pour exagerer ſes Victoires, ou pour lui en diſputer la réalité. Les François ont applaudi à toutes ſes entrepriſes; ils n'ont vû dans ſes conquêtes que de la juſtice & de la grandeur: tout y eſt heroïque, tout y eſt preſque divin, la Valeur & la Sageſſe ne peuvent aller plus loin, les Siécles paſſés ne fourniſſent rien de pareil. Des Etrangers au-contraire n'y ont vû que de l'injuſtice, de l'ambition, de la mauvaiſe-foi, de la perfidie même; ſes pertes ont été grandes & réelles, ſes Victoires imparfaites & imaginaires. D'autres ont écrit des Mémoires de pure imagination. Enfin, il ſemble que ces Auteurs n'ayent eu d'autre vüe que de ruiner la verité de l'Hiſtoire, & d'embarraſſer ceux qui entreprendroient de l'écrire.

L'exactitude des citations miſes en marge, les critiques qu'on a faites de tems en tems, ſont con-

connoître quels ſont ceux à qui on s'eſt attaché & pourquoi on a rejetté les autres. C'eſt en réuniſſant ce qu'on a trouvé de vrai, de ſenſé, qu'a été formé le Corps entier de l'Hiſtoire de ce fameux Regne, & on a donné à chaque Partie toute l'étendüe qu'elle devoit avoir.

On a vû encore, avec quelle netteté, & avec quelle préciſion, on a expoſé dans tout leur jour, les Troubles, & les occaſions qui les avoient fait naître, les différentes vües de ceux qui les fomentoient, leurs artifices, leurs manèges, les moyens dont on ſe ſervit pour les déconcerter; on y connoît diſtinctement tous ceux qui y ont eu part; on y voit les intrigues du Cabinet, pour la conduite particulière & domeſtique, de la Reine, du Roi, & de ceux qui avoient le plus de part aux affaires. Les Traités de Paix & d'Alliances, ſont détaillés avec la plus grande exactitude, & d'autant plus ſolidement, que tout eſt fondé ſur les Actes authentiques, & ſur les Lettres & ſur les Mémoires des Miniſtres qui y ont été employés; on ſent qu'on les a étudiés & médités avec la dernière attention. Enfin rien n'eſt négligé, les Amours du Prince, les Intrigues, les Chûtes, les Diſgraces dont ils furent l'occaſion, ſont développées avec ſoin, on ne dit rien que de vrai à ces égards, on n'obmet rien de ce qui peut picquer la curioſité, & ſervir à faire mieux connoître le caractère du Prince.

Il en eſt de même de toutes les autres Parties de cette Hiſtoire, qu'il ſeroit trop long de détailler ici; j'en ſuis d'ailleurs diſpenſé par la Preface générale, où ces matières ſe trouvent traitées d'une manière qui ne laiſſera rien à deſirer. En

un mot on n'a point vû de Corps d'Hiſtoire plus étendu ni plus intéreſſant; puiſque c'eſt l'Hiſtoire Civile, Politique, Eccléſiaſtique, Militaire, & Metallique, de ce long Regne, qui fait la plus conſiderable Partie de l'Hiſtoire de France, & même de celle de l'Europe.

Le Tome Premier & le Second ſont achevés d'imprimer. En les recevant on paye douze florins d'Hollande. On a imprimé auſſi quelques Exemplaires ſur du Grand Papier: en recevant les deux Volumes on paye vingt florins d'Hollande.

L'approbation que le Public a témoigné donner à ce qu'il a vû de cet Ouvrage, ne peut qu'encourager de plus en plus à n'épargner ni ſoins, ni dépenſes, pour que la beauté de l'Edition réponde à l'importance de l'ouvrage & à la dignité du ſujet, & pour faire paroître les Volumes ſuivants avec autant de promptitude, que l'exactitude de l'impreſſion & la gravure des Médailles le peuvent permettre. Il n'y a plus à craindre rien de pareil aux obſtacles dont on a fait part au Public dans l'Avertiſſement qui précéde le premier Volume: le Libraire s'eſt procuré les Priviléges néceſſaires dans les principaux Etats de l'Europe; il étoit d'autant plus fortement engagé à faire cette dépenſe, que quelques perſonnes mal-intentionnées ôſoient mettre en uſage des promeſſes illuſoires, pour lui nuire.

LI-

LIVRES
SUR
DIVERSES MATIERES,
EN FONDS
Chez J. VAN DUREN,
LIBRAIRE A LA HAYE.

ACtes, Mémoires & Négociations de la Paix de Ryſwik, dernière édit. augmentée de Mémoires hiſtoriques. 5. vol. grand 12. Haye 1725.

Actes & Mémoires des Negociations concernant la Succeſſion des Electeurs Palatins, entre S. A. E. Madame la Ducheſſe d'Orleans &c. Haye, grand 12. 1725.

Amuſemens Litteraires; ou Correſpondance Politique, Hiſtorique, Philoſophique, Critique, & Galante; Par M. de la Barre de Beaumarchais; 8. 3 Tomes en 6 Parties, complet. Haye, 1740.

Anecdotes ſecrettes & galantes de la Cour de Neron. 12. 1735.

Arithmetique univerſelle, par Mr. Blainvil. 1733. 12.

Art de Négocier avec les Souverains; par Mr. Pecquet. Haye 1738. in 8.

Baillet; Jugemens ſur les Principaux Ouvrages des Savans. Dernière Edition par Mrs. de la Monnoye & Gibert. Amſt. 1725. compl. en 16. voll. grand 12.

Bion, Traité de la Conſtruction & de l'Uſage des inſtrumens de Mathematique; avec 30. belles Pl. en taille douce. Haye 1723. in 4.

Bouhours, Entretiens d'Ariſte & d'Eugene. Amſt. 1700. in 12.

Bouhours, Penſées ingénieuſes des Anciens & des Modernes. Nouv. Edition. 8. Haye 1737.

Biblia Critica; ſive, Annotata Doctiſſimorum Virorum in Vetus ac Novum Teſtamentum, Editio Noviſſima & nitidiſſima, priori Emendatior, ac plurimum locupletior. Ultraject. 1698-1701; *XI. Voll. in Folio Compl. cum Theſauro Philologico.*

Bocharti, Phaleg & Chanaan, ſeu Geographia Sacra, cum Tabulis Geographicis, & cum Notis Variorum. Lugduni Batavorum, 1707. *compl. in Folio.*

——— *Opera omnia, Editio Noviſſima, plurimum locupletata. Lugd. Bat.* 1712. *cum Tab. Æneis. compl. 3 vol. in Folio.*

Caſſius & Victorinus, Tragedie Chrétienne par Mr. de la Grange. Haye 1733. in 12.

Contes & Nouvelles de Boccace: Troiſiéme édition, enrichie de très belles figures en taille douce. 1732. 8. 2 vol.

Correſpondance & Piéces Politiques concernant les Affaires de Juliers & de Berg. Haye 1738. grand 4.

Cours de la Sçience Militaire, à l'uſage de l'Infanterie, de la Cavalerie, de l'Artillerie, du Génie, & de la Marine; Par *M.* Bardet de Villeneuve, Capitaine & Ingenieur ordinaire au ſervice de S. *M.* le Roi des deux Siciles; Haye, 1740. avec 67 grandes Planches en taille douce. 5 vol. grand 8.

Dacier (*Made.*) des Cauſes de la Corruption du Goût. Haye 1735. grand 12.

Deſcription géographique hiſtorique & politique, du Roiaume de Sardaigne; Haye 1725. 8.

Diſſertations ſur le Flux & Reflux de la *Mer*, & ſur d'autres ſujets intéreſſants; par *Mr.* Roubaix. Haye 1737. in 8.

Dictionnaire Hiſtorique, Géographique & Généalogique Univerſel; par *Mr.* Luiſçius, Conſeiller intime d'Etat & des Domaines de S. *M.* Le Roi de Pruſſe

Pruſſe, & Son Envoyé extraordinaire auprès de L. H. P. Haye 1738. *en Hollandois.* 8 Tomes in folio, complet.

Dictionnaire (Grand) Univerſel par *Mr.* de Furetière: où l'on trouve expliqué par ordre alphabetique des Termes, tout cequi concerne les Sciences, les Arts, les Belles Lettres, &c. l'Oeconomique, le Commerce, les Voyages, &c. Dernière Edition, reviie corrigée & conſidérablement augmentée, Haye 1729, Compl. 4. voll. Folio.

——— Univerſel Hiſtorique Sacré & Profane, de *Mo*rery. Nouvelle Edition belle & complette, entiérement refondue, & très conſiderablement augmentée, par *Mr.* Platel. Haye 1740. complet 8 vol. Folio.

——— Critique de Bayle, nouvelle Edition, folio 4 vol, Haye 1740.

——— Et autres Oeuvres de Bayle, complet, en 8 volumes in folio.

Effen, (V.) de la *Ma*niere de traiter la Controverſe. 8 Haye 1737.

Entretiens ſur l'Etat de la Religion en France, ou le Tombeau de la Conſtitution; par *Mr.* de Joncourt. Haye 1725. grand 12.

Eſprit (l') de Contradiction, Comedie. in 12.

Etat préſent de la Republique des Provinces-unies & des Païs qui en dépendent; Par *M.* François *Mi*chel Janiçon. 2 vol. grand 12. Haye 1741. Troiſiéme Edition.

Examen des differens Ouvrages qui ont été faits par rapport à la Figure de la Terre. 1738. 2 Parties. grand 12.

Examen du Prince de *Ma*chiavel; avec des Notes hiſtoriques & politiques. Haye 1741. Edition très belle, complet. grand 8.

Fonctions (les) & les Devoirs des Officiers, tant de l'Infanterie que de la Cavalerie, Par *M.* Bardet de Villeneuve; Haye 1740. avec Pl. en taille douce. grand Octavo,

Grand *My*ſtére, ou l'Art de *Me*diter ſur la Garderobe; Par l'ingenieux Dr. Jonathan Swift. Haye

1729. Octavo,

Helvetius, Méthodes expérimentées pour les Maladies les plus fréquentes. 2 vol. Haye 1737. grand 12.

Heydeger, Traité du Martyre. 8. 1687.

Hiſtoire de la Vie & du Regne de Louïs Quatorze, Roi de France & de Navarre; Redigée ſur les Mémoires de feu Monſieur le Comte D * * *. & publiée par Monſieur Bruzen de la Martiniere premier Géographe de S. M. Catholique, Sécretaire du Roi des deux Siciles & du Conſeil de ſa Majeſté. Ouvrage enrichi de belles *Médailes* en Taille douce pour les principaux Evénemens de ce Regne. Haye 1740-1741. grand 4

——— de la Fondation de Rome & de l'établiſſement de la Republique, ſon Origine, ſes Progrès, les *Mœurs* de ſes premiers habitans & ſon Gouvernement Politique & *Militaire*, augmentée de Remarques par *Mr.* de Beaumarchais, 1740 avec Figures en taille douce. 2 Tomes en 4. vol. gr. 12.

——— de Polybe, avec les Commentaires de *Mr.* de Folard, complet avec la Critique de *Mr.* de Savornin, & les Plans & Figures en taille douce. Amſt. 1729-1733. en 7 vol. grand 4.

——— Grecque, de Thucydide & Xenophon, traduite avec des Remarques; par d'Ablancourt. Nouv. Edition, Amſt. 1713. compl. 3 vol. grand 12.

——— générale du Mogol, avec la Carte de cet Empire. Haye 1735. grand 12.

——— du Chevalier Tiranblanc. Lond. 1737. 2 vol. 8.

——— du Prince Eugéne de Savoye & de Piémont; Par Mr. L. C. D. C. Haye 1739. 2 vol. 8.

——— de Charles XII. Roi de Suede, par Mr. de Voltaire, 8. 2. vol, 1739.

——— d'Auguſte II Roi de Pologne, Electeur de Saxe, &c. &c. &c. Par M. D. L. M. 8. 4 vol. 1739.

——— des Révolutions de Hongrie, où l'on donne une idée juſte de ſon légitime Gouvernement; avec les Mémoires du Prince François Ragotzki, & une Carte Nouvelle de Hongrie, Haye, 1739. 6. vol. gr. 12.

——— du Vicomte de Turenne, par Mr. de Raguenet; avec les plans des Batailles, gravés en taille

le douce. Haye 1738. 2 vol. in 8.

Hiſtoire d'Angleterre de Mr. de Rapin Thoyras; Enrichie de Tables, Cartes, Pl. & Fig. en taille douce; Haye 1733. 13. vol. Grand 4.

——— de la Pairie de France & du Parlement de Paris, &c. Par *M.* D. B. Haye 1740. 8

——— de Staniſlas premier, Roi de Pologne, Grand Duc de Lithuanie, Duc de Lorraine & de Bar, &c. &c. &c. Par *M.* D. C. 12. 2. vol. avec fig. 1741.

——— des IV. Cicerons, tirée des Auteurs Grecs & Latins, pour ſervir à l'intelligence des Ouvrages de *M.* T. Ciceron. Haye 1725. grand 12.

——— des Sept-Sages; par *Mr.* de Beaumarchais; Haye 1734. 2 Tom. 4 vol. grand 12.

——— du Sacre & du Couronnement des Rois, des Reines de France, & de tous les Princes Souverains Chrétiens; avec des Notes hiſtoriques, Par *Mr. M*enin. Haye 1735. grand 12.

——— de l'Expedition de trois Vaiſſeaux de la Compagnie des Indes Occidentales des Provinces-Unies, pour la Découverte des Terres Auſtrales, 8. 2 vol. Haye 1739.

Idée parfaite d'un véritable Heros, par l'Ecriture ſainte, les S. S. Peres, les Conciles, & les ſaînes *M*aximes de *M*orale; par *Mr.* J. B. de la Faille. Haye 1737. 3. vol. 8.

Inſtructions politiques & morales de l'Empereur Charles-Quint, à Philippe II. ſon Fils; par *Mr.* Teiſſier. Haye 1737. in 12.

Journal (Le) Litteraire, de la Haye; contenant l'Hiſtoire Litteraire depuis la Paix d'Utrecht juſqu'à l'Année 1737. Haye 1722. 1737, complet. 8. 24. Tomes.

Junii, (*Hadriani*) *Animadverſiones & Obſervationes variæ, Hiſtoricæ, Chronologicæ, Litterariæ, Criticæ; ejuſdemque Commentarium de Coma. Ex Clariſſimi Viri Autographo, innumeris in locis emendat. & inſignibus ſupplementis locupletatum. Editio nova: Hagæ-Comitum.* 8. 1737.

Lettres (Nouvelles) de Pierre Bayle, Profeſſeur en

1729.

Helvetius, Méthodes expérimentées
les plus fréquentes. 2 vol. Haye
Heydeger, Traité du Martyre. 8.
Hiſtoire de la Vie & du Regne
Roi de France & de Navarre
moires de feu Monſieur le
bliée par Monſieur Bruze
Géographe de S. M.
Roi des deux Siciles
Ouvrage enrichi de
pour les principaux
1740-1741.
——— de la For
ment de la Re
les *Mœurs* de
nement Poli
marques pa
gures en t
——— d
Folard
nin,
1720
——— de la Marquiſe de Freſne; Nouvelle Edition, augmentée de Figures en taille douce. Haye 1734. gr. 12.
——— anecdotes de Pierre le Grand, Empereur de la Ruſſie & Moſcovie, avec les Caractères des principales Perſonnes de la Cour. Haye 1737. grand 12.
——— du Comte de Bonneval, ci-devant Général d'Infanterie au ſervice de S. *M.* Imperiale & Catholique; Haye, 1741. Troiſiéme Edition. revuë & corrigée ſur le *M*anuſcript Original. 3 vol. gr. 12.
——— de *M*ylord Duc d'Ormond, ci-devant Commandant les Armées de la Grande Bretagne Haye 1737. 2 vol. 8.
——— de *M*onſieur le *M*arquis de Feuquieres; Nouvelle Edition corrigé, conſiderablement augmentée & enrichie; avec les Plans des Batailles en taille

...e. Lond. 1737. 4 vol. gr. 12.
la Vie du *M*arquis de Louvois ; 8.

... Janſeniſme. 8. Utr. 1698.
...apprendre à Danſer ; par *M*r. de
in 8.
... Chevalier Guillaume Tem-
...ion, avec les Devoirs des
... ; le tout accompagné
...des meilleurs Auteurs,
...ille douce. 2 vol. gr. 12.
Amſt. 1716.
Ouvrages de Peinture, Sculptu-
...ure, qui ſe voient à Rome & aux
...Haye 1737. in 12.
...piritueles du Pere Rapin, concernant le
...itianiſme, le Salut, la Foy, &c. Nouv. Edi-
...ion, Haye 1737. grand 12
Oeconomie de la Campagne, ou la *M*aiſon Ruſtique par *M*r. Liger, contenant les inſtructions pour conſerver & pour augmenter ſes Biens, avec des inſtructions pour toutes ſortes de Chaſſes. Amſt. 1701. 2 vol. 4.
Oeuvres de *M*onſieur Crebillon. Haye 1729. 12.
——— de Campiſtron. 12. 2 vol. 1722.
——— de *M*onſieur de Voltaire : Nouvelle Edition très belle, conſidérablement augmentée, & enrichie de belles Eſtampes. Amſt. 1739. complet. 4 vol. grand 8.
——— diverſes de *M*onſieur Pierre Bayle : dernière Edition complette, Haye 1727-1731. IV Tomes en 5 vol. in Folio.
Oſtervald, Abregé de l'Hiſtoire ſainte, ou Chatechiſme Hiſtorique. gr. 12. 1734.
Ovidii Opera Omnia, cum Notis Variorum, curâ & ſtudio Burmanni. Amſt. 1727. *complet.* 4 *vol.* 4.
Particules & Syntaxe de la Langue Latine, par le Pere Pomey. Nouv. Edition rangée en meilleur ordre par *M*. le Fevre. Haye 1726. in 8.
Penſées ; Réflexions & *M*aximes *M*orales, par *M*r. le Comte

Philoſophie & en Hiſtoire à Rotterdam; 2 vol. grand 12. Haye 1739.

Lettres Serieuſes & Badines ſur les Ouvrages des Savans, & ſur d'autres Matières; ſeconde Edition, revûë & corrigée par M. de Camuzat, Haye 1740. 8. 26. Parties, en 12 Tomes complet.

——— ſur la Hollande Ancienne & Moderne; par M. de la Barre de Beaumarchais; Haye 1738. 3 Parties. 8.

——— Saxonnes. Haye 1738. 2 vol. 12.

——— ſur les Anglois, ſur les François, & ſur les Voiages; par Mr. de Muralt. 1729. 3 vol. 8.

La Medecine Pratique ſur toutes les Maladies, leurs Cauſes & leurs Remedes, par les plus habiles Medecins, avec des Obſervations; redigée par Mr. Allen. Paris 1728. en 3 vol. grand 12.

Melange de Piéces Fugitives; Varſovie Ridicule; la Voix de la Nature & de la Raiſon; Lettres ſur le Caractère des Anglois; Lettres ſur la Création de l'Arbre de Vie. Redigé par M. L. C. M. grand 12. 1740.

Mémoires des Révolutions de la Pologne. Rot. grand 8.

——— de la Marquiſe de Freſne; Nouvelle Edition, augmentée de Figures en taille douce. Haye 1734. gr. 12.

——— anecdotes de Pierre le Grand, Empereur de la Ruſſie & Moſcovie, avec les Caractères des principales Perſonnes de la Cour. Haye 1737. grand 12.

——— du Comte de Bonneval, ci-devant Général d'Infanterie au ſervice de S. *M.* Imperiale & Catholique; Haye, 1741. Troiſiéme Edition. revuë & corrigée ſur le *M*anuſcript Original. 3 vol. gr. 12.

——— de *M*ylord Duc d'Ormond, ci-devant Commandant les Armées de la Grande Bretagne Haye 1737. 2 vol. 8.

——— de *M*onſieur le *M*arquis de Feuquieres; Nouvelle Edition corrigé, conſiderablement augmentée & enrichie; avec les Plans des Batailles en taille

taille douce. Lond. 1737. 4 vol. gr. 12.

Mémoires de la Vie du *Marquis* de Louvois ; 8. Amſt. 1740.

Morale pratique du Janſeniſme. 8. Utr. 1698.

Méthode facile pour apprendre à Danſer; par *Mr.* de Sol. in 8.

Nouveaux *Mémoires* du Chevalier Guillaume Temple, 8. Haye 1729.

Nouveau Traité de l'Education, avec les Devoirs des Parens, & ceux des Enfans ; le tout accompagné des Fables *Morales* choiſies des meilleurs Auteurs, & ornées de Figures en taille douce. 2 vol. gr. 12. Amſt. 1716.

Obſervations ſur les Ouvrages de Peinture, Sculpture, & Architecture, qui ſe voient à Rome & aux Environs. Haye 1737. in 12.

Oeuvres Spirituelles du Pere Rapin, concernant le Chriſtianiſme, le Salut, la Foy, &c. Nouv. Edition, Haye 1737. grand 12

Oeconomie de la Campagne, ou la *Maiſon* Ruſtique par *Mr.* Liger, contenant les inſtructions pour conſerver & pour augmenter ſes Biens, avec des inſtructions pour toutes ſortes de Chaſſes. Amſt. 1701. 2 vol. 4.

Oeuvres de *Monſieur* Crebillon. Haye 1729. 12.

——— de Campiſtron. 12. 2 vol. 1722.

——— de *Monſieur* de Voltaire: Nouvelle Edition très belle, conſidérablement augmentée, & enrichie de belles Eſtampes. Amſt. 1739. complet. 4 vol. grand 8.

——— diverſes de *Monſieur* Pierre Bayle : dernière Edition complette, Haye 1727-1731. IV Tomes en 5 vol. in Folio.

Oſtervald, Abregé de l'Hiſtoire ſainte, ou Chatechiſme Hiſtorique. gr. 12. 1734.

Ovidii Opera Omnia, cum Notis Variorum, curâ & ſtudio Burmanni. Amſt. 1727. *complet.* 4 *vol.* 4.

Particules & Syntaxe de la Langue Latine, par le Pere Pomey. Nouv. Edition rangée en meilleur ordre par *M.* le Fevre. Haye 1726. in 8.

Penſées; Réflexions & *Maximes Morales*, par *Mr.* le Comte

Comte d'Oxenſtirn; Ouvrage d'une lecture très agréable, & inſtructive en même tems, renfermant la peinture naïve des mœurs modernes. 2 vol. grand 12. Haye, 1741.

Petrone, traduit en François avec des Remarques; & enrichi de Figures en taille douce. Col. 1713. en 2 vol. gr. 12.

Pauſanias, Voyage, Deſcription & Hiſtoire de la Grece, traduit avec des Remarques par *Mr.* de Gedoyn, & avec des Obſervations de *Monſieur* de Folard; enrichi de Plans, Cartes, & Figures en taille douce. Amſt. 1733. 4 vol. gr. 12.

Pharſamond, ou le Domquichotte François; par *Mr.* de *M****. Haye 1739. 2 vol. 8.

Principes de l'Hiſtoire, par Années & par leçons, pour l'Education de la Jeuneſſe; par *Mr.* Lenglet du Freſnoi. Paris 1737 gr. 12. 6 vol.

Promenades de Saint-Cloud, par *Mr.* Le Sage. Haye 1738. 2 vol. 12.

Poëtarum ex Academiâ, qui Latinè & Græcè ſcripſerunt, Carmina. Editio locupletiſſima, ac nitidiſſima. Hagæ Com. 1740. *maj.* 8.

Recherche ſur la Guerre entre la Ruſſie & la Porte. Haye 1737. in 8.

Réflexions pieuſes, de *Mr.* Gringalet. Haye 1712. in 8.

Recueil Politique concernant la dernière Guerre. Haye 1736. in 4.

Remarques de Vaugelas ſur la Langue Françoiſe, avec les nouvelles Obſervations de l'Academie Françoiſe. Haye 1737. 2 vol. gr. 12.

Sentimens d'un Homme de Guerre ſur le Commentaire *Militaire* de *Mr.* de Folard par rapport au *Mêlange* des différentes Armes d'une Armée, & concernant la Colonne; avec une Diſſertation ſur la Bataille de Pharſale: Par *Mr.* de Savornin. Lieutenant Général d'Infanterie au ſervice de L. H. P. Haye 1733. avec des Pl. en taille douce. in. 4.

Sethos, ſon Hiſtoire, ou Vie; par *Mr.* Terraſſon. Amſt. 1732. 2 vol. grand 12.

Sextus Empyricus, Hypotipoſes ou Inſtitutions Pyrrho-

rhoniennes; traduites du Grec avec des Remarques, par *Mr.* D**. Haye 1737. Belle Edition, avec le Portrait de l'Auteur. grand 12.

Tactique (la), ou l'Art de ranger des Bataillons, & de faire faire à une Armée en Campagne, tous les *Mouvemens* qui conviennent ſelon les différentes Occaſions. Par *M.* Bardet de Villeneuve; Haye, 1740. avec des Pl. en taille douce. grand Octavo.

Teſtament Politique du Cardinal de Richelieu: Nouvelle Edition, enrichie d'Obſervations Hiſtoriques & politiques, par *Mr.* l'Abbé de St. Pierre. Haye 1740. 2 vol. 8.

Théatre (Grand) du Brabant, par *Mr.* le Baron Le Roi. Haye 1730. 2 vol. grand in Folio, Edition magnifique, enrichie d'un très grand nombre de Pl. en taille douce.

——— de Baron: Nouvelle Edition augmentée. Amſt. 1726 in 12. 2 vol.

Traité Hiſtorique du Quietiſme. 8. Haye 1700.

——— du Vrai *Mer*ite de l'Homme, conſideré dans tous les Ages & dans toutes les Conditions; par *Mr.* de Claville. Nouvelle Edition conſidérablement augmentée. Haye 1741. grand 12.

——— de la Communication des Paſſions & des *Ma*ladies, ou Hiſtoire naturelle de l'Homme; par *Mr. M*oreau de St. Elie. Haye 1738. in 8.

——— des Confitures, qui enſeigne l'Art de faire toutes ſortes de Confitures, & des Boiſſons délicieuſes. Haye 1735. grand 12.

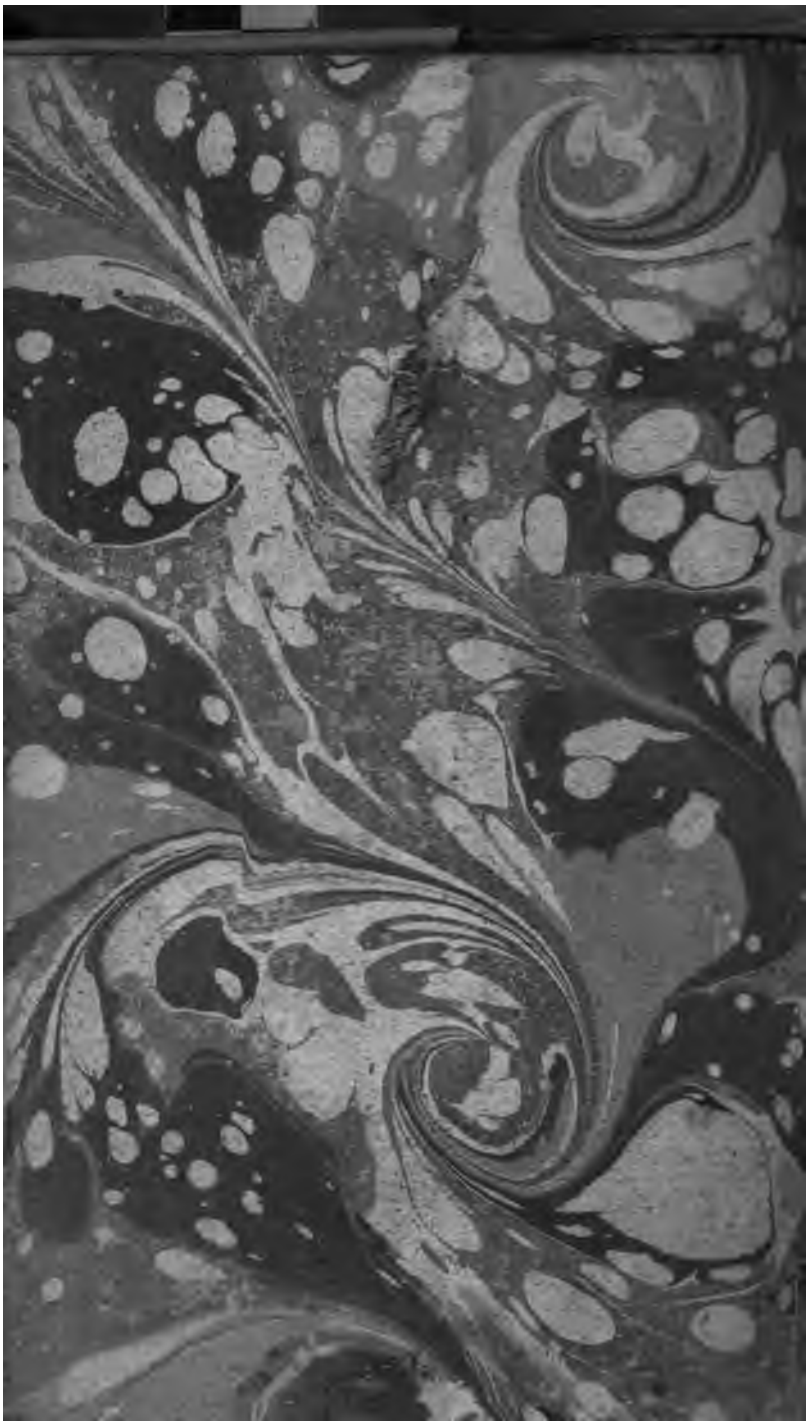
——— de la Devotion. Haye 1727. grand 12.

——— de la Géometrie pratique, à l'uſage des Officiers; qui enſeigne toutes les Operations les plus néceſſaires, tant ſur le Papier que ſur le Terrein; Par *Mr.* Bardet de Villeneuve: grand Octavo, Haye, 1740. avec Pl. & fig. en taille douce.

——— de l'Architecture Civile, à l'uſage des Ingenieurs; qui enſeigne généralement tout ce qui concerne la Décoration & la Diſtribution des Edifices; par *Mr.* Bardet de Villeneuve. grand Octavo, Haye 1740. avec Pl. & fig. en taille douce.

Traité de l'Architecture *M*ilitaire, qui enſeigne la Conſtruction des differens Ouvrages de Fortification; avec des Remarques ſur les diverſes manieres de Fortifier des Auteurs les plus celébres & les moiens d'en éviter les défauts dans les nouvelles Fortifications. Par. *M*r. Bardet de Villeneuve. grand Octavo, Haye 1741. avec les Plans & Fig. en taille douce néceſſaires.

——— de l'Artillerie, qui enſeigne tout cequi concerne les Poudres, les Canons, *M*ortiers & Pierriers, les Batteries, les *M*ines, & enfin tous les Attirails, Outils, & Ouvrages néceſſaires pour le ſervice de l'Artillerie, ou qui y ont rapport, tant ſur *M*er que ſur Terre. Avec les Fonctions & les Devoirs des Officiers de ce Corps. Par *M*r. Bardet de Villeneuve 2 vol, grand Octavo, Haye 1741, avec Pl. & fig. en taille douce. *Sous Preſſe.*

Theſaurus Geometriæ practicæ; omnibus Architectis & Pictoribus, Statuariis, Delineatoribus, tum præcipué Præfectis urbium, Caſtrorumque munitorum, perutilis. Lond. 1737. *cum* 82. *Fig. æneis. in* 8.

FIN.